

Histoires de catastrophes

Collectif

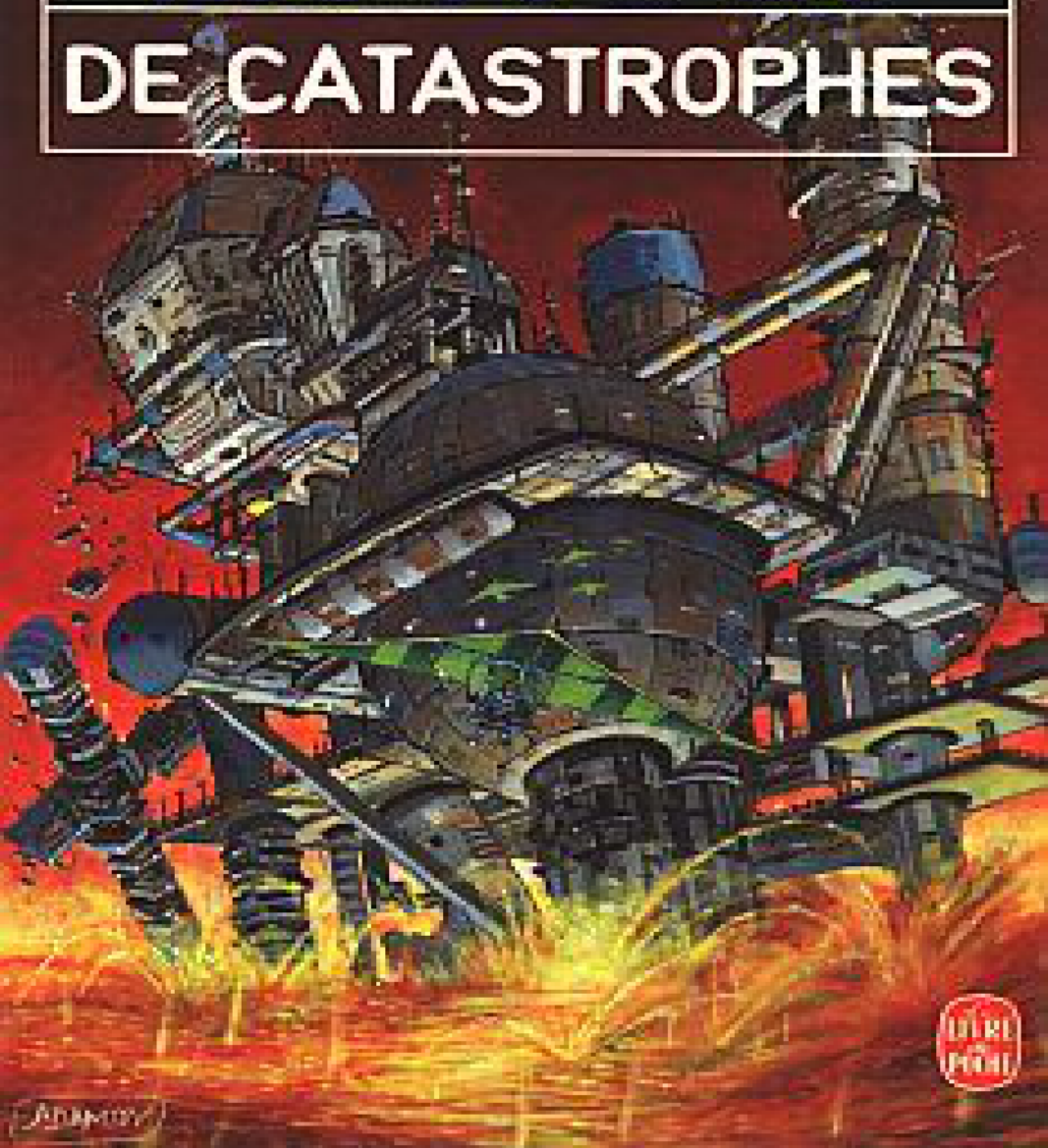
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE CATASTROPHES



LE
LIVRE
DE
POUR

ADAMOV

PRÉFACE

LE DÉSIR D'EFFONDREMENT

*À ceux qui l'ont vécue dans leur chair et qui en sont morts.
À ceux qui l'ont revécue dans leur tête et qui en sont morts.
À ceux qui survivent.
Au reste qui reviendra.*

Vous avez déclaré la guerre, et voilà que l'ennemi est vainqueur. Les gens sont abattus, raides morts ou rangés à genoux, promis à l'esclavage. Les choses mêmes sont à l'envers : statues des dieux renversées et humiliées, maisons pillées, villes saccagées, murailles détruites, forêts rasées, sol retourné pour y semer du sel. Tout est abattu, tout est désespéré.

Étymologiquement, la *catastrophe* est le *retournement* et par suite *l'anéantissement*. On voit bien pourquoi : la mort est un retournement, peut-être le retournement par excellence. Votre corps est là, ployé, il occupe encore l'espace, mais il a cessé d'occuper le temps ; votre domaine reste le même, à ceci près qu'il n'est plus à vous. La catastrophe, c'est la fin d'une vie, c'est-à-dire la fin d'une guerre totale – ou d'une fiction tragique.

Il n'est pas facile de faire la guerre ; il est moins facile encore de la penser. Tuer, on peut à la rigueur ; mourir, on y arrive toujours ; mais mourir tous ? Penser la mort de votre femme, de vos enfants, de votre lignée, de votre langage ? On peut jouer à en rêver ; mais on a du mal à le croire, et d'ailleurs c'est une croyance qui fait mal. Les prophètes d'Israël apparaissent au moment où les conquérants étrangers deviennent menaçants ; ils se disent porte-parole de Dieu (c'est le sens étymologique du mot *prophète*) et leurs sombres prédictions doivent se lire au second degré : ils dénoncent la politique de leurs rois et annoncent qu'elle mènera à la ruine. Écoutons Isaïe :

*Le sol s'abreuve de sang, s'emplit de graisse.
C'est le jour de vindicte du Seigneur,
De représailles à cause de Sion.
Les torrents d'Idumée sont de la poix.
O poussière de soufre et sol de braise !*

Le sol ne s'éteint jamais, fume à jamais(1).

Mais cette promesse de mort pour la terre est aussi une promesse d'avenir pour les juifs purifiés par l'exil :

*Les délivrés reviennent à Sion
En hurlant d'allégresse sur la route.
Un bonheur éternel est sur leur face,
Ils ont la joie : les pleurs ont disparu(2).*

Une autre partie du Livre d'Isaïe (vraisemblablement écrite par une autre main) annonce aussi la catastrophe pour l'ennemi vainqueur :

*« Elle est tombée, Babel, elle est tombée,
La face de ses dieux se brise sur le sol. »
O mon peuple battu, broyé sur l'aire,
Voilà ce que ton Dieu m'a révélé. (3)*

Ajoutons qu'Isaïe donna à l'un de ses fils le nom de Shear Yashub (« Un reste reviendra »). Ce nom aurait pu servir d'emblème au présent volume ; Isaïe n'est pas pour autant un auteur de S.-F.

La Grèce a eu son Isaïe en la personne d'Hésiode. S'il n'a pas été inspiré par Yahveh, il l'a été par les Muses, et les chants qu'elles soufflent aux poètes ne sont pas toujours illusoires, comme elles le disent elles-mêmes :

*« Nous savons dire des mensonges très semblables au vrai,
Et nous savons, quand nous voulons, chanter des vérités(4). »*

Or, elles assignent à Hésiode une mission précise :

Chanter ce qui sera et ce qui fut avant(5).

Le pouvoir de dire ce qu'il faut, ce sont elles qui le donnent aux rois, pour apaiser les conflits, et aux poètes, pour apaiser les affligés(6). Hésiode remplit sa mission ; les rois manquent à tous leurs devoirs. Dès lors le poète prophétise la vengeance des dieux :

*Souvent toute une ville souffre d'un seul pervers
Qui sombre dans la faute et trame des folies.
Sur eux, du haut du ciel, Zeus envoie un désastre,
Peste et famine unies ; les hommes dépérissent,
Les femmes sont stériles et les maisons s'écroulent(7).*

Qui est pervers ? Nous l'apprenons bientôt :

Le peuple doit payer la folie de ses rois(8).

En fait, Hésiode ne parle pas seulement en témoin ; comme Isaïe, il est engagé dans le conflit. Il a perdu un procès contre son frère Persès, celui-ci ayant corrompu les rois qui ont rendu le jugement. Il est blessé au point qu'il écrit un long poème pour conseiller son frère : qu'il travaille sa terre au lieu de convoiter celle d'autrui ; qu'il se choisisse une épouse vierge au lieu de convoiter celle du voisin (ou du frère ?) ; qu'il compte sur l'équité des juges et non sur leur cupidité. Prométhée a volé le feu à Zeus pour le donner aux hommes ; Zeus s'est vengé en leur envoyant Pandore, la femme-robot modelée par Héphaïstos dans l'argile et l'eau. Elle a ouvert la jarre contenant les peines (c'est-à-dire la fatigue et la maladie) et celles-ci se sont échappées ; c'est depuis ce temps-là que les hommes sont voués au travail et à la pathologie. Nous ne sommes pas très loin du récit de la *Genèse*.

Alors Hésiode nous assène un grand mythe cosmogonique, qui est aussi – indirectement – un mythe eschatologique. L'histoire tout entière est une longue, une interminable chute. Cinq races humaines se sont succédé au cours des temps. Ceux de l'âge d'or ne travaillaient pas ; ils vivaient comme des dieux ;

Mourant, ils paraissaient succomber au sommeil(9).

À ce bonheur quasi foetal succéda l'âge d'argent qui est celui de l'enfance. Les hommes de cette époque, pendant cent ans, jouaient dans la maison de leur mère ; puis ils atteignaient la puberté, découvraient la violence, refusaient d'honorer les dieux et mouraient. Alors Zeus créa la race de bronze, celle des jeunes guerriers, et ils s'entretuèrent. La quatrième race fut celle des héros, nés de l'union des dieux et des mortelles, plus justes et plus braves, mais combattant comme leurs aînés avec des armes de bronze, et ils périrent dans de grands affrontements collectifs comme la guerre de Thèbes et la guerre de Troie. Du coup les dieux ont maudit les hommes ; le temps est venu de la race de fer, qui est celle d'Hésiode :

*Le jour ils souffriront fatigues et misères,
Et connaîtront la nuit les peurs venues des dieux(10).*

Rien d'étonnant : Pandore a refermé la jarre avant que l'espoir ait eu le temps de sortir. Il n'y a pas d'espoir.

Pourtant Hésiode a un regret. Il aurait préféré mourir auparavant ou exister plus tard(11).

Plus tard, car l'âge adulte de l'humanité souffrante ne durera pas éternellement :

*Mais viendra l'heure où Zeus détruira ces mortels ;
Il naîtra des enfants couverts de cheveux blancs ;
Le père et les enfants ne seront plus semblables.
Aux mortels resteront la peine et la souffrance ;
Contre le mal, point de recours(12).*

Il y a bien là un souffle apocalyptique ; Hésiode ne semble pas désireux de vivre cette agonie, et s'il regrette de ne pas exister plus tard, c'est qu'il postule un au-delà de la catastrophe. Sans doute a-t-il la nostalgie de quelque Éden futur ; peut-être y a-t-il un rapport, perçu ou entr'aperçu, entre l'Éden futur et l'Éden passé.

Si le futur est le retour du passé, c'est que rien ne se perd et que rien ne se crée : Descartes a raison de dire que l'imagination n'est qu'une faculté de reproduire et les adversaires de la S.-F. ont raison de dire qu'elle n'invente rien. Et peut-être ont-ils raison, en effet : il suffit de considérer le ciel pour s'en convaincre. Le retour quotidien du soleil, le retour mensuel de la lune, le retour annuel des solstices laissent penser que les trajectoires plus compliquées des planètes obéissent à une loi du même genre et que le même reviendra. Le commencement du monde n'est pas seulement dans le passé, mais dans l'avenir ; et c'est la fin du monde qui justement annonce sa création. Les mythes cosmogoniques, presque partout, ressemblent aux mythes eschatologiques. La description qu'en fait Mircea Eliade(13) permet de repérer, dans le dédale des nuances, deux modes de création dominants : d'abord, une création par extraction à partir d'un océan originel (de loin le plus répandu) ; ensuite, une création par échauffement à partir d'un abîme, d'un vide – ce vide qu'Hésiode appelle le chaos. Les deux schémas correspondent aux deux fins du monde les plus courantes ; simplement, les mythologies en parlent moins parce qu'elles ne sont pas très bavardes sur les fins du monde.

Présentons cependant quelques traits dominants de ces récits épars. La fin du monde par l'eau, c'est le déluge ; il est mentionné à la fois par la mythologie grecque (où le rescapé est fils de Prométhée), par la mythologie hébraïque et par beaucoup d'autres. La fin du monde par le feu, c'est la conflagration. Nous avons déjà vu le feu au travail dans des catastrophes partielles, au moins chez Isaïe. Héraclite lui assigne un rôle beaucoup plus vaste : « Tout sera jugé et dévoré par le feu qui surviendra(14). » Cette prédiction repose sur un principe : « Il n'y a qu'un monde, qui a été créé par le feu et qui retournera au feu après certaines périodes, éternellement(15). » Ce qui s'explique par une loi physique : « Tout est échange de feu.(16) » Nous épargnerons à nos lecteurs les polémiques des exégètes et suggérerons seulement qu'Héraclite, longtemps avant Carnot, a dû tomber inopinément sur le deuxième principe de la thermodynamique – ou même, pourquoi pas ? sur le big bang.

Le mystère devient plus épais quand l'eau et le feu sont convoqués

ensemble. Selon le *Shatapatha Brâhmana*, au commencement étaient les eaux ; en s'échauffant, elles déclenchèrent le processus qui aboutit à la naissance du monde. Le *Chant de la Vola* décrit un processus analogue pour le jour de la fin. Tout commence par un âge de fer qui le dispute à celui d'Hésiode :

*Je connais une masse de choses ; je prévois dans un lointain avenir
La fin du monde et la chute des dieux tout-puissants.
Les frères se combattront et s'entre-tueront.
Les fils des sœurs déchireront les liens de parenté.
La perversité envahit le monde, l'adultère s'étale au grand jour.
L'homme n'aura plus d'égards pour l'homme(17).*

C'est alors que l'eau arrive :

*Hrym s'avance de l'est, soulevant les flots devant lui.
Le serpent du monde se tord dans une rage
Le monstre fouette les vagues gigantesques.*

Voici enfin la chute des astres, qui allume le feu :

*Le soleil commence à s'obscurcir, la terre s'abîme dans la mer,
Les étoiles scintillantes sont précipitées de la voûte du ciel.
Le feu et la fumée font rage,
Les flammes vacillantes s'élèvent jusqu'au ciel.*

Les mythologies plus savantes s'efforcent de séparer l'eau et le feu. Les astronomes chaldéens théorisent la Grande Année : quand les sept planètes se réuniront sous le signe du Cancer, ce sera le Grand Hiver, marqué par un déluge ; quand elles se retrouveront sous le signe du Capricorne, ce sera le solstice d'été de la Grande Année et l'incendie s'allumera. Cette doctrine, révélée aux Grecs par Bérosee, permet à Virgile d'annoncer la fin de l'âge de fer, le renouveau qu'Hésiode n'osait même pas nommer :

*Déjà comme promis l'âge suprême arrive ;
Un grand ordre renaît au commencement des siècles(18).*

L'espoir du retour à l'Éden fait penser à une autre espérance, celle des chrétiens, qui s'énoncera quelques décennies plus tard. Ils ne partagent pas cette vision du temps circulaire ; pourtant ils envisagent eux aussi un *retour* du messie à la fin des temps. L'espérance projette toujours un avenir devant elle.

Ce bref survol de quelques catastrophes mythiques(19) suggère que, par-delà les modalités concrètes du cataclysme (l'eau, le feu ou leurs variantes),

on pourrait éclairer les fléaux d'un jour nouveau en les classant selon l'échelle. Certains, partiels, ne frappent qu'une ville, un peuple, ou tout au plus l'humanité entière : ce genre de malheur est généralement interprété comme un châtement, même si les dieux ne font pas le détail et infligent une même calamité aux innocents et aux coupables. D'autres catastrophes, par un effet de passage à la limite, sont décrites comme une ruine de la nature entière, une fin du monde ou même du temps et des dieux (c'est ce qu'annonce la Vola). Ici l'imagination sort des limites de ce qui peut sembler moralement justiciable : quel destin malin voudrait la mort de tout ce qu'il a créé ? L'intérêt particulier d'Hésiode pour notre propos, c'est qu'il explore presque toute la filière du scandale : d'abord il menace la ville coupable d'une vengeance divine ; puis il annonce le collapsus universel ; enfin il exprime le désir de vivre au-delà de ce collapsus. Ce que Borges appelle « l'intolérable hypothèse grecque de l'Éternel Retour(20) » est en vérité un détour pour assigner une limite à l'intolérable : peu importe que l'ordre du monde soit bouleversé, même radicalement, si nous sommes sûrs qu'un ordre immuable des temps fera revivre tous les morts et toutes les choses passées. Héraclite énonce cette certitude avec la sérénité du physicien, Virgile avec la ferveur du croyant ; ils ne se veulent pas affolants mais rassurants.

Mais tout cela relève de la croyance, et nous allons maintenant parler de fictions. Les dramaturges ne seront plus des dieux, mais des écrivains. Pour eux les *catastrophes* ne sont que des *péripéties* un peu poussées(21) ; ce n'est plus le monde qui court vers sa fin, c'est l'intrigue. Celle-ci a toujours le droit, bien sûr, de dire que le monde court à sa fin ; le lecteur est libre d'y croire (dans certaines limites) ; il sera soulagé de voir cette fin-là finir avec le récit. Mais peut-on échapper tout à fait à la croyance ? Voilà quarante ans que les hommes ont peur de la guerre nucléaire, et la S.-F. en a fait ses choux gras(22) ; la peur des soucoupes volantes a presque le même âge, et on pourra lire dans ce recueil une nouvelle – celle de Farmer – qui l'identifie à la peur de l'effondrement.

La S.-F. est un jeu ; elle ne demande qu'un zeste de croyance pour fonctionner. Pourtant elle a plus d'un rapport avec des récits comme les mythes, qui requièrent la croyance dans les sociétés qui les produisent. Elle n'a rien changé, par exemple, à la distinction entre les catastrophes partielles et les catastrophes complètes. Les catastrophes partielles, nous les trouvons à l'échelon le plus modeste – et d'autant plus spectaculaire – dans les films-catastrophes, un genre qui eut une courte vogue au milieu des années 70, et qui pose un problème moral dans la mesure où la catastrophe est toujours présentée comme une épreuve collective et où le ciel finit toujours par aider ceux qui s'aident eux-mêmes (ou du moins une partie d'entre eux) ; genre situé dans les marges de la S.-F., et qui ne la recoupe vraiment qu'à de rares occasions. *La Tour infernale* (1974) de John Guillermin, le plus grand succès du genre, n'a rien à voir avec la S.-F.

Paulo majora canamus. Ce recueil ne traitera guère des accidents, même

graves, tels que ceux dont se nourrissent les films-catastrophes. Nous retrouverons le motif de l'accident, chez Farmer, Pohl ou Spinrad, mais seulement comme une façon d'ironiser sur le destin. Y a-t-il des dieux malins ? Peut-être, chez Daphné Du Maurier ; certainement, chez Frank Belknap Long. Mais ce sont des dieux mineurs, qui tirent leur force littéraire de ce qu'ils sont persécutoires ; et l'on sait assez que les persécuteurs sont libres de persécuter, ce qui leur interdit de jouer le rôle du destin. Le destin a ceci de particulier qu'il contraint les autres et qu'en même temps il se contraint lui-même ; sa loi ne connaît pas d'exception.

En S.-F., le rôle du destin ne peut être tenu que par deux acteurs : l'humanité elle-même et la nature des choses – la nature au sens le plus large, en y incluant Dieu si l'on y croit. Quand le destin est œuvre humaine, les bourreaux se confondent le plus souvent avec les victimes et les sages peuvent tirer la morale de l'histoire (« je vous l'avais bien dit ») : nous sommes dans l'univers du châtement, donc de la liberté, donc de l'humanisme – même si l'on ne s'en aperçoit guère. Pour sortir vraiment de cette problématique, il faut que le destin vienne d'ailleurs, sans aucune raison morale, et que l'homme n'y soit pour rien. C'est alors qu'on est saisi par ce que Winnicott appelle « la crainte de l'effondrement(23) ». Une crainte qui est aussi, souterrainement, le désir d'en finir une bonne fois pour toutes. Nous avons tous eu envie un jour de dire comme Caderousse : « Qu'il tombe donc du ciel deux jours de poudre et une heure de feu, et que tout soit dit(24) ! » Ce désir d'anéantissement est à la pulsion suicidaire ce que le docteur Folamour est au premier assassin venu ; comme toujours, la S.-F. voit grand. Pourtant c'est une fiction, elle s'adresse à chacun de nous personnellement. Disons alors, toujours avec Winnicott, que « la crainte de l'effondrement est liée à l'expérience antérieure de l'individu(25) » et observons qu'il y a ici, au niveau du sujet, un autre retour éternel, qui est celui des vieilles obsessions. Ami lecteur, sois prévenu : tu vas glisser le long d'une pente qui descend très bas. Si tu as peur, arrête ici ta lecture, et que tout soit dit. Mais si tu décides de poursuivre ta route, tu verras que l'indicible peut être dit, que l'intolérable peut être toléré, qu'il y a des degrés dans l'effondrement et que le paysage des enfers est aussi varié que celui de notre univers. Puisses-tu en tirer un supplément de force pour les catastrophes qui t'attendent, ou qui feignent de t'attendre !

Jacques Goimard.

L'HOMME ENLUMINÉ

Par J.G. Ballard

« Les temps sont venus », proclamaient les prophètes. La S.-F. ne cherche pas à occuper leur terrain, mais elle s'amuse à leur emprunter un ton. Dans l'univers où nous vivons, les dégâts sont limités encore ; mais le destin est en marche et l'on sent bien qu'il ne s'en tiendra pas là. Le personnage principal est là pour voir, prendre conscience et témoigner. Il connaît tout le poids des images, leur cortège de hantises et de menaces ; mais il n'ignore pas le poids des mots et le vertige des paradoxes : « Les temps sont finis », proclame-t-il, et l'auteur met son point d'honneur à prendre cette phrase au pied de la lettre et à montrer qu'il ne s'agit pas – comme on pourrait le croire – d'une autre manière d'énoncer la même prophétie.

Ballard a beaucoup brodé sur le thème du désastre ; son originalité est d'avoir dit, avec une insistance particulière, que la mort est belle, que toute beauté peut-être est œuvre de mort. Comme Baudelaire, il sent que la beauté est immobile, qu'elle arrête la course des hommes et jusqu'au cours du temps ; autour d'elle, c'est l'hécatombe ; on peut néanmoins vivre de la catastrophe, à condition de s'identifier à elle, de se transmuier en objet, de sacrifier le changement à l'éternité. Un grand thème, dont Ballard a tiré la matière d'un de ses meilleurs romans : La Forêt de cristal.

Le jour, des oiseaux merveilleux volaient à travers les frondaisons pétrifiées et les alligators incrustés de pierreries scintillaient comme des salamandres héraldiques au bord de rivières cristallines. La nuit, l'homme enluminé courait de clairière en clairière, ses bras semblables aux roues d'un char d'or, et sa tête à un diadème spectral...

L'ANNÉE dernière, depuis que le phénomène dont je vais parler a conquis l'attention du monde entier sous différents noms (Effet Hubble, Syndrome Rostov-Lyssenko, Amplification Synchrono-clasmique de Le Page), de nombreux rapports sont parvenus des trois zones locales situées respectivement en Floride, en Biélorussie et à Madagascar. Rapports à ce point contradictoires que j'estime nécessaire, avant de livrer mon propre récit, d'affirmer qu'il s'agit d'un témoignage de première main. Ces événements, je fus à même de les suivre en personne, dans les Everglades de Floride, au cours de la récente visite organisée par le gouvernement des États-Unis pour les attachés scientifiques à Washington. Les seuls faits que je n'ai pu vérifier directement sont les détails concernant la vie de Charles Foster Marquand. Je les tiens du défunt capitaine Shelley, chef de la police de Maynard. Malgré ses idées préconçues, je pense néanmoins que, dans ce cas particulier, son témoignage est à peu près digne de foi.

Le champ reste ouvert aux suppositions sur le temps qu'il nous faudra encore avant de connaître la nature exacte de l'Effet Hubble. Alors que j'écris ces lignes, dans le cadre paisible du parc de l'ambassade britannique à Porto Rico, je songe au compte rendu publié ce jour par le *New York Times*. Toute la presque-île de Floride est déclarée zone interdite (excepté la route desservant Tampa) et environ trois millions de ses habitants ont été transférés dans divers États de l'Union. Mais si le grand public est sensible aux pertes que cela représente en biens immobiliers et revenus touristiques (et je ne puis m'empêcher d'évoquer Miami, cité aux mille flèches gothiques), la nouvelle de cette migration humaine extraordinaire semble n'avoir provoqué qu'une émotion restreinte. Tel est notre optimisme inné, notre certitude de survivre aux pires cataclysmes : nous rejetons inconsciemment les faits marquants survenus en Floride, persuadés que l'on trouvera toujours un moyen de maîtriser la période cruciale lorsqu'elle arrivera.

Or, il semble maintenant évident que la véritable période cruciale est depuis longtemps passée. À l'avant-dernière page du même numéro du *New York Times*, je relève un bref avis mentionnant l'apparition d'une autre « galaxie double » observée par l'Institut Hubble du Mont Palomar. La nouvelle tient en douze lignes, sans commentaires, et elle implique de façon indéniable qu'une autre zone focale s'est formée en un point quelconque de la Terre, peut-être dans les jungles du Cambodge, si riches en vieux temples, ou dans les forêts qui couvrent les hauts plateaux chiliens. Mais il y a un an à peine que les astronomes du Mont Palomar ont identifié la première galaxie double dans la constellation d'Andromède, ce grand diadème aplati qui est probablement le plus beau joyau de tout l'univers : la galaxie-île M 31.

Certes, ces apparitions semblent choses banales à l'heure actuelle, et il existe au moins une demi-douzaine de « constellations doubles » que l'on peut voir dans le ciel nocturne, n'importe quel jour de la semaine. Mais quand, voici quatre mois, notre groupe d'attachés scientifiques débarqua à l'aéroport de Miami pour visiter la zone atteinte, nous étions encore dans l'ignorance

totale de ce que signifiait vraiment l'Effet Hubble (puisque tel est le nom donné au phénomène dans l'hémisphère occidental et les pays de langue anglaise). Si l'on excepte un petit nombre d'ouvriers forestiers et de biologistes appartenant au ministère de l'Agriculture américain, rares étaient les observateurs qualifiés qui avaient pu suivre le phénomène. Les journaux publiaient des articles incroyables parlant de forêt « en train de se cristalliser » et de « toutes les choses qui se transformaient en verre coloré ».

Une conséquence malheureuse de l'Effet Hubble est l'impossibilité où l'on se trouve de photographier les objets qu'il transforme. Les habitués des revues scientifiques n'ignorent pas que les photos de verreries sont extrêmement difficiles à obtenir. Or, même les clichés les plus fins utilisés sur papier d'art n'ont pu restituer la délicatesse infinie des réseaux de l'Effet Hubble, la luminosité des multiples facettes, les myriades de prismes intérieurs, sinon pour donner une image trouble ressemblant à de la neige à moitié fondue.

Par besoin de revanche, peut-être, la presse avait insinué que le secret dont on entourait cette région des Everglades (région qui, à l'époque, n'excédait pas deux hectares de forêt au nord-est de Maynard) était délibérément imposé par l'administration. Il s'ensuivit un tollé général dénonçant les horreurs que l'on cachait au grand public et revendiquant le droit d'inspection. On savait également que la zone focale découverte par le professeur Auguste Le Page à Madagascar (dans la vallée de la Matarre, au cœur de l'île) était à trois cents kilomètres de la route la plus proche et pratiquement inaccessible. Quant aux Russes, ils avaient mis en place un cordon de sécurité aussi serré que celui de Los Alamos pour interdire leur propre région atteinte. Là-bas, en Biélorussie, dans les Marais du Pripet, un groupe imposant de savants dirigé par le métabiologiste Lyssenko étudiait l'inexplicable phénomène sous tous les angles (et, par parenthèse, se fourvoyait complètement).

Avant que cette campagne de presse ait pu être utilisée par certains politiciens, le ministère de l'Agriculture américain se déclara tout disposé à faciliter une visite de la région atteinte, et l'invitation que reçurent les attachés scientifiques fut inscrite au chapitre des voyages d'étude.

Comme nous roulions vers l'ouest après avoir quitté l'aéroport, nous constatâmes immédiatement que les journaux avaient eu raison dans un sens : il existait beaucoup plus d'indices de l'Effet Hubble que nous ne l'aurions cru d'après les maigres renseignements recueillis de source officielle. La route de Maynard était fermée à tout trafic civil et notre autocar dépassa deux convois militaires sur moins de trente kilomètres. En outre, comme pour nous rappeler l'origine céleste du phénomène, la radio nous apprit qu'on avait observé une nouvelle manifestation.

Ce fut Georg Schneider, l'attaché de l'Allemagne Occidentale, qui vint nous l'annoncer. « Un compte rendu de l'Associated Press en provenance de New Delhi. Et cette fois, il y a eu des millions de témoins qu'on ne peut récuser. Selon toute apparence, la chose devait être parfaitement visible

l'autre nuit dans notre hémisphère. Est-ce que l'un d'entre vous... ? »

Paul Mathieu, notre confrère français, fit une grimace comique. « Hier soir, mon cher Georg, je regardais la Lune, et non le satellite Écho. Cela semble inquiétant, mais si Vénus a maintenant deux lumignons, tant mieux pour elle. »

Instinctivement, nos regards se portèrent vers les pins qui bordaient la route, cherchant quelque éclat du satellite Écho au-dessus de leurs cimes.

D'après le compte rendu de l'A.P., sa luminosité était devenue au moins dix fois plus forte, et ce point minuscule qui voyageait si fidèlement dans l'espace depuis tant d'années s'était transformé en un astre brillant dont seule la Lune surpassait l'éclat. Dans toute l'Asie, des camps de réfugiés installés au bord du Jourdain jusqu'aux quartiers surpeuplés de Shanghai, des millions de gens devaient l'observer, à l'heure même où nous parcourions les quatre-vingts kilomètres nous séparant de Maynard.

Je fis un piètre effort pour ramener la quiétude dans les esprits. « L'engin est peut-être en train de se désintégrer. Les fragments de peinture à l'aluminium sont très réfléchissants et forment un nuage local qui agit comme un miroir gigantesque. Tout cela n'a probablement rien à voir avec l'Effet Hubble.

— Je voudrais bien le croire, mon cher James. » Sidney Raston, notre guide bénévole détaché par le ministère des Affaires étrangères, avait interrompu sa conversation avec le commandant américain responsable de l'autocar et s'asseyait parmi nous. « Je regrette, mais il semble bien que les deux soient liés. Tous les autres satellites montrent le même facteur de luminescence accrue. Ça m'apparaît de plus en plus comme un cas de cause à effet... à Effet Hubble naturellement. »

Cette plaisanterie stupide résonnait encore dans mes oreilles quand nous atteignîmes les abords du Grand Marais des Cyprès. À huit kilomètres de Maynard notre véhicule abandonna la route pour prendre un chemin cahoteux qui menait à travers les palmiers en direction de l'Opotoka. Des engins chenilles avaient laissé leurs traces tout le long du parcours. Nous vîmes bientôt un camp militaire considérable installé sous les chênes, ses tentes strictement alignées dissimulées par les longs festons de mousse pendante. Une corvée empilait des éléments de clôture métallique qu'elle déchargeait des camions et je remarquai plusieurs hommes occupés à peindre d'imposants panneaux de fléchage.

L'attaché suédois s'accommodait mal de la poussière qui envahissait l'autocar. Il maugréa : « Est-ce que nous partirions en manœuvres, major ? Pourquoi avons-nous abandonné la route ? »

— La route est fermée, répondit le commandant sans broncher. N'ayez crainte, messieurs, on vous fera voir le paysage. Mais la Rivière reste la seule voie d'approche que nous puissions prendre en toute sécurité.

— La seule voie d'approche ? répétais-je en m'adressant à Raston. Qu'est-ce qu'il veut dire ?

— Les militaires, James. Vous savez bien comme ils sont quand ça barde. Si un arbuste a l'air de bouger, ils sont prêts à tirer. » Il secoua la tête et considéra d'un œil perplexe l'activité fébrile qui régnait partout. « Mais je ne vois pas bien pourquoi ils se croient obligés de proclamer la loi martiale. »

Nous atteignîmes enfin l'Opotoka. Une demi-douzaine de véhicules amphibies se trouvaient amarrés près d'un dock flottant. On nous conduisit aussitôt dans un vaste bâtiment préfabriqué où les visiteurs recevaient des instructions précises. Nous y trouvâmes une soixantaine d'autres personnalités (membres du gouvernement, laborantins, médecins du Service de Santé, journalistes envoyés par diverses revues scientifiques) arrivées un peu plus tôt que nous dans la matinée. La bonne humeur ambiante cachait mal une gêne grandissante, mais ce luxe de précautions étalé par les militaires semblait ridiculement exagéré. Après un court intermède réservé au café, nous fûmes accueillis dans les formes et munis d'instructions pour la journée. On nous recommanda en particulier de rester strictement dans les périmètres indiqués, de ne chercher à prendre aucun « objet contaminé » – et surtout, de ne jamais nous arrêter en un endroit quelconque : il fallait, au contraire, bouger continuellement.

Inutile de dire que le comique de la chose n'échappa à personne et que nous étions tous on ne peut plus gais quand nous prîmes place dans les trois péniches de débarquement mises à notre disposition. Celles-ci commencèrent à descendre l'Opotoka entre les deux murs de végétation que dressait la forêt sur chaque berge. Je remarquai tout de suite l'attitude réservée de mon voisin immédiat, dont le sérieux contrastait avec notre exubérance. Assez mince d'allure, il pouvait avoir quarante ans et portait une tenue tropicale blanche qui faisait ressortir le collier de barbe encadrant son visage. Ses cheveux noirs retombaient sur un front anguleux, et cela, ajouté à l'expression maussade de ses petits yeux verts, lui donnait l'aspect d'un D.H. Lawrence boudeur. J'essayai une ou deux fois d'engager la conversation, mais il ne fit que sourire brièvement et regarda ailleurs, de l'autre côté de la rivière. Je supposai qu'il s'agissait d'un chimiste ou d'un biologiste appartenant au groupe de recherches.

Trois kilomètres plus bas, nous croisâmes un petit convoi formé de canots reliés les uns aux autres à une péniche de débarquement qui ouvrait la marche. Toutes ces embarcations étaient chargées à couler, disparaissant littéralement sous un amas d'ustensiles ménagers, de voitures à bébés, de matelas, de ballots de linge qui ne laissaient qu'un espace libre restreint au milieu. Des enfants dont le visage grave frappait l'attention étaient assis sur ce chargement. Eux et leurs parents nous considérèrent d'un œil morne quand nous longeâmes les canots.

Chose bizarre, on lit rarement sur les visages des Américains cette expression abattue, hélas ! trop familière aux voyageurs qui ont parcouru le monde, cette stupeur devant les catastrophes naturelles ou politiques qu'on a

pu voir dans les yeux des réfugiés de diverses nations. Et ce même signe du malheur, marquant si nettement les familles qui passaient là, doucha d'un seul coup notre euphorie. Comme le dernier canot affrontait les remous, nous tournâmes tous la tête pour le regarder en silence. Nous sentions que, dans une certaine mesure, c'était nous-mêmes qu'il emportait.

« Ah ! ça, qu'est-ce qui leur arrive ? demandai-je à mon voisin. On dirait qu'ils évacuent la ville ! »

L'homme au collier de barbe eut un petit rire sec, comme s'il trouvait une ironie involontaire dans mes paroles. « D'accord... c'est passablement ridicule ! Mais je crois qu'ils reviendront tous en temps voulu. »

Irrité de cette réponse elliptique et du ton désinvolte (l'homme regardait toujours ailleurs, absorbé sans doute dans des réflexions plus intéressantes), j'allai rejoindre mes collègues.

« Mais pourquoi les Russes considèrent-ils le problème de façon différente ? demandait Georg Schneider. L'Effet Hubble est-il bien le même que ce fameux Syndrome de Lyssenko ? Il s'agit peut-être d'un tout autre phénomène ? »

Un biologiste du ministère de l'Agriculture, qui portait sa veste pliée sous le bras, secoua la tête. « Non. Ils sont presque certainement identiques. Comme d'habitude, Lyssenko fait perdre leur temps à ses compatriotes. Il soutient que le rendement des récoltes est accru parce qu'il y a augmentation du poids des tissus. Mais, pour autant que nous sachions, l'Effet Hubble est beaucoup plus proche du cancer – et à peu près aussi curable. Prolifération de l'identité subatomique de la matière. C'est à peu de chose près comme si une séquence d'images déplacées, mais identiques, était produite par réfraction au travers d'un prisme, mais avec l'élément temps remplaçant l'élément lumière. » La suite allait montrer que ses paroles étaient prophétiques.

Nous suivions un méandre de l'Opotoka qui s'élargissait en atteignant Maynard, et soudain, autour des péniches, l'eau fut effleurée d'un chatolement rosé, comme si elle réfléchissait un coucher de soleil lointain ou un gigantesque incendie. Pourtant, le ciel restait uniformément bleu, sans le moindre nuage. Puis, nous passâmes sous un petit pont à partir duquel les rives s'écartaient en un vaste bassin dont la largeur faisait bien quatre cents mètres.

Une même stupeur nous coupa le souffle et, tous, nous nous penchâmes, nos regards fixés sur la jungle qui recouvrait l'autre rive, en face des édifices aux charpentes blanches. Je compris instantanément que les descriptions de forêts « se cristallisant », de végétaux « transformés en verre coloré » n'avaient rien de fantaisiste. La longue voûte des arbres surplombant l'Opotoka laissait pendre des myriades de prismes scintillants, leurs troncs, leurs palmes étaient enrobés dans une lumière jaune pâle ou rosé qui se réfléchissait à la surface de l'eau, si bien que le paysage semblait une reproduction obtenue par un procédé technicolor trop poussé. La rive entière chatoyait dans ce clair-obscur où les contours restaient flous. Les bandes de

couleur superposées augmentaient la densité de la végétation et l'on ne pouvait voir à plus de deux ou trois mètres entre les premiers arbres.

Le ciel demeurait pur, sans un nuage pour arrêter les rayons du soleil brûlant qui illuminait ce rivage magnétique, mais de temps à autre un souffle léger courait sur l'eau, et les frondaisons éclataient en gerbes de couleurs qui venaient jusqu'à nous. Puis, peu à peu, le flamboiement diminuait. Chaque arbre réapparaissait, chaque tronc dans sa gaine de lumière, chaque branche, chaque palme couverte de gemmes limpides.

Dans la péniche, tout le monde restait bouche bée devant le spectacle. L'éclatante lumière cristalline mouchetait les visages et les vêtements, et notre taciturne compagnon lui-même était gagné par cette fantasmagorie. Étreignant le siège situé devant lui, il se penchait au-dessus du bastingage, le tissu blanc de son costume transformé en un palimpseste éclatant.

La péniche décrivit un large cercle pour atteindre l'appontement où une vingtaine de croiseurs embarquaient les citadins. Nous arrivâmes ainsi à moins de cinquante mètres de la jungle prismatique. Les bandes colorées qui zébraient nos vêtements nous donnaient un aspect d'arlequins, et ce fut un éclat de rire général, mais qui traduisait beaucoup plus un certain soulagement qu'une véritable gaieté. Puis, des bras se tendirent en direction de l'eau – et nous vîmes que le phénomène n'affectait pas seulement la végétation. En bordure de la berge, sur une largeur atteignant trois mètres, brillaient les longs éclats solides de ce qui paraissait être l'eau en train de se cristalliser – des éclats dont les facettes émettaient une lumière prismatique bleue qui venait balayer le sillage de notre péniche. Ils se formaient dans la rivière comme des cristaux dans une solution chimique, s'accroissant par concrétion, si bien que la berge elle-même était frangée d'un agglomérat d'aiguilles rhomboïdales faisant songer aux pointes d'un récif gagnant sur la mer.

Étonné de l'importance du phénomène (influencé peut-être par les théories de Lyssenko, je m'étais attendu seulement à une maladie peu courante attaquant les végétaux, comme la mosaïque du tabac), je regardai les arbres. Indubitablement, ils étaient toujours vivants, la sève circulait dans les feuilles et les rameaux, et pourtant ils se trouvaient enrobés dans une masse de tissu cristallin, comme de gigantesques fruits glacés. Les frondaisons étaient toutes incrustées de la même couche translucide qui réfractait le soleil en une multitude d'arcs-en-ciel.

2

Il y eut un brouhaha de suppositions diverses, au milieu duquel l'homme à la barbe et moi gardions seuls le silence. Pour une raison mal définie, je me

sentais tout à coup moins soucieux de trouver une prétendue explication « scientifique » à l'étrange phénomène. La beauté du spectacle avait réveillé quelque chose dans ma mémoire. Après quarante ans, je retrouvais des souvenirs oubliés, une foule d'images me rappelant le monde merveilleux de l'enfance où tout semble enluminé par cette lumière prismatique qu'a si bien su décrire Wordsworth. Depuis la mort accidentelle de ma femme et de notre petite fille survenue dix ans plus tôt, j'avais dressé une barrière contre ces sentiments. Et maintenant, le rivage féerique qui s'offrait à nos yeux scintillait comme avait scintillé le bref printemps oublié de mon mariage.

Mais la présence de tous ces soldats avec leurs véhicules, les visages sombres des habitants en train d'évacuer la ville, me disaient que la petite enclave de forêt transfigurée allait bientôt disparaître. Les arbres de cristal, en comparaison desquels le reste des Everglades semblait une morne accumulation de marnes, de boue et de fondrières – ces arbres seraient arrachés, débités, et les morceaux transportés dans une centaine de laboratoires antiseptiques.

Les premiers passagers commencèrent à débarquer par l'étrave de la péniche, et une main se posa sur mon bras. C'était l'homme au costume blanc. On aurait dit qu'il avait suivi toutes mes pensées, car je le vis sourire en me montrant la manche de sa veste, comme s'il voulait me réconforter. À ma grande surprise, la toile gardait une légère tache multicolore, malgré les ombres des gens qui se levaient autour de nous. C'était à croire que la lumière irradiée par la forêt avait contaminé le tissu pour y produire la même transformation. « Ah ! ça que... ? Attendez ! » m'écriai-je.

Mais sans me laisser le temps de continuer, il se leva et descendit en courant, et je vis un dernier reflet de sa veste se perdre parmi la foule massée sur l'appontement.

Nous fûmes divisés en plusieurs petits groupes, chacun escorté de deux sous-officiers, puis on nous fit contourner la longue file d'autos et de camions contenant les biens des familles évacuées. Celles-ci attendaient patiemment leur tour, canalisées par la police locale. Elles nous regardèrent passer sans la moindre réaction. Les rues presque désertes montraient qu'il s'agissait des derniers à partir. Maisons vides, planches clouées en travers des fenêtres, sentinelles postées par deux devant les banques et les magasins fermés, l'impression était partout la même. Et l'Opotoka restait la seule voie praticable pour quitter Maynard, ainsi qu'en témoignaient les automobiles abandonnées dans les allées latérales.

Tandis que nous remontions la grande rue d'où nous pouvions voir, à chaque carrefour, la jungle étincelante sur notre gauche, une voiture de police arriva en sens opposé et fit halte devant nous. Deux hommes en descendirent – un officier de haute taille, aux cheveux blonds (un capitaine) et un ecclésiastique portant une mallette et un paquet de livres. Le prêtre, âgé d'environ trente-cinq ans, avait un front dégagé d'intellectuel. Ses yeux exprimaient la lassitude. Il ne semblait pas bien savoir où aller, et attendit que

le capitaine eut fait rapidement le tour du véhicule.

« Il vous faut votre permis d'embarquer, docteur Thomas. » Ce disant, l'officier lui tendait un billet vert. Puis il fouilla dans sa poche d'où il retira un trousseau de clefs. « Je les ai trouvées à la porte. Vous aviez dû les oublier. »

Le prêtre parut hésiter. « Je les laissais exprès, capitaine. Il se peut que des gens veuillent chercher refuge dans l'église.

— J'en doute, docteur. De toute façon, ça ne leur servirait à rien. » Le capitaine fit un bref geste d'adieu. « Je vous reverrai à Miami. »

Le prêtre rendit le salut. Il regarda fixement les clefs, puis les glissa à contrecœur sous sa soutane. Quand il passa devant nous pour prendre la direction de l'appontement, ses yeux humides scrutèrent nos visages avec une insistance inquiète, comme s'il soupçonnait qu'un membre de sa congrégation pût se cacher parmi nous.

Le capitaine semblait tout aussi fatigué et il entama une discussion acerbe avec l'officier responsable de nos groupes. Ses paroles se perdaient dans le bruit des propos qui s'échangeaient à la ronde, mais je vis le geste impatienté avec lequel il embrassait tout l'espace situé au-delà des maisons, comme s'il mettait l'interlocuteur en garde contre l'approche d'un orage. Bien qu'il fût solidement bâti, on décelait une certaine faiblesse accompagnée d'égoïsme dans son long visage aux yeux bleu pâle. Ayant vidé la ville de tous ses habitants, il n'attendait manifestement plus que la première occasion pour décamper.

Je rejoignis le caporal qui flânait à l'écart, près d'une bouche d'incendie, et lui montrait la forêt dont le flamboiement semblait nous suivre en épousant le périmètre de la ville. « Pourquoi fait-on partir tout le monde, caporal ? Ce n'est sûrement pas un phénomène contagieux ? Il n'y a pas de danger si on reste à proximité immédiate ? »

Il jeta un bref regard par-dessus son épaule en direction des frondaisons cristallines que faisait scintiller le soleil de midi. « Non, ce n'est pas contagieux, sauf si on reste trop longtemps. C'est quand la route a été coupée des deux côtés de la ville, je crois, que les gens ont jugé le moment venu de mettre les voiles.

— Coupée des deux côtés ? répéta Georg Schneider. Quelle est donc la superficie de la zone atteinte, caporal ? On nous avait dit quinze hectares. »

Notre interlocuteur secoua la tête d'un air obstiné. « Dites cent cinquante hectares, ou même trois cents, et vous serez plus près de la vérité. » Il désigna l'hélicoptère qui tournait au-dessus de la forêt, un ou deux kilomètres plus loin. L'appareil montait et descendait sans arrêt, répandant manifestement un quelconque produit chimique sur les arbres. « Ça s'étend jusque là-bas, vers le lac Okeechobee.

— Mais vous restez maîtres de la situation, n'est-ce pas ? insista Georg. Vous regagnez du terrain ?

— Ça, je ne pourrais pas l'affirmer », répondit le caporal. Et, montrant le capitaine toujours en discussion avec notre officier : « Il y a deux jours, le

capitaine Shelley a essayé un lance-flammes. Ça n'a fait ni chaud ni froid. »

Les objections du policier définitivement rejetées (nous le vîmes claquer sa portière et démarrer en trombe), nous continuâmes jusqu'au carrefour suivant. Cette fois, nous approchions de la forêt qui apparaissait à quatre cents mètres, de chaque côté de la route. Le sol sablonneux portait une végétation clairsemée, et un laboratoire mobile du ministère de l'Agriculture se trouvait là, installé dans une roulotte-remorque. Des soldats (l'effectif d'une section) parcouraient le terrain environnant pour cueillir des branches et des palmettes qu'ils posaient avec précaution, comme des fragments de vitrail, sur des tables à tréteaux. La forêt proprement dite décrivait une vaste courbe autour de nous. Elle encerclait le périmètre nord de la ville et nous pouvions constater que le caporal ne s'était pas trompé en évaluant à cent soixante hectares la superficie atteinte. La grand-route Maynard-Miami, qui suivait une direction parallèle à la nôtre, de l'autre côté d'un bloc de maison, était coupée dès les sorties est et ouest de la ville.

Nous abandonnâmes la chaussée pour nous disperser en petits groupes de trois ou quatre parmi les fougères. Le terrain sablonneux que nous foulions semblait étrangement dur, comme recuit, et de minuscules aiguilles de silice fondue hérissaient la croûte nouvellement formée.

J'examinai les échantillons réunis sur les tables. Je caressai la matière lisse, translucide, qui recouvrait les branches et les feuilles. Elle suivait leurs contours, faisant songer aux images déplacées que donnent les miroirs défectueux. C'était comme si l'on avait plongé chaque végétal dans un lac de verre en fusion qui se serait ensuite solidifié pour former une pellicule présentant de très fines craquelures.

À quelques mètres de la remorque, deux techniciens faisaient tourner une essoreuse centrifuge dans laquelle ils avaient mis plusieurs branches. Il en résultait une succession ininterrompue de lueurs fugaces et d'étincelles produites par la lumière qui jaillissait de la cuve, puis s'évanouissait aussitôt dans l'air comme une décharge électrique. D'un bout à l'autre de la zone inspectée, jusqu'aux barrières qui entouraient la blessure prismatique de la forêt comme un bandage blanc, soldats et visiteurs revenaient sur leurs pas pour suivre l'expérience.

Quand la machine s'arrêta, nous regardâmes dans la cuve. Nous vîmes quelques branches flasques dépouillées de leur gaine translucide et des feuilles qui adhéraient au fond en couche spongieuse. Mais sous la cuve, le récipient destiné à recevoir les liquides était parfaitement sec et vide.

À vingt mètres de la forêt, un deuxième hélicoptère s'apprêtait à partir. Ses pales nonchalantes tournoyaient comme des faux et l'air qu'elles refoulaient jusqu'au sol faisait jaillir un éclaboussement de lumière provenant de la végétation malmenée. Il décolla avec une secousse brutale et monta péniblement en oscillant. Puis il commença à survoler les bois, mais ses pales avaient beau fouetter l'air, elles ne semblaient pas y trouver un appui suffisant.

Presque aussitôt, une clameur affolée se fit entendre, des cris de « Il a pris feu ! » poussés par les soldats, et nous vîmes tous, très nettement, l'éclatante lumière qui rayonnait du rotor comme un feu de Saint Elme. Puis, avec un grondement sinistre évoquant celui d'un animal blessé, l'appareil bascula en arrière et plongea vers la forêt dont la voûte s'étendait trente mètres plus bas. Les voitures officielles parquées sur le périmètre de la zone d'inspection firent mugir leurs sirènes et tout le monde se précipita d'un commun accord en direction des arbres tandis que l'hélicoptère disparaissait de notre vue.

Le sol nous transmit l'ébranlement provoqué par sa chute. Nous courrions le long de la route, celle-ci menant vers le lieu approximatif de l'accident. De loin en loin tout au bout d'un chemin désert, un pavillon profilait sa silhouette estompée.

« Les pales ont dû se cristalliser durant le temps qu'il est resté posé près des arbres ! me cria Georg Schneider au moment où nous escaladions la clôture. On voyait les cristaux fondre, mais pas assez vite. Pourvu que les pilotes soient sains et saufs ! »

Plusieurs soldats couraient en avant de nous. Ils nous firent signe de retourner sur nos pas, mais sans tenir compte de l'avertissement, nous continuâmes à travers le sous-bois. Trente mètres plus loin, nous étions déjà en pleine forêt, dans un monde féérique où les mousses pendantes accrochaient aux grands chênes leurs rideaux constellés. Il faisait nettement plus froid, comme si tout était à présent recouvert de glace, mais un éclatant jeu de lumière se déversait sans arrêt de la voûte de vitraux sous laquelle nous marchions, transformant les frondaisons en un immense kaléidoscope à trois dimensions.

Le processus de cristallisation se trouvait ici beaucoup plus avancé. Les clôtures blanches étaient tellement incrustées qu'elles opposaient maintenant un obstacle continu, une palissade recouverte de chaque côté sur au moins trente centimètres d'épaisseur. Les rares maisons que nous apercevions entre les arbres brillaient comme des gâteaux de noces, leurs toits, leurs cheminées devenus autant de coupoles baroques et de minarets orientaux. Sur une pelouse hérissée d'aiguilles couleur émeraude, un jouet d'enfant qui semblait avoir été un tricycle rouge avec des roues jaunes étincelait comme un bijou muni de deux couronnes aux reflets jaspés. Il me rappela les jouets de ma petite fille, tels qu'ils m'étaient apparus au retour de l'hôpital, éparpillés dans l'herbe. Une fois encore, la dernière, ils avaient eu ce même rayonnement prismatique.

Les soldats progressaient toujours devant moi, mais j'avais quelque peu distancé Georg Schneider et Paul Mathieu qui, appuyés contre la clôture givrée, grattaient leurs chaussures. La raison pour laquelle on avait interdit la route Miami-Maynard était maintenant évidente. Une multitude d'épingles, d'aiguilles, de flèches de verre et de quartz dont la longueur atteignait quinze centimètres perçait le macadam – un tapis ininterrompu où venait se réfléchir la lumière qui traversait les feuillages. Les pointes s'enfonçaient dans mes

semelles et je fus obligé de continuer sur le bas-côté, longeant tant bien que mal une clôture plus haute qui limitait l'avenue menant à une habitation dont on apercevait la façade à distance.

Une sirène mugit derrière moi. La voiture de police que j'avais déjà vue précédemment arrivait en trombe, ses pneus épais labourant la surface de cristal. Elle fit un arrêt brusque à vingt mètres, moteur calé, et le capitaine sauta à terre. Il m'apostropha d'un ton furieux, avec de grands gestes pour me signifier de reprendre la route en sens inverse, une route qui était maintenant une longue galerie de lumière ambrée formée par les frondaisons se rejoignant au-dessus de nos têtes.

« Demi-tour ! Il y a une autre vague qui arrive ! » Et il courut pour rattraper les soldats qui avançaient toujours, cent mètres plus loin.

Tout en me demandant pourquoi il mettait une telle hâte à faire évacuer la forêt, je repris souffle près de la voiture. Une transformation sensible s'était produite dans le sous-bois, comme si l'ombre crépusculaire tombait du ciel avant l'heure. La couche glacée qui enrobait les arbres et les plantes avait perdu de son éclat. Elle était plus opaque, et aussi les cristaux qui hérissaient le sol, dont la teinte devenait grisâtre, chaque aiguille ressemblant à une excroissance de basalte. Le déploiement de lumière colorée avait disparu. Une demi-obscurité envahissait les sous-bois, ombrant les feuillages, les pelouses diaprées.

En même temps, le froid avait augmenté. J'abandonnai la voiture pour rebrousser chemin (je voyais Paul Mathieu et un soldat, les mains devant le visage, qui tournaient à un coude de la route) mais, après quelques mètres, l'air froid m'arrêta comme un mur glacial. Je levai le col de ma veste légère et me demandai si je ne ferais pas mieux de chercher refuge dans le véhicule. Le froid augmentait toujours. Je ne sentais plus ma figure, comme si elle avait été arrosée d'acétone. Mes mains me donnaient l'impression d'être cassantes, dépouillées de leur chair. Quelque part, à proximité, j'entendis le capitaine crier. Presque aussitôt, j'aperçus une silhouette filant entre les arbres.

Sur le côté droit de la route, la forêt s'estompait dans l'obscurité qui, d'un seul coup, traversa la chaussée. Je ressentis une brûlure aux yeux et frottai pour enlever les particules de glace qui s'étaient formées sur mes prunelles. Partout, un gel intense accélérât la cristallisation. Les aiguilles qui hérissaient la route atteignaient vingt-cinq centimètres. La gaine des arbres était plus épaisse, plus translucide aussi, de sorte que les troncs semblaient s'être réduits à de simples lignes tachetées. Les frondaisons formaient une mosaïque ininterrompue. Pour la première fois, je me représentai la forêt tout entière devenue un immense glacier de couleur, et moi-même prisonnier dans ses interstices.

Les vitres, la carrosserie de la voiture étaient maintenant recouvertes d'une mince couche semblable à de la glace. Je voulus ouvrir la portière pour mettre le chauffage en marche, mais le froid était tel que la poignée me brûla les

doigts.

« Ohé, là-bas ! Arrivez ! Par ici ! »

L'appel résonnait derrière moi, venant du chemin privé qui aboutissait à la route. Je vis le capitaine. Il se trouvait sous le porche de l'habitation et m'adressait de grands gestes. La vaste pelouse qui s'étendait entre la clôture et la maison semblait appartenir à une zone moins sombre. L'herbe gardait son éclat limpide et le larmier blanc du toit offrait un contraste d'eau-forte avec l'obscurité environnante. On aurait dit que cette enclave restait intacte, comme une île dans le lit d'un ouragan.

Je remontai l'allée en courant et, à mon grand soulagement, je sentis un air plus chaud d'au moins dix degrés. Là, le soleil brillait à travers les feuillages avec toute sa splendeur. J'atteignis le portique d'entrée et cherchai le capitaine, mais il était déjà reparti dans la forêt. J'hésitai à le suivre et observai le rideau d'obscurité qui gagnait peu à peu la pelouse et dont les plis ensevelissaient progressivement les frondaisons chatoyantes. Sur la route, l'automobile était à présent recouverte d'une épaisse couche de verre opaque. Des milliers de cristaux de givre fleurissaient le pare-brise.

Je contournai rapidement la maison à mesure que la zone de sécurité reculait sous les arbres. Je longeai les vestiges d'un ancien potager, où les légumes de verre dressaient leurs tiges et leurs feuilles couleur émeraude comme de délicats motifs sculptés. Je regagnai la forêt et attendis que le déplacement de la zone eut pris une nouvelle direction après un court instant d'arrêt, essayant ainsi de rester au centre même de son foyer. Il me semblait avoir découvert une grotte souterraine où des rochers sertis de pierreries se dessinaient vaguement dans l'obscurité fantomale comme d'énormes plantes marines, parmi les espèces rampantes dont les longues tiges de cristal faisaient songer à des sources pétrifiées.

Une heure durant, je courus désespérément à travers la forêt, ayant perdu tout sens de l'orientation, repoussé çà et là par les brusques crochets de la zone de sécurité qui se fauflait entre les arbres comme une tornade bienfaisante. À plusieurs reprises je traversai la route dont les aiguilles atteignaient maintenant presque ma ceinture, et il me fallait passer tant bien que mal par-dessus les pointes serrées. Une fois, alors que je m'appuyais contre un chêne fourchu pour reprendre souffle, un grand oiseau multicolore s'envola d'une branche et partit avec un cri perçant. La lumière éclatante qui tombait en cascade de ses ailes rouge et jaune lui faisait une auréole et l'on songeait à ces flammes au milieu desquelles renaît le phénix.

Cet étrange ballet tourbillonnant de la zone éclairée et de l'ombre cessa enfin. Une lumière pâle filtra à travers la voûte de cristal, et son iridescence transfigura les sous-bois. Ceux-ci redevenaient un monde d'arcs-en-ciel où les grottes scintillantes étalaient leurs bijoux. Je suivis un chemin étroit qui serpentait en direction d'une grande maison blanche située comme un classique pavillon d'été sur une petite éminence, à peu près au centre de la forêt. Métamorphosée par le givre de cristal, elle semblait un fragment intact

de Versailles ou de Fontainebleau, avec ses pilastres et ses frises sculptées qui retombaient du toit dont le faite dominait les arbres. Je pensais que de l'étage supérieur je pourrais apercevoir les châteaux d'eau de Maynard, ou tout au moins repérer les méandres de la rivière.

Le chemin se rétrécissait et ne prenait pas la pente conduisant au pavillon, mais sa croûte recuite, qui ressemblait à du quartz à moitié fondu, offrait une surface plus praticable que les aiguilles de la pelouse. Tout à coup, je rencontrai un obstacle qui, sans erreur possible, était une barque rutilante solidement prise dans le sol, avec une chaîne en lapis-lazuli pour l'amarrer au talus. Je compris alors que je suivais un petit affluent de l'Opotoka. Un mince ruisseau courait toujours sous la croûte et, seul, ce mouvement réduit presque à rien empêchait manifestement l'eau cristallisée de se prolonger en flèches et en aiguilles comme c'était le cas partout ailleurs dans la forêt.

Tandis que je m'attardais là, caressant les grosses topazes et améthystes serties aux flancs de la barque, une créature grotesque posée sur quatre pattes émergea de la croûte où elle était à moitié enfoncée. Elle s'arracha pour essayer de m'attaquer, et les fragments brillants qui adhéraient encore à son museau et à ses membres antérieurs remuaient comme les plaques d'une armure transparente. Dans cette lutte qui l'arc-boutait sur ses pattes torses, l'animal happait l'air sans bruit, mais il ne pouvait quitter le creux dont le contour gardait exactement la forme de son corps, sinon pour se hisser de quelques centimètres. Nimbé des feux scintillants que jetait sa cuirasse, l'alligator ressemblait à une fabuleuse bête héraldique. Avec une force soudaine, il tenta encore de s'élancer dans ma direction. Je lui donnai un coup de pied sur le museau, et le choc fit voler les cristaux qui obstruaient sa gorge.

Le laissant retrouver son immobilité de pierre, j'escaladai la berge et traversai tant bien que mal la pelouse pour atteindre la maison dont les tours enchantées se profilaient au-dessus des arbres prismatiques. Hors d'haleine, presque épuisé, j'avais cependant une curieuse prémonition, faite d'espoir et de désir, comme si j'étais quelque Adam fugitif trouvant par hasard un portail oublié qui ouvrait sur le paradis perdu.

À une fenêtre de l'étage supérieur, un fusil calé sous son bras, l'homme en costume de toile blanche m'observait pensivement.

3

Maintenant que les savants du monde entier ont réuni tous les signes de l'Effet Hubble, un accord s'est fait sur ses origines et les mesures provisoires par lesquelles on peut espérer arrêter sa progression. Durant ma fuite à travers les forêts des Everglades, la nécessité m'avait permis de découvrir le remède principal – rester toujours en mouvement – mais je voyais pour cause une

mutation génétique accélérée, même si des objets inanimés comme les véhicules et les clôtures de métal se trouvaient également atteints. À l'heure actuelle toutefois (et non sans rechigner), les disciples de Lyssenko eux-mêmes ont accepté l'explication donnée par l'Institut Hubble. D'après les savants américains, les transfigurations produites un peu partout sur notre planète sont le reflet de phénomènes cosmiques lointains apparus pour la première fois dans la nébuleuse spirale d'Andromède.

Nous savons désormais que c'est le temps (le temps agissant comme le roi Midas, pour reprendre la comparaison de Charles Marquand) qui est la cause de cette transformation. L'existence d'antimatière dans l'univers, découverte récente, implique inévitablement la conception d'un anti-temps pour fournir le quatrième côté de ce continuum à charge négative. Lorsqu'une particule et une antiparticule se rencontrent, elles ne détruisent pas seulement leurs identités physiques. Leurs valeurs-temps opposées s'éliminent, soustrayant à l'univers un autre quantum pris sur sa réserve de temps totale. Ce sont des pertes de ce genre, provoquées par la création d'anti-galaxies dans l'espace, qui ont abouti à l'épuisement de la réserve de temps dont disposait notre propre système solaire.

De même qu'une solution sursaturée se déverse dans une masse cristalline, la sursaturation de la matière dans un continuum de temps épuisé aboutit à son apparition en une matrice spatiale parallèle. À mesure que s'accroît cette « perte » de temps la sursaturation suit son cours, les atomes et les molécules primitifs donnant naissance à leurs doubles spatiaux, substance sans masse, essayant ainsi d'affermir leur position. Le processus n'a théoriquement pas de fin et un seul atome peut se multiplier à l'infini pour remplir l'univers tout entier. Un univers d'où le temps aura simultanément disparu – ultime zéro macrocosmique dépassant les plus audacieuses spéculations de Platon ou de Démocrite.

Tout cela, l'homme à la barbe me l'expliqua en partie, tandis que je me trouvais allongé sur un canapé aux broderies de verre, dans une des vastes chambres de la maison. Il était toujours à la fenêtre, scrutant la pelouse et la petite rivière où la barque ornée de gemmes et l'alligator gisaient embaumés. Son mince collier de barbe lui donnait un aspect fébrile, obsédé. Pour une raison que je comprenais mal, il me parlait comme à une vieille connaissance.

« Mais bon sang, B... ! il y a des années que ça sautait aux yeux ! dit-il d'un ton méprisant. Voyez ces virus, leur structure cristalline, leur immunité au temps ! » Il passa la main sur l'appui de la fenêtre et recueillit une poignée de granulés vitreux qu'il éparpilla ensuite à ses pieds comme des billes écrasées. « Vous et moi, nous serons bientôt ainsi, et le monde entier également. Ni vivants ni morts ! »

Il s'interrompt pour braquer son fusil. Ses yeux noirs cherchaient quelque chose entre les arbres. « Nous allons partir, déclara-t-il en abandonnant la fenêtre. Quand avez-vous vu le capitaine Shelley pour la dernière fois ?

— L'officier de police ? » Je me redressai péniblement. Plusieurs vitres avaient été brisées et leurs morceaux s'étaient transformés en une seule couche translucide sur le tapis. Les motifs persans ondulaient sous la surface brillante comme le fond de ces piscines aux parfums rares décrites dans les Mille et Une Nuits. « Je l'ai revu juste après que nous nous sommes portés au secours de l'hélicoptère... Pourquoi avez-vous peur de lui ? » ajoutai-je, mais il secoua la tête, irrité par ma question.

« C'est un être venimeux, grommela-t-il. Et rusé comme un renard. »

Nous descendîmes l'escalier aux marches de cristal. Tout, dans la maison, était recouvert de la même pellicule glacée. Dans les grands salons, les meubles Louis XV avaient été transformés en énormes morceaux de sucre candi opalescent dont les images brillaient comme des chimères dans les murs de verre taillé. Tandis que nous disparaissions sous les arbres pour gagner la rivière, mon compagnon s'exclama avec une joie triomphante, s'adressant à la forêt aussi bien qu'à moi : « Nous sommes à bout de temps, B..., à bout de temps ! »

Il essayait toujours d'apercevoir le capitaine Shelley. Lequel pourchassait l'autre ? C'est ce que je n'arrivais pas à découvrir, pas plus que le motif de leur vendetta. Je lui avais dit spontanément mon nom, mais il s'était soustrait à de plus amples présentations. Je pensai qu'il avait pressenti un rien de parenté entre nous au moment où nous étions assis côte à côte dans la péniche, et que c'était un homme capable de sympathiser ou de haïr, sans restriction, dès la première rencontre ménagée par le hasard. Sur lui-même, pas un mot. Son fusil contre la hanche, il progressait rapidement sur la rivière fossilisée avec des gestes précis et mesurés, alors que je restais en arrière à clopiner. De temps à autre nous dépassions un croiseur pris dans la croûte, ou un alligator pétrifié qui se cabrait soudain et ouvrait une gueule de gargouille en nous voyant, sa cuirasse cristalline lançant mille feux irisés.

Partout, c'était la même couronne fantastique de lumière, qui transformait toutes choses en une splendeur identique. La forêt apparaissait comme un labyrinthe sans fin de grottes taillées dans le verre, coupé du reste du monde (lequel, pour autant que je savais, était peut-être désormais métamorphosé à son tour) et éclairé par des lampes souterraines.

« Ne pouvons-nous pas regagner Maynard ? criai-je à mon compagnon d'une voix qui se répercuta parmi les voûtes. Nous nous enfonçons toujours davantage dans la forêt !

— La ville est totalement isolée, mon cher B... Mais n'ayez crainte, je vous y conduirai en temps voulu. » Il franchit lestement une fissure coupant la surface de la rivière. Sous les cristaux qui se dissolvaient, un minuscule filet d'eau coulait dans une rigole cachée.

Des heures durant, conduit par cet étrange personnage vêtu de blanc qui semblait toujours épier quelque chose, j'errai ainsi à travers les sous-bois. Il nous arrivait de tourner en rond, comme si mon compagnon se familiarisait

avec la topographie de ce monde crépusculaire semé de gemmes. Quand je m'asseyais sur un tronc vitrifié pour reprendre haleine et ôter les cristaux qui, malgré mes mouvements continuels, se formaient maintenant sous mes souliers, il m'attendait avec impatience, et je le voyais m'observer d'un air méditatif, comme s'il se demandait s'il allait ou non m'abandonner.

Nous atteignîmes enfin une petite clairière bordée sur trois côtés par le miroir crevassé d'un méandre. Là, un pavillon au pignon aigu lançait son toit vers le ciel à travers une trouée dans les feuillages. Un lacs arachnéen de lianes opaques s'accrochait à l'unique faîtière et s'étendait jusqu'aux arbres, voile diaphane enveloppant le jardin et la maison de reflets de marbre blanc dont l'intensité était presque sépulcrale. Cette impression était renforcée par les fenêtres situées sous la véranda et qui apparaissaient chargées d'arabesques compliquées, comme les jours pratiqués dans la pierre d'un caveau.

Après m'avoir fait signe de rester sur place, mon compagnon se dirigea vers le jardin, son fusil prêt à épauler. Il courut d'arbre en arbre, s'arrêtant pour épier le moindre mouvement puis, avec une prestesse de félin, il franchit la rivière. Un loriot doré, dont les ailes étaient prisonnières de la voûte de cristal, se balançait doucement dans la lumière de l'après-midi. Les ondes limpides que lançait son auréole le faisaient ressembler à un soleil miniature.

« Marquand ! »

Un coup de feu retentit, dont l'écho fut répercuté par les arbres, et le capitaine Shelley, un revolver à la main, se précipita en direction du pavillon. Quand il tira une deuxième fois, les cristaux qui enrobaient les mousses pendantes se brisèrent et tombèrent autour de moi pour former un palais de glaces. L'homme à la barbe quitta d'un bond la véranda, courbé en deux, et prit la fuite par la rivière, détalant à toutes jambes sur la surface inégale.

Tout s'était passé si vite que je restai désarmé au bord de la clairière, les détonations résonnant encore dans mes oreilles. Je scrutai la forêt pour y chercher trace de mon compagnon. Alors le capitaine, qui était resté sous la véranda, me fit signe avec son arme.

« Arrivez ! » Quand je me fus timidement approché, il descendit le perron et m'examina d'un air soupçonneux. « Que faites-vous par ici ? Ne seriez-vous pas un membre du groupe venu visiter le secteur ? »

Je lui expliquai comment je m'étais trouvé pris au piège après la chute de l'hélicoptère. « Pouvez-vous m'aider à regagner le P.C. de la brigade ? Je tourne en rond dans la forêt depuis ce matin. »

Son visage allongé prit une expression maussade. « Cela fait une sacrée distance – et la forêt se transforme toujours. » Il tendit le bras vers la rivière. « Que faisiez-vous avec Marquand ? Où l'avez-vous rencontré ? »

— L'homme à la barbe ? Il s'était réfugié dans une maison près de la rivière. Pourquoi avez-vous tiré sur lui ? Est-ce un criminel ? »

Shelley hocha la tête après un bref silence. Son attitude, ses paroles manquaient de franchise. « C'est bien pire. Marquand est fou. Fou à lier. » Il

mit le pied sur la première marche du perron, apparemment décidé à me laisser me débrouiller tout seul dans la forêt. « Vous ferez bien de faire attention, car on ne peut pas savoir ce que ça va donner. Marchez sans vous arrêter, mais tournez en rond, sans quoi vous vous perdrez.

— Attendez ! lui criai-je. Ne pourrais-je pas me reposer ici ? Et il me faudrait une carte... Peut-être en auriez-vous une ?

— Une carte ? À quoi vous servirait-elle, maintenant ? » Il sembla hésiter, tandis que je me retrouvais les bras ballants. « Entendu. Vous pouvez entrer cinq minutes. » Cette concession à l'humanité lui était manifestement arrachée.

Le pavillon comprenait une seule grande pièce circulaire et une petite cuisine attenante. D'épais volets avaient été appliqués contre les fenêtres. Ils se trouvaient maintenant soudés aux croisées par les cristaux qui remplissaient les interstices, et la lumière n'entrait plus que par la porte.

Shelley rengaina son arme et tourna sans bruit le bouton de la serrure. Les vitres givrées me laissèrent voir les contours imprécis d'un grand lit à colonnes probablement dérobé dans une propriété voisine. Des amours dorés voletaient sous le baldaquin d'acajou et quatre cariatides nues aux bras levés formaient les piliers.

« Mrs. Shelley..., m'expliqua le capitaine à mi-voix. Elle n'est pas en très bonne santé. »

Nous contemplâmes un instant l'occupante du lit, qui était adossée à un oreiller de satin, une main fiévreuse posée sur la courtepoinle. Je crus voir d'abord une personne âgée, probablement la mère du capitaine, puis je compris qu'il s'agissait d'une très jeune femme, presque une enfant. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Ses longs cheveux platine couvraient ses épaules comme un châte, et son visage amaigri, aux pommettes saillantes, se levait pour accueillir la lumière parcimonieuse. Peut-être avait-elle eu naguère cette beauté fragile que l'on appelle « teint de porcelaine », mais son épiderme flétri et le faible éclat entre ses paupières mi-closes lui donnaient l'apparence d'une personne incroyablement vieille. Elle me rappela ma propre femme durant les quelques minutes qui avaient précédé sa mort.

« Shelley... » Elle parlait d'une voix cassée. « Shelley, le froid recommence. Ne pourrais-tu pas faire du feu ?

— Les bûches ne brûleraient pas, Emerelda. Toute la forêt est transformée en verre. » Le capitaine restait debout au pied du lit, la casquette à la main. Il regardait la jeune femme avec une expression anxieuse, comme s'il était toujours en service. Il ouvrit sa veste de cuir. « Vois ce que je t'ai apporté. Elles te soulageront. »

Il se pencha vers elle et répandit trois ou quatre poignées de pierres précieuses sur la courtepoinle. Des rubis et des saphirs de toutes grosseurs dont les éclats scintillèrent.

« Oh ! Shelley, merci... » La main libre de la jeune femme courut sur le lit

pour atteindre les gemmes. Son visage enfantin exprimait une avidité presque animale. Prenant les pierres à poignée, elle les porta jusqu'à sa poitrine et les tint pressées contre sa chair, où les meurtrissures firent des taches rouges en forme de doigts. Leur contact sembla lui rendre vie. Elle se souleva lentement et plusieurs saphirs tombèrent par terre.

« Sur quoi as-tu tiré, Shelley ? demanda-t-elle peu après. J'ai entendu des coups de feu, ça m'a donné la migraine.

— Ce n'était qu'un alligator, Emerelda. Certains, par ici, ne manquent pas d'audace. Je dois y veiller. Repose-toi, maintenant.

— Mais il me faut beaucoup plus de pierres que cela, Shelley. Tu ne m'en as apporté que quelques-unes, aujourd'hui... » Ses doigts, telles des griffes, fouillèrent la courtepointe. Puis elle tourna la tête de l'autre côté et parut s'assoupir, les gemmes plaquées comme des scarabées brillants sur la peau blanche de sa poitrine.

Le capitaine me fit signe et nous passâmes dans la cuisine. À l'exception d'un réfrigérateur débranché posé sur le fourneau sans feu, la petite pièce était vide. Shelley ouvrit le réfrigérateur et commença par y ranger le reste des rubis, qui ressemblaient à des cerises étalées entre cinq ou six boîtes de conserves. Une pellicule glacée recouvrait l'extérieur émaillé du meuble, comme tout ce que l'on pouvait voir dans la cuisine, mais les parois intérieures présentaient une surface intacte.

« Qui est cette jeune femme ? » demandai-je, tandis que le capitaine ouvrait une boîte. « Ne devriez-vous pas l'emmener d'ici ? »

Shelley me regarda avec la même méfiance qu'au début, il semblait toujours cacher quelque chose, et cela venait de ce que ses yeux restaient à moitié baissés. « C'est ma femme, articula-t-il en insistant curieusement sur les mots, comme s'il n'était pas certain du fait. Emerelda. Elle est plus en sécurité ici, tant que je tiendrai Marquand à distance.

— Pourquoi lui voudrait-il du mal ? Il m'a paru sain d'esprit.

— Je vous dis qu'il est fou ! s'écria Shelley avec une violence soudaine. Il a passé six mois en camisole de force ! Maintenant, il veut reprendre Emerelda pour l'emmener dans sa baraque branlante au milieu du marécage. » Et il ajouta, en guise d'explication supplémentaire : « Elle l'avait épousé. »

Nous mangeâmes en péchant directement la viande froide avec nos fourchettes et Shelley me parla de Charles Foster Marquand, l'étrange architecte qui avait conçu les plans de plusieurs grands hôtels de Miami. Deux ans plus tôt, brusquement dégoûté de tout, il avait abandonné son travail. Il avait épousé Emerelda en achetant l'accord de ses parents, quelques heures seulement après l'avoir rencontrée au parc d'attractions. Puis il était parti avec elle dans une ahurissante maison de style grotesque qu'il avait bâtie en plein marécage, au milieu des requins et des alligators. Selon Shelley, il n'avait plus dit un mot à Emerelda après la cérémonie du mariage. Il la tenait cloîtrée dans le pavillon sans la moindre personne à qui parler, sinon un vieux serviteur

noir aveugle. Il semblait voir son épouse dans une sorte de rêve préraphaélite – prisonnière de la maison comme le ressort perdu de son imagination. Quand elle réussit finalement à s'échapper, aidée par le capitaine, il eut un véritable accès de folie et passa quelques mois dans un asile à titre de malade volontaire. Il était maintenant revenu, mû par le seul espoir de regagner avec Emerelda sa maison au milieu du marécage. Shelley avait la conviction (peut-être fondée) que c'était cette présence morbide à proximité qui causait l'étrange dépérissement dont souffrait la jeune femme.

Je les quittai au crépuscule, barricadés tous deux dans ce pavillon à l'aspect sépulcral, et partis en direction de l'Opotoka que, d'après Shelley, je trouverais huit cents mètres plus loin. J'espérais pouvoir suivre la rivière jusqu'à Maynard. La chance aidant, je rencontrerais une unité stationnée près de la zone interdite. Les soldats reconstitueraient alors mon itinéraire et iraient secourir le capitaine et sa femme mourante.

Le manque d'hospitalité de Shelley ne me surprenait pas. En me renvoyant dans la forêt, il m'utilisait comme appât, certain que Marquand chercherait immédiatement à me rejoindre pour obtenir des nouvelles de son ex-épouse. Tandis que je m'aventurais à travers les grottes de cristal envahies par l'ombre, je prêtais l'oreille aux bruits qui pouvaient signifier son approche, mais les gaines des arbres faisaient entendre des milliers de notes claires et de grésillements à mesure que la forêt se refroidissait. Au-dessus de moi, entre les frondaisons, je voyais le disque fêlé de la Lune, et partout, dans les murs de feuillages vitrifiés, les étoiles se reflétaient comme des myriades de lucioles.

À ce moment, je m'aperçus que mes habits brillaient dans l'obscurité. Le givre qui recouvrait ma veste était tout pailleté par la lumière des étoiles et de minuscules flèches de cristal se formaient sur mon bracelet-montre dont le cadran ressemblait à un médaillon de pierre de lune.

Vers minuit j'atteignis l'Opotoka, chaussée de gaz solidifié qui aurait pu monter jusqu'à la Voie lactée, et que je fus obligé d'abandonner quand une succession de cataractes géantes rendit sa surface impraticable. Je gagnai les faubourgs de Maynard en repassant devant le laboratoire mobile du ministère de l'Agriculture. La remorque, les tables, le matériel resté çà et là étaient maintenant enrobés par l'épaisse couche givrée. Dans l'essoreuse, les branches avaient retrouvé leur floraison de gemmes scintillantes.

Les maisons aux toits blancs luisaient dans la nuit comme les monuments funéraires d'une nécropole. Les corniches étaient ornées de flèches, de clochetons innombrables et de gargouilles dont certaines se rejoignaient au-dessus des rues à mesure qu'elles s'allongeaient. Un vent glacial rasait les chaussées, forêts d'aiguilles fossiles dans la masse desquelles les véhicules abandonnés semblaient des plésiosaures posés sur l'ancien fond de leur océan natal.

Partout, le processus de transformation s'accélérait. D'épaisses pantoufles de cristal recouvraient mes chaussures. Grâce à elles, je pouvais progresser

dans la rue, mais elles allaient bientôt se souder aux aiguilles et je serais cloué sur place.

La forêt et la route obstruée bloquaient la sortie est de Maynard. Tandis que je refaisais péniblement le chemin parcouru, espérant au moins retourner chez le capitaine Shelley, je passai devant une joaillerie dont la vitrine était brisée. Là, le trottoir ne présentait pas la moindre excroissance cristalline. Mais le sol était jonché de bijoux – émeraudes et rubis montés sur bagues, topazes en broches ou pendentifs, sans parler de pierres plus petites et de diamants industriels dont les facettes brillaient au clair de lune.

Je m'arrêtai et remarquai soudain que les aiguilles hérissant mes chaussures se dissolvaient peu à peu, comme des glaçons exposés à la chaleur. La croûte elle-même tomba en morceaux qui fondirent lentement et disparurent sans laisser de trace.

Je compris alors pourquoi le capitaine Shelley avait apporté des pierreries à sa femme et pourquoi la malade s'en était emparée aussi avidement. Par quelque phénomène optique ou électromagnétique, l'intense foyer de lumière situé à l'intérieur des gemmes provoquait une compression du temps, si bien que les rayons lumineux venant des surfaces inversaient le processus de cristallisation. (Peut-être est-ce ce pouvoir qui explique l'éternel attrait exercé par les pierres précieuses, de même que par la peinture et l'architecture baroques ? Leurs faîtes, leurs cartouches, leurs détails tarabiscotés occupent plus que leur propre volume d'espace. Ils contiennent donc davantage de temps ambiant et nous donnent cette indéniable prémonition de l'immortalité que l'on a à l'intérieur de l'église Saint-Pierre ou du palais de Nymphenburg. En revanche, l'architecture du XX^e siècle, qui utilise typiquement la façade rectangulaire et dépouillée et s'appuie sur les principes euclidiens simples de l'espace et du temps, convient par excellence au Nouveau Monde, car les Américains croient fermement avoir un pied solide dans l'avenir, et cette hantise de la mort qui poursuivait les esprits de la vieille Europe ne les touche pas.)

Je me baissai aussitôt pour ramasser les gemmes dont je bourrai mes poches et ma chemise, à même la peau et dans les manches. Puis je m'installai, le dos appuyé à la vitrine. Le demi-cercle de trottoir resté libre formait un patio miniature que les excroissances cristallines entouraient comme un jardin fantomal, et le contact des pierres contre mon épiderme me donnait une sensation de chaleur. Quelques instants plus tard, à bout de fatigue, je dormais profondément.

Je me réveillai sous un soleil resplendissant, dans une rue bordée de temples merveilleux, des milliers d'arcs-en-ciel illuminant l'air d'un flamboiement de couleurs prismatiques. Je m'abritai les yeux pour regarder les toits dont les tuiles d'or étaient incrustées de pierreries comme à Bangkok.

Une main me secouait sans ménagements. Je voulus me redresser et constatai que le demi-cercle de trottoir libre avait disparu. J'étais couché sur

un lit d'aiguilles, mais celles-ci avaient poussé beaucoup plus vite à l'entrée de la bijouterie. Mon bras droit se trouvait pris dans une masse dont les pointes, longues de sept ou dix centimètres, atteignaient presque mon épaule, et ma main dans un épais gantelet que je pus à peine soulever. Des reflets irisés soulignaient les contours de mes doigts.

La panique m'envahit. Je réussis tant bien que mal à me dresser sur les genoux et vis l'homme en tenue blanche accroupi derrière moi avec son fusil.

« Marquand ! » Je levai mon bras chargé de pierreries. « Par pitié ! »

Mon cri détourna son attention de la rue où il épiait quelque chose. Son visage maigre aux yeux brillants était transfiguré par d'étranges couleurs qui lui marbraient la peau et soulignaient les reflets bleus et violets de sa barbe. Quant à son costume, il irradiait tout autour de lui des bandes irisées.

Il fit un mouvement dans ma direction, mais avant qu'il ait pu parler, un coup de feu retentit et la pellicule qui recouvrait le pas de la porte vola en éclats. Marquand se baissa, puis m'obligea à franchir la vitrine brisée. Un autre coup de feu fut tiré. Nous longeâmes les comptoirs mis à sac et passâmes dans un bureau où un coffre-fort béant laissait voir des boîtes métalliques vides. Marquand les prit et y mit en vrac les quelques pierreries qui restaient éparpillées sur le sol.

Il m'en bourra les poches et me fit sortir par la fenêtre dans l'allée située derrière la maison. De là nous gagnâmes la rue adjacente transformée en un tunnel de lumière pourpre. Nous nous arrêtâmes au premier tournant, à cinquante mètres de la forêt vers laquelle mon compagnon tendit le bras.

« Courez, fuyez ! N'importe où, c'est tout ce que vous pouvez faire ! »

Il me poussa devant lui avec la crosse de son fusil dont la culasse était maintenant incrustée d'argent comme une arme à feu du XVI^e siècle. Je levai mon bras en signe d'impuissance et le soleil fit scintiller les aiguilles de cristal qui le recouvraient. « Mais vous voyez bien, Marquand ! Je suis pris jusqu'à l'épaule !

— Courez, vous dis-je ! Il n'y a pas d'autre moyen ! » Son visage enluminé eut un frémissement d'impatience. « Et ne gaspillez pas les pierres, elles ne vous dureront pas éternellement ! »

Je me forçai à courir en direction de la forêt. Je pénétrai dans la première des cavernes de verre, faisant tourner mon bras tant bien que mal, et je sentis la gaine chatoyante se résorber légèrement. Par chance, j'atteignis bientôt un petit affluent de l'Opotoka et me lançai comme un fou sur sa surface pétrifiée.

Combien d'heures, combien de jours ai-je erré dans la forêt, c'est ce que je ne saurais dire, car toute notion du temps m'avait abandonné. Si je m'arrêtais seulement une minute, les bandes de cristal me saisissaient à la gorge et à l'épaule. Heure après heure, je courus entre les arbres. Je ne connaissais de repos que lorsque je m'effondrais, à bout de résistance, sur une plage de verre. Je maintenais quelques gemmes pressées contre mon visage pour le préserver de l'enrobement. Mais leur pouvoir diminuait progressivement. À mesure que

leurs facettes perdaient tout éclat, elles se transformaient en petits blocs de silice non polis.

Une fois, tandis que je courais dans la nuit en faisant tourner mon bras, je passai non loin du pavillon où le capitaine Shelley veillait sa jeune femme mourante. Il tira sur moi de la véranda. Peut-être avait-il pris ma silhouette fantomale pour celle de Charles Marquand.

Un après-midi enfin, à l'heure où le rouge sombre du crépuscule pénétrait les sous-bois, j'atteignis une clairière. Les échos profonds d'un orgue résonnaient parmi les arbres et je vis une petite église dont le clocher aux reflets d'or se confondait désormais avec les frondaisons.

Je poussai le portail de chêne et entrai dans la nef. Au-dessus de moi, les vitraux réfractaient des rayons éclatants qui inondaient l'autel. M'approchant de la table de communion, je me penchai et tendis le bras vers le grand crucifix serti de pierres précieuses. Immédiatement, la gaine qui l'enrobait fondit comme une couche de glace. À mesure que les cristaux disparaissaient, la lumière se déversait à flots de ma manche et de mes doigts.

Le prêtre assis à l'orgue avait tourné la tête pour m'observer, mais ses mains fermes tiraient toujours des anches les mêmes accords sublimes entremêlés d'harmoniques, et l'hymne sacrée s'élançait par les vitraux vers le lointain soleil démembré.

La vie, dôme de verre aux multiples couleurs,

Teinte la splendeur blanche de l'éternité.

4

Je restai là une semaine entière, pendant que les dernières aiguilles cristallines disparaissaient progressivement de ma main. Je passais mes journées avec le prêtre, agenouillé à ses pieds pour actionner les soufflets de l'orgue, et les grâces ondulantes de Palestrina ou de Bach trouvaient leurs échos tout autour de nous. Le soir, lorsque le soleil sombrait en milliers de fragments dans la nuit, il laissait les claviers et se tenait un instant sous l'ogive du portail, contemplant les arbres aux silhouettes fantomales.

Je me rappelai l'avoir déjà vu. C'était le docteur Thomas, ce prêtre que le capitaine Shelley avait conduit jusqu'à Maynard. Son regard paisible d'intellectuel, dont la sérénité était démentie par ses mains aux gestes nerveux (comme le calme trompeur des malades qui ont été en proie à la fièvre) m'observait toujours avec la même insistance lorsque nous prenions notre frugal repas sur un tabouret près de l'autel, protégés du froid qui pétrifiait tout par le grand crucifix et ses pierres précieuses. Je crus d'abord qu'il voyait dans ma survie une preuve de l'intervention divine et j'eus quelques mots

symboliques pour exprimer ma gratitude. Mais il se contenta de sourire évasivement.

Je ne cherchai pas à savoir pourquoi il était revenu. Son église se trouvait maintenant complètement encerclée, et l'on eût dit que le fond d'un immense glacier la surplombait.

Un matin, il trouva un serpent aveugle, dont les yeux étaient transformés en deux gemmes protubérantes. L'animal rampait contre le portail. Il le prit et alla le mettre sur l'autel. Il eut un mince sourire quand, ayant recouvré la vue, le reptile se glissa entre les bancs de l'église.

Un autre jour, m'étant réveillé de très bonne heure, je le trouvai en train de célébrer seul l'office divin. Il s'interrompit, à moitié embarrassé, et un peu plus tard, pendant que nous déjeunions, il me confia : « Vous vous demandez probablement ce que je faisais. Voyez-vous, l'instant m'a semblé opportun pour vérifier la valeur du sacrement. » Du geste, il me montra les rayons prismatiques qui traversaient les vitraux, et les motifs bibliques transformés en peintures abstraites d'une surprenante beauté. « C'est peut-être une hérésie de dire cela, mais le corps du Christ est avec nous, dans tout ce qui nous entoure... dans chaque prisme, dans chaque irisation, dans les dix mille reflets du soleil. » Il leva ses mains amaigries que la lumière faisait briller. « Alors, je me demande si l'Église, comme son symbole (il désigna le crucifix), n'a pas survécu à sa fonction. »

Je cherchai une réponse. « Je suis désolé. Peut-être que si vous partiez...

— Mais non ! » Ma lenteur d'esprit semblait l'irriter. « Vous ne comprenez donc pas ? Naguère, j'étais un véritable apostat... Je savais que Dieu existait, mais je ne pouvais croire en lui. Maintenant (il eut un rire amer) les événements m'ont dépassé. »

Il me fit signe de le suivre jusqu'au portail ouvert, et son geste embrassa le dôme formé par les arcs de cristal qui s'élançaient des frondaisons voisines comme les appuis d'une immense coupole de diamant. Çà et là, on apercevait des oiseaux dont les ailes déployées remuaient à peine, loriots dorés ou aras écarlates qui répandaient des flaqes de lumière. Les vagues de couleur limpide ondulaient jusque dans les taillis et les reflets des plumages chatoyants nous enveloppaient de motifs concentriques sans cesse renouvelés. Partout ailleurs, des espèces plus petites, des papillons, des insectes innombrables joignaient leurs halos minuscules à ce sacre de la forêt.

Il me prit par le bras. « Ici, dans ces bois, tout est transfiguré, illuminé. Tout communie dans l'union ultime de l'espace et du temps. »

Le dernier jour, alors que nous nous tenions devant l'autel, faisant face au bas-côté qui se transformait en une galerie obstruée par des colonnes cristallines, sa conviction sembla l'abandonner. L'expression avec laquelle il regardait les claviers de l'orgue qui se recouvraient de givre était presque de la peur, et je compris qu'il cherchait comment fuir.

Il finit néanmoins par se reprendre, et, saisissant le crucifix placé sur l'autel, il me le mit de force entre les mains. Une colère soudaine l'animait,

née de la certitude absolue où il était arrivé. Ce fut presque brutalement qu'il m'obligea à gagner le portail, d'où il me poussa vers une des voûtes dont l'ouverture s'obstruait d'heure en heure.

« Allez-vous-en ! Partez d'ici ! Trouvez la rivière ! »

Et comme j'hésitais, la lourde croix pesant sur mes bras, il s'écria avec fureur : « Vous n'aurez qu'à dire que je vous ai ordonné de la prendre ! »

Quand je le vis pour la dernière fois, il se tenait immobile, les bras tendus vers les murs scintillants, figé dans la posture même des oiseaux pétrifiés, et ses yeux contemplaient avec extase les premiers cercles de lumière sortis de ses paumes tournées vers le haut.

Je partis tant bien que mal en direction de la rivière, peinant sous le poids de la lourde croix d'or, et les grands miroirs qu'offraient les rideaux de mousse reflétaient ma silhouette chancelante comme une image de Simon le Cyrénéen extraite d'un vieux manuscrit.

La croix me protégeait toujours quand j'atteignis le pavillon du capitaine Shelley. Par la porte ouverte, je vis le lit au centre d'une énorme gemme brisée – un cristal dans lequel, semblables à des nageurs reposant au fond d'une vasque enchantée. Emerelda et son mari gisaient côte à côte. Les yeux du capitaine étaient clos et les pétales d'une rose rouge sang s'épanouissaient du trou qu'il avait à la poitrine comme une merveilleuse fleur de corail. Près de lui, Emerelda dormait paisiblement. Les battements invisibles de son cœur l'enrobaient dans une faible lueur dorée, la toute dernière trace de vie qui subsistait en ce lieu.

Soudain, quelque chose brilla dans le crépuscule. Je me retournai et aperçus une chimère étincelante – un homme aux bras et au buste incandescents qui courait parmi les arbres en faisant jaillir une cascade de panicules sur son passage. Je me baissai, le crucifix devant moi, mais il disparut aussi brusquement qu'il était sorti de la forêt. Il s'enfonça sous les voûtes scintillantes, et tandis que son sillage lumineux se perdait, sa voix faisait écho dans l'air glacé, appel plaintif dont la résonance avait une pureté cristalline, la même que celle de ce monde métamorphosé. « Emerelda... ! Emerelda !... »

Sous le ciel serein de Porto Rico, dans le parc de l'ambassade britannique où je me retrouve quelques mois plus tard, la forêt fantasmagorique me semble aussi lointaine qu'une galaxie. À vol d'oiseau, pourtant (mais ne devrais-je pas dire : à vol de griffon ?) il n'y a guère que seize cents kilomètres entre la Floride et San Juan et, déjà, de nombreuses autres régions sont atteintes à des distances beaucoup plus grandes des trois zones focales. D'après un article que j'ai lu, l'actuelle vitesse de progression du phénomène laisse prévoir que dans dix ans, un tiers de notre planète sera transformé. Vingt des plus grandes métropoles du monde seront pétrifiées sous le cristal prismatique comme c'est le cas pour Miami – et là, je pense à la

description de la ville abandonnée, faite par certains journalistes, telle une vision de saint Jean : Miami, cité aux mille flèches gothiques...

À vrai dire, cette perspective ne provoque en moi aucune peur. Il me semble maintenant évident que les origines de l'Effet Hubble ne sont pas seulement physiques. Lorsque je sortis en titubant de la forêt pour tomber enfin sur des militaires à seize kilomètres de Maynard, deux jours après avoir vu le fantôme errant qui avait été Charles Marquand, je pensais bien ne jamais retourner dans les Everglades. Je serrais toujours le grand crucifix contre moi et, par une de ces ironies du sort qui prêtent à rire, loin d'être accueilli en héros, je me vis traîné devant une cour martiale sous l'accusation de pillage. Tout laissait supposer qu'on avait arraché les pierreries de la croix et j'essayai en vain d'expliquer comment les gemmes disparues avaient été la rançon de ma vie. Finalement, notre ambassade à Washington me tira d'affaire en excipant de l'immunité diplomatique. Mais ma suggestion de lancer dans la forêt une patrouille munie de croix serties de gemmes pour essayer de sauver le prêtre et Charles Marquand n'eut aucun succès. Malgré mes protestations, on m'envoya à Porto Rico en convalescence.

Mes supérieurs estimaient que je devais être coupé de tout ce qui pouvait me rappeler mon aventure – et peut-être sentaient-ils déjà en moi un changement peu apparent, mais significatif. Chaque nuit, pourtant, le disque fêlé du satellite Écho passe au-dessus de nous, illuminant la voûte nocturne comme un candélabre d'argent. Bien plus, j'ai la certitude que le Soleil lui-même a commencé à se transformer. Au crépuscule, quand il est voilé de pourpre, on distingue nettement un réseau en travers de son globe, herse gigantesque qui s'étendra un jour jusqu'aux planètes et aux étoiles pour les immobiliser dans leur course.

Je sais maintenant que je retournerai en Floride. L'exemple du courageux prêtre apostat qui m'a donné le crucifix le prouve : une récompense suprême m'attend dans la forêt métamorphosée. Là-bas, la transfiguration de toutes les formes vivantes ou inanimées s'accomplit sous nos yeux. C'est l'immortalité qui nous est offerte, conséquence directe de l'abandon que nous aurons fait de notre identité physique et temporelle. Même si nous sommes des apostats en ce monde, nous deviendrons forcément les apôtres du soleil prismatique.

Ainsi, dès que ma convalescence sera terminée et que j'aurai regagné Washington, je saisirai la première occasion pour faire partie d'une des missions scientifiques qui vont visiter la Floride. Ma fuite ne sera certainement pas difficile à préparer. Alors je retrouverai l'église solitaire au cœur de ce monde enchanté, cette forêt où, le jour, des oiseaux merveilleux volent à travers les frondaisons pétrifiées et des alligators incrustés de pierreries scintillent comme des salamandres héraldiques au bord de rivières cristallines, tandis que, la nuit, l'homme enluminé court de clairière en clairière, ses bras semblables aux roues d'un char d'or, et sa tête à un diadème spectral.

Traduit par RENÉ LATHIÈRE.

The illuminated man.

© J.G. Ballard, 1964

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

LES OISEAUX

Par Daphné Du Maurier

Cette fois, la menace plane non sur la nature en général, mais sur l'humanité en particulier ; ce n'est pas le cours des choses, mais l'action d'un agresseur extérieur qui cause le malheur et la ruine. Le débat n'est plus entre la vie et la mort, le mouvement et l'immobilité, le prosaïque et l'harmonieux, mais entre l'amour et la haine, le juste et l'injuste, le familier et l'étrange ; le héros est encore un témoin mais il tient aussi du combattant – avec ou sans espoir de réussite. La belle nouvelle de Daphné Du Maurier a été un peu éclipsée – bien à tort – par le célèbre film qu'en a tiré Hitchcock. La rudesse des hivers, la vie étriquée des classes moyennes, le souvenir plus ou moins latent des bombardements de la seconde guerre mondiale, tout nous rappelle que nous sommes en Angleterre, terre d'élection de la S.-F. apocalyptique. Les personnages ne sont pas hypersensibles, seulement inconscients et falots : nous sommes plus proches de Wells que de Ballard. Mais le réalisme quotidien renforce l'effet d'insolite : l'ennemi est imprévu, ses intentions sont mystérieuses et sa transcendance totale (l'attaque vient de haut). La S.-F. est un peu moins discrète que dans le film, mais il faut attendre la fin du récit pour la voir se préciser.

LE 3 décembre, le vent changea pendant la nuit et ce fut l'hiver. Jusque-là, l'automne avait été mol et doux. Les feuilles s'attardaient sur les arbres, rousses et dorées, et les haies restaient vertes. La terre labourée était grasse.

Nat Hocken, ancien combattant et blessé de guerre, recevait une pension du gouvernement, et ne donnait pas tout son temps à la ferme. Il y passait trois jours par semaine et on lui réservait les besognes les moins dures : tailler les haies, couper le chaume, réparer les bâtiments.

Bien que marié et père de famille, c'était plutôt un solitaire ; il aimait à travailler de son côté. Il était heureux lorsqu'on lui donnait un parapet à construire ou une grille à réparer, à l'autre bout de la presqu'île, où la mer entourait les terres du fermier. Il faisait halte à midi pour manger le pâté que sa femme lui avait préparé et, assis au bord de la falaise, observait les oiseaux. L'automne était la bonne saison pour cela, plus propice que le printemps. Au

printemps, les oiseaux volaient vers l'intérieur, suivaient leur route, tendus vers leur but ; ils savaient où ils allaient, le rythme et le rite de leur vie ne souffraient pas de retard. En automne, ceux qui n'avaient pas émigré outre-mer et passaient l'hiver au pays étaient saisis par la même fièvre que leurs frères mais, le départ leur étant refusé, ils suivaient leurs règles à eux. Ils arrivaient en troupes sur la péninsule, anxieux, agités, remuant pour dépenser un trop-plein d'activité, parfois tournoyant, volant en cercle dans le ciel, parfois s'abattant sur la bonne terre labourée pour s'y nourrir mais, semblait-il, sans faim, sans véritable désir ; puis leur inquiétude les attirait de nouveau vers les cieux.

Noirs et blancs, corneilles et mouettes, réunis par une étrange association, cherchaient on ne sait quelle libération, jamais satisfaits, jamais apaisés.

Des vols d'étourneaux filaient dans un bruissement de soie vers de nouveaux pâturages, poussés par le même besoin de mouvement, et les petits oiseaux, les pinsons, les alouettes, se dispersaient d'arbre en arbre et de haie en haie avec un air effaré.

Nat les observait, et il observait aussi les oiseaux marins. Dans la baie, ceux-ci attendaient la marée. Ils avaient plus de patience. Les pies de mer, les rouges-queues, les courlis, guettaient au bord de l'eau. Quand la marée venait lentement lécher la grève, puis se retirait, découvrant une bande de varech et de galets, les oiseaux marins accouraient sur les plages. Le besoin de voler les prenait eux aussi. Criant, sifflant, s'appelant, ils rasaient la mer tranquille et s'éloignaient de la rive. Dépêchons-nous, plus vite, hâtons-nous de partir ! Mais pour où et pourquoi ? La furieuse inquiétude de l'automne, l'inapaisable nostalgie les possédait, les rassemblant, les chassant à grands cris dans le ciel. Il leur fallait dépenser toute cette activité qui était en eux, avant l'arrivée de l'hiver.

Peut-être, songeait Nat en mâchant son pâté au bord de la falaise, peut-être les oiseaux recevaient-ils un message à l'automne, une espèce d'avertissement. L'hiver arrive. Beaucoup d'entre eux vont périr. Il advient que des gens, redoutant une mort prématurée, s'étourdissent dans le travail ou la folie ; ainsi font les oiseaux.

Cet automne-là, les oiseaux avaient paru s'affoler encore davantage ; leur agitation était d'autant plus frappante que le temps était serein. Tandis que le tracteur traçait son sillon au flanc des collines, la machine tout entière et le fermier qui la conduisait disparaissaient par moments dans un grand nuage d'oiseaux criards et tourbillonnants. Il y en avait beaucoup plus que d'habitude. De cela, Nat était sûr. Ils suivaient toujours la charrue en cette saison, mais pas en grandes troupes comme celles-ci ni avec de telles clameurs.

Nat le dit au fermier en finissant sa journée de travail, passée à tailler les haies.

« Oui, répondit le fermier, il y a plus d'oiseaux que d'habitude ; moi aussi, je l'ai remarqué. Et hardis, avec ça ! Ils se moquent pas mal du tracteur. Une

ou deux mouettes sont venues voler si près de ma tête, cet après-midi, que j'ai cru qu'elles allaient m'arracher ma casquette ! À peine si je pouvais voir ce que je faisais quand elles étaient au-dessus de moi ! En plus, j'avais le soleil dans les yeux. J'ai idée que le temps va changer. L'hiver sera dur. C'est ça qui agite les oiseaux. »

Nat rentra à travers champs. En descendant le sentier qui menait à sa maisonnette, il vit des oiseaux voler au-dessus des collines d'ouest dans le dernier éclat du soleil. Pas de vent, une mer grise, calme et pleine. Les campanules encore fleuries parmi les haies et l'air tiède. Pourtant le fermier avait vu juste et ce fut cette nuit-là que le vent changea. La chambre de Nat donnait à l'est. Il se réveilla un peu après deux heures du matin et entendit le vent dans la cheminée. Non pas la rage et les rafales d'une tempête du sud-ouest chargée de pluie, mais un vent d'est sec et froid. Il sonnait creux dans la cheminée, et une ardoise détachée se mit à cogner sur le toit. Nat tendit l'oreille et entendit la mer gronder dans la baie. La petite chambre elle-même s'était refroidie ; un courant d'air passait sous la porte et soufflait sur le lit ; Nat serra plus étroitement la couverture autour de lui, se rapprocha du dos de sa femme endormie et demeura éveillé, guettant, conscient d'une appréhension sans cause.

Puis il entendit des coups légers à la fenêtre. Il n'y avait point de plantes grimpantes au mur de la maisonnette qui auraient pu se détacher et venir gratter la vitre. Il écouta, et le tapotement continua jusqu'au moment où, agacé par le bruit, Nat se leva et alla ouvrir la fenêtre. À ce moment, quelque chose frôla sa main en bruissant contre ses phalanges et lui égratignant la peau. Puis il perçut un frémissement d'ailes qui s'évanouit au-dessus du toit, derrière la maison.

C'était un oiseau ; de quelle espèce, il n'aurait su le dire ; le vent l'avait sans doute obligé à chercher abri sur le bord de la fenêtre.

Nat referma la fenêtre et se recoucha mais, sentant le dessus de sa main mouillé, posa ses lèvres sur l'égratignure. L'oiseau l'avait écorché jusqu'au sang. Nat supposa qu'effrayé et surpris, l'oiseau en quête d'un abri lui avait donné un coup de bec dans l'obscurité. Il s'installa de nouveau commodément pour dormir.

Au bout d'un moment, les coups recommencèrent à frapper la fenêtre, plus forts, cette fois, plus insistants, et sa femme, réveillée par le bruit, se retourna dans son lit et lui dit :

« Va voir, Nat, la fenêtre bat.

— J'ai été voir, répondit-il. Il y a un oiseau dehors qui cherche à entrer. Tu entends ce vent ? Il souffle de l'est et les oiseaux cherchent abri.

— Chasse-les, dit-elle. Je ne peux pas dormir avec ce bruit. »

Il retourna à la fenêtre mais, cette fois, lorsqu'il l'ouvrit, il trouva sur la barre d'appui, non pas un oiseau, mais une demi-douzaine ; ils volèrent droit à son visage, l'attaquant.

Il cria en agitant les bras et les dispersa ; comme le premier oiseau, ils

s'envolèrent et disparurent par-dessus le toit. Il laissa vivement retomber la vitre de la fenêtre à guillotine et la ferma.

« Tu as entendu ça ? dit-il. Ils m'ont attaqué. Ils voulaient me crever les yeux. »

Il restait près de la fenêtre, regardant la nuit et ne distinguant rien. Sa femme, lourde de sommeil, lui murmura quelque chose au fond du lit.

« Je n'imagine pas les choses, dit-il, irrité par son incrédulité. Je te dis qu'il y avait des oiseaux sur le bord de la fenêtre et qu'ils voulaient entrer ici. »

Tout à coup, un cri d'effroi sortit de la chambre où dormaient les enfants, de l'autre côté du couloir.

« C'est Jill, dit la femme, émue par le cri et s'asseyant dans son lit. Va voir ce qu'elle a. »

Nat alluma la bougie, mais, lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre pour traverser le couloir, le courant d'air souffla la flamme.

Il y eut un second cri de terreur, poussé cette fois par les deux enfants, et, comme il entra en tâtonnant dans leur chambre, il sentit des battements d'ailes autour de lui dans l'obscurité. La fenêtre était grande ouverte. Les oiseaux entraient par là, se cognaient d'abord au plafond, puis aux murs, puis viraient à mi-vol, se dirigeant vers les lits des enfants.

« Ce n'est rien, je suis là », cria Nat.

Les enfants se jetèrent sur lui en hurlant, tandis que, dans l'obscurité, les oiseaux plongeaient et montaient, l'attaquant de nouveau.

« Qu'est-ce qu'il y a, Nat, qu'est-ce qu'il se passe ? » lui cria sa femme de leur chambre à coucher.

Il poussa vivement les enfants vers le couloir en refermant la porte derrière eux, et se trouva seul dans leur chambre avec les oiseaux.

Il prit une couverture au lit le plus proche et, s'en servant comme d'un fléau, l'agita dans l'air tout autour de lui. Il sentit le choc des corps, entendit le bruissement des ailes, mais les oiseaux n'étaient pas encore vaincus, car ils revenaient à l'assaut, frôlant ses mains, sa tête, leurs petits becs cruels aigus comme des pointes de fourchette. La couverture devint une arme défensive ; il en enveloppa sa tête et, dans une obscurité accrue, frappa les oiseaux de ses mains nues. Il n'osait pas gagner la porte et l'ouvrir, de crainte que les oiseaux ne le suivissent.

Combien de temps les combattit-il dans l'obscurité, il n'aurait pu le dire, mais, à la fin, les battements d'ailes diminuèrent autour de lui, puis se retirèrent et, à travers l'épaisseur de la couverture, il perçut de la lumière. Il attendit, écouta ; l'on n'entendait pas d'autre bruit que les pleurs énervés d'un des enfants dans l'autre chambre à coucher. Le frémissement, la vibration des ailes avait cessé.

Il dégagea sa tête de la couverture et regarda autour de lui. La lumière froide et grise du matin éclairait la chambre. L'aube et la fenêtre ouverte avaient rappelé au-dehors les oiseaux vivants ; les morts gisaient sur le

plancher. Nat, horrifié, regarda les menus cadavres. Il n'y avait là que de tout petits oiseaux, une cinquantaine, peut-être, jonchant le sol. Il y avait des rouges-gorges, des pinsons, des passereaux, des mésanges, des alouettes, oiseaux qui généralement restent entre eux, dans leurs domaines, et voici qu'ils s'étaient rassemblés pour le combat et s'étaient brisés contre les murs de la chambre ou bien avaient été détruits par Nat. Certains avaient perdu des plumes dans la bataille, d'autres avaient du sang – le sang de Nat – sur le bec.

Écœuré, Nat s'approcha de la fenêtre et regarda les champs derrière son bout de jardin.

Il faisait un froid mordant, et le sol avait l'aspect dur et sombre du gel. Non pas la gelée blanche qui luit au soleil du matin, mais la gelée noire qu'apporte le vent d'est. La mer montante, furieuse à présent, fouettée d'écume et soulevée par les vagues, se brisait violemment dans la baie. Il n'y avait plus trace d'oiseaux. Pas un passereau pépianant sur la haie, à la barrière du jardin, pas une fauvette matinale, pas un merle picorant l'herbe à la recherche de vers. L'on n'entendait point d'autre bruit que le vent d'est et la mer.

Nat ferma la fenêtre et la porte de la petite chambre et, traversant le couloir, regagna la sienne. Sa femme était assise dans son lit, l'aînée des enfants endormie à côté d'elle, l'autre dans ses bras, le front bandé. Les rideaux étaient joints devant la fenêtre, les bougies allumées. Son visage paraissait décomposé, congestionné, dans la lumière jaune. Elle secoua la tête pour lui recommander le silence.

« Il dort enfin, chuchota-t-elle, il vient seulement de s'endormir. Quelque chose a dû le couper, il avait du sang au coin des yeux. Jill dit que ce sont les oiseaux. Elle dit qu'elle s'est réveillée et qu'il y avait des oiseaux dans la chambre. »

Elle regarda Nat, cherchant une confirmation sur son visage. Elle paraissait épouvantée et il ne voulait pas lui laisser voir que lui aussi était troublé, presque bouleversé, par les événements de ces dernières heures.

« Il y a des oiseaux, en effet, dit-il, des oiseaux morts, une cinquantaine. Des rouges-gorges, des roitelets, tous les petits oiseaux du pays. On dirait que le vent les a rendus fous. »

Il s'assit sur le lit à côté de sa femme et lui prit la main.

« C'est le temps, dit-il, ça doit être ce grand froid. Peut-être bien que ce ne sont pas des oiseaux d'ici, après tout. Ils viennent peut-être de l'intérieur, et auront été chassés jusqu'ici.

— Mais, Nat, fit sa femme à voix basse, ce n'est que cette nuit que le vent a tourné. Il n'y a pas eu de neige pour les chasser. Et ils ne peuvent pas encore avoir faim. Il y a à manger pour eux là-bas, dans les champs.

— C'est le temps, répéta Nat. Je te dis que c'est le temps. »

Lui aussi avait les traits tirés. Ils se regardèrent un moment sans rien dire.

« Je vais descendre faire une tasse de thé », dit-il. La vue de la cuisine le rassura : les tasses et les soucoupes bien empilées sur le buffet, les chaises

autour de la table, le tricot de sa femme dans le fauteuil d'osier, les jouets des enfants sur un bahut d'angle.

Il s'agenouilla, écarta les vieilles cendres et ralluma le feu. Le bois flambant rendait au décor son aspect le plus normal, la bouilloire fumante et la théière brune disaient le confort et la sécurité. Il but son thé, en monta une tasse à sa femme, puis fit sa toilette dans la buanderie, chaussa ses bottes et ouvrit la porte de derrière.

Le ciel était dur et plombé, et les collines qui, la veille, brillaient au soleil, paraissaient sombres et nues. Le vent d'est, pareil à un rasoir, déshabillait les arbres, et les feuilles sèches tremblaient et s'envolaient sous la bourrasque. Nat gratta la terre du bout de sa chaussure. Elle était profondément gelée. Il n'avait jamais vu de changement aussi rapide, aussi soudain. Le sombre hiver s'était abattu en une nuit.

Les enfants étaient réveillés à présent. Jill bavardait en haut, et le petit Johnny recommençait à pleurer. Nat entendit la voix de sa femme qui lui parlait doucement pour le consoler. Bientôt, ils descendirent. Il avait préparé le petit déjeuner et la journée commençait comme à l'accoutumée.

« Tu as renvoyé les oiseaux ? demanda Jill, qui avait retrouvé son calme devant le feu de la cuisine, la lumière du jour, le petit déjeuner.

— Oui, ils sont tous partis, dit Nat. C'est le vent qui les a amenés. Ils étaient perdus et ils avaient peur, ils cherchaient un abri.

— Ils voulaient nous faire du mal, dit Jill. Ils voulaient arracher les yeux de Johnny.

— C'est la peur qui leur faisait faire ça, dit Nat. Ils ne savaient plus où ils étaient, dans la chambre obscure.

J'espère qu'ils ne reviendront pas, dit Jill. Peut-être que si on mettait du pain de l'autre côté de la fenêtre, ils le mangeraient puis s'envoleraient. »

Elle finit son petit déjeuner, puis alla décrocher son manteau et son capuchon et mit ses livres de classe dans son cartable. Nat ne dit rien, mais sa femme le regarda de l'autre bout de la salle. Un message silencieux passa entre eux.

« Je vais t'accompagner jusqu'à l'autobus, dit-il. Je ne vais pas à la ferme aujourd'hui. »

Et, tandis que l'enfant se lavait les mains dans la buanderie, il dit à sa femme :

« Tiens bien toutes les fenêtres fermées et les portes aussi. On ne sait jamais. Je vais passer à la ferme, pour voir s'ils n'ont rien entendu cette nuit. »

Puis il suivit sa petite fille dans le sentier. Elle semblait avoir oublié l'aventure de la nuit. Elle dansait devant lui, courant après les feuilles, son visage fouetté par le froid tout rosé sous le capuchon pointu.

« Il va neiger, dis, papa ? demanda-t-elle. Il fait si froid. »

Il regarda le ciel noir, sentit le vent lui battre les épaules.

« Non, dit-il, il ne neigera pas. C'est un hiver noir, pas blanc. »

Il ne cessait pas de regarder les haies, guettant les oiseaux, parcourait des

yeux les champs, le petit bois au-dessus de la ferme habité par les corneilles et les corbeaux. Il n'en vit point.

D'autres enfants attendaient à la halte de l'autobus, emmitoufflés, encapuchonnés comme Jill, le visage blême et pincé par le froid.

Jill courut à eux en agitant les bras.

« Mon papa dit qu'il ne neigera pas, dit-elle, c'est un hiver noir. »

Elle ne parla pas des oiseaux. Elle se mit à lutter avec une autre petite fille. L'autobus arriva au haut de la colline. Nat l'y fit monter, puis se dirigea vers la ferme. Ce n'était pas son jour de travail, mais il voulait s'assurer que tout allait bien. Jim, le vacher, traversait la cour.

« Le patron est là ? demanda Nat.

— Il est au marché, dit Jim. C'est mardi, à ce que je crois. »

Jim s'éloigna vers un hangar. Il n'avait pas de temps à perdre avec Nat. On disait Nat au-dessus d'eux ; il lisait des livres, et des choses comme ça.

Nat avait oublié que c'était mardi. Cela prouvait à quel point les événements de la nuit l'avaient secoué. Il alla à l'entrée de derrière et entendit Mrs. Trigg chanter dans la cuisine, sur le fond musical fourni par la radio.

« Vous êtes là, Mrs. Trigg ! » appela Nat.

Elle vint à la porte, avec son embonpoint et sa rayonnante bonne humeur.

« Bonjour, Mr. Hocken, dit-elle. Croyez-vous, quel froid ! C'est-il la Russie qui nous envoie ça ? Je n'ai jamais vu un changement pareil. Et ça va continuer, à ce que dit la radio. Il paraît que ça viendrait de l'Arctique.

— On n'a pas écouté la radio ce matin, dit Nat. Faut dire qu'on a eu une mauvaise nuit.

— Les mêmes sont malades ?

— Non... »

Il ne savait pas trop comment s'exprimer. À présent, à la lumière du jour, la bataille des oiseaux paraîtrait absurde.

Il essaya de raconter à Mrs. Trigg ce qui s'était passé, mais il voyait à ses yeux qu'elle pensait qu'il avait eu tout simplement un cauchemar.

« Vous êtes sûr que c'étaient de vrais oiseaux ? dit-elle en souriant, avec des plumes et tout ? Pas ces drôles d'animaux que les hommes voient le samedi soir en sortant du cabaret ?

— Mrs. Trigg, dit-il, il y a cinquante oiseaux morts, rouges-gorges, roitelets, et d'autres du même genre, étendus sur le plancher dans la chambre des enfants. Ils m'ont attaqué ; ils en voulaient aux yeux de Johnny. »

Mrs. Trigg le regarda, ne sachant que penser.

« Voyez-vous ça ! fit-elle. Pour moi, c'est ce froid qui les aura poussés. Une fois dans la chambre, ils n'ont pas su où ils étaient. Des oiseaux étrangers, peut-être, de l'Arctique, qui sait ?

— Non, dit Nat, c'étaient des oiseaux comme on en voit par ici tous les jours.

— Drôle d'histoire, dit Mrs. Trigg, c'est vraiment à n'y rien comprendre. Vous devriez l'écrire au journal et demander ce qu'ils en

pensent. Ils auront peut-être une explication. Là-dessus, faut que je retourne à mon travail. »

Elle sourit, lui fit un signe de tête et rentra dans sa cuisine.

Nat, agacé, se dirigea vers la barrière. Sans les cadavres jonchant le plancher de la chambre et qu'il lui fallait à présent rassembler et enterrer quelque part, lui aussi aurait cru cette histoire exagérée.

Jim était à la barrière.

« Vous n'avez pas été ennuyés par les oiseaux ? demanda Nat.

— Les oiseaux ? Quels oiseaux ?

— On en a eu plein chez nous, cette nuit. Des douzaines sont entrés dans la chambre des enfants. Et furieux, avec ça !

— Tiens ! »

Il fallait toujours un certain temps pour faire pénétrer quelque chose dans la cervelle de Jim.

« J'ai jamais entendu parler d'oiseaux furieux, dit-il enfin. Des fois, ils sont hardis. J'en ai vu qui passaient la fenêtre pour prendre des miettes de pain ; apprivoisés, comme qui dirait.

— Les oiseaux de cette nuit n'étaient pas apprivoisés.

— Non ? Le froid, peut-être bien. La faim. Vous devriez essayer de mettre des miettes dehors. » Jim ne s'intéressait pas plus à l'événement que Mrs. Trigg. « C'est comme les raids aériens de la guerre », pensa Nat. Personne, dans cette province, ne savait ce que les gens de Plymouth avaient vu et souffert. Il faut subir soi-même une chose pour qu'elle vous touche. Il reprit le sentier et revint chez lui. Il trouva sa femme dans la cuisine avec le petit Johnny.

« Tu as vu quelqu'un ? demanda-t-elle.

— Mrs. Trigg et Jim, répondit-il. Ils n'ont pas l'air de me croire. En tout cas, il n'y a rien eu chez eux.

— Tu devrais enlever les oiseaux, dit-elle. Je n'ose pas aller dans la chambre faire les lits tant qu'ils sont là. Ça me fait peur.

— Il n'y a plus de quoi avoir peur, dit Nat. Ils sont morts, tu sais. »

— Il monta un sac et y jeta un par un les cadavres raides. Oui, il y en avait bien cinquante en tout. Rien que des menus oiseaux des haies, pas un qui soit aussi gros seulement qu'une grive. Ce devait être la peur qui les avait fait agir ainsi. Des mésanges, des roitelets. C'était incroyable, la force de ces petits becs dans la nuit, griffant son visage et ses mains. Il emporta le sac au jardin et se trouva en butte à une nouvelle difficulté. Le sol était trop dur pour la bêche. Il était gelé à fond ; pourtant, il n'avait pas neigé, il n'y avait rien eu d'autre que l'arrivée du vent d'est. C'était étrange, anormal. Les prophètes de la météorologie avaient sans doute raison. Le changement devait tenir à des perturbations arctiques.

Il avait l'impression que le vent le coupait jusqu'aux os, tandis qu'il hésitait, là, immobile, son sac à la main. Il apercevait les vagues coiffées d'écume qui se brisaient dans la baie. Il décida d'emporter les oiseaux sur la

plage et de les y enterrer.

Quand il arriva au pied du promontoire, c'est à peine s'il put se tenir debout, tant le vent d'est était puissant. Respirer était douloureux et ses mains nues bleuisaient. Il n'avait jamais fait aussi froid au long de tous les hivers rigoureux dont il lui souvenait. La marée était basse. Il traversa les galets pour gagner le sable fin et là, dos au vent, creusa un trou avec son talon. Il pensait y jeter les oiseaux, mais, lorsqu'il ouvrit le sac, la violence du vent les emporta, les enleva, comme s'ils reprenaient leur vol, et ils s'éparpillèrent à quelque distance sur la plage, ébouriffés, étalés, ces cinquante cadavres d'oiseaux gelés. Il y avait quelque chose de vilain dans ce spectacle. Nat n'aimait pas cela. Les oiseaux lui échappaient, balayés par le vent.

« La marée les emportera », se dit-il.

Il regarda retomber les vagues vertes à crêtes blanches.

Elles s'élevaient abruptes, s'enroulaient et se brisaient, et comme la marée était basse, le grondement était lointain et sourd.

C'est alors qu'il vit les mouettes, au loin, chevauchant la mer.

Ce qu'il avait pris tout d'abord pour les coiffes d'écume des vagues, c'étaient des mouettes. Des centaines, des milliers, des dizaines de milliers... Elles montaient et descendaient avec l'onde, tête au vent, comme une flotte puissante à l'ancre attendant la marée. À l'est, à l'ouest, partout, des mouettes. Elles s'étendaient aussi loin que son œil pouvait voir, alignées en formation serrée. Si la mer avait été calme, elles auraient couvert la baie comme un nuage blanc, tête contre tête, les corps serrés les uns à côté des autres. Seul le vent d'est, soulevant les vagues, les cachait en partie de la rive.

Nat se retourna et, quittant la plage, escalada le chemin escarpé de la falaise. Il fallait prévenir quelqu'un. Il fallait mettre quelqu'un au courant. Le vent d'est, le froid, provoquaient quelque chose qu'il ne comprenait pas. Il se demanda s'il ne devait pas aller à la cabine téléphonique, près de la halte de l'autobus, et avertir la police. Mais que pourrait faire la police ? Que pourrait faire qui que ce fût ? Des dizaines de milliers de mouettes dans la baie, sur la mer, poussées par la tempête, poussées par la faim. À la police, on le croirait fou ou soûl, ou bien l'on accueillerait sa communication avec le plus grand calme : « Nous vous remercions. Oui, la chose nous a déjà été signalée. Le temps rigoureux ramène un grand nombre d'oiseaux sur les rivages. » Nat regarda autour de lui. Pas trace d'autres oiseaux. Comme il approchait de sa maison, sa femme sortit sur le seuil à sa rencontre. Elle le héla, très excitée.

« Nat, dit-elle, on en a parlé à la radio. Ils viennent de donner un communiqué spécial. Je l'ai pris par écrit.

— De quoi est-ce qu'on a parlé à la radio ? demanda-t-il.

— Des oiseaux, dit-elle. Ce n'est pas seulement ici, il y en a partout. À Londres, dans tout le pays. Il est arrivé quelque chose aux oiseaux. »

Ils entrèrent dans la cuisine. Il lut le bout de papier posé sur la table.

« Communiqué du ministère de l'Intérieur, onze heures. – Des rapports arrivent d'heure en heure de tous les points du pays, signalant qu'un vaste

nombre d'oiseaux volent au-dessus des villes, des villages et des campagnes, provoquant des obstructions, causant des dégâts et attaquant même les individus. L'on suppose que le courant atmosphérique venu de l'Arctique et couvrant à présent les îles Britanniques pousse les oiseaux à émigrer vers le sud par masses immenses et qu'une faim intense peut amener ces oiseaux à s'attaquer aux humains. Les habitants sont avisés d'avoir à vérifier la fermeture de leurs portes, fenêtres et cheminées, et de prendre toutes les précautions qui s'imposent pour la sécurité de leurs enfants. Un nouveau communiqué sera publié au cours de la journée. »

Une espèce d'excitation s'empara de Nat ; il regarda sa femme d'un air triomphant.

« Tu vois ! dit-il. Espérons qu'ils l'auront entendu à la ferme. Mrs. Trigg verra que ça n'était pas des histoires. C'est vrai. Dans tout le pays. Depuis ce matin, je me dis qu'il doit se passer quelque chose. Et tout à l'heure, sur la plage, j'ai regardé la mer, et il y a des mouettes, par milliers, par dizaines de milliers, on ne mettrait pas une épingle entre leurs têtes, tellement elles sont serrées. Elles sont toutes là, sur les vagues, à attendre.

« Qu'est-ce qu'elles attendent, Nat ? » demanda-t-elle.

Il la regarda, puis baissa les yeux sur la feuille de papier.

« Je ne sais pas, dit-il lentement. On dit là que les oiseaux ont faim. »

Il s'approcha du tiroir où il rangeait son marteau et ses outils.

« Qu'est-ce que tu vas faire, Nat ?

— Voir aux fenêtres et aux cheminées, comme ils ont dit.

— Tu crois qu'ils entreraient avec les fenêtres fermées ? Ces moineaux, ces rouges-gorges ? Mais comment pourraient-ils ? »

Il ne répondit pas. Il ne pensait pas aux rouges-gorges et aux moineaux. Il pensait aux mouettes...

Il monta et travailla tout le reste de la matinée à clouer des planches aux fenêtres des chambres et au pied des cheminées. C'était une chance que ce fût son jour libre et qu'il n'eût pas de travail à la ferme. Cela lui rappelait le passé, le début de la guerre. Il n'était pas encore marié alors, et il avait installé tous les volets du black-out dans la maison de sa mère, à Plymouth. Il avait aménagé l'abri également. Mais l'abri, le moment venu, n'avait servi à rien. Il se demanda s'ils prenaient les mêmes précautions que lui, à la ferme. Il en doutait. Trop insoucients, Harry Trigg et sa dame. Ils étaient capables de rire de tout cela et d'aller danser ou jouer aux cartes.

« Le déjeuner est prêt, cria sa femme de la cuisine.

— Bon. Je descends. »

Il était satisfait de sa besogne. Les volets s'ajustaient bien sur les vitres et à la base des cheminées.

Le déjeuner terminé, tandis que sa femme faisait la vaisselle, Nat écouta les nouvelles d'une heure. Le même communiqué fut répété, celui qu'elle avait noté le matin, mais le bulletin de nouvelles donnait des informations supplémentaires.

« Les troupes d'oiseaux ont causé des dégâts dans toutes les provinces, lut l'annonceur, elles étaient si denses dans le ciel de Londres, à dix heures du matin, que la capitale semblait recouverte par un énorme nuage noir.

« Les oiseaux se sont perchés sur les toits, le bord des fenêtres et les cheminées. Les espèces auxquelles ils appartiennent comprennent des merles, des mésanges, des passereaux et, comme on pouvait s'y attendre dans une métropole, un nombre considérable de pigeons et de moineaux, de même que ces habituées des quais de la Tamise, les mouettes à tête noire. Le spectacle était si inusité que la circulation a été interrompue dans de nombreuses artères, le travail abandonné dans les magasins et les bureaux, tandis que les trottoirs et les chaussées se remplissaient de curieux sortis pour voir les oiseaux. »

On relatait divers incidents, invoquait de nouveau l'explication du froid et de la faim, et répétait les avertissements donnés aux habitants. La voix de l'annonceur était unie et suave. Nat avait l'impression que cet homme, pour sa part, traitait l'affaire comme une vaste plaisanterie. Il devait y en avoir d'autres semblables à lui, des centaines qui ne se doutaient pas de ce que c'est que de se battre la nuit contre une troupe d'oiseaux. Ce soir, on donnerait des réceptions à Londres, comme après les élections. Des gens debout, buvant, riant, s'excitant : « Allons voir les oiseaux ! »

Nat ferma la radio. Il se leva et se mit à travailler aux fenêtres de la cuisine. Sa femme le regardait faire, le petit Johnny sur ses talons.

« Quoi, des planches ici aussi ? dit-elle. Mais je vais être obligée d'allumer à trois heures. Je ne vois pas pourquoi tu mets des planches ici.

— Mieux vaut prévenir que guérir, répondit Nat. Je prends mes précautions.

— Ce qu'ils devraient faire, dit-elle, c'est d'appeler la troupe et de tirer sur les oiseaux. Ça leur ferait peur.

— Ils pourraient toujours essayer ! dit Nat. Comment veux-tu qu'ils s'y prennent ?

— On envoie bien la troupe sur les docks quand les dockers se mettent en grève, répondit-elle. Les soldats viennent décharger les bateaux.

— Oui, dit Nat, mais la population de Londres est de plus de huit millions. Tu vois tous ces bâtiments, tous ces immeubles, toutes ces maisons ? Tu penses qu'ils auraient assez de soldats pour tirer sur tous les toits ?

Je ne sais pas. Mais il faudrait faire quelque chose. Ils devraient faire quelque chose. »

Nat se dit que, sans aucun doute, « ils » étaient en train en ce moment même d'étudier le problème, mais que, quelles que fussent les mesures qu'« ils » prendraient, ce qu'on ferait à Londres et dans les grandes villes ne servirait pas les gens de sa région, à cinq cents kilomètres de là. Chacun devait prendre ses précautions.

« Qu'est-ce qu'on a comme provisions ? demanda-t-il.

— Allons bon, Nat ! Et quoi encore ?

— Réponds-moi. Qu'est-ce qu'il y a dans le garde-manger ?

— C'est demain le jour où je vais aux provisions, tu le sais bien. Je ne prends pas de la nourriture d'avance, elle perd son goût. Le boucher passe après-demain. Mais je pourrai rapporter quelque chose de chez lui demain. »

Nat ne voulait pas l'effrayer, mais il considérait comme possible qu'elle n'allât pas au bourg le lendemain. Il alla lui-même inspecter le garde-manger et le placard où elle rangeait les conserves. Cela suffirait pour un jour ou deux. Il n'y avait pas beaucoup de pain.

« Et le boulanger ?

— Il vient aussi demain. »

Il vit qu'il y avait de la farine. Elle en aurait assez pour cuire un pain, si le boulanger ne venait pas.

« On était plus tranquille autrefois, dit-il, quand les femmes faisaient le pain deux fois la semaine et qu'on avait toujours des harengs dans la saumure. Comme ça, on avait assez à manger pour soutenir un siège s'il le fallait.

— J'ai essayé de donner du poisson en conserve aux enfants, mais ils n'aiment pas ça », dit-elle.

Nat continua, à clouer ses planches devant les fenêtres de la cuisine. Les bougies. Ils n'étaient pas riches non plus en bougies. Elle avait probablement l'intention d'en acheter le lendemain. Bah, l'on n'y pouvait rien. Il leur faudrait se coucher de bonne heure ce soir. Si, du moins...

Il se leva, ouvrit la porte de derrière et sortit dans le jardin pour regarder la mer. Il n'y avait pas eu de soleil de la journée et, maintenant, à trois heures à peine, une sorte d'obscurité tombait déjà, sous un ciel morne, lourd et incolore comme du sel. Il entendait la mer furieuse battre les rochers. Il descendit le sentier, à mi-chemin de la plage.

Puis il s'arrêta. La marée avait monté. Le rocher, découvert au milieu de la matinée, était invisible à présent, mais ce n'était pas la mer qui retenait son regard. Les mouettes s'étaient élevées. Elles volaient en cercle, par centaines, par milliers, levant leurs ailes contre le vent. C'étaient les mouettes qui assombrissaient le ciel. Et elles se taisaient. L'on n'entendait pas un cri. Elles volaient seulement, tournaient, s'élevaient, descendaient, essayant leurs forces contre le vent.

Nat se retourna. Il revint en courant à la maison.

« Je vais chercher Jill, dit-il. Je l'attendrai à l'arrêt de l'autobus.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda sa femme. Tu es tout pâle.

— Garde Johnny dans la maison, dit-il. Tiens la porte fermée. Allume et ferme les rideaux.

— Il est à peine trois heures, dit-elle.

— Tant pis. Fais ce que je te dis. »

Il regarda dans le hangar à outils, derrière la maison. Rien là de bien utile. Une bêche serait trop lourde, une fourche ne servirait à rien. Il prit la houe. C'était le seul instrument utilisable et, en outre, assez léger.

Il suivit le sentier jusqu'à la halte des autobus, jetant de temps à autre un

regard en arrière pardessus son épaule.

Les mouettes volaient plus haut à présent, en cercles plus larges ; elles s'épalaient en vastes formations à travers le ciel.

Il pressa le pas ; il savait que l'autobus n'arriverait pas en haut de la côte avant quatre heures, mais il devait se hâter. Il ne croisa personne en route. Il en fut aise. Pas de temps à perdre en politesses et en conversations.

Au haut de la côte, il s'arrêta. Il était très en avance. Il y avait encore une demi-heure à attendre. Le vent d'est soufflait des terres hautes et fouettait les champs. Il tapa du pied et souffla dans ses doigts. Il voyait au loin les collines, nettes et blanches sur la grisaille du ciel. Quelque chose de noir s'élevait derrière, qui ressembla d'abord à une fumée, puis s'élargit, s'épaissit, et la fumée devint nuée, et la nuée se divisa en quatre nuages qui se dispersèrent vers le nord, l'est, le sud et l'ouest ; mais ce n'étaient pas des nuages, c'étaient des oiseaux. Il les regarda traverser l'espace, et, quand ils passèrent à une centaine de mètres au-dessus de sa tête, il comprit à la rapidité de leur vol qu'ils se dirigeaient vers l'intérieur et n'avaient rien à faire avec les gens de la presqu'île. C'étaient des corneilles, des corbeaux, des pies et des geais, tous oiseaux qui trouvent généralement leur proie parmi les espèces plus menues ; pourtant, cet après-midi, ils semblaient engagés dans d'autres missions.

« Ceux-là c'est pour les villes, se dit Nat, ils savent où ils vont. Nous ne les intéressons pas. Nous sommes la cible des mouettes. Les autres vont dans les villes. »

Il entra dans la cabine téléphonique et décrocha le récepteur. Il suffirait d'appeler le central, celui-ci transmettrait le message.

« Je vous parle de la grand-route, dit-il, près de la halte des autobus. Je veux vous prévenir que de grandes formations d'oiseaux volent vers l'intérieur. Les mouettes se rassemblent dans la baie.

— Entendu, répondit la voix laconique et lasse.

— Vous n'oublierez pas de transmettre le message à qui de droit ?

— Oui, oui... »

Une voix impatiente, puis exténuée ; enfin le bourdonnement annonçant que la communication était terminée.

« Encore une qui s'en fout, se dit Nat. Peut-être qu'elle reçoit des communications depuis ce matin. Elle a envie d'aller au cinéma. Elle serrera la main de son amoureux et lui montrera le ciel en disant :

— Regarde-moi tous ces oiseaux !... Elle s'en fout. »

L'autobus arriva lourdement au haut de la côte. Jill en descendit, ainsi que trois ou quatre autres enfants. L'autobus repartit vers le bourg.

« Pour quoi c'est faire, papa, ta houe ? »

Les enfants l'entourèrent en riant.

« Je l'ai prise, comme ça, dit-il. Allons, viens, rentrons. Il fait froid, que personne ne traîne. Eh, vous, là-bas, je vous regarderai à travers le champ pour voir si vous savez courir vite. »

Il parlait aux camarades de Jill, qui appartenaient à diverses familles mais

qui tous habitaient le petit lotissement construit par la municipalité. Un raccourci les ramènerait rapidement chez eux.

« On veut jouer un peu au bord de la route, dit l'un d'eux.

— Non, vous allez rentrer tout de suite chez vous, ou je le dirai à votre maman. »

Ils se parlèrent tout bas en ouvrant des yeux ronds, puis s'élancèrent à travers champs. Jill regarda son père, la lèvre boudeuse.

« On joue toujours au bord de la route, dit-elle.

— Pas ce soir, dit-il. Allons, viens, ne traîne pas. » Il voyait les mouettes remonter vers la terre, et voler à présent au-dessus des champs. Toujours le silence. Pas de cri.

« Regarde, papa, regarde là-bas, toutes ces mouettes.

— Oui, dépêche-toi.

— Où elles volent ? Où elles vont, dis ?

— Vers l'intérieur, je pense. Là où il fait plus chaud. »

Il la prit par la main et la traîna dans le sentier.

« Pas si vite, papa. Je peux pas te suivre. » Les mouettes imitaient les corneilles et les corbeaux. Elles s'étendaient en formations régulières à travers le ciel. Les oiseaux se dirigeaient par milliers vers les quatre points cardinaux.

« Papa, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'elles font, les mouettes ? »

Leur vol était moins direct que celui des corbeaux. Elles continuaient à dessiner des cercles dans le ciel. Elles volaient moins haut qu'eux, aussi. L'on eût dit qu'elles attendaient quelque signal, que quelque décision n'avait pas encore été prise. L'ordre n'était pas précis.

« Tu veux que je te porte, Jill ? Là, grimpe sur mon dos. »

Il pensait aller plus vite ainsi, mais il se trompait. Jill était lourde. Elle glissait. Elle pleurait aussi. Le sentiment de hâte et de peur qui habitait Nat s'était communiqué à l'enfant.

« Je veux que les mouettes s'en aillent. Je ne les aime pas. Elles se rapprochent. »

Il reposa Jill par terre et se mit à courir en la traînant derrière lui. Au carrefour de la ferme, il vit le fermier qui sortait sa voiture du garage. Nat le héra.

« Pouvez-vous nous déposer ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous dites ? »

Mr. Trigg se tourna sur son siège pour les regarder. Puis un sourire s'étira sur son visage rubicond et gai.

« Il paraît qu'on va s'amuser, dit-il. Vous avez vu les mouettes ? Jim et moi, on va essayer d'en tirer. Tout le monde devient toqué, avec ces oiseaux, on ne parle plus que de ça. Il paraît que vous avez été embêtés cette nuit. Vous voulez un fusil ? »

Nat secoua la tête.

La petite voiture était pleine. Il y avait juste une place pour Jill, à condition qu'elle se casât au fond, sur les bidons d'essence.

« Je n'ai pas besoin de fusil, dit Nat, mais ça me ferait plaisir que vous rameniez Jill à la maison. Ces oiseaux lui font peur. »

Il parlait brièvement. Il ne voulait pas dire tout cela devant Jill.

« D'accord, dit le fermier. Je la ramène chez vous. Mais vous, restez donc, vous ferez le concours de tir avec nous. On va faire voler les plumes. »

Jill monta dans la voiture qui tourna et fila sur le chemin. Nat la suivit. Trigg était fou. À quoi bon un fusil contre un ciel couvert d'oiseaux ?

Maintenant que Nat n'avait plus à s'occuper de Jill, il pouvait regarder autour de lui. Les oiseaux tournoyaient toujours au-dessus des champs. La plupart appartenaient à l'espèce des mouettes de hareng, mais il y en avait aussi à tête noire. En général, elles ne se mêlent pas. Ce jour-là, elles étaient unies. Un lien les avait rapprochées. C'étaient les mouettes à tête noire qui s'attaquaient aux oiseaux moins forts qu'elles, et même, avait-il entendu dire, aux agneaux nouveau-nés. Il n'en avait jamais rien vu lui-même. Toutefois, il s'en souvint à ce moment, en regardant le ciel. Les mouettes se dirigeaient vers la ferme. Elles volaient bas, et les oiseaux à tête noire étaient en avant, les mouettes à tête noire conduisaient. La ferme semblait être leur objectif. Elles allaient droit dessus.

Nat pressa le pas vers sa maison. Il vit la voiture du fermier tourner et revenir vers lui. Elle s'arrêta brusquement.

« La gosse est rentrée, dit le fermier. Votre femme la guettait. Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ? On dit au bourg que c'est les Russes qui font ça. Les Russes auraient empoisonné les oiseaux.

— Comment auraient-ils pu faire ça ? demanda Nat.

— Ne me le demandez pas. Vous savez, les histoires qu'on raconte... Alors, vous venez à mon concours de tir ?

— Non, je rentre. Ma femme serait inquiète.

— La mienne dit que si on pouvait manger des mouettes, ça aurait son utilité, dit Trigg, on aurait de la mouette rôtie, de la mouette grillée, et on en ferait des conserves par-dessus le marché. Attendez que je leur décharge un peu de petit plomb. Ça leur fera peur.

— Vous avez barricadé vos fenêtres ? demanda Nat.

— Non. Un tas d'idioties. Ils aiment vous faire peur, à la radio. J'ai eu autre chose à faire aujourd'hui qu'à m'amuser à barricader mes fenêtres.

— Je le ferais maintenant, si j'étais vous.

— Bah ! vous êtes cinglé. Voulez-vous venir coucher chez nous ?

— Non, merci quand même.

— Comme vous voudrez. Allez, au revoir. À demain. Je vous donnerai de la mouette au petit déjeuner. »

Le fermier rit et dirigea sa voiture vers l'entrée de la ferme.

Nat se hâta. Il passa devant le petit bois, devant la vieille grange, puis franchit la barrière du dernier champ.

Comme il sautait la barrière, il entendit un bruissement d'ailes. Une mouette à tête noire plongeait sur lui du haut du ciel, perdit sa direction,

tourna en vol et remonta pour plonger de nouveau. En un instant, elle fut rejointe par d'autres, six, sept, une douzaine, têtes noires et mouettes de hareng mêlées. Nat laissa tomber sa houe. La houe était inutile. Couvrant sa tête de ses bras, il courut vers la maison. Elles continuaient à l'attaquer, sans autre bruit que le battement de leurs ailes, leurs redoutables ailes. Il sentait le sang sur ses mains, ses poignets, sa nuque. Chaque coup d'un bec crochu déchirait sa chair. Si seulement il parvenait à les écarter de ses yeux. Rien d'autre n'importait. Il fallait les écarter de ses yeux. Elles n'avaient pas encore appris à s'accrocher à une épaule, à arracher les vêtements, à se précipiter en masse sur une tête, sur un corps. Mais, à chaque plongée, à chaque attaque, elles s'enhardissaient. Et elles ne se ménageaient pas. Quand elles plongeaient bas et manquaient leur proie, elles s'abîmaient, brisées, sur le sol. Nat, en courant, trébuchait sur des corps d'oiseaux.

Il atteignit sa porte, la martela de ses poings saignants. Les planches, devant les fenêtres, ne laissaient pas passer la lumière. Tout était noir.

« Ouvre-moi, cria-t-il. C'est moi, Nat. Ouvre. »

Il criait pour se faire entendre par-dessus le frémissement d'ailes des mouettes.

Puis il vit le fou(26) au-dessus de lui dans le ciel, prêt à foncer. Les mouettes firent le cercle, s'écartèrent, montèrent ensemble contre le vent. Seul restait le fou. Un unique fou au-dessus de lui dans le ciel. Ses ailes se replièrent soudain contre son corps. Il tomba comme une pierre. Nat hurla, et la porte s'ouvrit. Il franchit le seuil en chancelant, et sa femme se précipita de tout son poids contre la porte.

Ils entendirent le choc sourd du fou se fracassant sur la surface du sol.

Sa femme pensa ses blessures. Elles n'étaient pas profondes. Le dos de ses mains et ses poignets surtout avaient souffert. S'il n'avait pas porté une casquette, elles auraient atteint sa tête. Quant au fou... le fou lui aurait fendu le crâne.

Les enfants pleurèrent, naturellement. Ils avaient vu le sang sur les mains de leur père.

« C'est fini, maintenant, leur dit-il. Je ne suis pas blessé. Des écorchures, c'est tout. Joue avec Johnny, Jill. Maman va laver mes égratignures. »

Il referma à demi la porte de la buanderie, pour qu'ils ne pussent rien voir. Sa femme était couleur de cendre. Elle fit couler de l'eau sur l'évier.

« Je les avais vus là-haut, dit-elle tout bas. Ils ont commencé à se rassembler juste au moment où Jill est rentrée avec Mr. Trigg. J'ai vite fermé la porte et elle s'est coincée. C'est pour ça que je n'ai pas pu l'ouvrir du premier coup quand tu es arrivé.

— Dieu merci, ils m'avaient attendu, dit-il. Jill serait tout de suite tombée. Il aurait suffi d'un oiseau. »

Tout bas, afin de ne pas alarmer les enfants, ils continuèrent à parler, tandis qu'elle pensait ses mains et sa nuque.

« Ils volent vers l'intérieur, dit-il. Ils sont des milliers. Corbeaux, corneilles, des gros oiseaux. Je les ai vus à la halte de l'autobus. Ils se dirigent vers les villes.

— Mais que peuvent-ils faire, Nat ?

— Ils attaqueront. Ils s'en prendront à n'importe qui dans les rues. Puis ils essaieront d'entrer dans les maisons, par les fenêtres, les cheminées.

— Les autorités devraient faire quelque chose. Pourquoi n'appelle-t-on pas la troupe, des mitrailleuses, est-ce que je sais ?

Il n'y a pas le temps. Personne n'est préparé. On va voir ce qu'ils disent aux nouvelles de six heures. »

Nat rentra dans la cuisine avec sa femme. Johnny jouait tranquillement par terre, mais Jill paraissait inquiète.

« J'entends les oiseaux, dit-elle. Écoute, papa. »

Nat écouta. Des sons étouffés venaient des fenêtres et des portes : frôlement d'ailes contre les vantaux, glissant, grattant, cherchant une entrée, bruit d'une multitude de petits corps vivants pressés, serrés, sur les bords des fenêtres. De temps à autre, on entendait un choc sourd : la chute d'un oiseau. « Il s'en tuera comme ça un certain nombre, pensa-t-il, mais pas assez. Jamais assez. »

« Oui, j'entends, fit-il tout haut. Mais j'ai mis des planches aux fenêtres, Jill. Les oiseaux ne pourront pas entrer. »

Il alla examiner les fenêtres. Son travail avait été bien fait. Chaque ouverture était obstruée. Il voulut redoubler encore de précautions. Il prit des cales, des bouts de métal et de bois, et les fixa sur les côtés des planches pour les renforcer. Ses coups de marteau masquaient un peu le bruit des oiseaux, le frottement, le tapotement et, plus menaçant encore – il ne voulait pas que sa femme et ses enfants l'entendent – le tintement du verre brisé.

« Allume le poste, dit-il. Écoutons un peu la radio. »

Cela aussi étoufferait les bruits au-dehors. Il monta renforcer les fenêtres des chambres à coucher. Il entendit les oiseaux sur le toit, un grattement de pattes, une espèce de glissement.

Il décida de dormir dans la cuisine avec sa famille, d'y garder le feu allumé et d'y étendre leurs matelas par terre. Il redoutait les cheminées des chambres. Les planches qu'il avait fixées à la base : pouvaient céder. Dans la cuisine, ils seraient à l'abri, grâce au feu. Il lui faudrait présenter cela comme une farce, dire aux enfants qu'on jouait à camper. En mettant tout au pire et si les oiseaux forçaient l'entrée des cheminées dans les chambres à coucher, ils mettraient des heures, des jours peut-être, avant de réussir à enfoncer les portes. Les oiseaux se trouveraient emprisonnés dans les chambres. Ils ne pourraient pas y faire de mal. Pressés les uns contre les autres, ils étoufferaient et mourraient.

Il commença à descendre les matelas. À cette vue, les yeux de sa femme s'ouvrirent tout grands d'épouvanté. Elle pensait que les oiseaux avaient déjà envahi l'étage.

« Allons, dit-il gaiement. Cette nuit, on va tous dormir dans la cuisine. Il fait meilleur devant le feu. Et puis, comme ça, on ne sera pas embêtés par ces idiots d'oiseaux qui tapent aux vitres. »

Il se fit aider par les enfants pour déplacer les meubles, puis sa femme et lui poussèrent le buffet devant les fenêtres. Il tenait juste, et c'était une précaution de plus. On pouvait à présent étaler les matelas l'un à côté de l'autre contre le mur occupé jusque-là par le buffet.

« Nous sommes à peu près en sûreté comme ça, pensa-t-il, tout est clos comme dans un abri antiaérien. On pourra tenir. Il n'y a que la nourriture qui m'inquiète. La nourriture et le feu. On en a pour deux, trois jours, pas davantage. D'ici là... »

Il était inutile de prévoir au-delà. D'ailleurs, la radio diffuserait des directives. L'on dirait aux gens ce qu'ils devraient faire. Il s'avisa à ce moment, au milieu de ses préoccupations que la radio était en train de diffuser de la musique de danse. Ç'aurait dû être l'Heure des Enfants. Il regarda le cadran. Oui, c'était bien la chaîne nationale. Des disques de danse. Il comprenait pourquoi. Le programme régulier avait dû être abandonné. Cela arrivait dans des circonstances exceptionnelles : les élections, par exemple. Il essaya de se rappeler si cela s'était produit pendant la guerre, au cours des grands raids sur Londres.

« On est mieux ici, dans notre cuisine, fenêtres et portes barricadées, qu'eux dans les villes, pensa-t-il. Heureusement qu'on n'est pas dans une ville. »

À six heures, le concert de disques fut interrompu. L'horloge parlante donna l'heure. Tant pis si cela devait effrayer les enfants, il fallait entendre les nouvelles. Après les quatre tops, il y eut un silence. Puis l'annonceur prit la parole. Sa voix était solennelle, grave. Il avait un tout autre ton qu'à midi.

« Ici, Londres, dit-il. L'état de siège a été proclamé à quatre heures de l'après-midi. Des mesures sont prises pour protéger la vie et les biens de la population, mais il importe que chacun se rende compte que les effets ne pourront s'en faire sentir immédiatement, étant donné le caractère imprévu et sans précédent des événements auxquels nous devons faire face. Chaque habitant doit prendre lui-même les précautions qui s'imposent dans sa propre demeure ; dans les immeubles de rapport, les locataires s'uniront pour empêcher par tous les moyens une irruption du fléau. Il faut absolument que personne ne sorte de chez soi cette nuit et qu'il ne reste personne dans les rues, sur les routes ou autres lieux découverts. Les oiseaux, en nombre considérable, attaquent tous les passants et ont déjà lancé l'assaut sur les bâtiments, mais ceux-ci devront être rendus impénétrables. La population est priée de conserver son calme, de ne pas céder à la panique. Par suite du caractère exceptionnel des événements, il n'y aura pas d'autres émissions radiophoniques, de quelque station que ce soit, avant demain matin sept heures. »

L'on joua l'hymne national. Puis plus rien. Nat ferma la radio. Il regarda

sa femme. Elle lui rendit son regard.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Jill. Qu'est-ce qu'il y avait dans les nouvelles ?

— Il n'y aura plus d'autre programme ce soir, dit Nat. Il y a une interruption à la B.B.C.

— C'est à cause des oiseaux ? demanda Jill. C'est les oiseaux qui ont fait cette panne ?

— Non, dit Nat, mais tout le monde est très occupé et puis, naturellement, il faut chasser ces oiseaux qui dérangent tout partout dans les villes. Eh bien, on se passera de radio pour un soir.

— Dommage qu'on n'ait pas de phono, dit Jill. Ça serait mieux que rien. »

— Elle était tournée vers le buffet qui s'adossait aux fenêtres. Ils avaient beau faire semblant de ne pas s'en apercevoir, ils avaient tous conscience des frottements, des grattements, des perpétuels battements d'ailes.

« Si on dînait plus tôt, proposa Nat, et si on demandait à maman de nous faire quelque chose de bon. Des toasts au fromage, hein ? Tout le monde aime ça, je crois. »

Il cligna de l'œil vers sa femme. Il voulait chasser l'expression d'effroi du regard de Jill.

Il aida à préparer le dîner, sifflotant, fredonnant, faisant le plus de bruit possible en mettant le couvert, et il lui sembla que les frottements et les tapotements étaient moins forts qu'au début. Il monta un instant dans les chambres pour écouter, mais il n'entendit plus la bousculade sur le toit.

« Ils raisonnent quand même, se dit-il, ils se rendent compte que ça ne sera pas commode d'entrer ici. Ils vont essayer ailleurs. Ils ne perdront pas leur temps avec nous. »

Le dîner passa sans incidents, puis, pendant qu'ils débarrassaient la table, ils entendirent un nouveau bruit, un ronflement familier que tous connaissaient et comprenaient.

Sa femme le regarda et son visage s'éclaira.

« Des avions, dit-elle, ils envoient des avions contre les oiseaux. Il y a longtemps qu'ils auraient dû le faire. On les aura comme ça. Tiens, on dirait le canon. Tu n'entends pas le canon ? »

On aurait dit que cela venait de la mer. Nat n'était pas bien sûr. De gros canons de marine pouvaient peut-être agir sur les mouettes en mer, mais les mouettes étaient dans l'intérieur à présent. Les canons ne pouvaient bombarder la côte, à cause de la population.

« Ça fait du bien d'entendre les avions, hein ? » dit sa femme.

Et Jill, gagnée par son enthousiasme, se mit à gambader avec Johnny en chantant : « Les avions tueront les oiseaux... Les avions les auront ! »

À ce moment, il entendit une espèce d'éclatement à une distance de trois kilomètres environ, suivie d'un second, puis d'un troisième. Le ronflement diminuait, s'éloignait vers la mer.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda sa femme. Ils ont jeté des bombes sur

les oiseaux ?

— Je ne sais pas, répondit Nat. Je ne crois pas. »

Il ne voulait pas lui dire que l'explosion qu'ils avaient entendue était la chute d'un avion. Les autorités avaient tenté d'envoyer des appareils de reconnaissance, mais elles auraient dû savoir que la tentative était un suicide. Que pouvaient des avions contre des oiseaux qui se jetaient à corps perdu sur les hélices et le fuselage, sinon être précipités à terre avec les assaillants ? On devait tenter cette expérience dans tout le pays. À quel prix ! Quelqu'un de haut placé avait perdu la tête.

« Où ils sont allés, les avions, papa ? demanda Jill.

— Ils sont rentrés à leur base, dit-il. Allons, viens, c'est l'heure d'aller faire dodo. »

Cela occupait sa femme de déshabiller les enfants devant le feu, de border les lits improvisés, de vaquer à ces menues besognes, tandis qu'il faisait une nouvelle ronde dans la maison pour s'assurer que les barricades tenaient bien partout. L'on n'entendait plus de ronflement d'avions et les canons de marine avaient cessé le feu. « Des vies et des efforts dépensés en pure perte, se dit Nat. De toute façon, on ne pourrait pas en détruire suffisamment. Ça coûte trop cher. Il y a bien les gaz. Peut-être qu'on essaiera de les arroser de gaz, de gaz moutarde. On nous avertira d'abord, évidemment. En tout cas, les meilleurs cerveaux du pays ne chômeront pas ce soir. »

Cette pensée le rassurait. Il se représenta des savants, des naturalistes, des techniciens, réunis en conseil ; en ce moment même, ils étudiaient le problème. Ce n'était pas l'affaire du gouvernement ni des chefs d'état-major ; ceux-ci se contenteraient d'exécuter les ordres des savants.

« Il leur faudra de l'audace, songea-t-il. Là où la situation est la plus grave, ils seront obligés de risquer encore des vies humaines s'ils utilisent les gaz. Tout le bétail aussi, et le sol, tout ça va être contaminé. Pourvu encore qu'il n'y ait pas de panique. C'est ça le pire. Les gens qui s'affolent, qui perdent la tête. La B.B.C. a eu raison de nous prévenir. »

En haut, dans les chambres à coucher, tout était silencieux. Plus de grattements ni de tapotements aux fenêtres. Une trêve dans la bataille. L'ennemi regroupait ses forces, comme disaient les communiqués du temps de guerre. Pourtant, le vent n'était pas tombé. Il l'entendait hurler dans les cheminées, et la mer se briser sur la plage. Puis il pensa à la marée. La marée allait descendre. Peut-être la trêve était-elle causée par la marée. Les oiseaux devaient obéir à quelque loi qui relevait du vent d'est et de la marée.

Il regarda sa montre. Bientôt huit heures. La marée avait dû être pleine, une heure auparavant. Cela expliquait la trêve : les oiseaux montaient à l'assaut avec la marée. Peut-être n'en était-il pas ainsi dans l'intérieur des terres, mais cela semblait jouer sur cette côte. Il calcula le temps limite. Ils avaient six heures de répit avant une nouvelle attaque. Quand la marée remonterait, vers une heure vingt du matin, les oiseaux reviendraient.

Il y avait deux choses qu'il pouvait faire. La première était de dormir avec

sa femme et ses enfants et de prendre tout le repos qu'ils pourraient avant une heure du matin. La seconde, de sortir, d'aller voir comment ils allaient à la ferme et, si leur téléphone fonctionnait encore, de demander des nouvelles au central.

Il appela tout bas sa femme qui venait de coucher les enfants. Elle le rejoignit dans l'escalier et il lui parla à l'oreille.

« Tu n'iras pas, dit-elle aussitôt, tu ne vas pas y aller et me laisser seule avec les enfants. Je ne pourrai pas le supporter. »

L'émotion élevait sa voix. Il la fit taire, la calma.

« Bon, dit-il, bon. J'attendrai le matin. Et puis on aura les nouvelles de sept heures. Mais dans la matinée, quand la marée redescendra, j'essaierai d'aller à la ferme, et peut-être qu'ils pourront nous donner du pain, des pommes de terre et aussi du lait. »

Son esprit recommençait à travailler et à faire des plans contre l'adversité. On n'avait sûrement pas pu traire les vaches ce soir ; elles devaient attendre à la barrière, dans la cour, tandis que les gens restaient calfeutrés comme eux derrière des planches. À condition, toutefois, qu'ils eussent eu le temps de prendre leurs précautions. Nat revit le fermier Trigg souriant dans sa voiture. Il n'avait pas dû avoir son concours de tir.

Les enfants dormaient. Sa femme était assise tout habillée sur son matelas. Elle le regarda d'un œil craintif.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » chuchota-t-elle.

Il lui fit signe de se taire. Doucement, furtivement, il ouvrit la porte de derrière et regarda au-dehors.

Il faisait absolument noir. Le vent soufflait plus fort que jamais de la mer, en rafales continuelles et glacées. Il frappa du pied la pierre extérieure du seuil. Elle était chargée d'oiseaux. Il y avait partout des oiseaux morts, sous les fenêtres, contre les murs. C'étaient les suicidés, les plongeurs, les volatiles au cou brisé. Partout où se portait son regard, il voyait des oiseaux morts. Pas de trace de vivants. Les vivants s'étaient envolés sur la mer à la marée descendante. Les mouettes devaient chevaucher les vagues, comme elles l'avaient fait au matin.

Au loin, sur la colline, à l'endroit où, deux jours auparavant, se trouvait le tracteur, quelque chose brûlait : l'un des avions abattus. Le feu, attisé par le vent, avait enflammé une meule.

Il regarda les cadavres des oiseaux et il lui vint à l'idée que, s'il les entassait les uns sur les autres sur le rebord des fenêtres, ils constitueraient une protection de plus contre la prochaine attaque. Ce ne serait peut-être pas grand-chose, mais ce serait toujours ça de plus. Il faudrait que les oiseaux vivants attaquent d'abord les cadavres, des pattes et du bec, et les fassent tomber pour pouvoir se percher sur le rebord des fenêtres et s'attaquer aux vitres. Il se mit au travail dans l'obscurité. C'était étrange, les toucher lui faisait horreur. Les corps étaient encore chauds et ensanglantés. Le sang collait à leurs plumes. Il avait le cœur soulevé, mais il continua sa besogne. Il

remarqua non sans angoisse que toutes les vitres étaient cassées. Seules les planches avaient tenu et empêché les oiseaux d'entrer. Il boucha les vitres brisées avec les corps sanglants des oiseaux.

Quand il eut terminé, il rentra dans la maisonnette. Il barricada la porte de la cuisine. Il retira ses bandages gluants du sang des oiseaux – et non plus de ses propres écorchures – et mit des pansements propres.

Sa femme lui fit du cacao, qu'il but avidement. Il était très fatigué.

« Allons, dit-il en souriant, ne t'en fais pas. On s'en tirera. »

Il se coucha sur son matelas et ferma les yeux. Il s'endormit tout de suite. Il eut des rêves agités, parcourus par le fil d'une chose oubliée : quelque besogne négligée et qu'il aurait dû accomplir ; quelque précaution à laquelle il avait bien pensé, mais sans la prendre, et qu'il ne parvenait pas, dans son rêve, à définir. Cela semblait se rattacher à l'avion en flammes et à la meule sur la colline. Il continua à dormir cependant, et ce fut sa femme qui le réveilla en lui secouant l'épaule.

« Ils recommencent, sanglota-t-elle. Ça fait une heure qu'ils ont recommencé. Je ne peux plus écouter ça toute seule. Et puis, ça sent drôle, ça sent le brûlé. »

Il lui en souvint alors : il avait oublié de s'occuper du feu. Celui-ci était presque éteint. Il se leva vivement et alluma la lampe. Le martèlement avait recommencé aux fenêtres et aux portes, mais ce n'était pas cela qui l'occupait pour l'instant, c'était l'odeur de plumes brûlées qui remplissait la pièce. Il comprit immédiatement. Les oiseaux descendaient par la cheminée dans l'âtre de la cuisine.

Il prit du bois et du papier qu'il disposa sur les braises, puis saisit le bidon de pétrole.

« Écarte-toi, cria-t-il à sa femme, il faut courir le risque. »

Il jeta le pétrole sur le feu. La flamme s'éleva en ronflant dans le tuyau, et des corps brûlés et noircis d'oiseaux tombèrent dans l'âtre.

Les enfants se réveillèrent en criant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit Jill. Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Nat n'avait pas le temps de répondre. Il retirait les cadavres de la cheminée et les jetait par terre. Les flammes continuaient à ronfler, mais il fallait accepter le risque de mettre le feu à la cheminée. Le bas du tuyau constituait une difficulté, bouché qu'il était par des corps inanimés d'oiseaux qui avaient pris feu. À peine s'il écoutait les attaques contre les fenêtres et les portes : qu'ils battent des ailes, qu'ils brisent leurs becs, qu'ils perdent la vie en donnant l'assaut à la maison ! Ils n'y entreraient pas. Grâce à Dieu, il avait une vieille maison à petites fenêtres, à murs épais. Pas comme les maisons neuves de la municipalité. Dieu protège ceux qui habitaient dans la prairie les maisons neuves du lotissement !

« Ne pleurez pas, cria-t-il aux enfants. Il n'y a pas de quoi avoir peur. Ne pleurez pas. »

Il continuait à rejeter les cadavres embrasés qui tombaient dans le feu.

« Ils vont en voir, se dit-il, avec le courant d'air et les flammes ensemble. Nous sommes en sûreté, tant que la cheminée ne prendra pas feu. Je suis à tuer. Tout ça est ma faute. J'aurais dû refaire le feu avant de me coucher. Je savais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. »

Au milieu des grattements contre les planches des fenêtres, s'éleva soudain le tintement familier de l'horloge. Trois heures du matin. Encore un peu plus de quatre heures à passer. Il ne savait pas exactement l'heure de la marée. Elle ne devait pas redescendre avant sept heures et demie, huit heures moins vingt, au jugé.

« Allume le réchaud, dit-il à sa femme. Fais-nous du thé, et du cacao pour les gosses. On ne peut pas rester comme ça à se tourner les pouces. »

C'était la bonne méthode. L'occuper, et les enfants aussi. Remuer, manger, boire ; mieux valait rester actif.

Il attendit près de l'âtre. Les flammes mouraient. Mais il ne tombait plus de corps noircis dans la cheminée. Il tâta du tisonnier aussi haut qu'il put atteindre et ne trouva rien. La cheminée était libre. Il essuya la sueur de son front.

« Allons, Jill, dit-il, apporte-moi encore du bois. On va faire un beau feu tout de suite. »

Mais elle ne voulait pas venir près de lui. Elle regardait les tas d'oiseaux calcinés.

« Ne t'occupe pas de ça, dit-il, on les mettra dans le couloir aussitôt que mon feu sera pris. »

Le danger du feu de cheminée était passé. Cela ne se reproduirait plus si on entretenait le feu jour et nuit.

« Il faudra que j'aille chercher du combustible à la ferme, pensa-t-il. Ce que j'ai ne durera jamais assez. Mais je m'arrangerai. J'irai chercher tout ce qu'il nous faut pendant la marée basse, et je serai de retour quand elle commencera à remonter. Il faut savoir s'adapter, c'est tout. »

Ils burent du thé et du cacao et mangèrent des tranches de pain tartinées de Bovril. Nat remarqua qu'il ne restait plus qu'un demi-pain.

Ça ne fait rien, ils s'en tireraient.

« Taisez-vous, dit le petit Johnny en tendant sa cuiller vers les fenêtres, taisez-vous, sales oiseaux.

— Bravo, dit Nat en riant, nous ne voulons pas de ces vilains oiseaux, n'est-ce pas ? On les a assez vus. »

Ils se mirent à acclamer le choc sourd des chutes d'oiseaux-suicides.

« Encore un, papa, s'écria Jill, bien fait pour lui.

— Bien fait pour lui, le brigand », dit Nat.

C'était la bonne méthode, le bon moral. S'ils pouvaient le conserver, tenir ainsi jusqu'à sept heures, jusqu'au premier communiqué, ce ne serait pas trop mal.

« Passe-moi une cigarette, dit-il à sa femme. Ça changera un peu cette odeur de plumes brûlées.

— Il n'y en a plus que deux dans le paquet, dit-elle. Je voulais t'en acheter ce matin à la Coopé.

— Je vais en fumer une, dit-il, et garder l'autre pour un jour de pluie. »

Ce n'était pas la peine d'essayer de faire dormir les enfants. Il n'y aurait pas de sommeil tant que ces tapotements et ces grattements continueraient aux fenêtres. Il resta assis sur son lit, un bras autour de la taille de sa femme, l'autre autour des épaules de Jill, Johnny sur les genoux de sa mère, dans le désordre des couvertures.

« Faut dire ce qui est, fit-il, ces petits salauds ont de la suite dans les idées. On pouvait croire qu'ils se fatigueraient, mais non. Moi, je les admire. »

Cette attitude n'était pas facile à soutenir. Le martèlement continuait et un nouveau raclement frappa l'oreille de Nat, comme d'un bec plus fort venu à la rescousse. Il essaya de se rappeler les noms des oiseaux, s'efforça de deviner quelle espèce se chargerait de cette tâche particulière. Ce n'était pas le tapotement du pivert ; ce dernier aurait été plus léger et plus rapide. Celui qu'il entendait en ce moment était grave et, s'il persistait, le bois se fendrait comme avait fait le verre. Puis il pensa aux éperviers. Se pouvait-il que les éperviers aient succédé aux mouettes ? Y avait-il des buses à présent sur le bord des fenêtres, se servant à la fois de la serre et du bec ? Éperviers ; buses, émouchets, faucons... Il avait oublié les oiseaux de proie. Il avait oublié la puissance de perforation des oiseaux de proie. Trois heures encore à passer, à attendre, au bruit du bois éclatant sous les serres.

Nat regarda autour de lui, en quête d'un meuble à démolir pour fortifier la porte. Les fenêtres étaient bien protégées par le buffet. Il était moins sûr de la porte. Il monta l'escalier, mais, en arrivant au palier, s'arrêta, l'oreille tendue. Il entendait un piétinement léger sur le plancher de la chambre des enfants : les oiseaux étaient entrés... Il colla son oreille à la porte. L'on ne pouvait s'y tromper. Il percevait le frémissement des ailes et le bruit des petites pattes explorant le plancher. L'autre chambre n'était pas encore envahie. Il y entra et se mit à en sortir les meubles qu'il empila sur le palier, au cas où la porte de la chambre des enfants céderait. C'était une simple précaution. Peut-être serait-elle superflue. Il n'eût servi à rien d'appuyer les meubles contre la porte, car celle-ci ouvrait à l'intérieur. La seule chose à faire était d'élever la barricade de façon à fermer l'issue de l'escalier.

« Descends, Nat. Qu'est-ce que tu fais ? cria la femme.

— Tout de suite, cria-t-il. Je finis seulement d'arranger quelque chose ici. »

Il ne voulait pas qu'elle monte ; il ne voulait pas qu'elle entende ces petites pattes dans la chambre des enfants, ces ailes battant la porte.

À cinq heures et demie, il demanda le petit déjeuner, bacon et pain grillé, rien que pour faire retomber l'affolement qui montait dans les yeux de sa femme et distraire les enfants énervés. Elle ne savait pas que les oiseaux étaient en haut. La chambre des enfants, par bonheur, n'était pas au-dessus de la cuisine. Si c'eût été le cas, elle n'aurait pas manqué d'entendre leur

piétinement sur les lattes du plancher, et le choc stupide, insensé, des oiseaux-suicides, les intrépides, les têtes brûlées qui volaient dans la chambre et se fracassaient le crâne contre les murs. Il les connaissait de longue date, ces mouettes de hareng. Elles n'avaient pas de jugeote. Les têtes noires étaient différentes, elles savaient ce qu'elles faisaient. Les buses et les éperviers aussi...

Il ne pouvait détacher les yeux de la pendule, de ces aiguilles qui tournaient si lentement sur le cadran. Si ses déductions n'étaient pas justes, si l'attaque ne cessait pas à la descente de la marée, ils seraient vaincus, il le savait. Ils ne pourraient pas tenir tout le jour sans air, sans sommeil, sans feu, sans... Ses pensées se précipitaient. Il leur manquait beaucoup de choses pour soutenir un siège. Ils n'étaient pas suffisamment équipés. Ils n'étaient pas prêts. Peut-être, après tout, qu'on était plus en sûreté dans les villes. S'il parvenait à téléphoner à la ferme de ses cousins qui habitaient à quelques heures de chemin de fer dans l'intérieur, il pourrait peut-être louer une auto. Cela serait plus rapide. Louer une auto entre deux marées...

La voix de sa femme l'appelant par son nom, chassa brusquement son envie désespérée de dormir.

« Qu'est-ce que c'est ? Quoi encore ? s'écria-t-il.

— La radio, dit-elle. J'ai cherché. Il est presque sept heures.

— Ne touche pas au bouton, dit-il, se laissant aller pour la première fois à un mouvement d'impatience, l'aiguille est sur la chaîne nationale. C'est là-dessus qu'ils diffusent les communiqués. »

Ils attendirent. L'horloge de la cuisine sonna sept heures. Pas un son. Pas de carillon, pas de musique. Ils attendirent jusqu'au quart et cherchèrent un autre poste. Même résultat. Aucun bulletin de nouvelles n'était transmis.

« Nous avons mal entendu, dit-il. Ils ne donneront rien avant huit heures. »

Ils laissèrent la radio ouverte. Nat songea aux accus et se demanda où ils en étaient. Sa femme les faisait recharger lorsqu'elle allait en ville. Si les accus étaient déchargés, ils n'entendraient pas les instructions.

« Il commence à faire jour, dit tout bas sa femme. On ne peut pas le voir, mais je le sens. Et les oiseaux ne frappent plus si fort. »

Elle disait vrai. Les coups et les grattements diminuaient d'instant en instant, de même que les bruissements de la bousculade pour gagner un perchoir sur le seuil, sur les fenêtres. La marée descendait. À huit heures, on n'entendait plus rien. Plus rien que le vent. Les enfants, engourdis enfin par le silence, s'endormirent. À huit heures et demie, Nat ferma la radio.

« Qu'est-ce que tu fais ? On va manquer les nouvelles, dit sa femme.

— Il n'y aura pas de nouvelles, dit Nat. Nous ne devons compter que sur nous-mêmes. »

Il alla à la porte et, lentement, défit les barricades. Il ouvrit les verrous et, tout en poussant du pied les cadavres d'oiseaux entassés sur le seuil, respira l'air frais. Il avait six heures devant lui pour travailler, et il savait qu'il lui fallait réserver ses forces pour le plus utile et ne pas les gaspiller. Nourriture,

bougies, combustible, voilà les articles indispensables. S'il arrivait à en rassembler suffisamment, ils pourraient supporter une nouvelle nuit.

Il sortit dans le jardin et aperçut les oiseaux vivants. Les mouettes étaient retournées chevaucher les vagues comme la veille ; elles puisaient des forces dans les aliments de la mer et la turbulence de la marée, avant de retourner à l'assaut. Il n'en était pas de même des oiseaux terrestres. Ils attendaient, guettaient. Nat les voyait sur les haies, par terre, perchés en foule dans les arbres, plus loin, parmi les champs, en rangées innombrables, silencieux, immobiles.

Il alla jusqu'au bout de son petit jardin. Les oiseaux ne bougèrent pas. Ils continuaient à l'épier.

« Il faut que j'aille chercher des provisions, se dit Nat. Il faut que j'aille à la ferme chercher de quoi manger. »

Il rentra dans la maison. Il vérifia les fenêtres et les portes. Il monta l'escalier et ouvrit la porte de la chambre des enfants. Elle était vide, à l'exception des oiseaux morts jonchant le sol. Les vivants étaient dehors, dans le jardin, dans les champs. Il redescendit.

« Je vais à la ferme », dit-il.

Sa femme s'accrocha à lui. Elle avait vu les oiseaux vivants par la porte ouverte.

« Emmène-nous avec toi, supplia-t-elle, nous ne pouvons pas rester tout seuls ici. J'aimerais mieux mourir que de rester seule ici. »

Il réfléchit un instant puis acquiesça.

« Bon, venez, dit-il, prends des paniers et la voiture de Johnny. On pourra la remplir. »

Ils s'emmitouflèrent contre les morsures du vent, mirent des gants et des cache-nez. La femme assit Johnny dans sa voiture. Nat prit Jill par la main.

« Les oiseaux, gémit celle-ci, il y en a partout, plein les champs.

— Ils ne nous feront rien, dit-il. Pas en plein jour. »

La petite famille se mit en route à travers champs. Les oiseaux ne bougèrent pas. Ils attendaient, la tête tournée au vent.

En arrivant au carrefour de la ferme, Nat s'arrêta et dit à sa femme de l'attendre avec les enfants à l'abri de la haie.

« Mais je veux voir Mrs. Trigg, protesta-t-elle. Il y a des tas de choses qu'on pourrait leur emprunter s'ils ont été au marché hier ; pas seulement du pain, et... »

— Attendez ici, répéta Nat. Je reviens tout de suite. »

Les vaches étaient sorties et s'agitaient deçà delà dans la cour ; il aperçut une brèche faite dans la barrière par les moutons qui se promenaient dans le jardin devant la ferme. Aucune fumée ne s'élevait des cheminées. Il était rempli d'appréhension. Il ne voulait pas que sa femme et ses enfants aillent jusqu'à la ferme.

« Ne discute pas, dit sèchement Nat, faites ce que je vous dis. »

Elle poussa la voiture contre la haie pour s'abriter du vent avec ses

enfants.

Il descendit seul à la ferme. Il se fraya un chemin au milieu du troupeau de vaches qui tournoyaient, inquiètes, les pis gonflés. Il vit l'auto à la grille ; on ne l'avait pas rentrée au garage. Les fenêtres de la ferme étaient en miettes. De nombreuses mouettes mortes gisaient dans la cour et tout autour de la maison. Les oiseaux vivants étaient perchés dans le bouquet d'arbres derrière la ferme et sur les toits des bâtiments. Ils ne bougeaient pas. Ils l'observaient.

Le cadavre de Jim était étendu dans la cour... ou ce qu'il en restait. Quand les oiseaux avaient eu terminé, les vaches l'avaient piétiné. Son fusil était à côté de lui. La porte de la maison était fermée et verrouillée, mais, comme les vitres étaient brisées, il était facile d'ouvrir les fenêtres et de les escalader. Le cadavre de Trigg était à côté du téléphone. Il devait être en train d'appeler le central quand les oiseaux l'avaient assailli. Le récepteur pendait au bout du fil, l'instrument arraché du mur. Aucune trace de Mrs. Trigg. Elle devait être en haut. Était-il bien utile de monter ? Écœuré, Nat savait ce qu'il trouverait.

« Dieu merci, se dit-il, il n'y avait pas d'enfants. »

Il s'obligea à monter l'escalier, mais, à mi-chemin, se retourna et redescendit. Il apercevait les jambes de la fermière, dépassant la porte ouverte de sa chambre. Derrière elle, gisaient des cadavres de mouettes à tête noire et un parapluie cassé.

« Ce n'est pas la peine, songea Nat. Il n'y a rien à faire. Je n'ai que cinq heures, pas même. Les Trigg me comprendraient. Il faut que je prenne ce que je trouverai. »

Il revint à sa femme et à ses enfants.

« Je m'en vais remplir l'auto, dit-il. J'y mettrai du charbon, et du pétrole pour le réchaud. Nous le rapporterons à la maison et reviendrons chercher d'autres provisions.

— Et les Trigg ? demanda sa femme.

— Ils doivent être allés chez des amis, dit-il.

— Veux-tu que je vienne t'aider ?

— Non, on n'a pas la place de bouger. Les vaches et les moutons se promènent partout. Attends-moi, je ramène l'auto. Vous pourrez vous installer dedans. »

Il sortit non sans peine l'auto de la cour et la rangea le long du chemin. De là, sa femme et ses enfants ne verraient pas le corps de Jim.

« Restez ici, dit-il, ne t'occupe pas de la voiture d'enfant. On reviendra la chercher plus tard. Je vais charger l'auto. »

Elle ne quittait pas des yeux son visage. Il se dit qu'elle avait compris – sinon, elle aurait proposé de l'aider à chercher le pain et l'épicerie.

Ils firent trois voyages entre leur maisonnette et la ferme, avant qu'il ne se déclarât satisfait de ce qu'ils avaient ramené. Il était étonné, quand il y pensait, de la quantité d'objets indispensables. Le plus important, presque, était le bois pour les fenêtres. Il se mit à la recherche de planches. Il voulait remplacer toutes celles qui garnissaient les fenêtres de sa maison. Bougies,

pétrole, clous, boîtes de conserves ; la liste était sans fin. Il se mit, en outre, à traire trois des vaches. Le reste – pauvres bêtes – continuait à meugler.

Au dernier voyage, il conduisit l'auto à la halte de l'autobus, descendit et entra dans la cabine du téléphone. Il attendit quelques minutes en poussant le bouton. En vain. Il n'y avait pas de communication. Il grimpa sur un talus et inspecta la campagne, mais il n'y vit aucun signe de vie, rien d'autre dans les champs que les oiseaux aux aguets. Certains dormaient – il distinguait leurs becs enfouis dans leurs plumes.

« On croirait qu'ils picoreraient, se dit, plutôt que de rester à ne rien faire. »

Puis il se rappela. Ils étaient gorgés de nourriture. Ils avaient mangé tout leur soûl, pendant la nuit. C'est pour cela qu'ils ne bougeaient pas ce matin...

Aucune fumée ne montait des cheminées des maisons du lotissement. Il pensa aux enfants qui couraient à travers champs la veille au soir.

« J'aurais dû le prévoir, songea-t-il. J'aurais dû les ramener chez nous. »

Il leva le visage vers le ciel et le vit gris et sans éclat. Les arbres nus du paysage étaient sombres, courbés sous le vent d'est. Le froid ne semblait pas gêner les oiseaux qui attendaient dans les champs.

« Voilà l'instant où on pourrait les avoir, se dit Nat, ils sont une cible immobile en ce moment. Ils doivent faire cela dans tout le pays. Pourquoi des avions ne viennent-ils pas les arroser de gaz moutarde ? Que font nos dirigeants ? Ils doivent bien savoir, ils doivent voir par eux-mêmes. »

Il retourna à l'auto et monta sur le siège.

« Passe vite devant la seconde barrière, lui dit tout bas sa femme. Le facteur est là par terre. Je ne veux pas que Jill le voie. »

Il accéléra. La petite Morris rebondissait sur le chemin. Les enfants riaient aux éclats.

« Boum, en l'air ! Boum, en l'air ! » criait le petit Johnny.

Il était une heure moins le quart lorsqu'ils rentrèrent chez eux. Plus qu'une heure de répit.

« Fais chauffer quelque chose pour les enfants et toi, cette soupe, par exemple, dit Nat. Moi, je n'ai pas le temps de manger pour l'instant. Il faut que je décharge tout ça. »

Il rentra les provisions dans la maison. On les trierait plus tard. Cela les occuperait, pendant les longues heures à venir. Il fallait d'abord vérifier les fenêtres et les portes.

Il fit méthodiquement le tour de la maison, examinant chaque fenêtre, chaque porte. Il grimpa aussi sur le toit et fixa des planches sur toutes les cheminées, sauf celle de la cuisine. Le froid était si intense qu'il avait peine à le supporter, mais la besogne devait être faite. De temps en temps, il levait la tête, guettant les avions au ciel. Il n'y avait pas d'avions. Tout en travaillant, il maudissait l'incurie du gouvernement.

« Toujours la même chose, grommelait-il, ils nous laissent toujours dans le pétrin. Des incapables, du haut en bas de l'échelle. Pas de plans, pas

d'organisation. Et ils se moquent pas mal de nous autres ! Voilà ce que c'est. Les gens de l'intérieur ont priorité. Ils utilisent les gaz par là, sûrement, et tous les avions. Nous, on n'a qu'à attendre, advienne que pourra. »

Il s'arrêta, ayant achevé d'obstruer la cheminée de sa chambre, et regarda la mer. Quelque chose bougeait là-bas. Quelque chose de gris et de blanc parmi les vagues.

« Notre bonne vieille marine, dit-il, celle-là ne nous laisse jamais tomber. Les voilà qui entrent dans la baie. »

Il attendit, aiguisant son regard, malgré les larmes que le vent lui mettait aux yeux. Il s'était trompé. Ce n'étaient pas des bateaux. La marine n'était pas là. Les mouettes s'élevaient de la mer. Les troupes massées dans les champs, plumes ébouriffées, prenaient leur essor en bon ordre et, aile contre aile, s'élevaient vers le ciel.

La marée recommença à monter.

Nat descendit de l'échelle et entra dans la cuisine. Sa famille déjeunait. Il était un peu plus de deux heures. Il verrouilla la porte, la barricada, et alluma la lampe.

« C'est le soir ? » dit le petit Johnny.

Sa femme de nouveau ouvrit la radio, mais aucun son n'en sortait.

« J'ai essayé tout le cadran, dit-elle, les postes étrangers aussi. Je peux rien prendre.

— Peut-être qu'ils sont aussi en difficulté, dit-il, peut-être que c'est la même chose dans toute l'Europe. »

Elle lui servit une assiettée de la soupe des Trigg, lui coupa une grande tranche de pain des Trigg, et la tartina de leur lard.

Ils mangèrent en silence. Un bout de lard glissa sur le menton de Johnny et tomba sur la table.

« Tu te tiens mal, Johnny ! dit Jill. Pourquoi tu ne t'essuies pas la bouche ? »

Le tapotement commença aux fenêtres, à la porte. Le bruissement, la bousculade pour les perchoirs. Les premières chutes de mouettes suicidées sur le seuil.

« L'Amérique ne va pas faire quelque chose ? dit sa femme. Ce sont nos alliés, tout de même ! Tu ne crois pas que l'Amérique va faire quelque chose ? »

Nat ne répondit pas. Les planches étaient solides contre les fenêtres et sur les cheminées. La maison était pleine de provisions, de combustible, de tout ce dont ils pourraient avoir besoin pendant les quelques jours à venir. Le déjeuner terminé, il rangerait tout, soigneusement, à portée de la main. Sa femme pourrait l'aider, ainsi que les enfants. Ils se fatigueraient à la besogne jusqu'à neuf heures moins le quart, heure où la marée redescendrait. Alors, il les borderait sur leurs matelas et il faudrait qu'ils dorment bien et paisiblement jusqu'à trois heures du matin.

Il avait un nouveau projet pour les fenêtres : il fixerait du fil de fer barbelé

devant les planches. Il en avait apporté un gros rouleau de la ferme. L'ennui, c'est qu'il serait obligé de faire ça la nuit, pendant la trêve de neuf heures du soir à trois heures du matin. Dommage qu'il n'y eût pas songé plus tôt. Enfin, si sa femme et les gosses dormaient, c'était le principal.

Les plus petits oiseaux étaient à présent devant les fenêtres. Il reconnut le léger tapotement de leurs becs et le frôlement de leurs ailes. Les éperviers dédaignaient les fenêtres. Ils concentraient leur assaut sur la porte. Nat écouta le bruit du bois qui se fendait, et se demanda combien de millions d'années d'expérience accumulées dans ces petites cervelles, derrière ces becs pointus, ces yeux perçants, les dotaient aujourd'hui d'un tel instinct pour détruire l'humanité avec toute l'adroite précision des machines.

« Je vais fumer cette dernière cigarette, dit-il à sa femme. J'ai été idiot ; c'est la seule chose que j'ai oublié de rapporter de la ferme. »

Il alluma la cigarette, ouvrit la radio silencieuse. Il jeta le paquet vide dans le feu et le regarda brûler.

Traduit par DENISE VAN MOPPES.

The Birds.

© Éditions Albin Michel, 1954. (Extrait du recueil : *Le Pommier*)

FRAGMENTS DE JOURNAL PARMIL LES RUINES DE MA MÉMOIRE

Par Philip José Farmer

Encore une agression contre l'humanité, un adversaire mystérieux, un héros sans prestige particulier qui a surtout valeur de témoin. Mais nous passons du simple au complexe, des agressions franches et massives aux pièges les plus diaboliques : les hommes sont menacés de perdre leur temps – non plus leur temps à venir (comme chez Ballard) mais leur passé. Impossible d'aspirer à la mort et de trouver un accomplissement dans l'immobilité ; la catastrophe n'est pas le repos, c'est une perte continue de tout ce qui fait votre identité. Vous n'avez pas le temps de réfléchir, vous ne cessez de courir après vous-même comme un clown métaphysique. Vous vivez, mais à quel prix ! Au bout de la route, vous aurez le choix entre deux déserts : si vous perdez, vous êtes réduit à la virginité totale, à l'existence sans essence ; si vous gagnez, vous assurez un avenir minimal sur un passé minimal – juste assez pour regretter la liberté que vous aurez perdue.

1

1^{er} juin 1980.

Il est vingt-trois heures, et j'ai peur d'aller me coucher. Je ne suis pas le seul. Le monde entier a peur du sommeil.

Ce matin, je me suis levé à six heures trente, comme tous les mercredis. Tout en prenant ma douche et en me rasant, j'ai réfléchi au procès qui opposait l'État de l'Illinois à Joseph Lankers, accusé de meurtre. Cette affaire commençait à sentir le roussi à trois kilomètres à la ronde. Mon témoin principal allait être inculpé de faux témoignage, ça ne ferait pas un pli.

Je me suis habillé, et suis descendu embrasser Carole. Elle m'a versé une

tasse de café et elle a dit :

« Le journal est en retard. »

Cela m'a mis de mauvaise humeur. J'ai besoin à la fois d'un café et de mon journal pour commencer ma journée dans de bonnes conditions.

À deux reprises pendant le petit déjeuner, j'ai quitté la table pour jeter un coup d'œil dehors. Pas plus de journal que de beurre en branche.

À sept heures, Carole est montée réveiller Mike et Tom, âgés respectivement de huit et dix ans. Les samedis et les dimanches ils se lèvent tôt, alors que je voudrais qu'ils fassent la grasse matinée sans me réveiller avec leur cirque. En revanche, les jours où ils doivent aller à l'école, il faut littéralement les extirper du lit.

La troisième fois que j'ai passé la tête par la porte d'entrée, Joe Gale, le gamin qui distribue les journaux, passait chez le voisin. Mon journal était posé sur le seuil de la porte.

Je me suis senti désorienté, comme si j'étais entré par mégarde dans la mauvaise salle d'audience, ou comme si le juge avait infligé à mon client, un voleur à l'étalage, une peine de réclusion à perpétuité. J'étais déphasé par rapport au monde. On ne pouvait pas être dimanche. Alors, que faisait là le numéro spécial du dimanche, avec ses bandes dessinées bariolées en première page ? On était mercredi.

Je suis sorti pour le ramasser et j'ai aperçu la vieille M^{me} Douglas, ma voisine de gauche. Elle regardait la première page de son journal comme si elle n'en croyait pas ses yeux.

Le monde s'est réorganisé suivant un schéma familial, tuant dans l'œuf mon embryon de panique. Le *Star* s'est vraiment foutu dedans cette fois, ai-je pensé. Voilà ce que ça donne quand on confie la fabrication à des ordinateurs. Un petit court-circuit de rien du tout, et le journal du mercredi sort avec la présentation de celui du dimanche.

L'équipe de nuit du *Star* avait dû décider de le laisser tel quel ; il devait être trop tard pour rectifier le tir.

« Bonjour, madame Douglas, dis-je. Quel jour sommes-nous ?

— Le 28 mai, dit-elle. Je crois... »

Je suis sorti dans la cour et j'ai hélé Joe qui s'éloignait. À contrecœur, il a fait faire demi-tour à son vélo.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? lui ai-je demandé en lui brandissant le journal sous le nez. Le *Star* a perdu les pédales, ou quoi ?

— Je ne sais pas, monsieur Franham, dit-il. Aucun de nous n'est au courant, j'vous le jure. »

Par « nous », il voulait dire sans doute les autres garçons qu'il avait rencontrés le matin en prenant livraison des journaux à l'imprimerie.

« On croyait tous que c'était mercredi. C'est pourquoi j'suis en retard. On comprenait pas ce qui arrivait, alors on a discuté longtemps et puis Bill Ambers a appelé le journal. Gates, le responsable de la diffusion, il y pigeait rien lui aussi.

— Lui non plus, dis-je.

— Quoi ? dit-il.

— Lui non plus, et non pas lui aussi, n'y pigeait rien.

— Bon sang, monsieur Franham, qu'est-ce que ça peut faire ?

— On est encore quelques-uns pour qui ça compte, dis-je. Bon, alors, qu'est-ce qu'il a dit, ton M. Gates ?

— Il était dans tous ses états, expliqua Joe. Il a dit que des têtes allaient tomber. L'équipe de nuit s'est endormie pendant quelques heures, et un rigolo aura bricolé les ordinateurs, ou bien...

— C'est tout ? » dis-je.

Je me sentais soulagé. Une fois rentré, j'ai sorti les journaux des quatre derniers jours du recycleur. Je me suis assis sur le sofa pour les feuilleter.

Je ne me souvenais pas de les avoir lus. Je ne me souvenais absolument pas des quatre derniers jours.

Le titre à la une du numéro de mercredi était :

UN OBJET MYSTÉRIeux SE PLACE EN ORBITE AUTOUR DE LA TERRE.

Je me souvenais parfaitement des articles de mardi, qui annonçaient que le gros objet rond se dirigeait vers un point situé à mi-chemin entre la Terre et la Lune. Il avait été repéré trois semaines plus tôt, au moment où il avait traversé ce qu'on appelle la ceinture des astéroïdes. À l'époque, il se déplaçait à la vitesse approximative de 57 000 km/h par rapport au soleil. Puis il avait ralenti, avait changé plusieurs fois de direction, et il était devenu évident qu'à moins d'un autre changement de direction, il allait s'approcher de la Terre.

Lorsqu'il fut à dix-sept millions de kilomètres de distance, les radars purent déterminer sa taille et sa forme, mais pas la matière qui le composait. Il avait la forme d'une sphère parfaite d'un demi-kilomètre de diamètre exactement. Il ne réfléchissait pas une grande quantité de lumière. Ses multiples changements de trajectoires prouvaient qu'il était artificiel. Des mains inconnues ou quelque chose d'inconnu l'avaient construit.

Je me souvenais de la panique et de tous les articles frénétiques dans les journaux et des émissions spéciales préparées du jour au lendemain pour tenter d'analyser les implications d'un tel événement.

Toutes les tentatives pour entrer en communication avec l'objet au moyen d'ondes radio ou laser s'étaient soldées par un échec complet. De nombreux scientifiques affirmaient qu'il ne transportait aucun passager vivant. Il devait être d'origine interstellaire. Les habitants doués de raison de quelque planète d'un autre système solaire l'avaient envoyé dans l'espace muni d'un système de pilotage automatique. Aucun être vivant ne pouvait vivre assez longtemps pour voyager entre les étoiles. Cela prendrait plus de quatre ans pour aller de l'étoile la plus proche à la Terre même si l'objet pouvait se déplacer à la vitesse de la lumière, ce qui était impossible. Un seizième de la vitesse de la lumière avait déjà quelque chose de stupéfiant étant donné l'énorme consommation d'énergie que cela supposait. Non, cet engin avait été lancé

avec pour tout passager des appareils électromécaniques, avait atteint sa vitesse maximale, coupé son système de propulsion, et glissé sur son erre jusqu'à ce qu'il atteigne les confins de notre système solaire.

À en croire les experts, il n'était pas prévu pour atterrir sur la Terre, étant donné sa taille et sa masse. Il s'agissait selon toute probabilité d'un vaisseau de reconnaissance, et après avoir pris des photos et procédé à des quadrillages radar et laser, il poursuivrait son itinéraire programmé – qui probablement le ramènerait vers une orbite autour de sa planète d'origine.

2

Mercredi soir, le Président nous avait dit que nous n'avions rien à craindre. Et il avait essayé de terminer son allocution sur une note optimiste. C'est du moins ce qu'affirmait le journal de mercredi. Les êtres qui avaient envoyé la boule devaient être plus évolués que nous, et ils devaient avoir un tas de choses positives à nous apporter. Et nous serions peut-être en mesure, de notre côté, de leur apporter quelques contributions enrichissantes. Comme par exemple... ? pensai-je.

En deuxième page, il y avait des photographies de la Boule prises à partir des laboratoires habités tournant en orbite autour de la Terre. Elle ressemblait à s'y méprendre à une énorme boule de billard noire. À la télé, un comique avait émis l'hypothèse que la face opposée portait un grand 8 blanc(27). Il se peut que j'aie trouvé ça spirituel mercredi dernier, mais maintenant ça ne me fait plus rire du tout. Que la Boule fût liée à notre perte de mémoire de quatre jours me paraissait plus que probable. Comment ? je ne le savais pas.

J'allumai la télévision et regardai les actualités de sept heures trente sur les chaînes d'information, mais je n'appris rien de plus si ce n'est que la même chose était arrivée à tout le monde, partout sur la Terre. Personne, fût-ce dans les mines diamantifères les plus profondes ou dans les sous-marins en plongée, n'avait été épargné. Le Président était en réunion, mais il allait faire une allocution télévisée dans la journée. En attendant, on n'avait décelé aucune radiation, de quelque nature que ce fût, en provenance de la Boule. Rien ne prouvait que celle-ci était responsable de la perte de mémoire. Ou, comme disaient les journalistes, si friands de néologismes, de la « mémorragie ».

Je suis avocat de mon état, et j'aime penser de façon logique, non seulement à ce qui s'est passé, mais aussi à ce qui pourrait se passer. J'ai donc extrapolé en partant des données succinctes dont on disposait.

Le 1^{er} juin, un dimanche, nous nous sommes réveillés sans le moindre souvenir des quatre journées comprises entre le 31 mai et le 28 mai inclus.

Nous avons pensé que la veille était le 27 et que nous nous réveillions au matin du 28.

Si la Boule était responsable de ce phénomène, pourquoi n'avait-elle pris que quatre jours de notre mémoire ? Je ne le savais pas. Personne ne le savait. Mais peut-être la Boule ou plutôt ses appareils étaient-ils limités quant à leurs possibilités. Peut-être ne pouvaient-ils prélever que quatre jours de mémoire à la fois sur tous les habitants de la Terre.

Admettons que ce soit le cas. Qui nous dit que le même phénomène ne va pas se reproduire demain ? Nous nous réveillerons demain, le 2 juin, dépossédés de tout souvenir concernant la journée d'hier, le 1^{er} juin, et trois autres jours de mai, les 27, 26 et 25. Huit jours d'affilée.

Et si cette chose hideuse recommençait le lendemain, le 3 juin, nous perdriions encore quatre jours. Tout souvenir du 2 juin aura disparu, ainsi que celui de trois autres jours, les 24, 23 et 22 mai. Douze jours en tout, en comptant rétroactivement à partir du 2 juin !

Et le lendemain ? le 3 juin perdu, lui aussi, et avec lui les 21, 20 et 19 mai. Seize jours effacés de notre mémoire. Et le lendemain ? Et le surlendemain ?

Non, c'est trop horrible, c'est trop démentiel pour qu'on puisse l'envisager.

Pendant que nous regardions la télé, Carole et les garçons me submergeaient de questions. Carole était dans tous ses états. Quant aux garçons, ils semblaient trouver ce mystère tout à fait à leur goût. Ils s'étaient réveillés avec l'idée qu'il fallait aller à l'école, et voilà qu'ils se trouvaient en congé.

À toutes leurs questions, je ne pus que répondre :

« Je ne sais pas ; personne ne sait. »

Je ne voulais pas les effrayer avec mes extrapolations. D'ailleurs, je n'y croyais pas moi-même.

« Tu ferais mieux d'appeler ton bureau pour leur dire que tu ne pourras pas venir, dit Carole. Le juge Payne va certainement annuler l'audience d'aujourd'hui.

— Carole, on est dimanche, pas mercredi, tu te rappelles ? » dis-je.

Elle pleura pendant une petite minute. Après avoir essuyé ses larmes, elle dit :

« Mais tout est là ! Je ne me rappelle pas ! Mon Dieu, mais qu'est-ce qui nous arrive ? »

Les présentateurs de la télé annoncèrent également que la Maison Blanche était submergée de télégrammes et de coups de téléphone exigeant qu'on lance une attaque contre la Boule au moyen de fusées équipées d'ogives thermonucléaires. Tous les flashes d'information étaient suivis d'émissions spéciales consacrées à la Boule. Elles réunissaient des personnalités diverses, des scientifiques, des militaires, des ecclésiastiques, et quelques auteurs de science-fiction. Aucun d'entre eux ne faisait preuve d'une assurance excessive, mais tous étaient plutôt modérés dans leur façon d'aborder le

problème. Je suppose qu'ils avaient été choisis en raison de leur sang-froid. Les différentes chaînes avaient soigneusement éliminé les hystériques et les illuminés. Elles ne voulaient pas jeter de l'huile sur le feu. Mais Anel Robertson, un guérisseur fondamentaliste qui contrôlait sa propre station de radio-télé, avait déjà déclaré que la Boule était un jugement de Dieu à l'égard d'une planète pécheresse. C'était l'ange exterminateur. Je le savais parce que M^{me} Douglas, qui pour n'être point fanatique n'en est pas moins une dévote, m'avait téléphoné pour me dire de composer son numéro sur mon poste. Cela faisait une heure que Robertson parlait, me dit-elle, et il allait continuer toute la journée.

Elle semblait effrayée, et pourtant, sous la peur, on devinait une note presque joyeuse. De toute évidence, elle ne pensait pas qu'elle ferait partie des chèvres lorsque viendraient les derniers jours, mais qu'elle serait classée avec les plus blanches brebis. Ma curiosité eut finalement raison de ma répugnance pour Robertson. Je composai le bon numéro sur le cadran de mon poste, mais n'obtins qu'une grille sur l'écran. Plus tard le même jour, j'appris que sa chaîne avait été interdite d'antenne en raison d'une infraction aux règlements sur la télédiffusion. En tout cas, ce fut l'explication officielle, mais je crois que le gouvernement lui reprochait de chercher à provoquer l'hystérie collective.

À onze heures, Carole me rappela qu'on était dimanche, et que si on ne se pressait pas, on serait en retard pour la messe.

L'église presbytérienne de Forest Hills attire beaucoup de monde, mais son immense aire de parking a toujours suffi à contenir les voitures de ses fidèles. Ce matin-là, il fallut nous garer à deux pâtés de maisons de l'église et faire le reste du chemin à pied. Il n'y avait plus une place de libre. Il nous fallut rester debout dans le vestibule, près de l'entrée. La foule puait la peur. Les visages étaient pâles, les traits tirés, les pupilles dilatées. Le système de climatisation fonctionnait à plein régime pour évacuer la chaleur et l'humidité des corps serrés, en sueur. Les cantiques étaient chantés d'une voix forte mais mal assurée. Le « Rocher des Âges » s'effritait. En temps normal, le révérend Boynton aurait préparé son sermon le samedi après-midi, comme chaque semaine. Mais cette fois, il improvisa. Peut-être, dit-il, cette perte de mémoire avait-elle été provoquée par la Boule. Peut-être celle-ci était-elle habitée par des êtres vivants qui nous avaient pris quatre jours de mémoire, non par malveillance, mais pour faire la démonstration de leur immense pouvoir. Il n'y avait aucune raison de craindre une nouvelle perte de mémoire. Ces êtres cherchaient simplement à nous montrer que scientifiquement nous ne leur arrivions pas à la cheville et que toute tentative de les attaquer était inévitablement vouée à l'échec.

Qu'est-ce qu'il essaie de faire ? pensai-je. De nous faire mourir de peur ?

Boynton s'empressa alors de dire que des êtres vivants doués d'un tel pouvoir ne seraient pas – ne pouvaient pas être – malveillants. Ils se trouveraient sur un plan éthique trop élevé pour faire la guerre – à moins d'être agressés, bien sûr. Ils nous considéreraient comme des êtres n'ayant pas

encore atteint leur niveau technologique mais possédant les moyens potentiels, les moyens donnés par Dieu, leur permettant d'accéder à un niveau élevé de civilisation. Il était sûr que, lorsqu'ils prendraient contact avec nous, ils nous diraient que tout était pour le mieux.

Ils nous diraient que nous devions tous, bon gré mal gré, devenir de bons chrétiens. Tout au moins devrions-nous tous, bouddhistes, musulmans et autres, devenir chrétiens en esprit, quelle que fût notre religion ou notre absence de religion. Ils nous apprendraient la fraternité, le bonheur, l'amour véritable. Assurément, Dieu nous avait envoyé la Boule, car rien ne se produit sans son consentement. Il nous avait envoyé ces êtres non pas comme des Anges exterminateurs, mais comme des messagers de Paix, d'Amour et de Prospérité.

Ce dernier mot, avec un P majuscule, sembla tranquilliser la plupart de ses ouailles. Boynton n'avait pas oublié qu'une grande majorité de ses fidèles appartenaient à la bourgeoisie d'affaires ou aux professions libérales. Et il n'avait pas oublié non plus que l'arche surplombant l'entrée de l'église portait l'inscription :

« PROSPÈRES CEUX QUI POSSÈDENT LA FOI. »

3

Nous sortîmes dans la chaleur de cette journée ensoleillée de juin. Je levai les yeux vers le ciel mais n'y vis évidemment pas de Boule. Les médias avaient dit que malgré la distance considérable qui la séparait de la Terre, elle bouclait son orbite toutes les soixante-cinq minutes. Ce n'était pas une orbite en chute libre. La Boule fournissait un effort continu pour conserver sa trajectoire, bien que l'on n'eût décelé aucune émanation d'énergie dans son sillage.

La perte de mémoire avait eu lieu dans le monde entier entre une heure et deux heures du matin, heure de Greenwich. Ceux qui ne dormaient pas déjà s'étaient endormis pendant une durée minimale d'une heure. Ce qui n'avait pas été, bien sûr, sans provoquer des centaines de milliers d'accidents. Des avions qui n'étaient pas sur pilotage automatique s'étaient écrasés au sol, des trains étaient entrés en collision ou avaient déraillé, des bateaux avaient coulé, et plus de deux cent mille personnes avaient trouvé la mort ou étaient gravement blessées. Le nombre des accidentés de la route s'élevait à lui seul à plus d'un million. Les hôpitaux et les services d'ambulances avaient été débordés. Le fait que leur personnel s'était endormi pendant une heure et qu'il leur avait fallu un certain temps pour reprendre leurs esprits en se réveillant, n'avait rien fait pour arranger les choses. Nombreux étaient les blessés qu'on

aurait pu sauver si les secours n'avaient pas tant tardé.

Il y avait eu également de nombreux incendies, dont les plus importants faisaient encore rage à Tokyo, Athènes, Naples, Harlem et Baltimore.

Je ne pus m'empêcher de me demander si des êtres hautement éthiques nous auraient endormis, sachant que tant de personnes mourraient ou seraient grièvement blessées.

Une dépêche inhabituelle faisait état du sort de deux gardes forestiers chargés de réduire un troupeau d'éléphants au Kenya : pendant qu'ils dormaient, ils s'étaient fait piétiner par les pachydermes. Quelle qu'en soit l'origine, ce phénomène est très spécifique. Seuls les êtres humains sont affectés.

L'optimisme que nous avait insufflé Boynton dans l'église fondait comme neige au soleil. Nous devons être nombreux à nous dire que si les paroles de Boynton avaient effectivement un caractère prophétique, nous étions sans défense. Quelles que fussent les intentions – bonnes ou mauvaises – des occupants vivants ou non de la Boule à notre égard, nous n'étions plus maîtres de notre destin. Plusieurs d'entre nous devaient penser à ce que la civilisation blanche, technologiquement supérieure, avait fait à diverses cultures dites primitives. Tout ça au nom de Dieu et du progrès.

Mais ce qui nous arrivait serait – devait être – différent, pensai-je. Boynton devait avoir raison. Il n'était pas concevable qu'un peuple aussi évolué ne vaille guère mieux que nous. Nous-mêmes valons mieux que ce que nous valions jadis, aux temps reculés de notre histoire. Nous avons évolué.

Mais d'un autre côté, qui dit technologie avancée ne dit pas forcément éthique avancée.

« Ni quoi que ce soit d'autre, murmurai-je.

— Tu dis, chéri ? demanda Carole.

— Rien », répondis-je, et je libérai mon bras de son étreinte. Elle s'y était agrippée avec force pendant toute la durée de la messe, comme si j'étais le Rocher des Âges en personne. Je m'approchai du juge Payne, qui a soixante ans mais qui ce matin paraissait en avoir quatre-vingts. La couperose rougissait son visage, mais, sous les veines, sa peau était livide.

Je lui dis bonjour, puis lui demandai si rien n'était changé pour demain. Il ne parut pas comprendre où je voulais en venir, aussi ajoutai-je :

« Le procès s'ouvrira à l'heure prévue, demain ?

— Ah ! oui, le procès, dit-il. Bien sûr, Mark. » Il émit un rire chevalin et ajouta :

« À condition qu'on n'ait pas oublié aujourd'hui quand on se réveillera demain. »

Cela semblait impensable, et je le lui dis.

« Ce ne sont pas les facultés de droit qui font les bons avocats, dit-il. C'est l'expérience. Et l'expérience nous dit que la même satanée chose, à quelques petits détails près, se reproduit sans cesse, jour après jour. Alors qu'est-ce qui vous fait penser que cette chose horrible ne va pas se reproduire ? Et si elle se

reproduit, comment allez-vous le savoir, puisque vous ne vous en souviendrez pas ? »

Je n'avais pas d'argument logique à lui opposer, et il n'avait plus envie de continuer la discussion. Il agrippa sa femme par le bras et ils se frayèrent un chemin à travers la foule comme s'ils pensaient qu'ils allaient être aspirés par un trou de vidange et se noyer dans une mer de corps humains.

Ce soir, j'ai décidé d'enregistrer au magnétophone un récit de ce qui s'est passé aujourd'hui. Maintenant dans le sommeil je veux sombrer, en priant Dieu d'épargner ma mémoire, si jamais j'oublie sans le savoir...

Je passai pratiquement tout le reste de la journée devant la télévision. Carole passa des heures à essayer de joindre ses amies au téléphone, histoire de bavarder. Dans les trois quarts des cas, la ligne était occupée. La télé demandait périodiquement aux usagers de ne se servir du téléphone qu'en cas d'urgence, mais elle n'y accorda aucune attention jusqu'à environ vingt heures. Pour la sixième fois en une heure, la télé diffusa la consigne de réduire le nombre des appels. Une vingtaine d'incendies avaient éclaté dans toute la ville, et les pompiers ne pouvaient être prévenus en raison de l'encombrement des réseaux. Les hôpitaux exposaient le même grief.

Je dis à Carole de laisser tomber, et nous nous sommes disputés. Notre hystérie, jusque-là refoulée, explosa, et les garçons allèrent se réfugier en haut derrière la porte de leur chambre. Carole finit par éclater en sanglots et se jeta dans mes bras, puis ce fut à mon tour de pleurer. On s'est embrassés et on s'est réconciliés. Les garçons sont redescendus avec l'air blessé de gamins que leurs parents ont trahis – et c'était bel et bien le cas. Pour eux, ce n'était plus une chouette aventure sortie tout droit de je ne sais quel roman de science-fiction.

Mike dit :

« Papa, tu peux m'aider à répéter ma leçon de math ? »

Je n'en avais guère envie, mais je voulais m'amender après notre épouvantable scène de ménage. Je dis : « Bien sûr », puis en voyant tout ce qu'il me montrait, je m'écriai :

« Tout ça ? Mais qu'est-ce qu'il lui a pris, à ta maîtresse ? je n'ai jamais vu une leçon aussi... »

Je m'interrompis. Il avait, bien sûr, oublié tout ce qu'il avait appris au cours des trois jours d'école précédents. Il était obligé de les recommencer à zéro.

Cela nous occupa jusqu'à onze heures, quoique nous eussions pu aller plus vite si je n'avais tenu à regarder les bulletins d'information à la télé pendant dix minutes toutes les demi-heures. Trente bonnes minutes furent consacrées à écouter le discours du Président, qui passa à l'antenne à vingt et une heures trente. Il n'avait rien à ajouter à ce qu'avaient dit les journalistes, excepté que dans les trente jours, le problème de la Boule serait définitivement réglé – d'une façon ou d'une autre. Si elle ne répondait pas à nos signaux dans les quarante-huit heures, nous enverrions une expédition de quatre hommes qui

serait chargée d'explorer la Boule.

S'ils arrivent à pénétrer à l'intérieur, pensai-je.

Si, toutefois, la Boule se livrait à d'autres actes hostiles, les États-Unis, en conjonction avec d'autres nations, lanceraient immédiatement contre elle des fusées à ogive thermonucléaire.

En attendant, il nous invitait tous à nous joindre à lui dans une prière interconfessionnelle.

Nous avons accepté l'invitation avec empressement.

À onze heures, nous avons couché les gosses. Tom s'est endormi instantanément, mais une demi-heure plus tard, en passant devant leur chambre, j'ai entendu la télé qui marchait tout doucement. Je n'ai rien dit à Mike, bien qu'il dût aller à l'école le lendemain.

À minuit, j'ai enregistré la première partie de cette bande magnétique.

Mais la voilà à une heure moins une du matin. Si le même phénomène qu'hier se produit aujourd'hui, l'hémisphère nocturne sera affecté le premier. Les gens résidant dans le fuseau horaire qui coupe en deux l'océan Atlantique Nord et Sud et contient la moitié orientale du Groenland, s'endormiront. Pour parer à une telle éventualité, tous les avions ont été immobilisés au sol. En ce moment précis, la télé montre des images de la passerelle et du grand salon du transatlantique *Pax*. Il est dix-sept heures là-bas, mais le grand salon est bondé. Les passagers portent des chapeaux de carnaval et jettent des confettis et des baudruches flottent un peu partout dans la salle. Je vois mal ce qu'ils ont pu trouver comme prétexte pour faire la fête. Le capitaine a expliqué il y a quelques instants que le bateau est sur pilotage automatique, mais il ne pense pas que le phénomène d'hier soir se reproduira. Le reporter a expliqué que les gouvernements des pays de l'hémisphère diurne n'ont pas réussi à convaincre les gens de rester chez eux. On nous a retransmis des scènes des quatre coins du monde. Partout les sirènes hululent à l'arrière-plan, mais dans tous les pays sauf dans les pays totalitaires, les rues sont encombrées de voitures. Les bougres d'idiots refusent tout simplement de croire que ça pourrait se reproduire.

Nous revoilà à la passerelle du paquebot et dans le grand salon. Mon Dieu ! Les gens sont bel et bien en train de s'endormir !

Les présentateurs sont en train de répéter les mises en garde. Que tout le monde s'allonge pour ne pas se blesser en tombant. S'assurer que les appareils ménagers susceptibles de provoquer des incendies sont débranchés. Et ainsi de suite.

Je suis assis dans une chaise « relax ». Carole est couchée sur le canapé. Maintenant je suis moi aussi sur le canapé. Carole vient de dire qu'elle veut m'avoir près d'elle quand cette chose horrible arrivera.

Les présentateurs sont en train de devenir hystériques. Dans quelques minutes, New York sera touchée. La moitié orientale de l'Amérique du Sud a basculé dans le sommeil. La partie centrale est en train de basculer.

Date réelle : 2 juin 1980.

Date subjective : 25 mai 1980.

Mon Dieu ! Combien de fois ai-je dit « Mon Dieu » ! au cours des dernières quarante-huit heures ?

Je me suis réveillé sur le canapé aux côtés de Carole et de Mike. L'horloge indiquait trois heures du matin. Chris Turner parlait à la télé. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il racontait. Tout ce dont je me rendais compte, c'était qu'il essayait de rassurer les téléspectateurs en leur disant que tout allait bien et qu'une explication allait leur être fournie sous peu.

Qu'est-ce que je fabriquais sur le canapé ? Je m'étais mis au lit vers onze heures la nuit du 24 mai, un samedi. Carole et moi avions eu une petite dispute parce que j'avais passé toute la journée à travailler sur le procès Lankers ; elle me dit que je lui avais promis de l'emmener voir *Nova Express*. Et je le lui avais effectivement promis – à condition que j'aie fini mon travail à huit heures, ce qui, de toute évidence, n'avait pas été le cas. Alors que faisons-nous sur le canapé, d'où sortait Mike, et que voulait dire Turner lorsqu'il essayait de nous persuader que nous étions le 2 juin ?

Le magnétophone était sur la table devant moi, mais il ne me vint pas à l'esprit de l'allumer.

Je réveillai Carole, et nous nous demandâmes réciproquement ce qui s'était passé, aussi déboussolés l'un que l'autre. Turner finit par attirer notre attention, et il expliqua la situation pour la cinquième fois de suite. Plus tard, il expliqua qu'un réveille-matin placé près de son oreille l'avait réveillé à deux heures trente. Carole fit du café et nous en bûmes quatre tasses chacun. Nous discutâmes à en perdre haleine, en nous interrompant de temps en temps pour écouter Turner, avant d'être à moitié convaincus d'avoir effectivement perdu tout souvenir des huit derniers jours. Comme Mike ne se réveillait pas, je finis par le porter au premier où je le mis dans son lit. Sa télévision était encore allumée. Nate Frobisher, l'animateur préféré de Mike, parlait d'une voix hystérique. J'éteignis le poste et redescendis. Plus tard, j'en vins à la conclusion que Mike avait pris peur et qu'il était descendu pour être avec nous.

L'aube nous trouva en train de relire les journaux du 24 mai au 1^{er} juin. Ce fut comme si on recevait des nouvelles de la planète Mars. Carole prit un tranquilisant pour se calmer les nerfs ; quant à moi, je préférerai avoir recours au Wild Turkey. Au quatrième verre, Carole me dit que je ferais mieux d'y aller molo sur le bourbon si je voulais être en état de me rendre à mon travail. Je lui dis que si elle s'imaginait que les gens allaient travailler aujourd'hui, elle était tombée sur la tête.

À sept heures, je sortis prendre le journal. Il n'était pas là. À huit heures moins le quart, Joe passa et me le lança. J'essayai de lui parler, mais il refusa de s'arrêter. Tout ce qu'il dit en s'éloignant sur sa bicyclette, fut :

« On n'est pas samedi. »

Je rentrai. Toute la première page était consacrée à la Boule et aux événements de ce matin jusqu'à quatre heures. Une partie du journal avait été mise en page avant une heure. D'après un encart en bas de page, le personnel de la rédaction s'était réveillé vers trois heures. Il leur avait fallu une heure pour y voir clair, puis ils avaient fait le point des dernières nouvelles et composé la première page ainsi qu'une partie de la rubrique C. Ils n'auraient jamais réussi à envoyer le tout à l'impression dans de tels délais s'il n'y avait eu l'ordinateur, qui prenait un texte en dictée et l'imprimait directement en lignes justifiées.

Malgré ce que j'avais dit à Carole, je décidai de me rendre à mon travail. Avant cela, je dus mettre les garçons au courant de ce qui s'était passé. À dix heures, ils partirent pour l'école. Cela me paraissait parfaitement inutile, mais ils voulaient absolument discuter des événements en classe. À vrai dire, je voulais me rendre au palais de justice et au bureau pour la même raison. Je voulais confronter mes vues avec celles de mes collègues. Passer la journée à la maison avec Carole me semblait une perte de temps. On n'arrêtait pas de répéter la même chose à satiété.

Carole ne voulait pas que je parte. Elle avait peur de rester toute seule à la maison. Nous avons tous deux perdu nos parents, mais elle a une sœur qui vit à Hannah, une bourgade non loin de chez nous. Je lui dis que ça lui ferait du bien de se sortir un peu. Et qu'il me fallait absolument me rendre au palais de justice. Je n'avais pas d'autre moyen de savoir ce qui s'y passait étant donné l'embouteillage du réseau téléphonique.

Quand je sortis et m'installai au volant de ma voiture, Carole me suivit en courant. Ses longs cheveux blonds étaient en bataille ; elle avait de grosses poches sous les yeux ; elle ressemblait à une sorcière.

« Mark ! Mark ! » cria-t-elle.

Je lâchai la commande du starter et dis :

« Qu'y a-t-il ? »

— Je sais que tu vas me croire folle, Mark, dit-elle, mais je suis au bord de la crise de nerfs.

— Qui ne l'est pas ? dis-je.

— Mark, dit-elle, et si j'allais voir ma sœur, et oubliais ensuite comment revenir ? Et si je t'oubliais, toi ?

— Ce truc n'arrive que la nuit, dis-je.

— Jusqu'à présent ! cria-t-elle. Jusqu'à présent !

— Chérie, dis-je, je vais rentrer tôt. Je te le promets. Si tu ne veux pas y aller, reste ici. Va bavarder un brin avec M^{me} Knight. Je la vois qui est à sa fenêtre. Elle ne te lâchera pas de la journée, telle que je la connais. »

Je ne lui dis pas de rendre visite à ses proches amies, car elle n'en avait

pas. Sa meilleure amie était morte d'un cancer l'année dernière, et deux autres jeunes femmes qu'elle voyait régulièrement avaient déménagé.

« Si tu te décides à aller chez ta sœur, dis-je, fais un repère sur une carte pour te rappeler où tu habites et fixe-le sur le tableau de bord, bien en évidence.

— Espèce de salaud, dit-elle. Ce n'est pas drôle.

— Je n'essaie pas d'être drôle, dis-je. J'ai comme l'impression...

— Que quoi ?

— Eh bien, qu'on ne tardera pas à s'écrire des petits aide-mémoire, bientôt, si ça continue », dis-je.

Je croyais plaisanter en disant cela. Mais en y réfléchissant un peu plus tard dans la journée, je me rends compte que c'est la seule façon de s'orienter en se réveillant le matin. Enfin, pas la seule façon, mais c'est comme ça qu'il faudra s'y prendre pour démarrer le processus. Placer un mot, bien en évidence, qui vous dira de brancher un magnétophone qui à son tour résumera la situation. Puis allumer la télé pour obtenir des informations supplémentaires.

J'aurais tout aussi bien pu rester chez moi. La moitié seulement du personnel du palais était venue travailler, et ils étaient d'une inefficacité totale. Le juge Payne n'était pas là, et il n'y serait jamais plus. Il avait été emporté par une crise cardiaque à six heures du matin en regardant la télévision. Walter Barbindale, mon associé, me dit que le juge aurait probablement eu un infarctus de toute façon dans un avenir proche. Mais les événements avaient certainement hâté les choses.

« La Bourse s'est cassée la figure, dit Walter. Si ce truc se poursuit un jour de plus, on est bon pour une nouvelle dépression mondiale. 1929 fera figure de plaisanterie à côté. Et je ne peux même pas joindre mon agent de change pour lui dire de tout vendre.

— La meilleure façon de provoquer le *crash*, c'est que tout le monde se mette à vendre, dis-je.

— Tu veux garder ton portefeuille ? demanda-t-il.

— Je n'ai même pas eu le temps de réfléchir à la question. Disons que j'ai oublié.

— Ce n'est pas drôle, dit-il.

— C'est exactement ce que m'a dit ma femme, répondis-je. Mais je n'essaie pas d'être drôle. Dieu sait pourtant que ça me ferait du bien de rigoler un bon coup. Bon, alors, qu'est-ce qu'on va faire pour Lankers ?

— J'ai étudié de nouveau le dossier, dit-il ; on n'a pas la moindre chance de s'en tirer. Je te prie de me croire, ça m'a fait un choc de découvrir pour la seconde fois, note bien, quoique je ne me souviens pas de la première – que notre témoin principal est en prison sous l'inculpation de faux témoignage. »

Comme le palais de justice était sens dessus dessous, ce n'était pas la peine d'essayer de savoir qui serait le nouveau juge désigné pour le procès Lankers. À vrai dire, ça me laissait indifférent. Il se passait des choses

beaucoup plus préoccupantes que le sort d'un meurtrier dont la culpabilité ne faisait aucun doute.

Je me rendis au Grover's Rover, un bar situé à une centaine de mètres du palais de justice. Soit dit entre nous (si quelqu'un écoute jamais ces bandes un jour) ou pour ma gouverne personnelle, pourquoi suis-je en train de me dire des choses que je sais parfaitement, comme l'endroit où se trouve Grover's ? Peut-être est-ce parce que je pense les oublier un jour ?

Grover's, en tout cas, je ne l'ai pas encore oublié, ce qui est la moindre des choses puisque j'en suis un client régulier depuis que l'établissement a été construit il y a cinq ans. L'air y était rempli de fumée de tabac et de marijuana, et sentait le haschich, la bière et l'alcool. Et il y régnait un vacarme assourdissant. Tout le monde parlait vite et fort, ce qui n'a rien d'étonnant dans un lieu rempli de magistrats et d'avocats. Je m'approchai du comptoir en jouant des coudes et payai un verre de Wild Turkey au Procureur général. Nous parlâmes de ce que nous avions fait ce matin-là, puis il me dit qu'il avait dû remettre en liberté deux cambrioleurs le jour même. Ils avaient été arrêtés et incarcéré deux jours plus tôt. Les policiers qui avaient procédé à l'arrestation avaient, bien sûr, rédigé leur rapport. Mais ça n'allait pas suffire pour instruire le procès. Ni les cambrioleurs, ni les victimes, ni les policiers n'avaient gardé le moindre souvenir de l'affaire.

« Autre chose, dit le procureur, à deux heures dix ce matin, la police a reçu un appel du Black Shadow Tavern, un bar de Washington Street. Elle n'est arrivée sur les lieux qu'à trois heures trente, étant donné qu'il a fallu une bonne heure à tout le monde pour reprendre ses esprits. Quand ils sont arrivés, ils ont trouvé un cadavre. La victime avait été sérieusement tabassée avant d'être poignardée dans l'abdomen. Bien entendu, personne ne se souvenait de rien. Mais d'après ce qu'on a pu déduire, la victime avait dû avoir une altercation d'ivrogne avec un ou plusieurs inconnus peu avant une heure du matin. Il devait y avoir une bonne trentaine de témoins. Ce qui fait que nous avons aujourd'hui un ou plusieurs meurtriers qui se baladent en liberté et qui ne se souviennent ni de leur forfait ni des circonstances dans lesquelles celui-ci a été commis.

— Ils savent peut-être qu'ils sont coupables s'ils avaient préparé leur coup longtemps à l'avance », dis-je.

Il eut un large sourire et dit :

« Mais ils n'en souffleront mot. Seul le corps portait des traces de sang, et personne n'avait d'ecchymoses sur les mains. Deux témoins ont été arrêtés pour avoir été trouvés porteurs de matraques, mais ça ne veut rien dire. Ils seront bientôt libérés, et personne, mais alors personne, ne peut prouver qu'ils ont utilisé leurs matraques. L'arme du crime était restée à moitié enfoncée dans le ventre de la victime, et les efforts qu'il a faits pour l'arracher ont détruit d'éventuelles empreintes digitales. »

Nous bûmes et parlâmes beaucoup, et puis tout à coup il fut dix-huit heures. Je n'étais pas en état de conduire et il me restait suffisamment de jugement pour m'en rendre compte. J'essayai de téléphoner à Carole pour lui dire de venir me chercher, mais ne parvins pas à obtenir mon numéro. Je fis deux nouvelles tentatives à dix-huit heures trente et à dix-neuf heures, mais sans plus de succès. Je décidai de prendre un taxi. Mais après avoir avalé un dernier verre, je fis un ultime essai, et cette fois ça marcha. « Où étais-tu ? demanda-t-elle. J'ai appelé à ton bureau, mais ça ne répondait pas. J'étais sur le point d'appeler la police.

— Comme s'ils n'avaient pas d'autres chats à fouetter. Et toi, quand es-tu rentrée ?

— Tu as bu », dit-elle froidement. Je répétai ma question.

« Il y a deux heures, dit-elle.

— J'ai essayé de t'appeler, dis-je. Mais je n'ai pas réussi à t'avoir.

— Tu savais que j'étais terrorisée toute seule, et ça ne te faisait ni chaud ni froid, dit-elle.

— C'est ma faute si le Procureur a insisté pour faire une séance de travail au Rover ? dis-je. D'ailleurs j'essayais d'oublier.

— D'oublier quoi ?

— J'ai oublié

— Espèce de crétin ! cria-t-elle. Prends un taxi ! »

Elle raccrocha.

Elle ne me fit pas de scène quand je rentrai. Je suppose qu'elle avait décidé de mettre une sourdine à cause des gosses. Elle buvait un Gin Tonic quand j'entrai, et dit d'une voix calme :

« Pour toi, ce sera un café ! Et au bout d'un moment, tu pourras écouter la bande que tu as enregistrée hier. C'est intéressant, mais ça fait froid dans le dos.

— Quelle bande ? demandai-je.

— C'est Mike qui s'amusait avec, dit-elle. Et il a découvert que tu avais enregistré ce qui s'était passé hier.

— Ah ! ce gosse ! dis-je. Il fourre son nez partout. Je lui ai déjà dit de ne pas toucher à mes affaires. Y'a donc pas moyen de se garder un coin à soi, dans cette maison ?

— En tout cas, ne lui dis rien. Il est déjà assez perturbé comme ça. Et c'est une bonne chose qu'il l'ait mis en marche. Sans ça tu aurais oublié qu'il existait. Je pense que tu devrais faire un enregistrement tous les jours.

— Alors tu penses que ça va se reproduire ? » dis-je.

Elle éclata en sanglots. Au bout d'un moment, je la pris dans mes bras. J'avais envie de pleurer, moi aussi. Mais elle me repoussa en disant :

« Tu pues le whisky frelaté.

— C'est parce que j'ai surtout bu du whisky bon marché, expliquai-je. Je ne peux me permettre de carburer au Wild Turkey à trois dollars le verre ! »

Je bus quatre tasses de café noir et croquai quelques langoustines à la mayonnaise. Ça non plus, je ne peux pas me le permettre, soit dit en passant, étant donné que je ne gagne que quarante-cinq mille dollars par an.

Une fois au lit, nous couchâmes ensemble. Après, Carole me dit :

« Excuse-moi, chéri, mais je ne m'y suis pas vraiment mise à fond.

— Moi si.

— Tu as l'esprit mal tourné, dit-elle. Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas pu m'empêcher de penser, alors même qu'on faisait l'amour, que ça ne servait à rien. Je me disais qu'on ne s'en souviendrait pas demain.

— Combien de fois avons-nous oublié de nous-mêmes ? demandai-je. À chaque jour sa, euh... son plaisir.

— C'est une bonne chose que tu ne sois pas devenu pasteur, comme tu rêvais de le faire quand tu étais enfant, dit-elle. Tu es un épicurien-né. Tu aurais fait un pasteur épouvantable.

— Écoute, dis-je. Je me souviens des fois où ç'a été vraiment fantastique. Et je n'oublierai jamais notre lune de miel. Mais nous avons besoin de sommeil. Ça va faire pratiquement vingt-quatre heures que nous n'avons pas dormi. On n'a qu'à piquer un roupillon et tout oublier jusqu'à demain. Auquel cas... »

Elle me regarda fixement, puis dit :

« Pauvre vieux, pas étonnant que tu fasses preuve d'une désinvolture aussi agressive ! C'est ta façon de te défendre contre la peur ! »

Je frappai du poing la paume de ma main et criai :

« Je sais ! je sais ! Mais bon Dieu, combien de temps est-ce que ça va durer ? »

J'allai dans la salle de bain. Le type qui me dévisagea dans la glace avait l'air de vouloir me draguer. L'œil gauche n'arrêtait pas de cligner. Quand je suis retourné dans la chambre, Carole m'a rappelé que je n'avais pas fait mon enregistrement quotidien. J'étais tellement fatigué que je n'avais pas envie de le faire. Mais la perspective de perdre encore un jour de mémoire eut raison de ma lassitude. Non, pas encore un jour, pensai-je. Si ça se reproduit demain, je vais perdre encore quatre jours. Celui de demain et les trois journées précédant le 25 mai. Je vais me réveiller le 3 juin et penser qu'on est le matin du 22 mai.

Je suis en train d'enregistrer ceci dans mon bureau, au rez-de-chaussée. Je ne voudrais pas que Carole entende certains de mes commentaires.

Alors à demain. Ce n'est pas demain, mais hier qui ne viendra pas. Je vais m'écrire un petit mot et le coincer dans mon étui à lunettes.

Date réelle : 3 juin 1980.

Je me suis réveillé en pensant que c'était aujourd'hui le jour de mon anniversaire, le 22 mai. Je me suis tourné sur le flanc, ai vu le mot coincé dans mon étui à lunette, et l'ai lu.

Ça m'a paru pour le moins sibyllin. Je ne me souvenais pas l'avoir écrit. Et pourquoi devais-je descendre écouter la bande sur le magnétophone ? Néanmoins je m'exécutai.

Tandis que j'écoutais l'enregistrement, mon cœur cognait comme le maillet d'un président de tribunal. Le son de ma voix me parvenait tantôt net, tantôt indistinct. Allais-je m'évanouir ?

Et c'est ainsi que je passai la moitié de la journée à essayer de reconstituer douze jours dans mon esprit. Je ne me rendis pas au bureau, et les gosses allèrent à l'école en retard. Et les gosses de l'autre côté de la Terre ? S'ils s'endorment pendant leur cours de géométrie, par exemple, ils sont obligés de reprendre le cours à zéro plus tard dans la journée. Ce qui avance – à moins que ça ne recule – l'emploi du temps de la journée d'une heure. Et puis il y a les heures de travail perdues dans les usines et les bureaux. Le personnel est obligé de regagner le temps perdu, ce qui veut dire qu'il sort une heure plus tard que d'habitude. Seulement, il faut plus d'une heure pour reprendre ses esprits et pour commencer à s'y retrouver. Quel cirque ça doit être ! Et quel cirque ce sera si ça continue !

À onze heures, Carole et moi avions suffisamment repris nos esprits pour aller faire des courses au supermarché. On était mardi, mais Carole voulait que je l'accompagne. J'essayai donc de joindre ma secrétaire au téléphone pour lui dire que je ne viendrais pas. Mais je n'obtins pas la communication, et de toute façon, je doute qu'elle soit allée travailler. Alors je laissai tomber sans trop de mauvaise conscience.

Notre supermarché ouvre habituellement à huit heures. Mais pas aujourd'hui. Il nous fallut faire la queue, une queue qui s'allongeait régulièrement. Les portes s'ouvrirent à midi. Le directeur, les caissières, et les vendeurs avaient eu autant de mal que nous à s'y retrouver, évidemment. Une partie du personnel manquait à l'appel. Et on attendit en vain plusieurs camions qui devaient livrer des marchandises.

Lorsque Carole et moi pénétrâmes finalement dans le magasin, nos prédécesseurs avaient déjà à moitié dégarni les rayons. Ils avaient eu la même idée que nous : emporter le maximum de choses pour éviter de refaire la queue trop souvent. Il n'y avait plus de lait frais, et il ne restait plus qu'une boîte sur le rayon du lait en poudre. Je m'apprêtais à la prendre lorsqu'un adolescent me devança. J'eus envie de lui taper dessus mais n'en fis rien,

naturellement.

Les prix de tous les produits étaient en train d'être majorés de 25 % alors même que nous faisons nos courses. Certains furent même majorés une deuxième fois pendant que nous faisons la queue à la caisse. Entre le moment où nous avons pris la queue et celui où nous sortîmes en poussant devant nous trois chariots surchargés, quatre heures s'étaient écoulées.

Tandis que Carole rangeait les provisions, je remontai en voiture et me rendis à un autre magasin de grande surface. Il y avait une queue de plus de cent mètres ; le magasin serait vidé et fermé avant même que j'aie réussi à entrer.

La situation aux autres supermarchés et à l'épicerie du quartier que je visitai, n'était guère plus encourageante. Et les trois magasins de vins et spiritueux que je passai voir ne valaient guère mieux. Le quatrième n'avait qu'une queue d'une trentaine de personnes, et je décidai de tenter ma chance. Quand je parvins à entrer, je découvris qu'il n'y avait plus de bière, ce qui n'était pas fait pour me déranger, mais aussi qu'en matière d'alcool, il ne restait, en tout et pour tout, qu'une bouteille de mauvais whisky. J'en achetais quand j'étais étudiant parce que je n'avais pas les moyens de me payer autre chose. Je posai le tord-boyaux sur le comptoir, ainsi qu'un magnum de mauvais muscadet. Les prix avaient beau avoir doublé, c'était mieux que rien.

Je commençai à faire un chèque, mais le vendeur dit :

« Désolé, monsieur ; règlement en espèces seulement.

— Quoi ?

— Vous n'êtes pas au courant, monsieur ? Les banques ont été fermées à deux heures cet après-midi.

— Les banques sont fermées ? dis-je, avec une lenteur d'esprit qui me consterna moi-même.

— Oui, monsieur, dit-il. Par décret fédéral. C'est une mesure provisoire — du moins, c'est ce qu'ils ont dit à la télé. Elles rouvriront quand le gouvernement aura remis de l'ordre dans la Bourse.

— Mais..., commençai-je.

— Elle a effondré, dit-il.

— Elle s'est effondrée, rectifiai-je machinalement. Vous voulez dire que c'est un nouveau Vendredi Noir ?

— On est mardi seulement, dit-il.

— Vous êtes trop jeune pour comprendre », dis-je. Et trop ignorant aussi, ajoutai-je mentalement.

« Le Président va instaurer un système de rationnement, dit-il. Pendant l'intérim. Et de contrôle des prix, aussi. Turner l'a dit à la télé il y a à peine une heure. Le Président va annoncer lui-même le train de mesures à six heures ce soir. »

En rentrant, je trouvai Carole devant la télé. Elle était pâle et avait l'air hagard.

« Il va y avoir une nouvelle crise mondiale ! dit-elle. Oh ! Mark, qu'est-ce

qu'on va faire ?

— Je ne sais pas, dis-je. Je ne suis pas Président des États-Unis, tu sais. »

Et de m'affaler sur le canapé. J'avais perdu ma belle désinvolture.

Ni Carole, ni moi, qui étions nés en 1945, ne savions ce que c'était qu'une Dépression, avec un D majuscule. J'entends par là que nous n'en avons pas vécu. Mais nous en avons entendu parler par nos parents, qui étaient des gosses à l'époque. Les parents de Carole ne s'en étaient pas trop mal tirés, tout en vivant chichement, mais mon père me parlait souvent des jours où il s'estimait heureux de trouver un quignon de pain rassis et quelques rutabagas à se mettre sous la dent.

L'allocution du Président porta essentiellement sur la crise, qu'il assura être passagère. Au bout d'une demi-heure de discours optimiste, il révéla les raisons qui lui faisaient penser que la situation ne durerait pas. Le gouvernement fédéral n'allait pas attendre que les êtres vivants de la Boule – si êtres vivants il y avait – daignent entrer en communication avec nous. De toute évidence, la Boule devait être considérée comme hostile. En conséquence, la mission d'exploration avait été annulée. Demain, les États-Unis, l'U.R.S.S., la France, l'Allemagne de l'Ouest, Israël, l'Inde, le Japon et la Chine lanceraient une armada de fusées équipées d'ogives thermonucléaires. Les orbites et l'ordre des assauts avaient été déterminés ce matin par ordinateur ; l'un après l'autre, les missiles martèleraient leur cible jusqu'à ce que la Boule soit complètement détruite. Ils frapperaient avec l'acharnement de la vengeance.

« Voilà qui devrait faire remonter les cours ! » dis-je.

Ainsi donc, tout à l'heure, après avoir fini d'enregistrer, je vais monter me coucher. Demain, on suivra les instructions de nos pense-bêtes, on réécouterà les bandes magnétiques, on relira une partie des journaux, et on attendra les actualités télévisées. Et au diable le palais. Personne ne s'y rendra de toute façon.

Ah ! oui. Avec tous ces événements et toute cette confusion, tout le monde a oublié, à commencer par moi, que c'était mon anniversaire aujourd'hui. Hé là ! une minute ! ce n'est pas mon anniversaire !

Date réelle : 5 juin 1980.

Date subjective : 16 mai 1980.

Je me suis réveillé furieux après Carole à cause de notre dispute de la veille. Pas celle du 4 juin, bien sûr, mais notre scène du 15 mai. Nous avions été à une soirée chez les Burlington, où j'avais fait la connaissance d'une très belle jeune femme peintre, Roberta Gardner. Carole avait pensé que je lui accordais trop d'attention parce qu'elle ressemblait à Myrna. C'était peut-être vrai. D'un autre côté, j'étais réellement intéressé par ses tableaux. Il me semblait qu'elle avait la patte d'un vrai peintre. Une fois de retour à la maison, Carole m'agressa littéralement en m'accusant d'être toujours

amoureux de Myrna. J'eus beau protester du contraire, rien n'y fit. Je finis par lui dire qu'on ferait mieux de divorcer si elle ne voulait pas se résoudre à pardonner et à oublier. Elle était sortie de la pièce en pleurant et avait passé la nuit sur le canapé du salon.

Je ne me souviens pas comment nous nous étions réconciliés, bien sûr, mais les choses avaient dû se tasser puisque nous étions toujours mariés.

En tout cas, je me suis réveillé aujourd'hui bien décidé à voir un confrère spécialisé dans les divorces. Rien qu'en pensant au calvaire qu'allaient traverser Mike et Tom, j'étais malade. Mais il valait mieux pour eux qu'on les dispense de nos terribles scènes de ménage. Je me souviens de ce que je ressentais quand j'étais un adolescent et que j'entendais mes parents se quereller. J'avais été soulagé – ce qui n'excluait pas la tristesse – quand ils s'étaient séparés.

Tout en ruminant ces sombres pensées, je tendis la main vers mes lunettes. Et trouvai le mot. Et ce fut une nouvelle descente aux enfers du désarroi, de l'incrédulité et de l'horreur.

Maintenant que la panique a plus ou moins régressé, le 18 mai a été remis à la place qui lui revient – plus ou moins. Mais dans un sens, Carole et moi en sommes restés à cette date, et le fond de l'air est frais.

Il est actuellement treize heures. Nous venons de voir les fusées japonaises, dont les images sont retransmises par satellite.

On vient d'annoncer le lancement des fusées chinoises et russes. Quand les autres pays auront lancé les leurs, ça en fera trente-sept en tout.

Pas de nouvelles à midi trente, le 5 juin. Dans ce cas, pas de nouvelles doit vouloir dire mauvaises nouvelles. Mais qu'est-ce qui a pu se passer ? Les journalistes ne disent rien ; ils tournent autour du pot.

7

Date réelle : 6 juin 1980.

Date subjective : 18 mai 1980.

Mes notes m'informent que ce matin a ressemblé en tous points aux quatre précédents. Merde.

Une heure. Le Président, qui a l'air d'un vieillard triste bien qu'il n'ait que quarante-quatre ans, a annoncé la catastrophe. Les trente-sept fusées ont été désintégrées par leurs propres ogives thermonucléaires à une distance de cinq mille kilomètres environ de la Boule. On nous a montré des photos prises par les laboratoires spatiaux sur orbite. Rien de très impressionnant. Pas de champignons, bien sûr, ni même beaucoup de lumière.

La Boule est équipée d'armes à côté desquelles les nôtres font figure de joujoux dérisoires. Et si elle est capable de faire exploser à distance nos bombes H dans l'espace, elle doit pouvoir en faire autant aux bombes stockées à la surface du globe. Mon Dieu ! Elle pourrait anéantir toute vie sur Terre, si elle voulait.

Vers la fin de son allocution, le Président nous a fait tout de même entrevoir une lueur d'espoir. Avec un pâle sourire – il essayait désespérément de retrouver celui de sa campagne électorale – il a expliqué que tout n'était pas perdu, loin de là. Un nouveau plan, baptisé Projet Toro, était en train d'être mis sur pied à l'instant même où il nous parlait.

Le nom du projet me parut tout à fait de circonstance(28), mais je n'en soufflai mot. Carole et les enfants n'auraient pas trouvé ça drôle, et moi-même, ça ne me paraissait pas réellement spirituel.

En tout cas, je me consolai en me disant que c'était peut-être un mot japonais signifiant *Victoire* ou *Destruction* ou quelque chose comme ça.

Mais il s'avéra que Toro était un petit astéroïde de forme irrégulière de 2 413 m de long sur 1 609 m de large. Son orbite inhabituelle avait été calculée en 1972 par un certain L. Danielsson de l'Institut Royal de Technologie de Suède et un certain W.H. Ip de l'Université de San Diego, en Californie. Toro, expliqua le Président, avait une orbite réglée sur celle de la Terre. Chaque fois que Toro s'approchait de la Terre – s'approchait est un terme relatif, puisque la distance ne descendait pas en dessous de dix-neuf millions de kilomètres – il recevait juste ce qu'il fallait d'énergie ou de « poussée » de la part de la Terre pour boucler un nouveau tour qui le ramènerait dans le voisinage de celle-ci.

Mais l'orbite était instable, ce qui voulait dire que deux planètes, la Terre et Vénus, « contrôlaient » l'astéroïde à tour de rôle. Pendant quelques siècles, c'est la Terre qui gouverne Toro ; puis Vénus prend la relève. La Terre contrôle Toro depuis 1580 après J.-C. Vénus prendra le relais en 2200. La Terre s'en emparera à nouveau en 2350 ; Vénus en reprendra possession en 2800.

Je me demandais où il voulait en venir avec son jeu de ping-pong céleste. Mais il expliqua qu'il était possible de faire atterrir des fusées sur Toro. En fait, le plan prévoyait une navette incessante entre Toro et la Terre pour y transporter d'énormes réacteurs de fusées en pièces détachées, lesquels réacteurs seraient assemblés sur l'astéroïde.

Une fois les réacteurs montés et ancrés à des supports solides et massifs, ils seraient mis en route pour détourner Toro de sa trajectoire. Cette opération exigerait que des fusées fassent de nombreux voyages avec des cargaisons de carburant et de pièces détachées pour les réacteurs. Les réacteurs tomberaient en panne à plusieurs reprises. Mais l'astéroïde finirait par être placé sur une orbite qui l'amènerait à heurter la Boule de plein fouet. Les millions de tonnes de minerai de nickel que représente Toro anéantiraient complètement la Boule en la transformant en énergie pure.

« Oui, dis-je tout haut, mais qu'est-ce qui empêchera la Boule de modifier tout simplement son orbite ? Son système de détection repérera l'astéroïde ; elle changera sa trajectoire ; Toro passera à côté comme un train lancé sur des rails. »

Le Président ne tarda pas à réfuter cette objection. L'échec de la tentative de destruction nous avait appris – ou plus exactement confirmé – au moins une chose : la radiation issue des explosions thermonucléaires avait perturbé ou bloqué toute possibilité de contrôle ou d'observation des fusées porteuses par radar ou par laser. À la fin de leur course, les fusées avaient foncé en quelque sorte à l'aveuglette, coupées de tout contrôle terrestre. Mais si les explosions avaient un tel effet sur notre système de détection, elles devaient avoir le même sur celui de la Boule.

Aussi, juste avant de déclencher sur Toro la dernière phase du processus de modification de trajectoire, un véritable concert d'explosions atomiques sera-t-il orchestré tout autour de la Boule, ce qui aura pour effet d'enfermer celle-ci dans une sphère de radiations. Ses moyens de détection seront neutralisés. Et la Boule n'aura aucune *raison* de penser qu'une modification de trajectoire s'impose. Elle aura calculé que l'orbite de Toro ne constitue pas une menace pour elle. Lorsque l'espace autour d'elle sera intensément radioactif, elle ne sera plus en mesure de *voir* que Toro est en train de recevoir une dernière série de « coups de pouce » destinés à provoquer une collision.

Le projet va mobiliser d'immenses ressources matérielles et humaines. Les États-Unis ne sauraient se lancer seuls dans une telle entreprise. Toro va être un projet international. Les différentes nations se partageront la tâche.

Le Président termina son allocution en expliquant brièvement que le projet Toro, plus la situation créée par la perte de mémoire, allait conduire à une réforme en profondeur de tout le système économique. Il allait énoncer les grandes lignes du nouveau système – pas seulement d'une nouvelle politique, mais d'un nouveau système – dans deux jours. Celui-ci était conçu, à l'en croire, dans le but de ramener la prospérité économique et – non pas accessoirement, mais fondamentalement – de débarrasser la société d'un grand nombre de problèmes qui l'empoisonnent depuis la révolution industrielle.

« Oui, mais combien de temps prendra le projet Toro ? dis-je. Seigneur, combien de temps ? »

— Six ans, dit le Président, comme s'il m'avait entendu. Peut-être plus.

Six ans !

Je ne parlai pas à Carole de ce qui nous attendait. Mais elle n'est point sotté, et elle était parfaitement capable d'imaginer certaines des choses qui n'allaient pas manquer de se produire en six ans, et il n'y avait pas de quoi se réjouir.

Je ne me suis jamais senti aussi désespéré qu'aujourd'hui, et Carole non plus. Mais nous nous avions l'un et l'autre, et nous nous sommes étreints très fort pendant un long moment. Le 18 mai n'est pas oublié, mais ça paraît si peu

important. Mike et Tom ont pleuré, probablement parce qu'ils devinaient que cette manifestation d'amour annonçait quelque chose de terrible pour toute la famille. Pauvres gosses ! ils sont bouleversés par nos haines, et encore plus bouleversés par notre amour.

Quand on s'est aperçu de l'effet que ça avait sur eux, on a fait de notre mieux pour paraître optimistes. Mais rien n'est parvenu à les déridier.

Date réelle : milieu de 1981.

Date subjective : milieu de 1977.

J'écris ceci, n'ayant pas réussi à me procurer des bandes vierges aujourd'hui. Il paraît que la pénurie sera de courte durée. Je pourrais en effacer des anciennes et les réutiliser, mais ce serait comme si je perdais une partie essentielle de moi-même. Et Dieu sait que j'ai subi déjà des pertes considérables.

La vieille M^{me} Douglas, notre voisine, est morte. Elle s'est suicidée, d'après mon mot sur le calendrier, le 2 avril de cette année. Je ne l'aurais jamais crue capable de ça. C'était une adepte tellement fervente du fondamentalisme, et c'est une secte qui condamne le suicide au moins aussi sévèrement que la secte catholique romaine. Je suis tenté d'attribuer son geste au double traumatisme que lui a causé la mort de son mari. Celui-ci est mort le 2 avril 1976. Elle avait dû être hospitalisée pendant quinze jours après sa mort tant le coup avait été sévère. Carole et moi l'avions invitée à dîner une ou deux fois après son retour de l'hôpital, et elle ne parlait que de son mari décédé. Je suppose donc qu'en remontant dans ses souvenirs jusqu'au jour de sa mort, sa douleur devenait de jour en jour plus insupportable. Elle avait flanché en voyant approcher le jour fatidique.

Sa maison n'est pas la seule de notre avenue qui soit vide. Jack Bridger a tué sa femme, ses trois enfants, sa belle-mère et lui-même le mois dernier – selon mon aide-mémoire. Personne ne sait au juste pourquoi, mais je crois qu'il ne pouvait pas supporter de voir sa petite fille de trois ans devenir une sorte de débile mentale. Elle avait régressé jusqu'au jour de sa naissance et peut-être au-delà. Elle avait perdu la faculté de parler et ne pouvait plus se nourrir seule. Curieusement, elle pouvait toujours marcher, et manifestait des aptitudes intellectuelles élevées. Elle avait le cerveau d'une enfant de trois ans, un cerveau parfaitement constitué, mais auquel il manquait tout l'acquis post-natal. Ç'aurait été préférable qu'elle ne puisse pas marcher. Immobilisée dans un berceau, elle n'aurait pas eu besoin d'être surveillée à chaque instant.

Après la petite Ann, ce sera au tour de Tom. Il parle comme un enfant de cinq ans. Puis ce sera au tour de Mike... et au mien... et à celui de Carole... Dieu ! On finira tous comme Ann ! l'idée m'est insupportable.

Pauvre Carole. C'est elle qui a le rôle le plus difficile. Je suis absent pendant une bonne partie de la journée, mais elle, elle doit s'occuper de deux enfants âgés, en fait, de cinq et huit ans, et qui rajeunissent de jour en jour.

Pour elle, il n'y a pas d'évasion possible, puisqu'ils restent à la maison toute la journée. Tous les établissements d'enseignement sont fermés, à l'exception de quelques laboratoires de recherche.

Le Président dit que nous allons convertir 90 % de toute notre industrie à la cybernétique. En fait, tout ce qui peut être automatisé le sera. Obligatoirement. Presque tout, depuis les mines jusqu'aux points de distribution principaux, en passant par les engins de chargement, les chemins de fer, les camions, les engins de déménagement, le stockage et la diffusion.

Six ans suffiront-ils à mener une telle entreprise à bien ?

Et qui va payer pour tout ça ? Peu importe, dit-il. L'argent est en voie de disparition. Le Président est un bon dieu de gauchiste. Il profite de la situation pour imposer ses propres vues – des vues qu'il s'était bien gardé de révéler lors de sa campagne électorale, cela va sans dire. Parfois, je me demande *qui* a mis cette Boule en orbite. Mais c'est de la paranoïa pure et simple. Du moins ce colossal projet W.P.A. donne-t-il du travail à ceux qui sont capables de travailler. Les autres reçoivent, ou recevront, un revenu minimal garanti – et quand je dis minimal, c'est minimal. Mais le Président nous assure que le temps aidant, tout le monde aura tout ce dont il aura besoin, et plus encore, en matière de nourriture, de logement, d'éducation, d'habillement, etc. C'est lui qui le dit ! Mais qu'est-ce qui nous dit que le projet Toro ne va pas rater ? Et s'il ne rate pas ? Va-t-on revenir à l'ancien système économique ? Bien sûr que non ! Il sera impossible d'abandonner le produit de tous ces efforts. La nouvelle classe dirigeante y veillera.

J'ai essayé de savoir où vivait Myrna. Je fais cet enregistrement dans mon bureau, pour que Carole ne mette pas la main dessus. Je l'aime – Myrna, je veux dire – passionnément. Je l'ai embauchée il y a quinze jours et suis tombé follement, totalement, amoureux d'elle. Tout ça s'est passé en 1977, bien sûr, mais aujourd'hui c'est, à l'intérieur de moi, 1977.

Carole n'est pas au courant, évidemment. Si j'en crois les lettres et les mots de Myrna que j'aurais dû détruire, ce que, Dieu merci, je n'ai jamais eu le courage de faire, Carole n'a découvert l'existence de Myrna que deux ans plus tard. C'est en tout cas ce que dit cette lettre de Myrna. Elle était partie rendre visite à sa sœur et avait répondu à ma lettre. Ce qui est une bonne chose, sans quoi je ne saurais pas ce qui s'est passé à l'époque. Ma raison me dit d'oublier Myrna, et c'est ce que je vais faire.

J'ai vécu notre liaison à rebours, depuis notre pénible rupture jusqu'à l'état dans lequel je me trouve – un état de grâce. Je le sais parce que j'ai relu les lettres retraçant les étapes de notre liaison. Les choses ont commencé à se détériorer entre nous six mois avant notre rupture, mais évidemment, je ne ressens pas ces émotions en ce moment. Et dans quinze jours je ne ressentirai plus rien pour elle. Si je ne me reporte pas à mes notes, je ne saurai même pas qu'elle a existé.

Cette pensée est intolérable. Il faut que je la trouve, mais je n'ai eu aucun succès jusqu'ici. Dans quatorze jours – non, dans cinq, puisque chaque

journée qui passe en soustrait trois autres à notre mémoire –, tout désir de la retrouver m'aura quitté. Parce que je ne saurai tout simplement pas ce que je rate.

Je ne déteste pas Carole. Je l'aime, mais d'un amour sage, un amour de routine. Myrna me donne l'impression d'être redevenu un petit garçon. Je me consume d'un feu exquis.

Mais où est Myrna ?

Date réelle : 30 octobre 1981.

J'ai rencontré le vieux Brackwell Lee, l'auteur de romans policiers, aujourd'hui. Comme la plupart des écrivains qui ne se sont pas mis au service de l'office de propagande gouvernementale, il est dans une situation financière difficile. Il survit grâce à son RMG, mais pour lui, c'est fini les incunables, les voitures de sport, le Western Reserve et les jeunes filles. Je lui ai payé trois tournées du tord-boyaux qu'ils servent maintenant chez Grover en guise de whisky et j'ai écouté les histoires drôles qu'il m'a racontées pour payer ses consommations. Mais j'ai également dû écouter le récit de ses malheurs.

Plus personne n'achète de romans ni même d'ouvrages longs de quelque genre que ce soit. Même si vous connaissez les techniques de lecture rapide et finissez un roman dans la journée, il vous faudra le reprendre depuis la première page la prochaine fois que vous vous y intéresserez. Écrire pour la télévision – exception faite des émissions de propagande – n'est pas une solution de remplacement. Les mêmes émissions éculées sont passées tous les jours et les téléspectateurs y prennent autant de plaisir qu'hier ou que l'année dernière. D'après mes aide-mémoire, j'ai vu le film hilarant sur les aviateurs (dans la série « Soap Opera Blues ») cinquante fois.

Quand le vieux Lee s'est mis à raconter comment les « jeunettes » l'avaient laissé tomber, il s'est presque littéralement mis à pleurer dans mon gilet. Je lui ai dit que ça ne le présentait pas sous un jour très avantageux, et les filles non plus. Mais s'il en souffrait, pourquoi ne détruisait-il pas les documents qui faisaient état de ces rebuffades ?

Il s'y refusait, sans pouvoir me donner une raison logique.

« Écoute, lui dis-je subitement sous le coup d'une inspiration éthylique. Pourquoi ne pas détruire tes documents et les remplacer par d'autres que tu inventerais de toutes pièces ? Racontant comment tu t'es envoyé telle ou telle charmante petite minette ? Avec tous les détails. Tu croiras être le plus grand séducteur de la Terre.

— Mais ce ne serait pas vrai ! dit-il

— C'est toi, un professionnel du mensonge, qui dis cela ? rétorquai-je. De toute façon, tu ne saurais pas que ce n'est pas vrai.

— Ouais, dit-il, mais si je me sens gonflé à bloc et que je me pointe ici en roulant des mécaniques pour lever une nana, je me prendrai une veste et je me retrouverai à mon point de départ.

— Tu n'as qu'à te recommander sévèrement dans ton aide-mémoire de ne les écouter que tard le soir, une heure avant que la Boule n'endorme tout le monde. Comme ça, tu ne seras jamais rappelé à la dure réalité. »

George Palmer entra dans le bar à ce moment-là. Je lui demandai comment marchaient les affaires.

« Je suis enfoncé jusqu'au cou dans des affaires de gosses qui n'arrivent pas à décrocher leur permis de conduire, dit-il. C'est vrai qu'on peut apprendre à n'importe qui à conduire en une journée mais tout est oublié le lendemain. En tout cas, c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et... Bref, vous m'avez compris. Les gosses ont besoin de bouger, alors ils conduisent, avec ou sans permis. Ce qui se traduit, comme vous avez dû le savoir mais avez inévitablement oublié, par une augmentation vertigineuse du nombre d'accidents de la route et de procès-verbaux.

— Sans blague ? dis-je.

— Comme je vous le dis. Il n'y en a pas trop le matin, puisque la plupart des gens ne se rendent pas à leur travail avant midi. De toute manière, le nouveau système de transports en commun devrait régler ce problème, quand il sera instauré, dans les années 84 ou 85.

— Quel nouveau système de transports en commun ? dis-je.

Ils en ont parlé dans les journaux, dit-il. J'ai relu ce matin certains numéros de la semaine dernière. La ville de Los Angeles est équipée d'un système pilote en ce moment et ça marche si bien qu'ils vont l'étendre à tous les comtés périphériques. À terme, toutes les villes grandes et moyennes du pays en bénéficieront. Personne n'aura besoin de faire plus de cinq cents mètres à pied pour trouver un arrêt d'autobus(29). Ça va réduire de moitié la pollution atmosphérique, et la circulation automobile des deux tiers. Bien entendu, ce sera obligatoire ; il faudra prouver qu'on a une raison valable pour se déplacer en voiture. Et je n'ose pas penser au cirque que ça va être, ça aussi – la paperasse, l'engorgement des tribunaux, etc. Mais avec la façon dont le gouvernement a réprimé l'émeute de Los Angeles, le reste du pays devrait filer doux.

— De quelle manière le reste du pays saurait-il comment le gouvernement l'a réprimée si personne ne le leur dit ? demandai-je.

— On le leur dira ; tous les jours, rétorqua-t-il.

— Dans quelque temps, les chaînes de télé n'auront pas assez de toute la journée pour nous raconter tout ce que nous devons savoir, dis-je. Et même si ça leur suffisait, il nous faudrait passer la journée devant le poste. Ce qui nous empêcherait de travailler.

— Chacun devra se spécialiser dans un domaine précis de l'information, dit-il. Il lui faudra simplement regarder les nouvelles qui le concernent et ne prêter aucune attention au reste.

— Et comment s'y prendront-ils, puisqu'ils ne sauront pas ce qui les concerne avant d'avoir passé en revue l'ensemble des informations ? dis-je. Jour après jour.

— Je vous paie un coup à boire, dit-il. L'alcool a un gros avantage. Il fait oublier ce qu'on a peur de ne pas oublier. »

8

Date réelle : fin 1982.

Date subjective : fin 1974.

Elle est entrée dans mon bureau et j'ai su tout de suite qu'elle allait être plus qu'une simple cliente. J'avais souffert toute la journée du « syndrome du miroir », mais il a suffi de la voir pour restaurer mon équilibre.

J'oubliai le visage de trente-sept ans que mon cerveau de vingt-neuf ans avait vu ce matin-là dans la glace de la salle de bain. C'est une femme très belle, âgée seulement de vingt-sept ans. Au début, j'ai eu du mal à prêter attention à ce qu'elle me racontait ; tout ce que je voulais faire, c'était la regarder. J'ai fini par comprendre qu'elle voulait que je sorte son mari de prison où il était incarcéré pour meurtre. Apparemment, il y était depuis 1976 (temps réel). Elle voulait que je demande une révision du procès en plaidant la réhabilitation par régression – une procédure récemment admise par les tribunaux.

J'étais censé être au courant, mais je dus jeter un coup d'œil rapide à mon résumé avant de pouvoir me prononcer sur ses chances de succès. Sous l'entrée RPR figurait une définition du terme ainsi qu'une note indiquant que plusieurs personnes avaient été libérées après l'avoir invoquée. L'idée de base qui sous-tend la RPR est qu'un criminel, s'il a perdu tout souvenir de son crime, n'est pas le même qu'avant de devenir un criminel. Il a régressé vers l'innocence, pour ainsi dire. Bien entendu, la RPR ne s'applique pas aux criminels endurcis ni aux personnes ayant prémédité leur forfait longtemps à l'avance.

Je lui demandai pourquoi elle voulait aider un homme qui avait tué sa maîtresse dans une crise de fureur lorsqu'il l'avait trouvée en train de le tromper.

« Je l'aime », dit-elle.

Et je t'aime, pensai-je.

Elle me donna des documents qu'elle tira du gros mémo-sac qu'elle portait. Je les feuilletai rapidement et dis :

« Mais vous avez divorcé en 1977 ? »

— Oui. En réalité c'est mon ex-mari, mais je le considère maintenant comme mon mari. »

Inutile de lui demander pourquoi.

« Je vais étudier le dossier, dis-je. Faites-vous un aide-mémoire pour penser à venir me voir demain. En attendant, que diriez-vous de prendre un verre au Grover, histoire de mettre au point notre stratégie ?

C'est ainsi que tout a commencé, ou plutôt recommencé.

Ce ne fut qu'une semaine plus tard, en consultant de vieilles archives, que je découvris qu'il y avait eu une première fois. Cela ne changea rien, je l'aime. J'aime aussi Carole, ou plutôt *une* Carole. Celle qui m'a épousé il y a six ans – il y a six ans dans ma mémoire, s'entend.

Mais il y a une autre Carole, celle qui existe aujourd'hui, la pauvre malheureuse qui ne peut pas sortir avant que je ne rentre. Et je ne peux rentrer que tard le soir étant donné que je ne deviens jamais opérationnel, professionnellement parlant, avant midi. Il est vrai que je pourrais rentrer plus tôt s'il n'y avait pas Myrna. J'essaie. Mais c'est plus fort que moi. Il faut que je voie Myrna.

Je me dis que je suis un salaud, ce qui est vrai, parce que Carole et les enfants ont terriblement besoin de moi. Tom a dix ans et se comporte comme s'il avait deux ans. Mike est un garçon de quatre ans dans un corps de douze ans. Tous les jours je retrouve le foutoir en quittant Myrna, d'après mes notes, et chaque jour qui passe doit être comme aujourd'hui.

Le fait que j'aie mauvaise conscience n'y change strictement rien. Je deviens furieux ; j'essaie de refouler ma colère, qui est née de mon désespoir et de mon impuissance et de ma mauvaise conscience. Mais elle finit par déborder, et alors le foutoir se transforme en enfer.

Je me dis que Carole et les gosses ont besoin d'un roc où s'appuyer, d'un père calme, rassurant, et avant tout, d'un père qui les aime. Un père qui puisse faire face aux mille et un problèmes ennuyeux ou exaspérants qui minent la vie familiale de tous les foyers de ce monde à la mémoire en peau de chagrin. En somme, un héros. Parce que les vrais héros, les vraies héroïnes, sont ceux qui luttent héroïquement contre les problèmes de la vie quotidienne, encore que ceux-ci aient été multipliés dans des proportions incalculables. Le héros, ce n'est pas le type qui tue un dragon une fois dans sa vie et prend sa retraite. C'est le gars qui tue les cafards et les rats tous les jours, jour après jour, et ne se repose pas sur ses lauriers avant d'être un vieillard – et encore.

Qu'est-ce que je raconte ? Peut-être pourrais-je régler ces problèmes s'il n'y avait pas cette perte de mémoire. Je n'arrive pas à m'adapter à la situation parce que je n'arrive pas à m'y habituer. Tout mon être, mon corps et mon esprit, doit recevoir la même décharge de courant haute tension tous les matins.

Les compagnies d'assurances ont dénoncé tous les contrats concernant les enfants de moins de douze ans. Le gouvernement a envisagé un moment de les reprendre à son compte, mais a fini par y renoncer. En revanche, il paiera les enterrements, puisque c'est une formalité indispensable. Je ne crois pas que beaucoup d'enfants soient « accidentellement » tués à cause des primes d'assurance. La plupart des décès sont manifestement imputables à la

négligence, ou à des parents qui perdent la boule.

Je m'éloigne de Myrna – ou en tout cas j'essaie, parce que je veux oublier mon sentiment de culpabilité. Je l'aime, mais si je ne la voyais pas demain, je l'oublierais. Mais je la verrai demain. Mes aide-mémoire y veilleront. Et tous les jours pour moi, c'est le coup de foudre. C'est une impression délicieuse, et j'aimerais que ça dure éternellement.

Si seulement j'avais le courage de détruire toute allusion à son existence dans mes notes de ce soir. Mais je ne pourrai pas le faire. L'idée que je puisse la perdre m'affole littéralement.

9

Date réelle : milieu de 1984.

Date subjective : milieu de 1968.

Je fus étonné de me réveiller si tôt.

Hier, Carole et moi nous étions mariés à midi. Nous étions arrivés en voiture jusqu'à cet hôtel chic sur le lac Geneva (Wisconsin). Là, nous avons passé le plus clair de notre temps au lit, naturellement, avec une petite pause pour un dîner au Champagne. On s'est finalement endormis vers quatre heures du matin. C'est pourquoi je ne m'attendais pas à me réveiller à l'aube. Je tendis le bras pour toucher Carole, en me demandant si elle aurait trop sommeil. Mais elle n'était pas là.

Elle est dans la salle de bain, pensai-je. Je vais attendre son retour.

Tout à coup, je me redressai sur mon séant, mon cœur battant comme s'il avait brusquement découvert qu'il était vivant. Les bords de la chambre devinrent flous, et puis le flou sembla me submerger.

La lumière de l'aube était filtrée par les stores, mais j'avais vu que le mobilier m'était inconnu. Je n'avais jamais mis les pieds dans cette pièce auparavant.

Je sautai du lit et ne remarquai évidemment pas le mot coincé dans mon étui à lunettes. Comment l'aurais-je remarqué ? Je ne portais pas de lunettes à l'époque.

Tout en criant « Carole ! », je parcourus en courant un long couloir qui m'était totalement inconnu, passai devant la porte de la salle de bain, qui était ouverte, et fis irruption dans la chambre du fond. Là, je m'arrêtai. C'était une chambre de gosses : des lits superposés, des fanions, des slogans, des photos de deux petits garçons, des posters et des portraits de gens que je n'avais jamais vus, à l'exception d'une affiche de Laurel et Hardy, des livres de science-fiction, des romans de Tolkien et des Tarzan, des livres de classe, et

un grand appareil mural assez plat. Je n'aurais jamais deviné qu'il s'agissait d'un téléviseur s'il n'y avait eu les boutons de commande caractéristiques.

Les lits n'avaient pas été défaites. Les premiers rayons du soleil tombaient sur une épaisse couche de poussière qui recouvrait la table.

Je parcourus le couloir en sens inverse, jetai derechef un coup d'œil dans la salle de bain, bien que la sachant vide, vis du linge sale entassé dans un coin, et regagnai en courant la chambre à coucher. Comme les stores vénitiens ne laissaient pas entrer assez de lumière, je cherchai un interrupteur sur le mur. Il n'y en avait pas. Néanmoins, à la place qu'il aurait dû occuper, il y avait un petit disque en laiton. Je le touchai du bout des doigts, et le plafonnier s'alluma.

Le côté du lit où aurait dû se trouver Carole n'avait pas été occupé de la nuit.

La glace suspendue au-dessus de la commode me captura, m'attira et me retint. Qui était ce vieillard hébété qui observait le jeune homme de vingt-trois ans que j'étais ? J'avais les cheveux gris, de grosses poches sous les yeux, des traits empâtés et flasques, et une longue cicatrice sur la joue droite.

Au bout d'un moment, encore sous l'effet du choc, je pris un livre sur la commode et le regardai. À cette faible distance, je pouvais à peine distinguer le titre, et lorsque je l'ouvris, les caractères m'apparurent flous.

Je posai le livre – *Mille et une réparations à faire vous-même* – et me mis en devoir de fouiller la maison de fond en comble. À plusieurs reprises, je gémis : « Carole, Carole ». Ne trouvant personne, je sortis et me rendis jusqu'à la maison voisine où je frappai à coups redoublés sur la porte d'entrée. Personne ne répondit. Aucune lumière ne s'alluma à l'intérieur.

Je courus vers la maison suivante et tentai de réveiller ses occupants. Mais elle était vide.

Une femme me cria quelque chose depuis la maison d'en face. Je courus vers elle en bégayant des paroles incohérentes. Elle avait dans les cinquante ans et semblait aussi hystérique que moi. Au bout d'un moment, un homme de son âge apparut derrière elle. Ni l'un ni l'autre ne m'écoutèrent ; ils n'arrêtaient pas de me poser des questions, les mêmes questions que je leur posais. Puis je vis une voiture de police noire et blanche d'un modèle qui m'était inconnu déboucher dans la rue cent mètres plus loin. Je courus à sa rencontre puis m'arrêtai. La voiture était incroyablement silencieuse et malgré ma panique, je devinai qu'elle marchait à l'électricité. Les deux flics portaient de drôles d'uniformes, gris anthracite avec des casques blancs surmontés de panaches rouges. Leurs insignes en aluminium avaient la forme d'un aigle aux ailes déployées.

Je découvris par la suite que toute la police du territoire avait été placée sous contrôle fédéral. Ces deux-là faisaient partie d'une équipe de nuit, et avaient donc eu le temps de se réorienter. L'un d'entre eux était néanmoins dans un tel état de nerfs que l'autre lui dit de remonter en voiture histoire de se reprendre en main.

Après nous avoir calmés, il nous demanda pourquoi nous n'avions pas écouté nos enregistrements.

« Quels enregistrements ? demandèrent l'homme et la femme.

— Où est votre chambre à coucher ? » leur demanda le policier.

Ils le précédèrent jusque dans leur chambre, et il alluma un appareil posé sur la table de chevet.

« Bonjour », dit une voix. Je reconnus celle du mari. « Ne vous affolez pas. Restez au lit et écoutez-moi jusqu'au bout. »

Suivit un résumé – qui d'ailleurs n'avait rien de bref – des principaux événements depuis le premier jour de perte de mémoire. À la fin, il renvoyait le couple à un carnet qui leur indiquerait les choses personnelles qu'ils devaient savoir, comme par exemple où ils travaillaient, comment se rendre à leur travail, où se trouvaient les centres de distribution du secteur, comment utiliser leurs cartes d'identité, *et cætera*.

« L'appareil est préréglé pour se mettre en marche à six heures trente, dit le policier. Mais vous vous êtes réveillés avant. Ça arrive souvent. »

Je retournai à contrecœur à la maison que j'avais fuie. C'était la mienne, mais je m'y sentais un étranger. J'écoutai deux fois mes propres enregistrements. Puis je chaussai mes lunettes et me mis en devoir de reconstituer le puzzle de ma vie.

Reprise quotidienne du « Récit d'un jeune homme vieux en perdition dans les mers du temps ».

Je ne suis allé nulle part aujourd'hui. À quoi bon ? Je n'avais pas de travail. Qui voudrait consulter un avocat qui n'a pas encore fini ses études de droit ? J'appris, en revanche, que j'avais posé ma candidature pour entrer dans la police. La police voyait ses effectifs gonfler à toute vitesse, mais en même temps ceux-ci se renouvelaient à un rythme élevé. Mes aide-mémoire m'informaient que j'avais rendez-vous le lendemain à la mairie pour une entrevue.

Si je me sens demain comme je me sens aujourd'hui, ce qui est probable, je n'aurai sans doute pas le courage d'y aller. Ma douleur est telle que je reste prostré, en me levant de temps en temps pour tourner en rond, comme une panthère malade dans une cage assemblée par le temps.

Même les tranquillisants sont impuissants contre mon chagrin.

J'ai perdu ma femme le lendemain de notre mariage. Et j'aime passionnément Carole. Nous allions vivre une vie longue et heureuse et allions avoir deux enfants. Nous les élèverions dans une maison pleine d'amour.

Mais les aide-mémoire disent que l'aîné des deux garçons s'est enfui de la maison et s'est fait écraser par une voiture et que Carole, dans une crise de désespoir, a tué le cadet avant de se suicider.

Ils sont enterrés au cimetière de Springdale.

Je ne peux pas ressentir de chagrin rétroactif pour ces deux étrangers que sont pour moi Mike et Tom.

Mais Carole, ma radieuse Carole, vit dans mon esprit.

Oh ! Dieu, pourquoi est-ce que je n'efface pas simplement tous mes enregistrements ? Comme ça je n'éprouverais aucun remords pour tout ce que j'ai fait ou n'ai pas eu le courage de faire. Je ne saurais pas quel salaud j'ai été.

Pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? Prendre le passé et me dépouiller de ses chagrins et de sa mauvaise conscience comme un serpent se dépouille de sa peau. Ou comme le législateur annule de vieilles lois. Enfoncez un bouton, remplissez la corbeille à papiers, et vous revoilà purifié, innocent comme l'enfant qui vient de naître. Logiquement, ce serait la chose à faire. Et je suis avocat. La logique, ça me connaît.

Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?

Mais je ne peux pas. Peut-être que j'aime souffrir. J'ai pris plaisir à infliger des souffrances, et si j'ai bien compris, ceux qui aiment infliger désirent inconsciemment qu'on leur inflige.

Non, ça ne peut pas être ça. En tout cas, il n'y a pas que ça. La raison principale qui m'empêche de détruire mes archives, c'est que je ne veux pas perdre mon identité. Une partie essentielle de moi, de ce moi unique, ne réside pas dans les neurones de mon cerveau, ce qui serait sa place logique, mais dans un appareil électromécanique ou dans des tracés au plomb ou à l'encre sur du papier. Les protéines, la chair dont je suis redevable ne peut s'accrocher à *moi*.

Je m'étirole, je diminue, comme la sorcière de la fable sur qui Dorothy versait de l'eau. Je vais devenir une mare, une voix chevrotante et plaintive, et puis... plus rien.

Dieu, n'ai-je pas assez souffert ?

J'ai dit que j'étais redevable de la chair et je ne suis plus digne de Votre sollicitude. Pourquoi dois-je me battre tous les jours pour ne pas devenir une brute épaisse, une chose sans passé ? Pourquoi ne pas abandonner la lutte ? Appuyer sur le bouton, remplir la corbeille à papiers, décharger mon chagrin en une orgie de bandes démagnétisées et de papier froissé ?

À chaque jour suffit sa peine.

Seigneur, je commence seulement à comprendre ce que cela veut dire.

10

Je vais épouser Carole dans trois jours. Non, je l'aurais épousée. Non, je l'ai épousée.

Je me souviens avoir lu une série de bandes dessinées de Krazy Kat quand j'avais vingt et un ans. Une des histoires était intitulée : *Le coma règne*. Dans

le comté de Coconing, toute activité était au point mort, la région tout entière se trouvait dans un état comateux. Ni Krazy Kat, ni Ignatz la souris, ni Pupp le gendarme, ni personne n'avait le courage de faire quoi que ce fut. Ignatz la souris avait même la flemme de jeter son morceau de brique. Curieux, la façon dont c'est resté gravé dans ma mémoire. Curieux de penser que sous peu, ça en sera irrémédiablement effacé.

Le coma règne aujourd'hui sur le monde. Exception faite du projet Toro, d'après la télé. Et il a du retard. Mais la terre, cette souris Ignatz, ne se laissera pas aller à oublier qu'il lui faut envoyer sa brique – l'astéroïde. Mais là où Ignatz exprimait son amour, d'une façon bizarre et perversie, en écrasant sa brique sur la tête de Krazy Kat, le, monde exprime sa haine et son désespoir en jetant Toro sur la Boule.

J'ai tout de même réussi à me rendre en ville aujourd'hui pour mon entrevue. Je l'ai fait uniquement pour ne pas devenir fou de chagrin. Je suis arrivé en retard, mais le commissaire Moberly n'a pas semblé s'en offusquer outre mesure. C'était presque systématique chez tout le monde, me dit-il. Une des raisons de mon retard fut que je m'étais perdu. Ce quartier résidentiel n'était, en 1968, qu'un bois à la sortie de la ville. Je n'ai pas de voiture, et cette maison est au cœur du lotissement, qui est parcouru de nombreuses avenues sinueuses. J'ai bien un plan du quartier, mais je l'avais oublié. J'ai marché en direction de l'est et suis finalement tombé sur une artère à grande circulation. C'était la Nationale 98, que j'ai parcourue maintes fois depuis mon enfance. Mais la route proprement dite, et les maisons qui la bordaient, n'avaient rien de familier. L'aérodrome privé qui aurait dû s'étendre de l'autre côté de la route avait disparu, remplacé par des hangars et des usines.

Un gros panneau placé près d'un banc abrité me dit d'attendre là pour l'autobus du RTCO. Il passait toutes les dix minutes, d'après le panneau.

Je l'attendis une heure. Lorsqu'il arriva, l'autobus s'avéra ne pas être le véhicule entièrement automatisé promis par la pancarte. Il transportait un machiniste qui semblait manquer de sommeil et dix passagers plutôt nerveux. Le machiniste ne m'ayant pas réclamé d'argent, je ne lui en proposai point. Je m'assis et l'observai, tout en jetant de temps en temps un coup d'œil par la fenêtre. Il n'avait pas de volant. Quand il voulait que l'autobus ralentisse ou s'arrête, il poussait un levier vers l'avant. Pour accélérer, il le tirait vers lui. Apparemment, l'autobus suivait un rail unique en aluminium qui courait au milieu de la partie droite de la chaussée. Mes archives m'informèrent plus tard que le pilote automatique et l'appareil commandant l'ouverture des portes n'avaient jamais été livrés et ne le seraient probablement pas d'ici plusieurs années – s'ils l'étaient jamais. Le grand projet d'automatiser tout ce qui pouvait l'être avait échoué. Il n'y a plus assez de gens pour fournir les connaissances, ni la main-d'œuvre. En fait, tout fout le camp.

Le commissaire de police, Adam Moberly, a cinquante ans et en paraît soixante-cinq. Nous avons parlé pendant une quinzaine de minutes, après quoi il m'a fait passer une rapide visite médicale suivie d'un bref test

d'intelligence. Trois heures après être entré au commissariat, je prêtai serment. Il me proposa de partager la chambre de deux autres agents, dont l'un était un vieux de la vieille de soixante ans, dans l'hôtel qui faisait face au commissariat, de l'autre côté de la rue. La présence de mes deux collègues m'aiderait à surmonter plus vite mon dépaysement matinal. Qui plus est, les policiers habitant les quartiers centraux de la ville bénéficiaient d'un traitement de faveur, notamment en ce qui concernait les tickets de rationnement.

Je refusai de déménager. Je ne pouvais prétendre que ma maison constituait pour moi un foyer, mais j'ai le sentiment qu'elle me rattache à mon passé, je veux dire à mon avenir, non, je veux dire à mon passé. La quitter équivaldrait pour moi à me couper d'une nouvelle partie de moi-même.

Date réelle : fin 1984.

Date subjective : début 1967.

Ma mère est morte aujourd'hui. Pour moi, en tout cas. Les jours à venir vont être pleins d'angoisse et de chagrin. Elle a mis longtemps à mourir. Elle a découvert qu'elle avait le cancer quinze jours après la mort de mon père. J'entame donc un voyage à rebours dans la douleur causée par la mort de ma mère, puis dans celle causée par la mort de mon père, qui lui aussi s'est éteint des suites d'une longue maladie.

Dieu merci, je n'aurai pas à en souffrir chaque jour. Un tiers seulement. Et je n'enregistrerai plus un mot concernant leurs maladies.

Mais comment ne rien enregistrer à moins d'enregistrer une recommandation dans ce sens ?

J'ai découvert en consultant mes archives comment j'ai fait l'acquisition de cette cicatrice qui me barre la joue. L'ex-mari de Myrna a réussi à me taillader le visage avant que je ne l'assomme avec un gros cendrier. Cette fois, il a été interné dans un établissement psychiatrique pénitentiaire où il est mort quelques mois plus tard dans un incendie qui n'a épargné aucun prisonnier. Je serais bien en peine de dire ce qu'est devenue Myrna après cela. De toute évidence, j'ai décidé de n'en garder aucune trace.

Je suis crevé ce soir, et d'après mes archives, c'est tous les soirs la même chose. Ça n'a rien d'étonnant, si toutes les journées sont comme celles-ci : meurtres, suicides, accidents et crises de folie. Des bébés de quatorze ans abandonnés. Et une police composée à 90 % de recrues inexpérimentées. Les victimes sont emmenées dans des hôpitaux où, s'ils ont de la chance, ils tombent sur des infirmières ayant un début de formation professionnelle, et sur des médecins ayant repris du service bien qu'ils aient passé l'âge de la retraite.

Il a beau n'être que vingt et une heures, je vais bientôt me coucher. Je suis tellement fatigué que même Jane Mansfield ne pourrait me tenir éveillé. Et je frémis en pensant à ce que sera la journée de demain. Outre les raisons

habituelles que j'ai de la haïr, j'en ai une qui m'est particulièrement insupportable. Demain, ma mémoire aura dépassé le jour où j'ai rencontré Carole. Il ne me restera plus aucun souvenir d'elle.

Pourquoi pleurer, puisque je vais être libéré d'un immense chagrin ?

11

Date réelle : 1986.

Date subjective : 1962.

Je suis fou de Jane, et j'ai le moral à zéro parce que je n'arrive pas à la trouver. D'après mes archives, elle est partie au Canada en 1965. Pourquoi ? Ça n'a tout de même pas été un feu de paille ? notre amour allait durer toujours. Ses parents ont dû déménager au Canada. Et nous voilà tous deux en 1962, ou c'est tout comme. Au milieu de 1962, en tout cas. Des véhicules amphibies du temps. Pense-t-elle à moi en ce moment ? Est-elle incapable de penser à moi ou à quoi que ce soit d'autre parce qu'elle est morte ou folle ? Demain, je vais déclencher le processus administratif habituel. Le gouvernement canadien devrait pouvoir la trouver grâce au Système de Recherche International par ordinateur Multiplex, si j'en crois mes archives. En attendant, je me consume d'amour pour elle, encore que ce soit lentement. Je suis si fatigué.

Même Marilyn Monroe ne tirerait rien de moi ce soir. Mais Jane. Ouais. Jane. Je la vois, dans toute la fraîcheur de ses dix-sept ans, mince mais avec une poitrine déjà bien formée, avec une peau crémeuse et un front large et d'immenses yeux bleus et une chevelure noire et soyeuse et les lèvres les plus embrassables que j'aie jamais vues. Et une sensualité à vous rendre dingue. Waouh ! Et le pauvre vieux Waouh d'aller sagement se coucher.

6 février 1987.

Pendant que je regardais la télé ce matin pour m'orienter, un flash d'information a interrompu le programme. Le Président des États-Unis était mort d'une crise cardiaque quelques minutes auparavant.

« Nom d'un chien ! m'écriai-je. Le vieil Eisenhower est mort ! »

Mais le type qu'on nous montra n'avait assurément rien à voir avec Eisenhower. Quant à son nom, je ne l'avais jamais entendu prononcer, naturellement.

Je ne peux pas regretter un type que je n'ai jamais connu. Mais je me suis surpris à penser à lui. Était-il aussi désorienté que moi tous les

matins ? Imaginez un type qui se réveille en pensant qu'il est sénateur à Washington et découvre qu'il est Président des États-Unis ! Au moins il sait à peu près comment gouverner un pays. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que son vieux palpitant ait fini par céder. La télé dit que nous avons eu cinq Présidents, pour la plupart des types d'un âge vraiment vénérable, dans les sept dernières années. Il y en a un qui a été victime d'un attentat. Un qui s'est jeté d'une fenêtre de la Maison Blanche et qui a atterri sur la tête ; un qui est devenu fou et qui a presque déclenché une guerre, comme si nous n'avions pas déjà suffisamment de raisons de nous lamenter.

Même après ma séance de réorientation, je ne pigeais pas trop bien. Je dois être trop obtus pour enregistrer quoi que ce soit.

Un policier a téléphoné pour me dire que je ferais mieux de ramener ma fraise au poste pour prendre mon boulot. Je lui ai dit que je n'avais pas le cœur à travailler, et que d'ailleurs, ça ne me disait rien du tout d'être un flic. Il m'a dit que si je ne me pointais pas, je serais passible de prison. Alors je me suis pointé...

Date réelle : 1988.

Date subjective : 1956.

Me voilà à onze ans, bientôt à dix. Dans un sens, s'entend. Parce que dans l'autre, me voilà à quarante-trois ans, et bientôt à soixante. En tout cas, c'est l'impression que ça me fait quand je me vois dans la glace. Soixante ans.

Cet endroit ressemble en tous points à une prison, sauf que certains d'entre nous sont traités comme des Kapos. D'après le tableau de répartition des tâches, je quitte l'établissement par le grand portail métallique tous les jours à midi avec une équipe de démolition. On a rasé cinq maisons en partie brûlées aujourd'hui. Le chef d'équipe, le vieux Rogers, dit que c'est rien que du travail de WPA, et je le crois sur parole. En tout cas, un des types avec lequel je travaillais avait une tête qui me paraissait de plus en plus familière. Tout à coup, j'ai cru que j'allais tomber dans les pommes. J'ai posé ma masse de démolition, je me suis approché de lui, et je lui ai dit :

« Tu ne t'appellerais pas Stinky Davis, par hasard ? »

Il a eu un drôle d'air, et puis il a dit : « Nom de Dieu ! Mais c'est Gabby ! Gabby Franham ! »

J'aimais pas trop qu'il jure par le nom du Seigneur, mais je pense qu'étant donné les circonstances, c'était excusable.

Avec le moral que j'avais, rien ne m'aurait paru bon, mais les sandwiches qu'on a eu pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner avaient comme un goût d'huile. D'huile moteur, je veux dire. Le chef, qui doit avoir quatre-vingts ans bien sonnés, dit que d'après ses archives, ils sont fabriqués à partir d'un dérivé du pétrole. Le pétrole est transformé pour donner une sorte de protéine, et on y ajoute du parfum de synthèse et des trucs comme ça. Des fuelburgers, ils les appellent.

Ce soir, avant l'extinction des feux, on a vu le Président à la télé. Il a dit que dans un mois, le projet Toro serait achevé. D'une façon ou d'une autre. Et toute cette perte de mémoire devrait cesser. J'ai beau avoir eu mon briefing ce matin, j'ai du mal à m'y faire. L'homme sur la Lune, des sondes sur Vénus et sur Mars, tout ça depuis que j'ai eu onze ans. Et la Boule Noire, la chose venue de l'espace. Et voilà maintenant qu'on joue au billard avec des astéroïdes. Vous parlez d'un roman de science-fiction !

12

4 septembre 1988.

Aujourd'hui, c'est le grand jour. En fait, le grand choc aura lieu demain, à une heure moins dix du matin... Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est aujourd'hui. Toro, lancé à 22 000 km/h, va heurter la Boule de plein fouet. Peut-être.

Et me revoilà, Mark Franham, en train d'enregistrer pour le cas où la Boule ferait effectivement un écart et que je doive dépendre de mes archives. Il est dix-neuf heures, et après ce dîner de fuelburgers, de soupe de patates et de carottes en boîte, on s'est rassemblés à cinquante devant le poste n° 8. Il y a deux scientifiques en train de discuter et d'échanger des théories sur la nature exacte de la Boule et les raisons pour lesquelles elle nous a volé notre mémoire. Le vieux docteur Charles Presley – un parent d'Elvis ? – pense que la Boule est une sorte de vaisseau inhabité de reconnaissance. Quand elle tombe sur une planète habitée par une espèce intelligente, elle prélève des échantillons. Des échantillons d'esprit, s'entend. Elle décortique l'esprit des gens couche par couche, parce qu'elle n'est pas capable de faire autrement. Mais elle peut le faire à des milliards d'individus. C'est comme si elle lisait nos pensées mais les détruisait au fur et à mesure. Presley dit que c'est comme une sorte de loi de Heisenberg appliquée à l'esprit. La Boule ne peut pas observer nos souvenirs de près sans les bouleverser.

Cette Boule, dit Presley, prend nos souvenirs et les stocke. Et quand elle en aura fini avec nous, quand elle nous aura vidés de notre substance, elle se mettra en quête d'une autre planète dans quelque lointain système solaire. Un jour, elle regagnera sa planète d'origine, et des savants y étudieront les prélèvements de nos cerveaux.

L'autre scientifique, le docteur Marbles, a demandé pourquoi une espèce assez évoluée pour avoir les moyens de faire une chose pareille se montrerait aussi insensible aux malheurs d'autrui. À coup sûr, les Ex-T doivent savoir le tort énorme qu'ils nous font. N'auraient-ils pas un sens moral trop élevé pour

nous infliger une chose pareille ?

Le docteur Presley dit qu'ils sont tellement supérieurs à nous qu'ils nous considèrent peut-être, comme des animaux. Le docteur Marbles dit que c'est possible. Mais il est également possible que ceux qui ont mis au point la Boule aient des cerveaux différents du nôtre. Utilisé sur eux, leur espèce de rayon mémophage n'aurait aucun effet nocif sur la mémoire. Mais nous sommes différents. Évidemment, ça, les Ex-T ne le savent pas. Pas encore, en tout cas. Une fois que la Boule sera rentrée au bercail et que les Ex-T liront nos pensées, ils seront horrifiés en s'apercevant de ce qu'ils nous ont fait. Mais il sera trop tard.

Presley et Marbles se sont lancés dans une discussion sur la manière dont les Ex-T pourraient interpréter leurs enregistrements. Comment pourraient-ils traduire nos langues s'il leur manque les références – je veux dire les référents – nécessaires ? Comment vont-ils décoder *chaise* et *archives* et *rock and roll* et *beurk*, etc., sans personne sous la main pour leur expliquer ce que ça veut dire ? Marbles dit qu'ils n'auraient pas seulement des mots à leur disposition, mais aussi des images mentales. Et ainsi de suite. Parmi les trucs qu'ils ont dit, il y en a que je n'ai pas compris du tout.

Il y a une chose que je sais, en tout cas, et je suis sûr que ces grosses têtes la savent aussi. Mais ils n'ont pas le droit de la dire à la télé parce que ça nous enfoncerait encore plus dans notre cafard et dans notre sentiment d'impuissance. Qu'est-ce qui nous prouve qu'en ce moment même les ordinateurs de la Boule ne sont pas en train de traduire nos langues, de lire nos pensées au fur et à mesure qu'ils les enregistrent ? Dans ce cas, ils sauraient tout du projet Toro. Ils seraient avertis de l'arrivée de l'astéroïde, et se tiendraient prêts à le détruire s'ils ont des armes suffisamment puissantes pour ça, ou à changer simplement la Boule d'orbite. Je ne vais pas parler de ça aux copains. Ils sont déjà bien assez déprimés.

Il est dix heures, à présent. D'après le règlement affiché un peu partout, c'est l'heure d'aller se coucher. Mais personne n'y va. Pas ce soir. On ne dort pas quand la fin du monde est peut-être proche.

Je voudrais être avec papa et maman. J'ai pleuré ce matin quand j'ai découvert qu'ils n'étaient pas dans cette thurne, et j'ai demandé au chef où ils étaient. Il m'a dit qu'ils travaillaient dans une ville pas très loin et qu'ils me rendraient visite bientôt. Je crois qu'il m'a menti.

Stinky m'a vu pleurer, mais il n'a rien dit. De quel droit se moquerait-il de moi, d'ailleurs ? Je parie que lui aussi a versé quelques larmes en cachette ce matin.

Minuit. Moins d'une heure à tirer. Et puis ce sera le grand patatras ! Ou bien, j'ose à peine y penser, le grand raplapla. On ne pourra pas le voir directement parce que le ciel est couvert sur la plus grande partie de l'Amérique du Nord. Mais ils ont prévu un système pour le transmettre à la télé. S'il y a un éclair aveuglant au moment de l'impact, s'entend.

Et s'il ne se passe rien ? Alors on ressemblera bientôt à ces jeunes entre

quinze et vingt ans qu'ils tiennent bouclés dans le grand bâtiment de l'angle nord-ouest. Ils ne savent rien d'autre que areu areu ou maman, bavent partout et font dans leurs couches. S'ils portent des couches, parce que le vieux Rogers a entendu dire que de nos jours, bien sûr, ils ne portent plus rien. Les infirmières les visitent une fois par jour et les passent au jet, en même temps que les locaux. Elles n'ont pas le temps de les changer et de laver les couches et de faire prendre des bains individuels. Ça leur donne déjà assez de travail de les nourrir à la petite cuillère.

Encore trois heures et demie, et je serai exactement comme eux. À moins que d'ici là je ne perde la boule et qu'ils ne m'enferment dans le bâtiment que le vieux Rogers appelle l'« usine à puzzles. » Là-bas, ils sont tous complètement cinglés, d'après lui, et même si la mémorragie cesse cette nuit, ils ne redeviendront jamais normaux. Le vieux Rogers dit que d'après les archives, il y a cinquante millions d'habitants en moins aux États-Unis par rapport à 1980. Et il dit que c'est tant mieux, parce qu'on a déjà un mal fou à nourrir ceux qui restent. Allez Toro ! T'es notre dernière chance ! Si Toro rate son coup, je me suicide ! Parole ! Je ne veux pas devenir débile. De toute manière, d'ici que j'en devienne un il n'y aura plus de quoi nourrir ceux qui auront encore toute leur tête. Je mourrai de faim avant. Autant en finir tout de suite. Dieu me pardonnera.

Dieu, vous savez que je veux être pasteur et aider les gens quand je serai grand. J'épouserai une femme généreuse et bonne et on aura des enfants qui seront élevés dans le respect de Dieu et de l'homme. Et nous vous remercierons tous les jours pour les bonnes choses de la vie et nous combattons les mauvaises.

De l'amour, voilà ce que j'éprouve, Seigneur. De l'amour pour Vous et pour Votre peuple. Alors ne m'obligez pas à Vous détester. Guidez Toro jusqu'à la Boule, pour qu'on puisse repartir sur des bases nouvelles.

Je voudrais tellement que papa et maman soient là.

0 h 30. Dans vingt minutes, on sera fixés.

La télé dit que les bombes H sont toujours en train d'exploser tout autour de la Boule.

La télé dit que les gens de la côte est sont en train de s'endormir. Les rayons, si c'est ça qu'utilise la Boule, ne sont pas affectés par les radiations. Mais ça ne veut pas forcément dire que ses détecteurs ne le sont pas. Je prie pour qu'ils soient rendus aveugles.

Encore dix minutes. Toro a encore trente-cinq mille kilomètres à parcourir. Notre système de détection ne peut pas nous dire si la Boule a changé ou non de trajectoire. J'espère que non ! J'espère que non ! Si elle en a changé, nous sommes cuits ! Foutus ! Finis ! Exterminés !

Encore cinq minutes. Plus que 20 000 kilomètres à parcourir.

J'imagine la Boule, avec cinq cents mètres de diamètre, fonçant à l'aveuglette sur son orbite, du moins je l'espère, pendant que les bombes, les dernières des cinq mille bombes, éclatent autour d'elle, et que Toro, avec ses

2 400 mètres de long et ses 1 600 mètres de large, ses millions de tonnes de roc et de minerai de nickel, fonce vers son rendez-vous avec la Boule.

Si rendez-vous il y a.

Mais l'espace, c'est grand, et même la Boule et Toro sont petits comparés à tout ce vide. Et si les savants et les mathématiciens avaient fait une erreur dans leurs calculs ? Et si les réacteurs de Toro ne fonctionnent pas comme ils devraient et que Toro passe à côté de la Boule ? Il doit rencontrer la Boule exactement au moment et à l'endroit prévus. Il le *faut* !

Si seulement les radars et les lasers pouvaient voir ce qui se passe. Mais peut-être que c'est mieux comme ça. Si nous apprenions que la Boule avait changé de trajectoire... Mais comme ça, nous gardons espoir.

Si Toro rate son coup, je me tue, je le jure.

Encore deux minutes. Cent vingt secondes.

La grande salle est silencieuse malgré quelques gosses comme moi qui prient ou enregistrent à voix basse leurs impressions ou qui parlent et qui sanglotent.

La télé dit que les bombes ont cessé d'exploser.

Plus d'éclairs avant que Toro ne heurte la Boule – s'il la heurte. Oh ! mon Dieu, faites qu'il la heurte, faites qu'il la heurte !

Les satellites inhabités vont découvrir leurs objectifs de caméra au moment précis de l'impact pour prendre une photo presque à la sauvette. Les appareils sont munis d'un blindage en plomb, leurs rideaux sont en plomb, et commandés par des mécanismes spéciaux, beaucoup plus mécaniques qu'électriques, presque comme un œil humain. Si les appareils enregistrent le grand éclair, ils enverront un signal électrique dans des circuits également isolés au plomb, jusqu'à un mécanisme qui expédiera dans l'espace un gros globe à coquille mince. Celle-ci est remplie de magnésium, la poudre qu'utilisaient dans le temps les photographes, mélangé à des pastilles d'oxygène solide pour que le magnésium puisse détoner. Il y aura trois des plus gros éclairs qu'on ait jamais vus. Trois. Le chiffre de la victoire.

Si Toro manque sa cible, il n'y aura qu'un seul éclair.

Oh ! Seigneur, faites que ça n'arrive pas !

Des avions en pilotage automatique survolent en ce moment les nuages, et leurs appareils vont enregistrer les éclairs et les transmettre aux réseaux de télévision au sol.

Plus qu'une minute.

Allez Dieu !

Ne faites pas, je vous en supplie, ne faites pas que très loin d'ici, dans des milliers d'années, un être aux formes bizarres lise ceci et découvre avec horreur ce que son peuple nous a fait. Ça nous fera une belle jambe qu'il ait mauvaise conscience. Vous, là-bas, très loin, je vous hais ! Dieu, ce que je vous hais !

Notre Père qui êtes aux cieux, quinze secondes, que Votre nom soit sanctifié, dix secondes, que Votre volonté soit faite, cinq secondes, que Votre

volonté soit faite, mais si ça rate, Seigneur, pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

L'écran est vide. Nom de Dieu, l'écran est vide ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Des problèmes de retransmission ? Ou est-ce qu'ils ont peur de nous dire la vérité ?

L'image est revenue ! L'image est revenue !

Youpiiii !

13

Le 4 juillet 2002 après J.-C.

Il se pourrait que j'efface cette bande. Si j'étais raisonnable, c'est ce que je ferais. Si j'étais raisonnable, je ne l'enregistrerais même pas pour commencer.

Le jour de l'Indépendance, et on est encore sous un régime de fer. Mais le vieux Dick-le-Dictateur n'a de cesse de répéter que dès que les mesures autoritaires ne seront plus nécessaires, la Constitution sera rétablie et que nous redeviendrons une démocratie. Il a quatre-vingt-quinze ans et ne peut plus en avoir pour longtemps. Le Vice-Président n'a que quatre-vingts ans, mais c'est un dur-à-cuire. Et il est encore plus dictatorial que Dick. Et je ne sache pas que des hommes aient jamais cédé volontairement le pouvoir.

Je fais partie de l'intelligentsia, alors je ne suis pas trop à plaindre. Le fait de n'avoir que cinquante-sept ans me rend éligible pour cette classe privilégiée. De plus, j'ai mon doctorat en pédagogie et j'ai une chaire de pasteur à mi-temps. Je ne sais pas pourquoi je dis à mi-temps, puisqu'il n'y a pas d'ecclésiastiques à plein temps, en dehors des responsables du Conseil œcuménique des Églises Nord-Américaines. Le Peuple ne peut pas se permettre d'avoir un clergé à temps plein. Tout le monde doit travailler au moins dix heures par jour. Mais j'ai un sort relativement enviable. Cela va faire trois ans maintenant que je mange du bœuf et du porc frais. J'ai une maison agréable que je ne suis pas obligé de partager avec une autre famille. D'après mes archives, la maison n'est pas celle dont j'étais le propriétaire. Le Peuple l'a récupérée pour payer mes arriérés d'impôts. Ça ne m'a servi à rien de protester que les impôts locaux avaient été supprimés par décret pendant l'Intérim. Ils ont été rétablis, dit le Peuple, après la destruction de la Boule.

Mais comment aurais-je pu payer des impôts alors que je n'avais qu'un âge mental de onze ans ?

Puisque c'est un jour férié, je me suis rendu cet après-midi à Springdale avec Léona. On a disposé des fleurs sur les tombes de ses parents et de ses sœurs, dont elle ne garde aucun souvenir, et sur celles de mes parents, de

Carole et des enfants, que je ne connais qu'à travers mes archives. J'ai prié pour le pardon de Carole et des garçons.

À côté de la tombe de Carole, il y avait celle de Stinky Davis. Pauvre vieux, il a perdu la tête le jour où la Boule a été détruite et on a dû l'enfermer dans une cellule capitonnée. Il est mort cinq ans plus tard sans avoir retrouvé la raison.

Parfois je me demande pourquoi moi aussi je ne suis pas devenu fou. Le traumatisme quotidien de la mémorragie aurait dû tous nous faire flancher tôt ou tard. Mais quelques-uns d'entre nous étaient coriaces, plus coriaces qu'ils ne le méritaient. Cela dit, les assauts répétés, quotidiens contre nos nerfs ont, j'en suis sûr, ôté dix ans de la vie des plus durs-à-cuire d'entre nous. Nous sommes la génération désintégrée. Et c'est mauvais pour les jeunes qui n'auront pas d'aînés pour les guider dans les dix prochaines années.

Mais est-ce vraiment une si mauvaise chose ?

En tout cas, ceux qui avaient dans les vingt ans quand la Boule a été détruite s'en sortent très bien. Léona avait elle-même vingt ans à l'époque. Elle est devenue une de mes élèves au lycée. Physiquement, elle a trente-cinq ans mais n'a que quinze ans d'« âginter », comme disent les jeunes, c'est-à-dire d'âge intérieur. Mais comme les adultes apprennent plus vite et que tous les cours de sciences humaines ont été supprimés, elle a décroché son diplôme de fin d'études secondaires en juin dernier. Elle veut toujours devenir médecin, et Dieu sait qu'on a besoin de personnel médical. Elle aura quarante-deux ans quand elle passera docteur en médecine. Nous comptons avoir deux enfants, le maximum autorisé, et ça va être dur de les élever pendant qu'elle fera ses études. Mais Dieu nous viendra en aide.

Alors que nous quitions le cimetière, Margie Oleander, une très jolie fille de vingt-cinq ans, s'est approchée de nous. Elle m'a demandé si elle pouvait me parler en privé. Ce n'était pas du goût de Léona, mais je lui ai dit que Margie voulait probablement me parler de la note que j'avais donnée à son dernier devoir de géométrie.

Margie a bien commencé par évoquer ses problèmes scolaires. Mais ensuite elle s'est mise à soulever des questions d'ordre politique. Oui, je ferais mieux d'effacer cette bande, et sans la force de l'habitude, je ne serais même pas en train de l'enregistrer.

Au bout de quelques minutes, la nervosité a commencé à me gagner. C'était comme si elle voulait m'amener à manifester une forme ou une autre de mécontentement contre le régime actuel.

Est-elle un agent provocateur ou essayait-elle de me sonder dans le but de m'enrôler éventuellement dans le mouvement d'opposition clandestin ?

D'une façon comme de l'autre, elle s'aventurait en terrain miné. Et moi aussi par la même occasion. Je lui ai dit de poser ses questions à son professeur de philosophie politique. Elle m'a dit qu'elle avait lu le manuel fourni par le gouvernement. J'ai marmonné quelque chose du genre « Rends à César ce qui appartient à César » et j'ai commencé à m'éloigner.

Mais elle m'a rejoint et m'a demandé si j'accepterais de lui parler dans son bureau le lendemain. J'ai hésité, puis j'ai dit d'accord.

Aurais-je accepté si elle n'était pas aussi belle. Je me le demande. Quand nous sommes rentrés, Léona m'a fait une scène. Elle m'a accusé de courir après les jeunettes parce qu'elle était trop vieille pour éveiller mon désir. Je lui ai dit que je n'avais rien d'un vieux débauché en mal de chair fraîche, ce qu'elle devrait savoir mieux que personne, et elle m'a dit qu'elle avait écouté mes archives et qu'elle savait quel genre d'homme j'étais. Je lui ai dit que j'avais tiré les leçons de mes erreurs. J'ai souvent repassé les archives des années manquantes.

« Oui, dit-elle, tu les connais intellectuellement. Mais tu ne les sens pas ! »

Ce en quoi elle a raison.

Je suis assis dehors à présent à contempler la nuit. Là-haut, très loin, des atomes et des molécules désagrégés flottent dans l'espace, froids et seuls, les débris de la mémoire de la Boule, des atomes et des molécules qui jadis étaient des circuits incroyablement complexes contenant les souvenirs de trente-deux ans de la vie de quatre milliards et demi d'êtres humains. À tout jamais perdus, sauf pour Un seul.

Oh ! Seigneur, j'ai tout recommencé comme si j'avais onze ans. Ne me laissez pas commettre les mêmes erreurs. Vous nous avez rendu Demain, mais il nous reste bien peu d'Hier pour nous guider.

Demain, je serai très distant et très professoral avec Margie. Pas trop, évidemment, puisqu'il est bon que les rapports entre élève et professeur soient empreints d'une certaine chaleur humaine.

Si seulement elle ne me rappelait pas... qui ?

Mais c'est impossible. Je ne puis me souvenir de rien de ce qui s'est passé pendant l'Intérim. Absolument de rien.

À moins qu'il n'existe plusieurs genres de mémoire ?

Traduit par RONALD BLUNDEN.
Sketches among the ruins of my mind.

© Harry Harrison, 1973

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

LE GRAND FROID

Par Frank Belknap Long

Quand l'agression est radicale, elle appelle une riposte radicale impliquant des sacrifices énormes : on vient de le voir chez P.J. Farmer. Un « homme quelconque » peut mesurer la gravité de l'enjeu, il n'a qu'une image lacunaire de la situation (et même, chez Farmer, de plus en plus lacunaire) ; s'il prend ses responsabilités, c'est à l'échelle modeste qui est la sienne. Mais quand l'humanité entière est en péril, il est légitime d'abandonner le point de vue de l'homme quelconque – celui des trois nouvelles précédentes – et d'envisager les problèmes du leader qui sait et qui agit, au nom de tous les autres. Un personnage de la grande tradition, plutôt rare dans la S.-F. récente, et dont nous vous présentons ici une incarnation hyperbolique empruntée à la génération des années 30.

La Grande Anthologie remonte rarement aussi haut, mais si l'on entre dans le délire de l'auteur – un des meilleurs disciples de Lovecraft –, on oubliera les traces de poussière au coin de certaines phrases et l'on savourera une assez ahurissante histoire.

LE petit homme aux pieds palmés nageait sans se presser dans les eaux sombres de la mer. La poitrine en avant, les poumons gonflés, il remontait le courant à la brasse, se glissant doucement entre les méduses iridescentes et les poissons à bec de perroquet. Tandis qu'il se propulsait, des yeux immenses le regardaient fixement et des tentacules flottants caressaient ses membres.

Il nageait sans crainte car il se trouvait dans une mer connue, peuplée de plantes alimentaires et d'animaux inoffensifs ; de plus, sa tâche n'avait rien de pénible. Il bascula, joignit les jambes et plongea, avec des battements amples et réguliers, vers un bouquet de mollusques spongieux. Quand il passa au-dessus, il se tourna vivement sur le dos et projeta les jambes vers le bas. La lame aiguisée fixée à son talon pénétra profondément dans la masse molle. Il redoubla de coups.

Enfin le bouquet détaché remonta et il le prit entre les dents. L'eau fourmillait de têtes humaines quand il brisa la surface couverte d'une pellicule dorée. Autour de lui, d'autres êtres de son espèce revenaient vers la côte. Des

lambeaux de matière vivante pendaient de leurs lèvres minces.

Loin devant eux se dressaient les roches noires. Des siècles d'érosion les avaient usées et tassées ; le grand soleil, en déclinant sur son cercle de feu, les lavait de ses radiations ambrées. Au pied de quinze cents mètres de falaises luisaient les sommets des Maîtresses, lustrés comme le gneiss.

Les dômes dépassaient légèrement le niveau de la mer et des ombres lumineuses se mouvaient derrière les ouvertures béantes. Pour Clulan, l'homme aux pieds palmés, ces ombres étaient omniscientes, plus omniscientes que les forces mystérieuses qui l'avaient créé lui-même : les corps massifs des majestueuses Maîtresses de la mer étaient son horizon et leurs cerveaux à l'infinie complexité lui dictaient ses actes.

Un homme qui nageait près de lui dans la tiédeur de la mer murmura contre ses oreilles :

« Elles vont le faire ! Elles vont le faire ! Elles pensent que nous ne sommes pas assez agiles ; que nos doigts sont malhabiles et nos corps immondes. Elles prennent plaisir aux formes gracieuses de nos compagnes, à leur vivacité d'esprit. Pour réduire notre laideur, elles vont réduire nos corps et nos cerveaux, imitant la nature qui a réduit les mâles de leur propre espèce. »

Clulan frissonna. Sla était faible de corps, mais intrépide d'esprit ; plus que tout autre, il cherchait à déchirer le voile épais qui recouvrait l'avenir ; ses paroles méritaient réflexion. Clulan se mit lentement sur le dos et Sla reprit :

« Il y a dix millions d'années, quand notre petite race rayonnait de gloire et dominait la Terre, les mâles des Grandes étaient des êtres minuscules. Et ils sont restés ainsi ; ils sont insensibles à la honte et à l'humiliation. Si elles nous réduisent, vous cesserez d'exister aussi, même pour vos propres compagnes. »

Sla, vu sa faiblesse physique, était rarement envoyé en mission de ravitaillement. Serviteur capable et avisé des Maîtresses Anatifes, il avait dans les cavernes chimiques le privilège d'entrevoir l'avenir, de contempler la figure imprécise des rêves immenses, merveilleusement parfaits, qui prenaient forme à chaque instant dans les cerveaux des Dames cuirassées.

Il savait que dans la coquille blanche de leurs tours les Maîtresses rêvaient de dominer le monde. Depuis des millions d'années, elles luttaien pour la suprématie contre les grands invertébrés terrestres, œuvrant dans l'ombre à partir d'obscurs composés chimiques et de ferments végétaux pour transformer leurs propres corps et ceux de leurs minuscules esclaves humains. Leur objectif ultime était la destruction totale des cités d'insectes qui tenaient les continents.

Plus impitoyables que leurs rivaux, elles ourdissaient sombrement des plans abominables. Elles rêvaient d'une perfection immédiate, personnelle. Dépourvues de l'abnégation caractéristique des fourmis et des abeilles, elles désiraient des absorptions glutineuses, des délices apportées par les sens. Immenses dans leurs très hautes coquilles, elles ne cherchaient à s'entourer que de plaisirs purement nutritifs. Cette culture du vertige était

propre aux femelles. Les mâles, beaucoup plus petits, servaient d'accessoires et trottaient ignominieusement dans l'entourage de leurs compagnes. Peut-être un tel désir de dominer le monde ne pouvait-il naître que dans un milieu en complet déséquilibre, incapable de vivre en harmonie avec lui-même.

Le sentiment de mépris teinté de dérision que manifestaient les Dames Anatifes en présence de leurs mâles débordait sur leurs petits domestiques humains. Allaient-elles jusqu'à rêver, par une sorte d'ironie cosmique, de rééquilibrer la balance dans le monde inférieur en rendant les femelles humaines proportionnellement aussi démesurées qu'elles-mêmes et en réduisant les hommes à une complète insignifiance physique et mentale ? Était-ce le prix à payer pour la suprématie des Anatifes, ou seulement un caprice né du pouvoir absolu, de l'oisiveté et de l'ennui ?

Les deux nageurs étaient arrivés à la hauteur des coquilles géantes. En s'accrochant à un polype en forme d'échelle, ils escaladèrent la pente arrondie, et s'ébrouèrent. La surface au-dessous de leurs pieds vibrait du mouvement lent et rythmé des Grandes Maîtresses dans leurs vastes demeures sous-marines.

Par des fentes minuscules au sommet des coquilles en dôme, les hommes pouvaient entrevoir, dans leur répugnante majesté, les formes amples qui ondulaient à l'intérieur.

Clulan poussa un soupir amer, promena ses regards sur la mer de jaspe autour de lui et les minuscules silhouettes qui la parsemaient. Des milliers d'hommes s'ébattaient dans les vagues qui allaient se briser contre les falaises. Leur domaine, depuis des millions d'années. Comment croire que jadis leurs ancêtres avaient régné sur la Terre ? Comment croire que les ancêtres des Anatifes avaient été petits, si petits qu'il en fallait beaucoup pour satisfaire l'appétit d'un seul homme ?

Clulan posa les yeux sur son compagnon. « Retournes-tu tout de suite aux laboratoires ? » demanda-t-il.

Sla hocha la tête. « Je ne peux pas attendre. Tout est préparé. La nouvelle sécrétion sortira de la cuve géante avant que le soleil reprenne tout son éclat. »

Le visage de Clulan se contracta. « C'est cet extrait de glandes qu'elles nous injecteront pour nous réduire ? »

— Peut-être. Elles ont accompli des miracles techniques incroyables au cours du dernier cycle solaire, et je sens qu'elles meurent d'envie de déchaîner leur puissance créatrice sur quelqu'un ou quelque chose. Encore quelques cycles et elles domineront les continents comme elles dominent déjà la mer, mais elles ne sont pas encore tout à fait prêtes pour cette bataille de titans. Les hordes de la ruche et du tunnel sont encore trop vivantes et trop fortes. Mais les cavernes de la chimie renferment déjà quantité de choses terrifiantes... des bacs immenses pleins de plantes corrosives et de produits à transformer les corps vivants. Un cycle ou deux et elles envelopperont la sphère terrestre de flammes et de massacres. Mais quand nous le verrons, serons-nous encore capables de le comprendre ? »

Un frisson secoua le corps frêle de Clulan. Par une des fentes sombres, il regarda la masse mouvante dans la coquille au-dessous de lui. Il lui paraissait presque incroyable qu'une forme si majestueuse et si supérieurement savante puisse renfermer tant de vilénie. L'antique révérence et l'adoration bien apprise ne pouvaient plus contenir le ressentiment et la révolte. Si elles lui faisaient subir un tel traitement, pourrait-il continuer à les servir ? Oui, mais pourrait-il encore concevoir l'idée de leur désobéir ? Pourrait-il concevoir une seule idée ?

Sla dit : « Mais peut-être finiront-elles par avoir pitié de nous. Nous qui les avons servies en toute abnégation, nous nous prosternerons en humbles suppliants quand la grande cuve pivotera pour répandre la substance glandulaire. Nous plaiderons pour vous... et pour nous. Mais surtout pour vous qui nagez dans les profondeurs de la mer et avez des compagnes qui vous aiment. Nous sommes déjà faibles de corps et si elles nous diminuent... » Il haussa les épaules. « ... cela n'aura pas tellement d'importance.

— Je ne sais pas s'il y a au monde une créature qui pourrait diminuer sans souffrir. Quoi que tu en dises, je ne crois pas que tu en sois capable. Et je ne veux pas me prosterner. Ce n'est qu'un geste, mais il me diminuerait encore. Et ma douleur pourrait leur plaire. »

Sla n'écoutait plus. Il pivota et s'avança vers une ouverture circulaire sombre dans la falaise. L'énorme face de pierre était criblée de centaines de trous analogues en face des dômes des Anatifes, certains menant aux cavernes des laboratoires au fond des tunnels perçés dans le rocher, d'autres à des pièces obscures où la nourriture des petits domestiques était conservée dans des récipients réfrigérés tout contre les murs couverts de moisissure. D'autres ouvertures encore conduisaient aux chambres rectangulaires où habitaient les serveurs et leurs compagnes.

Clulan suivit des yeux la silhouette maigre et voûtée jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le trou. Il poussa un soupir, jeta un dernier coup d'œil triste à la mer rougie par le soleil loin au-dessous de lui, et marcha à vive allure vers la seule ouverture qui le mènerait jamais à la paix, à la sérénité, à l'oubli momentané dans les profondeurs bleues de la haute falaise.

Il ralentit dans un long passage humide, se baissant de temps à autre pour éviter de se cogner le crâne aux grands stalactites et aux saillies brutales de la roche. Il courbait le front de plus en plus, s'enfonçant au cœur de la falaise ; pourtant il oubliait ses craintes et retrouvait son assurance à mesure qu'il se faufilait jusqu'au fond du dédale.

Enfin il vit la lumière et entra dans une chambre rectangulaire aux parois de roche polie, au sol de feldspath veiné. Aussitôt une créature mince et blanche se dressa et vint à sa rencontre. Elle avait une silhouette d'une beauté insolite, des grands yeux sombres, des cils étonnamment recourbés. La pâleur de sa peau et la longue chevelure argentée qui descendait en éventail jusqu'à sa taille lui conféraient le charme éluif d'une apparition surnaturelle.

Il se précipita et la serra dans ses bras. Elle caressa des lèvres son visage barbu tandis qu'il passait doucement les doigts dans les cheveux souples et les tordait lentement dans un sens puis dans l'autre, infligeant dans l'étreinte une douleur légère, un mal de tendresse. Un instant, leurs joues se collèrent. Puis, lentement, à regret, il la relâcha.

Elle le regardait de ses yeux lumineux. « Tu parais fatigué, murmura-t-elle, mon chéri, mon *petit*. »

C'était un terme d'amour qu'elle avait employé mille fois au cours de leur vie commune. Mais cette fois, l'épithète le glaça. Elle s'en aperçut et ne comprit pas.

« Voyons, reprit-elle, qu'est-ce qu'il y a, mon petit... »

Il étouffa un gémissement et posa la main sur ses lèvres. Puis il la mena jusqu'à la niche de repos dans la paroi et s'installa près d'elle. Leurs regards se croisèrent. Elle n'osait plus parler.

Enfin il se décida et dit simplement :

« Je suis revenu à la côte avec Sla, l'ouvrier du laboratoire. Il sait bien des choses qu'on a cachées aux collecteurs de nourriture. Les Grandes ont l'intention de... »

Il se mordit la lèvre.

« Oui, Clulan ?

— Elles veulent nous *réduire*. »

Une lueur horrifiée passa dans les yeux de la femme. Elle se redressa brusquement. « Tu veux dire qu'elles vont réduire les dimensions de nos corps, Clulan ?

— Pas le tien, Mutai, répondit Clulan. Seulement celui des mâles. Elles ne trouvent pas d'exutoire suffisant aux pulsions sans mesure qui les consomment jour et nuit. Elles sont encore trop faibles pour anéantir les hordes des ruches et des tunnels, mais elles ont acquis le pouvoir de s'amuser à nos dépens. La petite taille de leurs propres compagnons leur a inculqué le mépris envers tous les mâles. Nous avons sans doute cessé d'être utiles tels que nous sommes et elles ont bien l'intention de nous torturer et de nous humilier. Elles ont fait de nous des créatures marines, propres à les assister dans leur élément. Si demain elles se lancent à l'assaut des continents, nous ne serons plus bons à grand-chose – sauf à leur servir de jouets. »

Les lèvres de la femme frémissaient. « Mais peuvent-elles le faire, Clulan ? Ont-elles découvert un moyen ?

— Il leur est facile de modifier nos corps, Mutai, dit-il. Il y a un million d'années, nous n'avions pas de membranes entre les orteils. Dans les ères confuses de la poussière laissée par la comète, quand les changements de l'atmosphère leur ont donné ces dimensions fantastiques, ainsi d'ailleurs qu'aux hordes souterraines, et que notre petite race a bien failli disparaître sous les rigueurs des glaciations, il n'y avait pas d'hommes aux pieds palmés. Maintenant encore, les hommes qui servent les hordes des tunnels et des ruches n'ont pas de membranes. Dans leurs couloirs profonds, ils marchent

avec des pieds normaux. Mais les Maîtresses ont injecté dans les veines de nos ancêtres des sécrétions glandulaires provenant de palmipèdes, et, par étapes successives, nous avons acquis ces affreux accessoires. Il nous en restera un dégoût instinctif profondément enraciné. Seuls sur cette Terre, nous avons honte de nos pieds. Mais elles n'avaient changé qu'un détail. Désormais leur science peut faire infiniment mieux et nous irons plus loin, beaucoup plus loin, dans l'horreur de nous-mêmes. Elles plaisaient ; maintenant, elles vont s'amuser. »

Un sanglot lui monta de la gorge. « Quelle que soit notre apparence, le plus hideux dans cette nouvelle transformation, c'est qu'elle détruira la seule joie de notre vie... le lien qui nous unit, le sentiment d'émerveillement et de détente que nous goûtons ensemble. Je serai tout petit, Mutai. Petit, petit, minuscule. Tu me verras à peine. Tu feras comme les Maîtresses. Tu riras ! Tu riras !

— Si elles réduisent ton corps, Clulan, fit Mutai d'un ton sinistre, tu ne m'entendras pas rire. Je n'attendrai pas ton retour. Je plongerai au fond de la mer et je ne remonterai pas. »

Elle s'interrompit, surprise par un soudain éclair de lumière prismatique. Clulan leva les yeux.

Au plafond de la chambre, le vidéo-communicateur circulaire se rayait de bandes de lumière verte et orangée en succession rapide.

« Clulan, c'est pour toi, murmura-t-elle, ce sont tes couleurs. *Une des Grandes Dames est devenue folle !* »

Clulan devint exsangue. Nul n'était revenu de la corvée de mer. On savait que les Anatifes, dans leur passion nutritive, poussaient parfois le vertige un peu loin et basculaient dans la démence. Il fallait les abattre, et leurs pareilles ne s'y risquaient pas. Elles envoyaient des petits nageurs, et ils mouraient par milliers. Par milliers, croyait-on. Nul ne pouvait en témoigner. Il fallait pourtant qu'il y ait un vainqueur. Peut-être les Maîtresses en venaient-elles à se trouver gorgées de mort, à s'assoupir, à se livrer aux derniers attaquants... Mais qu'advenait-il de ceux-là ?

Avait-il poussé un cri ? Il n'en savait rien et elle non plus. Elle lui prit la tête pour la serrer sur son sein. Elle pleurait doucement, le berçant et dévorant des yeux son regard tourmenté.

Elle connaissait la sinistre menace qui hantait les profondeurs des hautes coquilles. Elle imaginait trop bien la terrifiante descente jusqu'à la tête empoisonnée et, dans les yeux de la Grande Dame, la démence ; elle fut prise de panique et resserra son étreinte pour retenir Clulan de force.

Ses chances de victoire étaient infimes. Théoriquement, les hommes pouvaient, par des miracles d'adresse, se glisser entre les coups de fouet des tentacules. Ils étaient alors en mesure d'attaquer les Anatifes divagantes avec des ergots empoisonnés et devenaient momentanément, par un paradoxe étrange, plus puissants que les créatures titanesques dont ils étaient les esclaves. Pouvoir très bref, s'il existait, puisque personne dans toute la Falaise

ne pouvait se vanter de l'avoir détenu. C'était un souvenir collectif très ancien, que les hommes se transmettaient de génération en génération, et qui sans doute remontait aux Anatifes. On n'en parlait guère : les Maîtresses n'insistaient pas sur leur unique faiblesse, et les hommes restaient discrets sur le cauchemar tapi dans leur avenir.

Doucement, mais avec une ferme résolution, Clulan détacha les bras de Mutai et se leva. Ses yeux brillaient ; il avait oublié les sinistres caprices et la cruauté froide et imprévisible des Maîtresses. Il ne pensait qu'à une chose : on avait encore besoin de lui. Les Anatifes étaient-elles prêtes, vraiment prêtes, pour la prochaine étape ? En tout cas, elles n'avaient pas encore maîtrisé leur propre démesure ; ou peut-être le pouvaient-elles et ne le voulaient-elles pas. Quelque part, dans leur perfection vertigineuse, il y avait une faille. Même amoindris, les hommes serviraient encore à passer entre les tentacules. Peut-être porteraient-ils des poisons plus efficaces. Les êtres les plus minuscules ont encore le pouvoir de tuer. Et celui qui n'a plus d'espoir a encore beaucoup de choses à faire.

Une fois par cycle solaire, une Anatife devenait folle, et des hommes étaient convoqués par le vidéo-communicateur pour aller au combat dans les profondeurs de la mer. La tâche incombait alternativement aux aides de laboratoire, aux gardiens de magasins et aux collecteurs de vivres ; c'était le tour de ces derniers et Clulan avait été choisi, entre des millions ; il était un des bourreaux minuscules délégués par la communauté des Anatifes, plus puissant et omniscient en ce court moment de sacrifice que les vingt mille Grandes Dames qui usurpaient majestueusement la côte.

Mutai, dans son affolement, s'efforçait de le retenir, lui entourant les jambes de ses deux bras, tandis qu'il se dirigeait vers l'entrée du tunnel. Avec toute la tendresse dont il était capable, il se dégagea, l'embrassa sur le front et s'engagea dans le passage.

Il allait à vive allure, évitant les stalactites avec adresse. Il approchait de l'ouverture au flanc de la falaise quand lui parvint une lamentation aiguë qui grandissait au fur et à mesure qu'il avançait. Un son sinistre et menaçant qu'il ne connaissait que trop bien, et qui annonçait des deuils par milliers. Dans sa hâte, il faillit déraiper sur les pierres glissantes. Son cœur battait à se rompre. Il avait le souffle coupé. Pour lui, c'était la première fois – et assurément la dernière.

Il n'y avait plus de nageurs en vue dans les vagues quand il sortit pour entamer, à bonne vitesse, la descente vers le premier dôme. Il s'arrêta un instant sur le toit de la démente, plongeant le regard dans les profondeurs de la mer autour de lui. Le soleil était maintenant très bas et les vagues avaient pris une teinte de sang.

Quelques mouettes effleuraient au loin la surface plane des eaux, remontaient et piquaient en poussant des cris. Pour se reprendre, il contempla l'arche immense du ciel violet. La vision lui avait donné un vertige nauséux, une sorte de souffrance diffuse, insolite. Comme si un couteau ébréché avait

gratté ses nerfs.

Juste au-dessous de lui, autour de la vaste coquille, l'eau était noire de cadavres de sa race formant comme les pétales d'une fleur de mort. Des milliers d'hommes et de femmes flottaient entre deux eaux dans le courant irrégulier. La Grande Dame, dans sa folie, avait aspiré tous les nageurs et les avait recrachés au gré de son délire. Combien d'innocents collecteurs parmi eux ? Combien de missionnaires de la corvée de mer ?

C'était la Maîtresse juste au-dessous de lui qui avait perdu la raison. Par les longues fentes du dôme, il distinguait quelque chose d'énorme et de visqueux qui palpitait obscurément. Comme il restait figé, le ululement lamentable s'éleva soudain jusqu'à l'assourdir, puis la plainte retomba pour s'élever de nouveau. Quand elle se tut, elle fut remplacée par un bruit de suction dans les profondeurs et Clulan sut que les corps des nageurs, déjà écrasés et mutilés, étaient une fois de plus aspirés dans la coquille creuse, inexorablement. La Dame démente avait déjà bu leur sang, leur vie et leurs désirs ; elle les reprenait pour savourer leur épaisseur, leur densité de vaincus réduits à l'état de choses. Elle ne les mangerait pas tout de suite, peut-être pas du tout. Elle n'en avait aucun besoin.

Une main s'accrocha à l'épaule de Clulan. Il pivota, pris de panique. Puis lentement, il reprit son expression habituelle.

« Viens vite avec moi », dit le petit aide de laboratoire. Il se tenait tout tremblant sur le dôme, inclinant son corps maigre comme pour une prière.

Sans mot dire, Clulan le suivit. Ils franchirent l'ouverture des laboratoires, passant rapidement entre les longues rangées de stalactites. Bientôt, le couloir s'élargit et ils se trouvèrent dans une caverne si colossale que le plafond disparaissait dans la brume, à deux cents mètres au-dessus de leurs têtes.

Effaré, Clulan suivit son guide dans la salle immense, parmi d'incroyables merveilles... des cuves de trente mètres de haut, avec des cadrans lumineux et des roues de cristal brillant qui tournaient lentement, étincelant dans la lumière tamisée ; des cylindres translucides pour l'élevage des spores, remplis de pousses multicolores d'un tel éclat qu'elles ensorcelaient ses sens, lui picotant les yeux et faisant chanceler sa raison dans un réflexe de répulsion ; des entassements cyclopéens de tubes cryptogamiques montrant dans une lumière bleue des grosseurs plus dangereuses que les plantes mortelles des hordes de fourmis ; une masse d'appareils et de récipients, gigantesques, hideux, luisant de toutes les menaces de la technique, fruit de milliers d'années d'expérimentation dans le ventre de la haute falaise et l'immonde atelier de la création...

Sla mena Clulan jusqu'à la base d'un mince entonnoir d'une étonnante transparence, qui s'élevait d'un piédestal carré pour se perdre en spirale dans les brumes de la voûte. Derrière la surface brillante, un liquide sombre bouillonnait avec un grésillement assourdi.

Sla porta vivement la main en avant et actionna une commande à la base de l'appareil. La masse à l'intérieur parut s'assombrir encore et se lova en plis

circulaires.

L'homme du laboratoire fit signe à Clulan : « Passe-moi tes ergots. »

Clulan s'assit pour retirer les couteaux de ses talons. Sans mot dire, il tendit les lames à Sla, qui les prit fermement et s'avança vers l'appareil. Visant avec calme, il lança les deux lames droit dans le fluide sombre. Il y eut comme un tintement quand la frêle enveloppe protectrice se déchira.

« Bientôt, dit Sla, elles seront imprégnées d'un froid dépassant tout ce qu'a pu connaître la race humaine au temps de sa suprématie. Pas tout à fait le Grand Froid. Assez, cependant, pour venir à bout d'une Grande Dame qui a perdu la tête. Beaucoup plus sûr que le poison pour mollusques incorporé à tes ergots. »

Sla revêtit des gants de plastique très épais ; puis, de sa robe translucide, il tira un mince instrument de métal, pointu, ainsi que deux bandes de plastique souple.

« Contre le froid », dit-il.

Il se baissa pour enrouler les deux bandes autour des pieds de Clulan. Puis, tenant solidement l'instrument, il s'avança, perça la membrane transparente de l'entonnoir et prit les deux ergots. Il les inséra prestement, avec précision, sur les talons de Clulan, protégés par les bandes. « Il faut faire vite », murmura-t-il.

Les deux hommes traversèrent rapidement la caverne. Les pieds de Clulan glissaient sur le sol, produisant un faible sifflement et une fine vapeur bleue qui l'enveloppait d'une spirale mouvante.

« Si les couteaux touchent ta chair, tu mourras dans de terribles souffrances », l'avertit Sla.

Ils repassèrent entre les cuves monstrueuses, les tubes et les disques tournant lentement à l'horizontale. Clulan jeta un coup d'œil à la plus grosse des cuves... une masse rectangulaire à la surface polie, mouchetée de grands yeux lumineux qui paraissaient le suivre dans la pénombre. Il devinait pourtant que ces yeux n'étaient que les orifices d'où la substance contenue à l'intérieur coulerait en flots visqueux lorsque le réservoir serait ouvert.

« La cuve glandulaire ? demanda-t-il, serrant le bras de Sla.

— Non, répondit celui-ci. La cuve aux sécrétions est là-bas ! » Il se tourna à demi pour désigner l'ombre derrière eux.

« Mais alors, qu'est-ce que c'est ?

— C'est là que repose le Grand Froid », répliqua Sla d'un ton sépulcral.

Clulan était arrivé à l'extrémité du tunnel ; mais aux paroles de Sla, il s'immobilisa brusquement, comme si le froid des ergots lui avait pénétré le corps et l'esprit. Le Grand Froid ! Des légendes avaient circulé à ce sujet, même dans les petites cellules des collecteurs de nourriture, au flanc de la falaise.

« Il peut glacer toutes les mers entre les continents », murmura Clulan, répétant les paroles des conteurs, de même que ses ancêtres avaient répété des

noms de dieux puissants sans forme ni substance à l'aube du pliocène, alors qu'ils se tassaient dans la peur au flanc des hauteurs sculptées par le feu. « Cela détruirait toute vie dans les océans et ailleurs. Cela recroquevillerait et tuerait tous les êtres vivants. »

Sla lui pinçait le bras pour l'entraîner. « Il faut aller vite, répéta-t-il. D'ailleurs, cette arme est trop puissante, et nul ne peut l'employer encore. La Terre entière deviendrait inhabitable. Les Maîtresses, depuis quelque temps, ont beaucoup rêvé au moyen de l'employer sur les seuls continents. Peut-être sont-elles tout près de la solution. Peut-être les insectes ont-ils une autre idée en vue. Est-il absolument impossible de geler les océans sans nuire aux continents ? »

Clulan frissonna ; il se débarrassa difficilement de sa panique montante. Il s'enfonça dans le tunnel à vive allure, suivi de Sla, qui lui prodiguait fiévreusement des conseils, de sa voix ténue et incertaine.

« Quand tu frapperas, frappe en profondeur. Évite les parties molles... frappe droit à la base du capitulum. »

Les ululements hideux de l'Anatife en folie devenaient de plus en plus forts, de plus en plus terrifiants au fur et à mesure que les hommes approchaient du monde extérieur. Clulan sortit le premier. Il courut rapidement le long d'un encorbellement en pente à la face de la falaise et bondit vers le sommet arrondi de la grande coquille.

Sla le suivit. Un instant les deux hommes chancelèrent dans le crépuscule. Puis Clulan posa sa paume sur le front de son camarade.

« Adieu, Sla, dit-il. Tu as toujours été un ami loyal et généreux. »

Et il sauta sans hésiter dans les eaux devenues opaques.

Il s'enfonça profondément. La mer n'était plus tiède. Alors qu'il se redressait dans les fonds pourpres, un objet froid et rigide heurta ses mains. Un moment il contempla dans l'eau troublée deux yeux blancs, aveugles, un visage tordu par une suprême souffrance. De petits crustacés lumineux s'étaient accrochés aux cheveux du cadavre immergé, jetant une lueur fantomatique sur sa tête démesurément gonflée.

À regret, Clulan leva la jambe et, de l'ergot fixé à son talon, frappa le lugubre obstacle. Le mort se partagea en deux quand la lame le transperça. En une fraction de seconde, le froid fantastique consuma les chairs et les deux moitiés du cadavre se séparèrent.

Clulan sut alors qu'il disposait d'une arme plus mortelle, plus efficace que le rayon de la mort ou les spores, et une vague de confiance monta en lui.

Il nagea lentement vers la haute coquille. L'eau s'éclairait tandis qu'il approchait et bientôt il distingua la gueule carrée d'une valve immergée sous deux mètres d'eau. Il se retourna et nagea avec des battements réguliers vers l'immense forme démente au fond de la coquille.

À l'intérieur, les eaux tourbillonnaient comme un maelstrom. Quand il eut passé la valve, un courant ascendant l'emporta rapidement vers le gros capitulum crête de la Maîtresse perdue. La tête tremblait et se projetait

aveuglément en tous sens et le pédoncule de trente mètres se gonflait de rage.

Le tourbillon l'entraînait toujours plus près de cette mort tapie en embuscade. Deux tentacules sortirent de leurs étuis rigides et jaillirent dans sa direction. Il les esqua en pivotant légèrement et les frappa des pieds au passage. L'un fut tranché et se perdit dans les profondeurs. L'autre se noua aussitôt, menaçant. Clulan piqua frénétiquement alors que le nœud mortel glissait au-dessus de lui, le manquant de quelques centimètres.

L'eau le prenait de nouveau dans ses remous et le courant l'emporta en ligne droite, d'un coup, vers le capitulum de l'Anatife. À trente mètres de hauteur, cette tête, capuchon collé à la grande coquille, ne cessait de hocher, sans raison apparente, ses segments rouge sang. Tandis qu'il montait, la tête s'enflait. Il y piqua tout droit, maintenant le cap à force de mouvements de bras et jouant de ses couteaux avec une mortelle précision. À deux reprises, le froid fantastique brûla la masse sous les talons de Clulan.

Celui-ci se laissa porter un instant par le courant. Puis deux autres tentacules s'élevèrent, battant l'eau en tous sens. Clulan se crut au fond du maelstrom – mais le fond était plus bas ; les tentacules s'agitaient pour l'empêcher de réitérer sa percée. Leurs mouvements étaient chaotiques ; des centres vitaux étaient sans doute atteints. Enfin il se faufila à travers leurs anneaux pour attaquer de nouveau la tête.

Il redoubla de coups de talon. Toute la tête fut ébranlée par les brutales morsures d'un froid inéluctable. Puis les segments inférieurs se détachèrent et coulèrent, emportant leur démence, et il ne resta rien de la grande forme qu'un capuchon vide mollement soumis aux courants. Mais les tentacules étaient encore secoués par des mouvements réflexes et Clulan comprit pourquoi il n'y avait jamais eu de survivants. C'était le froid qui ralentissait leurs gestes dans la pénombre envahissante ; sans cette arme nouvelle, il aurait fini par succomber comme les autres. Atterré, il avisa un orifice et remonta en surface avec de vigoureuses détentes des jambes.

Quand il ressortit sous le dôme, une forme noire, de faible taille, trotta prestement vers lui. De sa niche sous le toit de la coquille, l'Anatife mâle avait vu l'éclat furieux du capuchon de sa compagne s'éteindre progressivement. Il avait suivi les plaintes affolées dont la puissance s'amenuisait jusqu'au silence. Il contemplait les soubresauts alanguis, les derniers sans doute – et ce spectacle lui inspirait le courage de faire ce qu'il n'avait jamais osé.

Maintenant, suspendu à un entablement rocheux au-dessus du nageur, il l'observait attentivement. Sa tête plissée trahissait une sorte de satisfaction bestiale. Cet être sans rêves avait vu son ultime rêve réalisé.

Il tendit une mince patte vers Clulan et le souleva hors de l'eau. Après l'avoir déposé sur la corniche, il recula un peu en poussant un cri de joie aigu. Clulan comprit alors qu'il était en sûreté ; la créature ne lui ferait pas de mal.

À sa façon dégénérée, presque dépourvue de sens, elle était soulevée de gratitude.

Clulan se reposait sur l'entablement et regardait la tête du faible mâle. Son plaisir s'évanouit, remplacé par une vague de dégoût. Il se rappelait ; il comprenait l'imminence du danger, la menace suspendue sur les mâles de sa propre espèce.

C'était en vain qu'il s'était battu dans les eaux sombres. Il n'aurait d'autre récompense que la honte et l'ignominie ; plus de paix pour lui sous les constellations scintillantes. Le petit Anatife n'éprouvait aucun chagrin. Il se consumait d'une joie froide, d'une gratitude de sous-être. Il était libéré d'un long esclavage. Il pouvait bien mourir lentement de faim près de sa compagne massacrée ; même la pourriture qui rongerait bientôt les segments de son corps serait moins pénible à supporter que la honte de toute sa vie. D'ailleurs, c'était une souffrance à venir et il était ainsi fait qu'il ne savait jouir que du présent, comme sa Maîtresse.

Clulan ne pouvait se mentir à lui-même. Il voyait bien qu'il haïrait profondément sa bien-aimée à lui si les Grandes Dames le réduisaient. Lui. Et quand elle mourrait... Il sentit son cerveau envahi par un froid glacial.

Il se redressa en regardant l'Anatife mâle une dernière fois ; il n'éprouvait plus aucun dégoût, seulement de la pitié. Enfin il entreprit de se hisser au sommet du dôme. En s'aidant de saillies luisantes, il ressortit par une crevasse de la coquille. Le silence de la folle avait alerté les hommes. Par centaines, des silhouettes blanches se rassemblaient autour de lui dans une clameur d'allégresse. Au premier rang, il vit sa compagne et le bonheur lui revint d'un coup. Il la serra avidement contre sa poitrine.

Hommes et femmes s'accrochaient à ses jambes, lui serraient les épaules en vociférant leur admiration. Il était le premier à revenir, mais pourraient-ils en témoigner ?

Un instant, Clulan domina comme un dieu la foule de ses adorateurs, sous la clarté des étoiles. Sla effleura son bras et murmura d'un ton révérencieux :

« Cela vaut toutes les années de travail monotone, Clulan. Ces gens sont prêts à mourir pour toi au premier signe. À ton ordre, ils plongeront au fond des eaux. C'est l'ivresse de la puissance et de la gloire. Ton héroïsme se transmet à eux. Ils s'identifient à toi, partagent ton triomphe. Je sens ce courant qui nous enveloppe tous. Les grands exploits anoblissent, Clulan. Ils existent en eux-mêmes, ils assument une réalité, leur rayonnement nous transfigure. N'es-tu pas fier, Clulan ? »

Clulan reposa doucement Mutai sur ses pieds et se retourna pour regarder Sla dans les yeux. Le laborantin était rempli d'admiration.

« Je ne suis pas fier, Sla. J'ai honte, honte. Nous sommes les héritiers d'un mauvais destin. Vous faites de moi un Maître, et les Maîtresses sont intactes. Elles sont libres de nous réduire. Libres de dominer la Terre. Nous sommes promis à un éternel supplice. Bientôt elles deviendront tout à fait folles. Il n'y aura plus de limites à leur pouvoir, plus d'ambition commune à toute leur race, plus de règles à imposer à leurs pulsions. Elles iront jusqu'au bout du chaos, et elles nous y emmèneront. Pourtant, si j'avais maintenant la

hardiesse... »

Ses semblables continuaient à se presser autour de lui, criant, chantant, exaltant son courage, exprimant leur adoration. Il resta un moment dans la foule, maintenant contre lui le corps précieux de Mutai, retardant la séparation... refusant de lâcher toute la douceur et l'émerveillement de sa vie.

Mutai murmura : « Tu es fatigué, mon petit. Allons vite sur la falaise. »

Clulan fut cinglé comme par un tentacule. Des larmes lui piquèrent les yeux. Puis il se dégagea, se raidit.

« Venez ! » cria-t-il.

La foule s'ouvrit, étonnée, tandis qu'il avançait sur le dôme de la coquille et franchissait l'ouverture des laboratoires. Il s'immobilisa dans l'entrée sombre et leva la main en signe d'appel. « Suivez-moi ! » lança-t-il encore. Il fonça dans le large tunnel. Tout son être se pénétrait d'une puissance divine. Oui, il avait un pouvoir. Oui, en un sens, il était un Maître. Cinq mille hommes et femmes le suivaient, et il connaissait le moyen de les délivrer de l'esclavage. Il serait un Maître de liberté. Après lui, il n'y aurait plus ni Maître ni Maîtresse. Sla courait à son côté, lui serrant le bras, pris de crainte.

« Rentre dans la roche avec Mutai, haletait-il. Tu es épuisé, tu as perdu l'esprit. Tu violes le sanctuaire de la caverne. Écoute-moi, tu cours au désastre... »

Mais Clulan était sourd aux conseils. Il filait, tournant la tête de temps à autre et lançant des appels et des encouragements. Il arriva dans la caverne et les êtres qui à présent lui obéissaient aveuglément l'entouraient, attendant ses ordres.

D'un geste sans appel, il leva le bras vers les ombres, vers l'énorme récipient du Grand Froid. « Grimpez tous ! Abaissez le levier ! » Ses nouveaux adorateurs poussèrent des cris de stupéfaction et d'épouvante. Certains, déchirés entre la crainte et le désir, se jetèrent au sol dans une attitude implorante. D'autres firent demi-tour et s'enfuirent, le visage livide. Clulan revit l'image de l'Anatife mâle. Mais une majorité obéit à son terrible commandement. Savaient-ils vraiment ce qu'ils faisaient ?

Ils se hissèrent dans des clameurs aiguës, se regroupant sur le formidable levier qu'ils recouvrirent entièrement de leurs corps. Un instant, les silhouettes s'agitèrent, puis décrivirent la courbe d'un arc de cercle dans la caverne bleutée, loin en l'air, au-dessus de Clulan chancelant. Et la masse grouillante d'humains s'abaissait, agissant sur l'énorme cuve.

Dans la masse cyclopéenne, les yeux lumineux de la partie supérieure s'éteignirent, et ce fut la nuit, et ce fut le déversement et...

Clulan jeta un rapide coup d'œil circulaire. Il n'était pas seul sur le sol de la caverne. Des hommes et des femmes se tenaient enlacés, comme pour oublier l'horreur qui les menaçait. Ceux-là n'avaient ni obéi ni fui. C'était bien. En les voyant, son exaltation se fondit dans une marée de désespoir, mais sans remords.

Une femme sortit de l'ombre et courut à lui. Elle l'étreignit, joue contre

joue, et leva des yeux sans peur vers le sommet. Avec ses longs cheveux argentés, elle était une créature de lumière dans la caverne obscure. Tout près d'eux, la voix de Sla s'éleva :

« Adieu, Clulan. La mort est un fruit noir et amer. Mais son noyau... son noyau est de clarté, Clulan. Quand l'enveloppe aura disparu, les ténèbres auront fui à jamais. »

De nouveau, Clulan se sentit comme un dieu. Entouré d'amour et d'amitié, il leva un regard assuré sur la sombre face du Grand Froid qui s'approchait.

« Tu te trompes sur un point, Sla, dit-il d'un ton calme. Maintenant, c'est le fruit tout entier qui renferme la clarté. »

Il finissait de parler quand le Grand Froid s'abattit sur lui en un flot dévorant et se répandit sur la Terre entière, mettant fin à tout jamais à son rêve de révolte humaine et au long et brillant règne des Grandes Anatifes.

Traduit par PAUL HÉBERT.

The Great Cold.

Publié avec l'autorisation de l'agence Renault-Lenclud.
© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

COMMENT SHAFFERY DEVINT IMMORTEL

Par Frederick Pohl

Pour prendre ses responsabilités, il faut avoir accès au savoir, être en relation avec un savant ou être soi-même un savant, tout simplement. Mais le savoir est-il suffisant ? Les savants sont-ils nécessairement conscients et lucides ? Les auteurs de S.-F. n'en sont pas persuadés ; ils nous proposent une longue lignée de gaffeurs cosmiques, depuis Frankenstein – le Prométhée moderne – jusqu'au docteur Folamour. Ici c'est l'homme qui est la cause effective du drame : Frankenstein parce qu'il ne contrôle pas sa découverte, Folamour parce qu'il ne contrôle pas sa tête. Degré zéro de l'effet-catastrophe ? Pas tout à fait : on va lire ci-dessous la déplorable histoire d'un savant sous-doué qui ne trouve rien, et l'on verra du même coup que le pessimisme de Kubrick et de Mary Shelley a la couleur des roses comparé à celui de Pohl.

L'ESPRIT de Jeremy Shaffery était quelque peu semblable à celui d'Einstein, bien que ce ne fût peut-être pas sous les aspects les plus importants. Quand Einstein avait compris pour la première fois que la lumière avait une masse, il s'était assis et avait écrit à un ami à ce sujet, en lui décrivant cette pensée comme « amusante et contagieuse ». Shaffery aurait pu en dire autant, bien qu'évidemment il parût peu vraisemblable a priori qu'il ait perçu la portée des équations de Maxwell.

Shaffery ressemblait un petit peu à Einstein. Il avait accentué cette ressemblance, particulièrement en ce qui concerne la chevelure, jusqu'au moment où ses cheveux commencèrent à se clairsemer. Comme Einstein adorait faire de la voile, Shaffery maintenait amarré à l'appontement de l'observatoire un trimaran de cinq mètres cinquante. Le mal de mer ne lui permettait pas de l'utiliser beaucoup. Parmi les choses qu'il envoyait à Einstein, il y avait les lacs suisses, lisses comme des miroirs, et par là même tellement plus agréables que la mer des Antilles. Mais, après une journée passée à examiner deux par deux des photographies d'étoiles à l'aide d'un comparateur

à éclipses ou à tenter de découvrir des composés chimiques encore inconnus sur une trace radio, dans l'espace interstellaire, il se laissait parfois dériver autour de la calanque dans son petit canot de caoutchouc jaune. Cela lui procurait une détente, car jamais sa femme ne l'y suivait. Ce qui était important pour Shaffery. C'était une femme difficile à vivre, chroniquement désagréable parce que la carrière de son mari s'orientait avec persistance dans la mauvaise direction. Si elle avait jamais été une bonne et secourable compagne, elle ne l'était certes plus. Shaffery doutait qu'elle l'eût jamais été, se souvenant que c'étaient ses observations acariâtres qui l'avaient conduit à abandonner l'autre art où excellait le maître, le violon.

Dans la carrière de Shaffery, au moment où il avait été nommé directeur de l'observatoire Carmine J. Nuccio, dans les Petites Antilles, il commençait à ressembler davantage à Edgar Kennedy qu'à Einstein. La nuit, quand la visibilité était bonne, il fouillait sans relâche le ciel dans le réflecteur de cinquante-cinq centimètres, espérant la gloire, contre tout espoir. Les jours où il ne dormait pas, il errait sous le dôme comme un fantôme, passant le doigt sur les bureaux pour y déceler la poussière, chipant des champignons en conserve dans les réserves de produits maison de M. Nuccio, et s'efforçant de persuader ses deux assistants qu'il fallait boucler la fente de la coupole quand il pleuvait. Mais ils ne faisaient guère attention à lui ; ils savaient qui détenait le pouvoir, et ce n'était sûrement pas Shaffery. La plupart des résidents blancs ne pouvaient supporter sa femme ; certains d'entre eux d'ailleurs avaient également beaucoup de mal à supporter Shaffery lui-même. Il y avait une charmante vieille ivrognesse originaire d'Angleterre, dans une maison blanche bien tenue, au bord de la plage ; un hippy d'une espèce assez courante de l'autre côté de l'île ; et un opérateur de télévision de New York qui venait par avion passer les week-ends. Quand ils étaient respectivement la première à jeun, le deuxième non drogué, et le troisième présent, Shaffery leur parlait parfois. Pas souvent. Le seul qu'il eût aimé fréquenter davantage était l'homme de la télé, mais il y avait quelques obstacles. Le plus gros, c'était que l'homme de la télé passait la majeure partie de son temps de veille à faire de la plongée sous-marine. L'autre obstacle, c'était que Shaffery avait découvert que l'homme de la télé couchait de temps à autre avec M^{me} Shaffery. Ce n'était pas la question de moralité qui le tourmentait, mais plutôt un doute quant à la santé mentale de l'autre...

Il n'en parlait jamais à l'homme de la télé, en partie parce qu'il ne savait trop que dire, et en partie parce que l'homme avait à moitié promis à Shaffery de le faire passer dans son spectacle, à l'occasion...

Pour être honnête envers Shaffery, il faut dire que ce n'était pas un mauvais homme. Tout comme pour Frank Morgan, son problème était que, n'ayant rien du grand sorcier, la réussite lui échappait systématiquement.

La méthode d'Einstein, étudiée avec assiduité pendant bien des années, consistait à émettre une jolie théorie, puis à voir si par hasard l'observation des événements dans le monde semblait la confirmer. Shaffery approuvait

beaucoup cette méthode. Simplement, elle ne paraissait pas marcher pour lui. Devant l'assemblée de la Triple Société d'Astronomie, à Dallas, il avait lu un exposé d'une heure sur son nouveau principe de la théorie de pertinence. Une idée einsteinienne typique, dont il se flattait. Il en avait même rédigé des explications simplifiées à l'intention du public profane, tout comme Einstein s'asseyant sur un poêle brûlant, ou tenant la main d'une jolie fille. « La théorie de la pertinence, s'exerçait-il à répéter en souriant aux vaguelettes de la calanque, signifie seulement que les observations *non pertinentes* à quoi que ce soit de connu *n'existent* pas. Je vous épargne l'exposé mathématique parce que... (ici, un petit rire modeste)... je suis incapable de remplir ma déclaration de revenus sans commettre d'erreur. » À Dallas, il avait développé le côté mathématique de sa théorie, inventant des signes et des symboles bien à lui, tout comme Einstein. Mais il semblait qu'il eût commis une erreur. Devant les membres des trois sociétés qui s'agitaient et chuchotaient derrière leurs mains, il avait joué sa réputation professionnelle en prédisant que le spectre de Mars, à la prochaine opposition, présenterait un déplacement léger mais décelable, d'environ 150 angströms, vers le violet. Et ce fils de pute de Mars n'avait rien fait de semblable. Il y avait dans la salle un diplômé de Princeton qui cherchait désespérément un sujet de thèse pour son doctorat ; il avait couru sa chance en choisissant Shaffery, avait procédé aux observations nécessaires et lui avait envoyé avec une satisfaction pleine de rancune la preuve que Mars était obstinément resté rouge.

L'année suivante, le jury d'admission de l'Union internationale d'astrophysique lui avait finalement – après discussion – accordé vingt minutes pour une brève introduction à l'étude générale de certaines anomalies électromagnétiques. Il avait présenté trente et une pages de calculs, qui l'avaient conduit à prédire un retard de quarante-deux secondes pour la prochaine éclipse de lune. Il n'y en eut pas. L'éclipse eut lieu juste au moment prévu. L'assemblée du Symposium des sciences mondiales de l'espace lui avait déclaré qu'à son grand regret, des engagements antérieurs quant aux sièges et au minutage la mettaient dans l'impossibilité d'inscrire à l'ordre du jour sa communication, dont la valeur ne faisait cependant aucun doute. Et quand était revenu le temps du cycle de conférences suivant, on ne s'était même plus donné le mal de lui envoyer des invitations.

En attendant, tous les autres faisaient de grandes choses. Shaffery suivait avec mélancolie la carrière de ses contemporains. Il y avait Hoyle, qui tirait des choses intéressantes de l'hypothèse d'état permanent, et Gamow, toujours aussi respecté pour le Big Bang, et des nouveaux, comme Dyson et Ehrlicke et Enzmann, dont toutes les idées, considérées objectivement, n'étaient pas plus originales que les siennes, estimait Shaffery, sinon que d'une façon ou d'une autre elles paraissaient avoir la chance d'être de temps en temps confirmées par les faits. Il ne trouvait pas cela juste. N'était-il pas membre de la Mensa ? N'était-il pas aussi compétent que ceux qui récoltaient le succès, aussi photogénique sur les magazines et aussi haut en couleur dans les interviews ?

(En présumant que Larry Nesbit lui donne jamais la chance de figurer dans son spectacle !) Pourquoi réussissaient-ils, alors que lui-même faisait toujours fiasco ? Il avait examiné, puis écarté l'opinion de sa femme. « Ton tort, Jeremy, lui disait-elle, c'est que tu n'es qu'un trou du cul. » Il savait que ce n'était pas vrai. Qui pouvait dire si Isaac Newton n'était pas lui aussi un trou du cul, en étudiant d'assez près sa théologie fantaisiste et ses dépressions nerveuses ? Et voyez jusqu'où il était allé !

Shaffery continuait donc à chercher ce qui ferait de lui un grand homme. Il ne laissait rien passer. Parfois, aidé d'une machine à calculer, il vérifiait l'analyse de l'orbite de Mars par Kepler pour y trouver des fautes d'arithmétique (il en avait relevé une demi-douzaine, mais ces diableries s'annulaient l'une l'autre, ce qui prouve combien il est difficile de se tromper quand on a la chance pour soi). Quelquefois il offrait des prix de cinq dollars aux gamins du pays pour découvrir une nouvelle étoile qui deviendrait la Nova Shaffery, ou au moins la Comète Shaffery. Jamais de veine. Un projet de grande envergure visant à définir la balistique stellaire par analogie avec l'activité des molécules d'enzymes à radical libre s'écroula parce qu'aucun des biochimistes auxquels il avait écrit ne répondit à sa lettre.

Le dossier des échecs grossissait. Tout un tiroir de classeur était plein de révisions des grandes théories abandonnées du passé : *Nouveau regard sur le phlogistique*, incomplet parce qu'en dernière analyse il semblait bien qu'il n'y eût rien à y voir ; un manuscrit intitulé *Nouvel examen de la Terre plate* ; trois cents pages de dessins représentant des cercles de plus en plus petits et de plus en plus déformés pour voir si les épicycles de Copernic ne pouvaient dans une certaine mesure expliquer les anomalies de la trajectoire de Mercure qu'Einstein avait considérées comme des preuves de la relativité. De temps à autre, il était repris de l'envie de tenter à nouveau de donner des bases scientifiques à l'astrologie et à la chiromancie, ou de prédire les mouvements des particules en charge dans une chambre à gaz au moyen de baguettes d'achillée. Tout cela en vain. Quand il désespérait vraiment, il envisageait de laisser sa marque dans l'industrie plutôt que dans la science pure, d'où une liasse de dessins pour une voiture à propulsion nucléaire, des expériences sur l'olfactovision qui avaient détruit à jamais les terminaisons nerveuses de sa narine gauche, une tentative pour conserver les champignons de M. Nuccio par irradiation dans la chambre de radiographie de son dentiste local. Il savait que ce genre de choses n'était pas digne d'un homme aussi couvert de diplômes, mais de toute façon il n'y réussirait pas mieux qu'ailleurs. Il rêvait parfois de ce que ce serait que de diriger le Mont Palomar ou Jodrell Bank, avec une cinquantaine d'assistants bien entraînés, afin d'étayer de preuves ses idées inspirées. Il n'avait pas cette chance. Il ne disposait que de Cyril et de James.

Toutefois la situation n'était pas tellement insupportable, car il n'avait guère à s'inquiéter d'interventions extérieures. L'observatoire qui l'employait – le dernier et le moindre des onze qui l'avaient utilisé depuis

l'obtention de son doctorat – ne paraissait pas s'occuper de ses travaux tant qu'il les exécutait sans rien demander. Par ailleurs, on ne l'aidait guère.

Les administrateurs ne savaient probablement pas comment s'y prendre. L'observatoire appartenait à un groupe qui s'appelait Société Anonyme des Machines à Sous et Distributeurs des Petites Antilles et constituait, Shaffery se l'était laissé dire par un ancien condisciple qui lui gardait une certaine amitié, un moyen d'évasion fiscale organisé par un syndicat de jeux de Las Vegas. Shaffery ne s'en souciait guère, bien que de temps à autre il se lassât de s'entendre répéter que les deux seuls astronomes importants étaient Giovanni Schiaparelli et Galileo Galilei. Une seule chose le contrariait un peu. Le cancer douloureux de savoir que chaque année il devenait d'un an plus vieux et que la renommée ne lui viendrait jamais.

Pendant ses moroses dépressions périodiques (il avait tenté de les lier aux oppositions de Jupiter, aux pluies de météores et aux menstruations de sa femme, mais sans aboutir là non plus), il jouait avec l'idée de tout laisser tomber pour choisir une profession plus facile. La banque. Les affaires. Le droit. « Président Shaffery », cela sonnerait bien, s'il décidait de se lancer dans la politique. Mais alors il traînait son canot à l'eau, se posait douze boîtes de bière danoise sur le ventre et se laissait flotter ; à la sixième bière son courage lui revenait, et à la douzième il était déjà bien embarqué dans un projet de détection des ondes de gravité par l'analyse statistique de 40 000 patients souffrant de goutte aiguë qui téléphoneraient l'état de leurs douleurs à une installation centralisée d'ordinateurs.

Un soir où il était en proie à cette humeur dépressive, il porta son canot de caoutchouc sur la côte de la calanque, quitta ses sandales, remonta le bas de son pantalon et se lança. C'était le début de l'année – la saison qui ressemblait le plus à l'hiver sur cette île –, ce qui signifiait essentiellement que la nuit venait plus vite. Mauvais moment pour lui, car c'était la soirée précédant la réunion annuelle des administrateurs. Les deux premières années, il avait attendu avec impatience ces réunions où il entrevoyait des chances nouvelles. Il n'avait plus d'espoir. Pour la réunion à venir, il ne visait qu'à survivre, et de plus il y avait l'histoire d'un neveu par alliance, docteur en astronomie de l'U.C.L.A.(30), pour assombrir ce dernier espoir.

L'esquif de Shaffery n'était pas un vrai bateau, tout au plus un jouet d'enfant, du genre qui noie une douzaine de gosses de neuf ans tous les étés sur les plages du monde entier. Il mesurait moins d'un mètre cinquante de long. Quand Shaffery était recroquevillé et lové à l'intérieur, le dos contre le fond, la tête posée sur le bourrelet gonflé et les pieds traînant dans l'eau à l'autre bout, il avait tout à fait l'impression de flotter dans une mer calme, sans l'inconvénient de se mouiller. Il ouvrit sa première boîte et entreprit de se décontracter. Les petites vagues le berçaient en le faisant tourner ; la faible brise luttait contre le minuscule courant et les deux éléments se combinaient pour l'entraîner au hasard, loin de la rive, peut-être à trois mètres à la

minute. Il était encore à l'intérieur de la petite anse, dont l'entrée était parsemée d'îlots et de petits bancs de sable. Si, par un miracle soudain de la météorologie, une tempête avait pris naissance dans ce ciel brillamment éclairé, le vent n'aurait pu le porter ailleurs qu'à la côte ou à proximité d'une île. Il pouvait revenir en payant des mains quand il le voudrait, aussi facilement qu'il pouvait faire glisser le porte-savon autour de sa baignoire, comme il s'y amusait machinalement quand il prenait son bain, soit au moins une fois par jour ; et, quand sa femme se montrait particulièrement difficile, jusqu'à six fois. La salle de bain était son second refuge. Sa femme ne l'y suivait jamais, étant trop bien élevée pour courir le risque de le trouver en train de se livrer à quelque chose d'indécent. Sur les faibles hauteurs, il distinguait la coupole de cuivre oxydé de l'observatoire. Un croissant de lumière au sommet indiquait que son assistant avait ouvert le dôme, mais une vive lumière en dessous montrait qu'il ne s'en servait pas à des fins astronomiques. L'énigme était facile à déchiffrer. Cyril avait éclairé en grand pour que la femme de ménage puisse remettre les lieux en état pour la réunion, et il avait ouvert le dôme parce que cela prouvait que le télescope était en service. Shaffery écrasa la boîte vide de sa bière et la glissa proprement sous lui, puis il en ouvrit une autre. Il n'était pas encore calmé, mais sa souffrance n'était plus aussi vive. Du moins Cyril ne se servirait-il pas du télescope pour scruter les fenêtres de l'hôtel Bon Repos, de l'autre côté de la baie, car, la dernière fois qu'il s'en était servi à cet usage, il avait coincé le mécanisme, si bien qu'on ne pouvait plus amener l'instrument à une position voisine de l'horizontale. Shaffery chassa une vision fugitive et involontaire d'Idris, la plus ancienne et la plus intelligente des dames du nettoyage, en train de polir le miroir du télescope, but un peu de bière, évoqua avec nostalgie la théorie de la pertinence, sa quasi-réussite avec les épicycles, et enfin libéra son esprit à des fins de pensée constructive.

Le soleil avait disparu, ne laissant qu'une teinte violacée vaguement lumineuse dans le ciel, en direction du Venezuela. Presque au-dessus de lui étaient suspendues les trois brillantes étoiles de la Ceinture d'Orion, qui tournaient lentement comme les signaux d'une voie de chemin de fer, avec Sirius et Procyon en orbite, éclatants comme des phares d'auto. Au fur et à mesure que sa vision accommodait, il parvenait à distinguer les étoiles de l'épée d'Orion et même la faible tache lumineuse qu'était le grand nuage gazeux. Il était à présent assez loin de la rive pour que le son n'y porte pas ; aussi interpella-t-il doucement le quadrilatère d'étoiles de première grandeur qui entourait la constellation : « Hé, là-haut, Bételgeuse ! Salut, Bellatrix ! Quoi de neuf, Rigel ? Ravi de te revoir, Saïph. » Il jeta un coup d'œil au-delà d'Aldébaran sur le groupe compact des Pléiades, revint à Orion, puis, avec un rien d'orgueil, énuméra les étoiles de la Ceinture : « Hé, Alnitak ! Ho, Alnilam ! Comment va, Mintaka ? »

La difficulté, en buvant dans ce petit bateau, c'était que la tête était rabattue sur la poitrine, ce qui ne permettait pas de roter à l'aise ; Shaffery

arqua donc un peu le corps, embarquant du même coup un peu d'eau ; mais il s'en fichait. Il ouvrit une autre boîte et contempla Orion avec complaisance. Une constellation agréable. Satisfaisant aussi d'en savoir autant à son sujet. Il songea brièvement que les Arabes avaient dénommé les étoiles de la Ceinture "Jauza", ce qui signifie les "noix dorées" ; que les Chinois trouvaient qu'elles ressemblaient au fléau d'une balance, et que les habitants du Groenland les appelaient Siktut, "les chasseurs de phoques perdus en mer". Il se rappelait aussi que les indigènes d'Australie avaient pensé à elles (ils estimaient qu'elles ressemblaient à trois jeunes hommes dansant le corrobore), quand son esprit revint d'un coup aux chasseurs de phoques perdus. Hum, hum, songea-t-il. Il releva la tête pour regarder vers la côte.

Son embarcation était maintenant à plus de cent mètres. Plus loin qu'il n'avait vraiment voulu aller ; il donna donc un coup de pied, s'orienta sur les étoiles et se mit à pagayer des deux mains. C'était facile et agréable. Il battait des bras, de haut en bas en dos brassé ; mais, comme tout son poids était porté par le rafiote, il se déplaçait rapidement à la surface de l'eau. Il prenait un certain plaisir à cet exercice, orteils et doigts se mouvant à l'aise dans l'eau tiède, avec de petits fantômes luminescents qui naissaient dans les éclaboussures, quand soudain, sans aucun avertissement, l'extrémité des doigts d'une de ses mains frappa quelque chose de résistant, de solide, là où il n'aurait dû y avoir que de l'eau, quelque chose qui se mouvait avec obstination, quelque chose qui avait raclé ses doigts comme une râpe. Oh ! mon Dieu, songea Shaffery, quelle lamentable aventure ! Ils s'aventuraient rarement si près de la rive et il n'y pensait jamais.

Quelle honte pour un homme qui aurait pu être un Einstein de finir, inachevé, inaccompli, sous la forme d'une merde de requin !

Ce n'était pas vraiment un méchant homme : il songea d'abord à la perte pour la science, et, seulement après, à l'effet que cela pouvait faire de se sentir mastiqué et avalé.

Shaffery ramena ses mains et les joignit sur sa poitrine, croisa les chevilles et les reposa sur le bourrelet du bateau, les genoux écartés. Il n'y avait plus rien qui traînât dans la mer pour donner au requin l'idée d'un possible dîner. D'autre part, il n'y avait pour Shaffery aucun moyen pratique de regagner la côte. Il pouvait hurler, mais le vent ne soufflait pas du bon côté. Il pouvait attendre de dériver jusqu'à l'un des îlots. Mais s'il les manquait, il se trouverait en plein océan avant même de s'en être rendu compte.

Shaffery était presque certain que les requins attaquent rarement un bateau, même en caoutchouc. Bien sûr – il continuait son analyse –, les faits disponibles n'étaient pas probants. Ils n'auraient aucun mal à renverser un tel esquif d'un coup de queue. Si ce requin-là le mangeait en l'arrachant de sa demi-coquille particulière, il n'y aurait personne pour le signaler.

Il y avait cependant des aspects encourageants. Admettons que ce soit un requin. Admettons qu'il soit capable de renverser le bateau ou de dévorer le tout, Shaffery et le bateau. C'étaient tout de même des créatures sans

intelligence, et qu'est-ce qui aurait pu en retenir une aux alentours en l'absence de sang, d'éclaboussures, d'objets flottants ou de toute autre chose à laquelle on sait que les requins s'intéressent ? Le squalo était déjà peut être à un quart de mille de distance ?... Mais non ! À cet instant, Shaffery perçut l'éclaboussure produite par un gros objet qui brisait la surface, à un pied de sa tête.

Il aurait pu se retourner pour regarder, mais n'en fit rien. Il resta parfaitement immobile, à écouter les faibles bruits de l'eau, soudain dominés par une sorte de bruit de succion, puis par une voix. Une voix humaine. Qui dit : « Une trouille à faire dans votre froc, hein ? Comment va, Shaffery ? Je vous remorque jusqu'à la côte ? »

Ce n'était pas la première fois que Shaffery rencontrait Larry Nesbit en train de plonger dans la calanque ; mais c'était la première fois que cela arrivait à la nuit tombée. Shaffery se tortilla dans le bateau pour regarder le visage rieur de Nesbit, encadré de longues mèches de cheveux mouillés. Il lui fallut un certain temps pour effectuer la transition mentale entre un requin de sept mètres et une vedette de la télé d'un mètre soixante-dix. « Alors ? insista Nesbit. Qu'en dites-vous ? Je vous fais une proposition. Je vous remorque et vous me servirez un peu du whisky de ce vieux Nuccio ; et, pendant que nous nous noircirons, je vous écouterai m'expliquer comment vous comptez inventer l'antigravité. »

Ce Nesbit, il avait la manière. Pour finir, Shaffery eut le lendemain une épouvantable gueule de bois ; pas seulement mal aux cheveux, mais toute la séquelle, abonné aux toilettes, tout juste capable de garder quelques gorgées de limonade et souhaitant presque mourir (non certes avant d'avoir réalisé la chose qui l'immortaliserait, quelle qu'elle fût).

D'ailleurs, ce n'était pas un désastre, cette gueule de bois. La matinée fut très agitée, et il valait tout aussi bien qu'il ne fût pas en vue. Quand le Bureau des administrateurs se réunissait pour discuter des événements astronomiques de l'année ou de tout autre sujet dont ils débattaient pendant la session de l'après-midi, à laquelle Shaffery n'était pas précisément invité, il y avait toujours du remue-ménage. Ils arrivaient séparément, chaque administrateur accompagné de ses deux assistants. L'un après l'autre, des yachts à moteur, dont le pont supérieur était aménagé pour la pêche, arrivaient à l'appontement et dégorgeaient des cargaisons de petits hommes grassouillets aux cheveux coupés en brosse, portant des chemises des îles. La voiture de l'observatoire, qui ne servait jamais aux employés, était astiquée, ravitaillée en carburant, et utilisée pour des aller et retour entre la piste d'atterrissage de Jubila (de l'autre côté de l'île, à Comray Hill) et l'observatoire. Shaffery se tenait coi dans sa retraite personnelle. Il n'avait jamais dit à sa femme que l'observatoire lui était interdit pendant les réunions du Bureau. Aussi ne le cherchait-elle pas. Il passa la matinée dans la cabane de carton goudronné où l'on avait un temps conservé les produits photographiques, jusqu'au jour où il avait constaté que

l'humidité détachait l'émulsion de son support. Maintenant, c'était son foyer hors du foyer. Il y avait installé un bureau, un fauteuil, une glacière, une cafetière et un lit.

Shaffery ne prêtait aucune attention à l'activité du dehors, pas même quand les assistants des administrateurs, après avoir méthodiquement fouillé les buissons et les bouquets de bananiers tout autour de l'observatoire, vinrent à la cabane, ouvrirent la porte sans frapper et l'examinèrent. Ils le connaissaient, l'ayant vu lors de réunions antérieures, mais ils l'étudièrent en silence pendant un moment. Puis les deux qui s'encadraient dans la porte hochèrent la tête en s'entre-regardant, et le laissèrent seul. Ils n'étaient pas très bien élevés, songeait Shaffery, mais sans doute faisaient-ils bien leur travail, quel qu'il fût. Il ne pensait pas à la réunion, ni aux révélations affreusement calomniatrices que lui avait faites Nesbit la veille au soir – en buvant le whisky du président du Bureau et en mangeant ses conserves – de cette façon joviale, mi-indifférente, mi-insidieuse, qu'il avait. Shaffery pensait quelque peu au malaise de la partie inférieure de son abdomen parce qu'il ne pouvait l'éviter, mais ce qu'il avait surtout en tête, c'était le dernier théorème de Fermât.

Une sorte d'immortalité dérisoire et indirecte attendait là quelqu'un. Ce n'était pas grand-chose, mais Shaffery approchait cependant du désespoir : un de ces fameux problèmes de mathématiques sur lesquels se penchaient durant un ou deux mois les étudiants et auxquels les amateurs livraient assaut toute leur vie. La solution paraissait d'abord assez facile. Cela commençait par une proposition si élémentaire que les gamins du secondaire la possédaient parfaitement, vers l'époque où ils apprenaient à se masturber avec succès. Si vous élevez au carré les côtés de l'angle droit d'un triangle rectangle, leur somme était égale au carré de l'hypoténuse.

Bon. Tout cela était très bien et si facile à comprendre que les géomètres s'en servaient pour construire des angles droits depuis des siècles. Un triangle dont l'hypoténuse mesure 5 mètres voit ses deux autres côtés délimiter un angle droit s'ils mesurent par exemple 3 et 4 mètres, parce que $3^2 + 4^2 = 5^2$. Il en a toujours été ainsi depuis l'époque de Pythagore, cinq cents ans avant Jésus-Christ : $a^2 + b^2 = c^2$. Le point d'accrochage était que si l'exposant était tout autre que 2, l'équation ne pouvait pas s'établir de la même façon, $a^3 + b^3$ n'a jamais été égal à c^3 , et $a^{27} + b^{27}$ ne donne pas du tout c^{27} , quels que soient les nombres représentés par a, b et c. Tout le monde savait qu'il en était ainsi. Personne n'avait jamais mathématiquement prouvé qu'il *fallait* qu'il en fût ainsi, sinon que Fermât avait laissé une petite note mystérieuse, retrouvée dans ses papiers après sa mort, et portant qu'il avait découvert une « preuve vraiment merveilleuse », mais qu'il n'y avait pas assez de place dans la marge du cahier sur lequel il écrivait ; pour développer le tout.

Shaffery n'était pas mathématicien. Mais ce matin-là, en s'éveillant avec cette révolution dans l'estomac et ce tonnerre dans la tête, il avait compris que c'était là une force. D'abord, tous les mathématiciens, pendant trois ou quatre

siècles, s'étaient esquivés les méninges sur ce problème ; il était donc évident qu'aucune mathématique connue ne permettait de le résoudre. Ensuite, Einstein était également faible en maths et avait dédaigné de s'en préoccuper, préférant inventer ses maths à lui.

Il passa donc la matinée, entre des galops pressés du parc à voitures aux toilettes du personnel, à couvrir le papier de signes mathématiques et de symboles de son invention. Certes, cela ne paraissait pas coller. Pendant un moment, il songea à un plan de remplacement, à savoir inventer une solution « vraiment merveilleuse » entièrement de son cru et prétendre qu'il ne trouvait pas la place de l'écrire dans la marge de... disons du dernier numéro des *Abstractions mathématiques*. Un reste de raison le persuada que peut-être personne ne trouverait jamais ce mot, ou que si on le trouvait, on en rirait, et que de toute façon ce ne serait qu'une célébrité purement posthume et qu'il préférerait y goûter de son vivant. Il prit donc le temps de déjeuner, revint avec des maux de tête et des étourdissements, s'inquiéta de cette réunion qui se prolongeait et décida de faire un somme avant de se remettre au travail.

Quand Cyril vint l'avertir que les administrateurs souhaitaient le voir, il faisait sombre et Shaffery avait l'impression d'être en enfer.

Comray Hill n'était guère plus élevée qu'un petit immeuble de bureaux, mais le miroir d'observation se trouvait ainsi échapper à une grande partie de l'humidité régnant au niveau de la mer. L'observatoire se dressait au sommet de la colline comme une boule de glace à la pistache, toit hémisphérique de cuivre verdi, murs circulaires de béton peint en vert. À l'intérieur, le piédestal du télescope occupait le centre du plancher. L'instrument lui-même était abaissé au maximum vers l'horizon, dégageant suffisamment de place pour les administrateurs et leurs bagages. Ils étaient tous là, à le regarder en silence d'un air dégoûté, quand il entra.

La sphère intérieure de la coupole avait été décorée (par la demi-sœur de Cyril, qui avait du talent), d'une carte de Mars à grande échelle où figuraient en détail les fameux canaux de Schiaparelli ; d'une vue de la baie de Naples, prise de Vomero, avec le Vésuve fumant doucement à l'arrière-plan, et d'un dessin de la constellation du Scorpion, qui se trouvait être le signe sous lequel était né le président du Bureau. Des tables à jouer avaient été alignées et recouvertes d'un tapis vert. Il y avait six places, chacune avec un cendrier, un bloc-notes, trois crayons taillés, de la glace, un verre et une bouteille de John Begg. Une autre rangée de tables, contre le mur, était chargée de hors-d'œuvre, regarnie par Cyril après les agapes de la soirée précédente, mais déjà sérieusement entamée par ceux auxquels ils étaient destinés. Six cigares fumaient bon train et deux autres brûlaient dans les cendriers. Shaffery s'efforçait de ne pas respirer. Même avec la porte ouverte ainsi que la fente d'observation de la coupole, l'air se teintait de bleu à l'intérieur. Une fois, Shaffery avait timidement parlé de l'effet d'un dépôt de fumée de cigare à la surface polie d'un miroir de cinquante-cinq centimètres. C'était lors de sa

première réunion annuelle. Le président n'avait pas ouvert la bouche et s'était contenté de le regarder fixement. Puis il avait fait un signe de tête à son assistant de droite, un certain M. DiFirenzo, qui avait pris dans sa poche un paquet de mouchoirs en papier et l'avait envoyé à Shaffery. « Eh bien, essuyez-le, votre foutu machin ! avait-il dit. Ensuite, vous pourriez nous vider ces cendriers, hein ? »

Shaffery fit de son mieux pour sourire à ses administrateurs. Il sentait derrière lui la présence des assistants qui patrouillaient les extérieurs de l'observatoire selon des orbites elliptiques irrégulières, dont le périégée était la porte grillagée par laquelle ils jetaient un coup d'œil à l'intérieur. Ils avaient examiné attentivement Shaffery quand il avait traversé le parc à voitures au sol de coquillages écrasés, et, soumis à cette surveillance, il avait décidé de ne pas faire un détour par les toilettes, ce qu'il regrettait à présent.

« C'est bon, Shaffery, dit M. DiFirenzo après un coup d'œil au président du Bureau. Venons-en maintenant à vous. »

Shaffery joignit les mains derrière le dos pour prendre sa pose à la Einstein et entama vivement : « Eh bien, l'année a été particulièrement riche pour l'observatoire. Vous avez sans doute lu mes comptes rendus sur les météorites du Lion et...

— Exact, dit M. DiFirenzo, mais ce dont nous parlions ici, c'étaient des projectiles lancés dans l'espace. M. Nuccio a exprimé un point de vue selon lequel nous occupons ici une sorte de position stratégique, par exemple lorsqu'on lance les fusées de Cap Canaveral. Elles doivent passer juste au-dessus de nous et il faut que cela nous rapporte. »

Shaffery se balança d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. « J'en ai parlé dans mon compte rendu, l'année dernière...

— Non, Shaffery. Cette année. Pourquoi n'aurions-nous pas notre part de cet argent fédéral, pour la poursuite à vue, par exemple ?

— Mais la situation n'a pas changé, monsieur. Nous n'avons pas le matériel voulu et de plus la NASA a ses propres...

— Inutile, Shaffery. Savez-vous combien vous nous avez coûté en matériel l'année dernière ? J'ai les chiffres ici même. Et maintenant vous prétendez ne pas avoir ce qu'il faut pour nous faire gagner quelques dollars ?

— Eh bien, voyez-vous, monsieur, le matériel dont nous disposons est à des fins purement scientifiques. Pour ce genre de travail, il faut des instruments tout à fait différents et en réalité...

— Je ne veux pas le savoir. » DiFirenzo regarda le président et poursuivit : « Ensuite, venons-en à cette comète que vous affirmiez devoir découvrir ? »

Shaffery eut un sourire d'excuse. « Vraiment, on ne saurait me tenir pour responsable. Je n'ai pas du tout dit que nous en *trouverions* une. J'ai simplement dit que la *recherche* continue des comètes faisait partie de notre *programme* essentiel. Bien sûr, j'ai fait de mon mieux pour...

— Cela ne suffit pas, Shaffery. De plus, votre gars que voici a dit à M. Nuccio que si vous trouviez une comète, vous ne l'appelleriez pas la

comète de Carminé J. Nuccio, comme le désirait M. Nuccio. »

Shaffery se sentait tout creux à l'intérieur, mais il répondit avec courage : « Cela ne dépend pas entièrement de moi. Il existe une convention astronomique selon laquelle le nom du découvreur reste attaché à...

— Cette convention nous déplaît, Shaffery. Troisième point, nous en arrivons à présent à des choses extrêmement graves auxquelles je suis désolé d'apprendre que vous êtes mêlé, Shaffery. Il paraît que vous avez discuté des affaires privées de notre institution, ainsi que de M. Nuccio, avec cette petite tête de flic de Nesbit. Bouclez-la, Shaffery ! » l'avertit l'homme alors que l'astronome ouvrait la bouche. « Nous sommes informés de tout. Ce Nesbit est en train de se fourrer dans une sale histoire. Il a dit des choses très racistes sur M. Nuccio dans son petit spectacle télévisé, et ça va lui coûter un sacré paquet quand les avocats de M. Nuccio en auront fini avec lui. C'est déjà très regrettable, Shaffery. Quatrièmement, il y a encore ceci. »

Il souleva ce qui, devant lui, avait paru une serviette froissée. Cela recouvrait en réalité un objet qui ressemblait à un gros poste à transistors.

Shaffery le reconnut après un instant de réflexion. Il l'avait déjà vu dans les mains de Larry Nesbit.

« C'est un magnétophone, dit-il.

— Tout juste, Shaffery. Et maintenant une question : qui l'a placé ici ? Je ne veux pas dire qu'on l'a abandonné comme on quitte ses chaussures, par exemple, Shaffery. Je veux dire : qui l'a laissé ici, avec un système de contact si astucieux qu'il s'est déclenché quand deux de nos associés ont inspecté les lieux. Ils l'ont trouvé placé sous la table. »

Shaffery fit des efforts pour déglutir, mais sa voix lui parut néanmoins étrangère quand il fut en mesure de parler.

« Je... je vous assure, monsieur DiFirenzo ! Je n'ai rien à voir là-dedans !

— Exact, Shaffery, je le sais, parce que vous n'êtes pas assez malin. M. Nuccio a été bouleversé par cette écoute illégale ; aussi a-t-il déjà passé plusieurs coups de fil et averti diverses personnes, et nous avons une idée précise de la personne qui a installé cet appareil ici, et qui n'aura pas ce qu'elle espérait pour le faire passer à la télé. Nous y voici donc, Shaffery. M. Nuccio ne juge pas satisfaisant votre travail ici et il vous autorise à partir. Nous avons quelqu'un d'autre qui viendra vous remplacer. Nous vous serions reconnaissants de quitter l'institution dès demain. »

Il existe des situations qui ne laissent guère de place à la dignité. Un homme de cinquante-cinq ans qui vient de perdre la pire place qu'il ait jamais eue a peu de chances de formuler une dernière observation du genre de celles que l'on aimerait laisser à ses biographes.

Shaffery s'aperçut qu'il était encore plus mal en point. Il était franchement malade. Le tumulte de son ventre s'accroissait. Ses petites glandes salivaires lui inondaient la bouche plus rapidement qu'il ne pouvait avaler et il savait que s'il ne se rendait pas aux toilettes très vite, une honte supplémentaire viendrait alourdir un bilan déjà écrasant. Il pivota et sortit. Puis il accéléra le

pas. Puis il courut. Quand il se fut vidé de tout ce qu'il avait dans la vessie et les tripes, il resta assis au bord du siège et songea à tout ce qu'il aurait pu dire : « Écoutez, Nuccio, vous ne connaissez rien à la science. » « Nuccio, Schiaparelli était dans l'erreur au sujet des canaux de Mars. » Mais il était trop tard. Il était trop tard pour poser les questions que sa femme aurait sûrement posées : indemnité de licenciement, pension, tout ce qu'il avait hésité à mettre sur le papier. (« Ne vous en faites pas pour cela, Shaffery, M. Nuccio prend toujours soin de ses amis, mais il n'aime pas qu'on l'embête. ») Il s'efforça de faire des projets d'avenir, sans y parvenir. Il pensa même à un plan pour l'immédiat. Il pouvait au moins téléphoner à Larry Nesbit, pour exiger, se plaindre et l'avertir. (« Hep ! Ils ont trouvé le magnétophone ! Tout est perdu ! Sauvez-vous ! »), mais il n'osait pas s'aventurer si loin des toilettes. Pas maintenant. Et, un moment plus tard, ce fut inutile. Une demi-heure après, quand l'un des gorilles en orbite fit sauter la petite serrure et jeta un coup d'œil à l'intérieur, l'homme qui aurait pu être Einstein gisait à terre, le pantalon descendu aux genoux, sans dignité et sans plus de soucis, mort. Ah ! Shaffery. Comme il aurait été déçu de sa notice nécrologique dans le *Times*, deux paragraphes enfouis sous l'épais article mortuaire d'un chanteur pop. Mais par la suite...

La première victime fut Larry Nesbit, qui eut le mal de l'air dans son Lear jet durant tout le trajet jusqu'à New York, eut une attaque pendant qu'il enregistrerait son spectacle télé, et mourut le lendemain. Les victimes suivantes furent les administrateurs du Bureau, jusqu'au dernier. Ils reprirent le chemin de leurs foyers respectifs, par avion et en bateau. Quelques-uns y parvinrent, mais tous moururent : en route ou à Las Vegas, Détroit, Chicago, Los Angeles, New York, et Long Branch dans le New Jersey. Quelques-uns des « assistants » moururent également ; d'autres furent épargnés (pas pour longtemps). La raison de ces décès ne resta pas longtemps un mystère. On remonta assez vite à la source de cette nouvelle épidémie, les hors-d'œuvre de M. Nuccio, et plus particulièrement les champignons en conserve que Shaffery avait empruntés pour son expérience.

Il y avait déjà longtemps que l'on reconnaissait la toxine botulique comme le poison le plus terrible pour l'homme. La forme mutante que Shaffery, à l'aide du matériel de radiographie de son dentiste, avait créée n'était guère plus virulente, mais elle avait une caractéristique nouvelle et originale. Le vieux *Clostridium botulinum* traditionnel est un organisme qui n'a qu'une faible vitalité ; exposé à la lumière et à l'air, il meurt. *Botulinum shafferia* était plus vigoureux. Il prospérait là où il se trouvait. Dans n'importe quoi. Dans les hors-d'œuvre de M. Nuccio, dans les salades, à la cuisine d'un restaurant, dans la tarte aux pommes de maman posée sur l'appui de fenêtre pour refroidir, dans le tube digestif de l'homme. Il y eut neuf morts dans les cinq premiers jours, puis plus rien pendant quelque temps. Les épidémiologistes ne se seraient pas cassé la tête pour une si courte liste de victimes, n'eût été l'identité de certaines desdites victimes. Mais les bactéries

se multipliaient. La tache de vomissure sous les planches de la promenade à Long Branch se dessécha ; les bactéries devinrent spores et partirent dans le vent jusqu'à ce qu'elles aient trouvé quelque chose d'humide et de fertile. Alors elles se multiplièrent. Le mouchoir en papier jeté par la vitre d'une Cadillac sur la route de O'Hare à Evanston, l'éternuement entre les vols à Miami, des expectorations en une douzaine d'endroits... tout cela alla grossir leur nombre. De l'urine et des excréments des hommes atteints, de leur transpiration, même de leur literie et de leur linge sale, les spores envahirent l'air, furent respirées, mangées, bues, absorbées dans les égratignures, ingérées de toutes les façons possibles dans les corps réceptifs de centaines, puis de milliers, et enfin de quelques millions d'êtres humains.

Dès la deuxième semaine, Détroit et Los Angeles furent déclarés zones sinistrées. Dès la quatrième, le fléau avait frappé toutes les villes d'Amérique et franchi les océans. S'il avait un unique aspect rédempteur, c'était sa rapidité : l'estomac à l'envers, une suée, quelques douleurs, puis la mort. Personne n'était à l'abri. Quelques-uns survécurent. Sur cent personnes atteintes, trois avaient une chance de survivre. Mais alors, la famine, les émeutes et de moindres maux prélevèrent leur tribut ; et sur les milliards d'hommes qui peuplaient la Terre quand Shaffery avait exposé les champignons aux rayons X dans le cabinet du dentiste, tous, sauf quelques millions, moururent dans cette explosion que le monde n'oubliera jamais : la maladie appelée *syndrome de Shaffery*.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Shaffery among the Immortals.

Publié avec l'autorisation de l'agence Hoffman

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

LE GRAND FLASH

Par Norman Spinrad

Nous venons de voir à l'œuvre une machine à produire du gâchis par accident ; Pohl chante la geste dérisoire des crétins. Spinrad chante celle, plus inquiétante, des fous qui aspirent au gâchis et cherchent consciemment à le provoquer (sans pour autant avoir en tête une image précise du résultat). Le gâchis, contrairement aux apparences, n'est pas si facile à créer dans un monde en proie à la peur de la guerre nucléaire, et où les populations, moins belliqueuses que certains de leurs dirigeants, ont imposé un surcroît de précautions pour éviter les accidents. Nous citons plus haut Docteur Folamour : on sait que le dérapage raconté par le film ne serait plus possible, à supposer qu'il l'ait jamais été ; mais le personnage même de l'inquiétant docteur, prêt à sacrifier tous les combattants pour gagner la bataille finale, existe bel et bien : le dernier des joueurs de dames est un Folamour en puissance. Alors, si l'opinion publique est le principal rempart contre l'hystérie guerrière, il est tentant de la manipuler. Cela s'est fait dans le passé. Cela peut se refaire – avec des moyens plus perfectionnés.

T moins 200 jours.

Le compte à rebours commence...

Ils étaient un peu freaks à mon goût mais faut ce qu'y faut : pour le rock, être freak est un atout maître, et si le Mandala devait survivre à Los Angeles en face d'une boîte comme le Rêve Américain qui appartient à une chaîne de télé, je n'avais qu'à me boucher le nez et être plus défoncé que le concurrent. Aussi, après avoir cuisiné les Quatre Cavaliers pendant près d'une heure, je les avais emmenés dans mon bureau pour causer galette.

J'étais assis derrière ma table Armée du Salut (le Mandala est l'entreprise la plus onéreusement rapiate qui existe au monde) et les Cavaliers étaient posés en rang d'oignons sur des chaises de jardin, conformément à l'ordre de préséance interne du groupe.

D'abord, le leader, chanteur et guitariste, Stony Clarke : des cheveux blonds jusqu'aux épaules, des yeux qui faisaient penser à un client de la

morgue chaque fois qu'il enlevait ses lunettes de soleil à monture d'acier, la réputation de fonctionner à l'acide et, en plus, l'air d'un bouffeur d'amphés. Ensuite, Hair, le batteur, habillé en Ange de l'Enfer avec croix gammées et tout le bazar, un junkie dont les yeux de fanatique trop rapprochés m'amenaient à me demander s'il arborait ses croix gammées parce qu'il avait besoin de tout son attirail d'Ange pour se donner à fond ou si c'était le plaisir d'arborer des svastikas en public qui le conduisait à s'habiller en Ange. Le numéro trois était un Noir qui se faisait appeler Super Spade : il avait des anneaux aux oreilles, des cheveux à la mode afro, un tee-shirt à l'effigie de Stokely Carmichael et, accrochée à une lanière passée autour du cou, une tête réduite blanchie au cirage. C'était l'homme toutes mains : il tenait le sitar, la basse, l'orgue, la flûte, n'importe quoi. Le numéro quatre, qui se faisait appeler Mr. Jones, était positivement le mec le plus affolant que j'aie jamais vu dans un groupe rock, et ce n'est pas peu dire. C'était l'éclairagiste-synthétiseur-électronicien. Il avait au moins quarante ans, s'affublait de vêtements style hippie première époque, et la rumeur voulait qu'il soit un transfuge de la Rand Corporation. Rien ne vaut le show business.

« Eh bien, les gars, commençai-je, vous êtes bizarroïdes mais c'est précisément ce que je cherche. Ou est-ce que vous travailliez avant ?

— On travaillait pas, répondit Clarke. On est le truc nouveau. Moi, je trafiquais dans le cristal et l'acide. Hair était batteur dans un groupe plastique à New York. Super Spade prétend qu'il est la réincarnation du Bird et ça ne sert à rien de discuter avec lui. Mr. Jones, lui, il est pas très causant. C'est peut-être un Martien. On vient juste de monter notre machin. »

Il y a une chose intéressante dans ce genre de business : les groupes qui n'ont pas un manager de la vieille école, on peut les avoir pour pas cher. Ils parlent trop.

« Au poil ! Je serai heureux de vous mettre le pied à l'étrier, les enfants. Personne ne vous connaît mais je crois que vous avez un truc qui marchera. Je prends le risque et je vous signe un contrat d'une semaine. D'une heure du matin à la fermeture, c'est-à-dire deux heures, tous les jours sauf dimanche. Quatre cents dollars la semaine.

— Vous êtes juif ? fit Hair.

— Comment ?

Écrase ! » ordonna Clarke.

Hair écrasa. « Il voulait dire que quatre cents, c'est un peu léger.

— On ne signe pas s'il n'y a pas une clause d'option, déclara Mr. Jones.

— Il y a une idée là-dedans, dit Clarke. La première semaine, va pour quatre cents tickets, mais après ça sera plus pareil. Vu ? »

Je tiquai. S'ils faisaient un malheur, je risquais de ne pas pouvoir me les offrir. D'un autre côté, quatre cents dollars, c'était une misère, et j'avais absolument besoin d'un final pas cher.

« D'accord. Mais je veux un accord verbal comme quoi j'aurai un droit de préemption sur vous pour le renouvellement du contrat.

— Ma parole d'honneur », fit Stony Clarke.

La parole d'honneur d'un ex-trafiquant de drogue qui se shoote aux amphés... c'est ça le métier.

T moins 199 jours.

Le compte à rebours continue...

Comme il ne s'occupe pas des fins, l'esprit militaire est facile à manipuler, facile à contrôler et facile à emberlificoter. Définition des fins : les objectifs fixés par l'autorité civile. Elles sont le domaine concédé aux civils, alors que les moyens sont du ressort des militaires, dont le devoir consiste à réaliser lesdites fins dans les conditions les plus avantageuses possibles.

D'où les migraines que la guerre en Asie provoque chez mes clients en uniforme au Pentagone. La fin a été dûment fixée : liquider les guérillas. Mais les civils sont sortis de leur domaine réservé en venant fourrer leur nez dans les moyens, et les généraux considèrent ça comme une concurrence déloyale. Une rupture de contrat, en quelque sorte. Les généraux (ou tout au moins la fraction de ce corps la plus sujette à la paranoïa) commencent à considérer la conduite de la guerre, la limitation imposée aux moyens pour les motifs politiques, comme une astuce des civils en vue de leur arracher leurs prérogatives consacrées.

Cette situation serait de mauvais augure pour le pays, n'était le fait que, faisant tache d'huile, la paranoïa qui sévit chez les généraux m'a permis de les manipuler et de les convaincre de soumettre mes deux scénarios au président. Et le président a autorisé la mise en œuvre du grand, sous condition que le petit réussisse à façonner l'opinion publique comme il convient.

Le grand scénario est simple et direct. Sachant que les mauvaises conditions atmosphériques rendent inopérante notre aviation classique dont l'efficacité dépend d'une relative précision, l'ennemi regroupe ses forces en unités massives et lance des offensives meurtrières pendant la saison des pluies. Toutefois, ces unités à gros effectifs sont très vulnérables aux armes nucléaires tactiques affranchies de la servitude de la précision. Assuré que les considérations de politique intérieure nous interdisent d'employer des engins nucléaires, l'adversaire va donc encore rassembler des détachements de l'importance d'une division – ou plus encore – lors de la prochaine saison des pluies. L'emploi parcimonieux d'armes nucléaires tactiques, ne serait-ce que vingt bombes de cent kilotonnes lancées simultanément et selon un quadrillage judicieux, détruirait au minimum deux cent mille soldats, soit près des deux tiers des forces totales de l'ennemi, en vingt-quatre heures. Ce serait un coup de massue.

Le petit scénario, du succès duquel dépend la mise à exécution du grand, est beaucoup plus sophistiqué en raison de la subtilité du résultat escompté : l'acceptation par l'opinion – ou même, dans l'hypothèse la plus optimiste, la revendication – de l'emploi des armes nucléaires tactiques. La tâche est

difficile mais mon scénario, pour insolite qu'il soit, est solide, et avec l'appui complet (bien que jusqu'à un certain point occulte) de la hiérarchie militaire suprême, de certains cercles proches du pouvoir et des hommes qui comptent dans les sociétés aérospatiales clefs, les moyens désormais mis à ma disposition devraient être suffisants. Statistiquement parlant, les risques ne sont pas négligeables, mais ils restent au-dessous d'un seuil acceptable.

T moins 189 jours.

Le compte à rebours continue...

Moi, j'estime que les types de la chaîne méritaient le tour que je leur ai joué. Ils m'ont bien roulé, non ? Quatre séries à succès que j'ai produites pour ces salauds, et ils me déportent aux mines de sel. Une discothèque ! Moi, responsable d'une discothèque minable ! Ce n'est pas croyable ! Un indésirable dont on se débarrasse, voilà ce que je suis pour ces *schlockmeisters*. Oh ! la proposition paraissait *kosher* quand ils m'ont branché sur le Rêve Américain. Vous toucherez 20 %, ils disaient, ces *schnorrers*. Et vous aurez droit à tous les artistes sous contrat avec nous, vous serez un homme riche, Herm. Alors, j'ai signé comme un *yuk* sans regarder ce qu'il y avait d'écrit en petites lettres. J'étais fauché, à ce moment. Comment aurais-je su qu'ils avaient monté le Rêve Américain pour avoir un déficit fiscal ? Que je serais tenu d'utiliser les artistes miteux qu'ils avaient sous contrat ? Que leur but était de perdre de l'argent avec le Rêve, puis de le prendre comme support d'un show télévisé dont je ne verrais pas un sou ? Total, je dirige la boîte qui perd de l'argent et je vis sur mon salaire, pendant que la chaîne s'engraisse sur le show et que j'en suis pour mes frais.

Des crapules pareilles méritent de se faire pigeonner, pas vrai ? Et comme si ça ne leur suffisait pas de me faire porter le chapeau pour couper au fisc, il faut en plus que ce soient eux qui me disent qui je dois engager ! « Prenez les Quatre Cavaliers, le groupe qui fait salle comble au Mandala. On a besoin d'eux pour *Une nuit avec le Rêve Américain*. Ils marchent très fort.

— Oui, ils marchent fort, je leur réponds. Autrement dit, ils me demanderont un joli paquet. Je n'ai pas les moyens. »

Alors, ils me montrent les clauses en petits caractères (le prochain contrat qu'on me proposera, je le lirai avec un microscope). Je suis contraint d'engager qui ils veulent et de me débrouiller ensuite avec ma comptabilité pour amortir les frais. De quoi transformer un Litvak en antisémite !

Force m'a donc été de traîner mes bottes du côté du Mandala pour faire affaire avec ces hippies. Je n'y étais arrivé qu'à minuit et demi pour ne pas avoir à rester dans cette maison de fous plus longtemps que nécessaire. Vous parlez d'un clou ! Bernstein s'est contenté d'acheter un club du Strip qui avait fait faillite, de faire sauter toutes les cloisons intérieures et de monter une espèce de monstrueux chapiteau à l'intérieur de cette coquille vide. Rien de plus qu'une toile mince tendue sur des montants de bois. Vraiment *shlock*.

Dehors, il a installé des projecteurs, des spots, des micros, tout ce qu'il faut comme zinzins électroniques. Dedans, on a l'impression d'être entouré d'écrans de cinéma. Juste la tente et le plancher nu. Pas même une vraie scène, rien qu'une plate-forme à roulettes qu'on trimbale au moment des changements de numéros.

Comme on l'imagine, ce n'est pas à proprement parler une boîte qui attire un public raffiné. D'autant que, à deux pas, il y a le Rêve Américain qui tourne à perte. Tout ce qu'il y a comme clientèle, ce sont les hippies malodorants garantis bon teint, que moi je laisse à la porte, et les collégiens qui se figurent qu'il est de bon ton de draguer dans ce genre de baraque. Le trafic de drogue marche à fond. Les flics n'ont pas l'établissement à la bonne et les rafles attirent les bagarreurs professionnels. Une vraie tanière de vices ! J'avais l'impression de pénétrer dans un décor de casbah. Le précédent numéro était fini et les Cavaliers n'étaient pas encore arrivés, de sorte qu'il n'y avait que cette tente démente bourrée de hippies, la moitié bourrés à l'acide, au hasch, aux amphétamines ou à Dieu sait quoi, de collégiens se prenant pour des hippies, presque tous défoncés eux aussi et montrant les dents, plus quelques *schwartzes* complètement dingues qui guettaient les flics. Tous piétinaient en attendant que quelque chose arrive, prêts à pousser à la roue. J'étais debout près de la porte parce qu'on ne sait jamais. Comme on dit parmi eux, « les vibrations me nouaient ».

Tout d'un coup, les lumières s'éteignent et tout devient soudain aussi noir que les pensées d'un directeur de chaîne télé. Je pose la main sur mon portefeuille (qu'on ne vienne pas me raconter qu'il n'y a pas de pickpockets dans une pareille cohue). Ça dure comme ça le temps de respirer dix fois, une obscurité de poix et un silence de mort. Et puis je commence à ressentir quelque chose, je ne sais pas quoi, quelque chose qui me court le long des os, mais je comprends que ce n'est pas mon imagination mais une sorte d'effet infrasonique, parce que tous les hippies sont pétrifiés et qu'on n'entend pas voler une mouche.

Brusquement, les haut-parleurs monstres nous balancent le bruit d'un cœur qui bat, si bruyant qu'il résonne dans les dents, mais ralenti et pesant. Deux fois moins rapide que le rythme du cœur d'une baleine, peut-être. La chose qui grimpe le long de mes os a l'air synchrone et c'est presque comme si c'était moi, ce grand cœur engourdi qui bat dans les ténèbres.

Le pinceau rouge sombre d'un projecteur – on dirait des radiations infrarouges tellement la lumière est faible – frappe le praticable qu'on a ramené au milieu, et où se tiennent quatre affreux enveloppés de robes noires – dans le genre de la Faucheuse, vous voyez le truc – avec cette horrible lueur rouge qui les baigne comme du sang. Absolument sinistre. Boum-ba-boum. Boum-ba-boum. Le cœur continue de battre, les infrasons me vibrent dans les os, et les hippies contemplent les Quatre Cavaliers comme des poules hypnotisées.

La basse attaque, épousant la cadence du battement de cœur. Doum-da-

doum. Doum-da-doum. Le batteur reprend le rythme avec des coups de cymbale assourdissants. Puis la guitare électrique, miaulant comme un chat écorché, scande des accords qui tombent lourdement. Whang-ka-whang. Whang-ka-whang.

C'est affreux, ça me noue les tripes, ça me triture les os, mes tympanes ne sont plus qu'une sorte d'énorme veine qui bat. Tout le monde se balance, je me balance. Boum-ba-boum. Boum-ba-boum.

Alors, le guitariste se met à chanter à l'unisson du battement de cœur, d'une voix rauque et stridente d'agonisant : « *Le grand flash... Le grand flash...* »

Et le gars à la console électronique fait gicler des anneaux de lumière qui montent le long des parois de la tente, bleus en bas et qui deviennent verts en s'élevant, puis jaunes, puis orange pour se transformer finalement en cercles rouge néon aveuglants lorsqu'ils atteignent le plafond. La durée de leur ascension est exactement égale à celle d'un battement de cœur.

Ce que j'éprouve est effrayant ! L'impression d'être un tube de pâte dentifrice pressé en cadence, jusqu'à ce que ma calotte crânienne catapultée aille rejoindre les ronds de lumière et passe à travers le plafond.

Maintenant, ça s'accélère progressivement. Toujours le même battement de cœur, les mêmes coups de cymbales, les mêmes « *Le grand flash... Le grand flash...* », la même basse, le même grouillement d'infrasons dans les os, mais un peu plus vite... Puis plus vite ! Plus vite encore !

Je me disais que j'allais mourir ! Je savais que j'allais mourir ! Ce battement de cœur démentiel. Les coups de cymbale qui crépitaient comme une mitrailleuse. Les cercles de lumière qui m'aspiraient pour me précipiter à travers le trou de néon rouge.

Incroyable ! Et ça allait plus vite, toujours plus vite, la voix n'était plus qu'un hurlement, le battement de cœur un bourdon, la batterie un gémissement auquel répondait la plainte de la guitare, et mes os prenaient le large...

Tous les projecteurs s'allumèrent en même temps et leur éclat subit m'aveugla...

Tous les haut-parleurs répercutèrent une phénoménale explosion, si violente que j'en chancelai...

J'avais l'impression de gicler hors de mon crâne et c'était merveilleux.

Et puis :

L'explosion devint un grondement...

La lumière parut se concentrer en un cercle au plafond, laissant tout le reste dans la nuit.

Et le cercle se mua en boule de feu.

Et la boule de feu en un champignon atomique filmé au ralenti, tandis que le grondement se mourait. À l'image succéda une obscurité totale. Et les lumières se rallumèrent.

Quel numéro !

Quelle mise en scène !

Et c'est comme ça que j'ai coincé les gars en coulisses, que j'ai découvert qu'ils n'avaient pas d'imprésario, pas même une option les liant au Mandala et que j'ai eu mon idée de génie.

En deux mots, j'ai pigeonné les types de la chaîne dans les grandes largeurs. J'ai signé avec les Cavaliers un contrat qui fait de moi leur manager avec 20 % sur leurs cachets. Et je les ai engagés pour une semaine au Rêve avec un cachet de 1 000 dollars, j'ai rédigé un chèque en tant que propriétaire de l'établissement, je me le suis donné à moi-même en tant qu'imprésario des Quatre Cavaliers, j'ai résilié mes fonctions d'homme de paille de la chaîne, et en partant je leur ai versé une indemnité de 10 000 dollars, le tout pour empocher 20 % sur les gains du groupe le plus dément depuis l'ère des Beatles et des Rolling Stones.

Qui vit par les clauses en petites lettres périra par les clauses en petites lettres. Et merde !

T moins 148 jours.

Le compte à rebours continue...

« Vous n'avez pas encore vu l'enregistrement, hein ? » me demanda Jake.

Il était agité comme un boisseau de puces. Quand on occupe un poste du niveau du mien, on a l'habitude de rendre ses subordonnés nerveux, mais Jake Pitkin n'était pas un garçon de bureau : chef de la programmation, ce n'était sûrement pas la première fois qu'il avait affaire à des gens de mon niveau hiérarchique. Les rumeurs qui couraient étaient-elles donc fondées ?

Nous étions seuls dans la salle de vision et il était douteux que le projectionniste puisse nous entendre.

« Non, je ne l'ai pas encore vu mais il m'est venu aux oreilles de drôles d'histoires.

— À propos de l'enregistrement ? » Il était pâle comme un mort.

« Non, Jake, à propos de vous, répondis-je avec un sourire aimable destiné à minimiser l'importance de la chose. Il paraît que vous ne voulez pas programmer le show.

— C'est vrai, fit-il d'une voix calme.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? Quels que soient nos goûts personnels – et personnellement je trouve que ces gars-là ont quelque chose de malsain – les Quatre Cavaliers sont à l'heure actuelle le groupe le plus coté en Amérique, et ce sale petit voleur de Herm Gellman nous extorque deux cent cinquante mille dollars pour une heure d'antenne. La réalisation nous a coûté deux cent mille dollars et on en a encore dépensé cent mille de mieux pour la promotion. Les annonceurs sont prêts à banker. L'un dans l'autre, ce show représente plus d'un million de dollars. Qui nous passent sous le nez si on ne le diffuse pas.

— Je sais. Je sais aussi que ça peut me coûter mon job. J'ai réfléchi à tout

ça et, tout bien pesé, je suis toujours opposé à ce qu'on passe ce truc sur l'antenne. Je vais vous montrer la fin, et je suis sûr que vous conviendrez que j'ai raison. »

Mes tripes se nouèrent désagréablement. Moi aussi, j'ai des supérieurs, et le mot d'ordre était : *Un voyage avec les Quatre Cavaliers* sera diffusé, point à la ligne. Et pas de discussion. Il était en train de se passer quelque chose de bizarre. La minute d'antenne nous était payée un prix sans précédent et l'annonceur était une importante société aérospatiale qui, jusque-là, n'avait jamais fait de publicité télévisée. Ce qui me tracassait, en fait, c'était que Jake Pitkin n'avait pas la réputation d'être un type courageux. Et voilà qu'il mettait son boulot en jeu. Il fallait qu'il soit drôlement certain que je me rallierais à sa façon de voir, sinon il n'aurait pas osé. Or, bien qu'il me fût impossible de le lui dire, je n'avais pas voix au chapitre.

« Allez, ça tourne ! dit Jake dans l'interphone, tandis que les lumières s'éteignaient dans la salle. C'est la séquence finale qu'on va voir. »

Sur l'écran :

Un ciel bleu et vide. En fond sonore, des accords légers et paresseux à la guitare électrique. La caméra panoramique, passant en revue quelques nuages, et elle finit par cadrer le soleil en plan très éloigné. Pendant que le soleil, cercle lumineux minuscule, se place au centre de l'écran, la mélodie d'un sitar se mêle à la guitare.

Très lentement s'amorce un zoom sur le soleil. À mesure que l'image grossit, le son du sitar s'enfle, la guitare s'estompe et la batterie lui succède. Les accords de sitar deviennent de plus en plus forts, le rythme de la batterie s'accuse et s'accélère tandis que le soleil continue de grossir. Finalement, l'écran s'emplit d'une lumière à l'éclat insupportable, alors que sitar et batterie se déchaînent avec frénésie.

Soudain une voix torturée, une voix en chaleur, domine et noie le son du sitar et de la batterie : « *Plus clair... que mille soleils...* »

Fondu enchaîné sur une fille brune superbe aux yeux immenses, aux lèvres humides, et soudain il n'y a plus sur la piste sonore que la guitare en sourdine et des voix qui entonnent en douceur : « *Plus clair... Oh ! Dieu, c'est plus clair... plus clair... que mille soleils...* »

Le visage de la fille en gros plan s'estompe, remplacé par un plan d'ensemble des Quatre Cavaliers, drapés dans leurs sombres suaires, et la mélodie précédente est reprise en mineur, soutenue par les plaintes répercutées de la guitare électrique et le bourdonnement monotone du sitar, jusqu'à devenir un chant funèbre : « *Plus noir... le monde devient plus noir...* »

Une série de plans de coupe accompagne le lamento :

Un village d'Asie en flammes, jonché de cadavres...

« *Plus noir... le monde devient plus noir...* » L'amoncellement des morts à Auschwitz... « *Jusqu'à ce qu'il fasse si noir...* » Un cimetière de voitures gigantesque, avec au premier plan, minuscules par comparaison, des enfants

noirs squelettiques...

« *Que pour moi la mort viendra...* »

Un ghetto qui brûle à Washington avec le dôme du Capitole brumeux à l'arrière-plan...

« *Avant le lever du jour...* »

Sans transition, un plan très rapproché du leader et chanteur des Cavaliers, le visage crispé en un masque de désespoir et d'extase. Le sitar dédouble son tempo, la guitare gémit, et lui, de toute la force de ses poumons, se met à hurler : « *Mais avant de mourir, avant l'heure du néant, je veux faire ce voyage...* »

À nouveau le visage de la fille, mais transparent, avec une aveuglante lumière jaune qui le traverse. Le tempo du sitar continue de s'accélérer, soutenu toujours par la plainte de la guitare, et la voix s'enfle et se déchaîne : « *Le dernier grand flash va briller dans le ciel...* »

Plus rien d'autre maintenant que la lumière aveuglante...

« *Et bong ! le monde est mort...* »

Un écran totalement noir l'espace d'une mesure, puis ce noir vire au bleu à l'horizon...

« *Mais avant de mourir, prenons tous l'overdose qui tranchera nos liens... qui nous grillera les plombs, qui nous congèlera l'âme... le dernier grand flash, la défonce ultime, le voyage dont on ne revient pas...* »

Brusquement, la musique s'arrête pendant une demi-mesure. Puis :

Une colossale boule de feu illumine l'écran...

Un grondement assourdissant...

La boule de feu se coagule en un nuage en forme de champignon tandis que se poursuit le vacarme. Quand celui-ci commence à s'apaiser, on voit le brasier ardent à l'intérieur du monstrueux nuage nucléaire. Le visage de la fille apparaît vaguement en surimpression.

Une voix douce, amplifiée pour dominer la rumeur qui s'éteint, reprend sur un ton devenu hideusement respectueux : « *Plus clair... grand Dieu, c'est plus clair... plus clair que mille soleils...* »

L'écran redevient opaque et les lumières de la salle se rallument.

Je regardai Jake. Il me regarda. Je murmurai : « Il y a vraiment de quoi vomir.

— Vous ne voulez quand même pas qu'on passe un machin pareil, non ? » fit Jake à voix basse.

Je me livrai à un rapide calcul mental. Cette nauséabonde séquence devait durer dans les cinq minutes maximum... On pouvait s'en tirer.

« Vous avez raison, Jake. On ne peut pas passer ça. On va couper ce truc et intercaler un spot de plus à chaque interruption publicitaire. Comme ça on devrait retomber sur nos pieds.

— Mais vous ne comprenez pas ! Herm nous a imposé un contrat draconien qui nous interdit de faire des coupures. Ou on passe tout ou on ne passe rien. D'ailleurs, tout le reste du show est du même tonneau.

— Du même tonneau ? Qu'entendez-vous par là ? »

Il se tortilla sur son siège. « Ces types sont... enfin, ce sont des dépravés.

— Des dépravés ?

— Eh bien, ils... ils sont amoureux de la bombe atomique ou quelque chose comme ça, quoi ! Chacun de leurs morceaux se termine de la même façon.

— Quoi ? Vous voulez dire qu'ils sont *tous* comme ça ?

— Exactement. Chaque séquence aboutit à un truc de ce genre. Ou on passe *une heure* de ça ou on ne passe rien.

— Grand Dieu ! »

Je n'avais envie de dire qu'une chose. On détruit l'enregistrement et tant pis pour le million de dollars. Mais je savais aussi que ça me coûterait ma place. Et que, cinq minutes après m'avoir flanqué à la porte, ils me remplaceraient par quelqu'un qui ferait ce qu'ils voudraient. Mes chefs eux-mêmes n'étaient que des courroies de transmission chargés de faire appliquer la consigne venue d'en haut. Je n'avais pas le choix. Il n'y avait aucun choix possible.

« Désolé, Jake. On le programme.

— Je donne ma démission », répondit Jake Pitkin qui n'avait pas la réputation d'avoir du courage.

T moins 10 jours.

Le compte à rebours continue...

« C'est une violation flagrante du traité sur l'interdiction des expériences nucléaires », ai-je remarqué.

Le sous-secrétaire avait l'air aussi hébété que moi. « Nous dirons qu'il s'agit d'une utilisation pacifique de l'énergie atomique et nous laisserons les Russes protester.

— C'est de la folie !

— Peut-être, mais vous avez vos ordres, général Carson, et moi j'ai les miens. Des ordres venant de très haut. Le 4 juillet, à 20 h 58 précises, heure locale, vous larguerez une bombe atomique de 50 kilotonnes sur l'objectif qui vous a été désigné à Yucca Flats.

— Mais les civils... les techniciens de la télévision...

— Se trouveront à deux milles de la zone dangereuse. Le Stratégie Air Command est sûrement capable de parvenir à ce degré de précision dans ce qu'on appelle des conditions de laboratoire. »

Je me suis raidi. « Je ne mets pas en doute la compétence des équipes de bombardiers qui sont sous mes ordres. C'est sur la raison de cette mission, sur le bon sens de mes directives que je m'interroge. »

Le sous-secrétaire a haussé les épaules avec un pâle sourire. « Nous pourrions constituer une amicale.

— Vous voulez dire que vous n'en savez pas plus que moi là-dessus ?

— Tout ce que je sais, c'est ce que m'a communiqué le secrétaire à la Défense, et j'ai l'impression qu'il était tout aussi dans le noir. Vous n'ignorez pas que le Pentagone réclame à cor et à cri l'utilisation des armes nucléaires tactiques pour liquider la guerre en Asie... et c'est vous, les gens du S.A.C., qui braillez le plus fort. Eh bien, le président a, voici plusieurs mois, approuvé sous condition un plan prévoyant l'emploi d'engins nucléaires tactiques lors de la prochaine saison des pluies. »

J'ai sifflé entre mes dents. Est-ce que, par hasard, les civils finiraient par entendre la voix de la raison ? « Mais quel rapport avec...

— L'opinion publique. L'opération n'était possible que si l'opinion publique évoluait radicalement. Quand ce plan a été approuvé, les sondages indiquaient que 78,8 % de la population étaient hostiles à l'utilisation d'armes nucléaires tactiques et 9,8 % favorables, le reste étant indécis ou sans opinion. Le président a accepté qu'on ait recours aux armes nucléaires tactiques à condition qu'à une date encore tenue secrète il y ait au moins 65 % d'avis favorables et pas plus de 20 % d'opposants actifs.

— Je vois... Ce n'est qu'un subterfuge pour faire tenir tranquilles les chefs d'état-major interarmes.

— Général Carson, il semble que vous ne soyez pas au courant de l'état d'esprit du pays. Après le premier show télévisé des Quatre Cavaliers, les sondages ont révélé que 25 % des citoyens étaient devenus favorables à l'emploi des armes nucléaires tactiques. Après le second, le chiffre est passé à 41 %. Il est maintenant de 48 % et il ne reste plus que 32 % d'irréductibles.

— Vous n'allez pas me dire qu'un groupe rock...

— Un groupe rock et l'adoration dont il est l'objet général. C'est devenu de l'hystérie nationale. Ils ont des imitateurs. Vous n'avez pas vu les badges ?

— Ceux qui représentent un champignon atomique avec les mots *Do It(31)* ? »

Le sous-secrétaire a acquiescé. « Les gens du Conseil national de sécurité ont-ils tout simplement estimé que le culte suscité par les Quatre Cavaliers pourrait servir à infléchir l'opinion publique, ou bien ces types étaient-ils téléguidés par eux depuis le début, je n'en sais pas plus que vous. Mais le résultat est là : les Cavaliers et la fascination qui les entoure ont eu raison de l'élément de la population qui était le plus opposé aux armes nucléaires : les hippies, les étudiants, les marginaux, les jeunes gens d'âge militaire. Les manifestations contre la guerre et les armes nucléaires ont cessé. Nous approchons du seuil des 65 %. Quelqu'un – peut-être le président en personne – a décidé qu'un nouveau grand show des Cavaliers fera sauter le pas.

— Le président est derrière cette affaire ?

— Voyons ! Personne d'autre que lui ne peut autoriser la mise à feu de la bombe atomique. Le show sera émis en direct de Yucca Flats. Il est financé par une compagnie de construction aérospatiale dont l'existence dépend pour une large part des commandes intéressant la défense nationale. On laissera le

public venir en camions. Naturellement, le gouvernement tire les ficelles.

— Et le S.A.C. lâchera une bombe A pour mettre fin au spectacle ?

— Exactement.

— J'ai eu l'occasion de voir un de leurs shows. Mes gosses le regardaient. J'ai éprouvé une impression très curieuse... J'avais presque envie que le téléphone rouge se mette à sonner...

— Je sais ce que vous voulez dire. J'ai parfois le sentiment que cette vague d'hystérie a gagné ceux-là mêmes qui sont derrière tout ça, que les Cavaliers manipulent maintenant ceux qui les manipulaient, bref que c'est un cercle vicieux. Mais je suis fatigué depuis quelque temps. La guerre nous fatigue tous. Si seulement nous pouvions en finir avec...

— Nous souhaiterions tous en finir d'une manière ou d'une autre », ai-je répondu.

T moins 60 minutes.

Le compte à rebours continue...

Tout l'équipage du *Backfish* doit assister au quatrième show des Quatre Cavaliers retransmis par satellite-relais : tels sont les ordres que j'ai reçus. À première vue, il peut paraître curieux de mobiliser toute la flotte des sous-marins Polaris devant le petit écran, mais du point de vue du moral c'est fort important.

Les hommes appelés à servir à bord de ces submersibles ont une tâche ingrate. Seuls sont sélectionnés les meilleurs marins, et les bons marins n'ont qu'un désir : agir. Pourtant, si jamais nous devons passer à l'action, c'est que notre mission aura échoué. Nous consacrons le plus clair de notre temps à développer des talents qui ne seront peut-être jamais employés. La dissuasion est une stratégie valable, mais c'est épuisant pour les hommes chargés de l'appliquer... et d'autant plus épuisant que l'attitude de nos compatriotes était naguère encore négative à l'endroit de notre mission. Des garçons qui, au service de leur pays, aiguisent leur métier pour lui donner le tranchant d'un fil de rasoir et qu'on oblige à rester l'arme au pied ont le droit d'en avoir gros sur le cœur d'être traités comme des parias.

C'est pourquoi le revirement de l'opinion dont les Quatre Cavaliers semblent avoir été les agents a fait d'eux en quelque sorte des mascottes pour les équipages des Polaris. À leur manière, ils parlent en notre nom et s'adressent à nous.

J'ai décidé de regarder le show au centre de contrôle des missiles où les effectifs doivent être complets en permanence et prêts à lancer les fusées avec un préavis d'une minute. Je me suis toujours plus senti en communion avec l'équipe de quart du centre de contrôle qu'avec tout le reste du personnel placé sous mon commandement. Ici, ce n'est plus un commandant et des matelots, mais un esprit et une main. Si l'ordre de feu nous parvient, je serai la volonté et ils seront les exécutants. À un moment pareil, il est bon de ne pas se

sentir seul.

Tous les yeux sont braqués sur le téléviseur installé au-dessus du grand pupitre de commandes quand le show débute et que...

Un motif en spirale tourne sur l'écran, jaune métallique sur fond bleu métallique. Un son lancinant s'élève, moitié sitar moitié électronique, et c'est un peu comme s'il provenait de l'intérieur de ma tête, et comme si la spirale était gravée directement sur ma rétine. C'est presque douloureux, et pourtant rien au monde ne pourrait me faire détourner le regard.

Puis deux voix se mettent à chanter en se répondant l'une à l'autre :

« *Let it all come in...* (Allons dedans.)

Let it all come out... (Allons dehors.)

In... out... in... out... in... out... »

J'ai l'impression que ma tête palpite – *in-out, in-out, in-out* – et des pulsations colorées commencent à animer le motif en spirale au rythme des mots : jaune sur fond bleu (*in*)... vert sur fond rouge (*out*)... *In-out-in-out-in-out-in-out...*

Sur l'écran et dans ma tête... Il me semble que je me cogne à une sorte de membrane invisible tendue entre l'écran et moi, comme si quelque chose cherchait à s'emparer de mon esprit et comme si je luttais pour résister... Mais pourquoi résister ?

La pulsation et le chant s'accélèrent, s'accélèrent toujours, jusqu'au moment où le « *in* » ne se distingue plus du « *out* », et des images rétiniennees en négatif s'accumulent toujours plus vite dans mes yeux, trop vite pour que ceux-ci puissent s'adapter à leur succession, au point que ma tête est prête à éclater...

Le chant et la mélodie s'interrompent et les Quatre Cavaliers apparaissent, vêtus de leurs robes, sur une estrade avec un ciel bleu et limpide à l'arrière-plan. Une seule voix, apaisante à présent, reprend : « *You are in...* » (Vous êtes dedans.)

Le plan suivant montre les Cavaliers en plongée, et je vois qu'ils se tiennent sur une plate-forme circulaire. Puis la caméra s'élève en une lente ascension qui révèle que cette estrade circulaire est placée au sommet d'une haute tour, autour de laquelle s'étend à perte de vue un désert peuplé d'une gigantesque foule de gens assis.

« *And we are in and they are in...* » (Et nous sommes dedans et ils y sont aussi.)

Maintenant je me trouve en bas parmi la foule ; les gens qui la composent ont l'air de fondre et de se répandre comme du plastique en fusion, qui dégouline de l'écran de télévision pour m'engloutir.

« *And we are all in here together...* » (Et nous y sommes tous ensemble.)

Une sensation étrange et merveilleuse... la musique est de plus en plus rapide, extatique et sauvage... la coque du *Backfish* a l'air irréaliste... la foule autour de moi se balance en cadence... la distance entre la foule et moi semble se dissoudre... je suis là-bas... ils sont ici... Nous sommes

paralysés...

« *Oh yeah, we are all in here together... together...* » (Oui, nous sommes dedans tous ensemble... ensemble.)

T moins 45 minutes.

Le compte à rebours continue...

On regardait la télévision, Jeremy et moi, sourds et aveugles l'un à l'autre, sourds et aveugles à tout ce qui n'était pas l'écran. Les tours de garde ont beau être brefs, il arrive qu'on se sente tout drôle au fond d'un trou sous des tonnes de béton, seul avec le type qui a la deuxième clef, sans rien d'autre à faire qu'à ressasser des idées noires et se taper mutuellement sur les nerfs. En principe on est tous aussi équilibrés qu'il est humainement possible de l'être, c'est ce qu'on nous raconte en tout cas, et c'est sûrement vrai puisque le monde est encore debout. Je veux dire qu'il ne faudrait pas grand-chose... juste que deux mecs en faction perdent la boussole en même temps, qu'ils enfoncent leurs clefs dans la double serrure et appuient sur les trois boutons commandant la mise à feu de leurs trois Minutemen... Et boum ! En avant pour la troisième guerre mondiale !

Pas sain, cette pensée-là ! Le genre de pensée qu'on ne devrait pas avoir. Parce qu'alors je me mettrais à surveiller Jeremy qui se mettrait à me surveiller et un processus de rétroaction paranoïaque se déclencherait... Mais non, ça ne risque pas de se produire. Nous sommes trop stables, trop responsables. Aussi longtemps que nous nous rappellerons qu'il est normal de se sentir un peu angoissé au fond de ce terrier, nous n'aurons rien à craindre.

Bonne idée d'avoir installé un poste de télé. Ça nous maintient en contact avec le monde extérieur qui ainsi demeure réel. Il ne serait que trop facile de se laisser aller à penser que ce centre de contrôle de missiles souterrain est la seule réalité, que rien de ce qui se passe en haut n'a vraiment d'importance... Une pensée malsaine !

Les Quatre Cavaliers... Marrant l'effet que font ces types. Ce sentiment qu'on a qu'il vaudrait mieux en finir avec cette tension et ne plus en parler. Quand on les regarde, on est capable de tout laisser tomber sans mal, ça vous submerge, et puis ça vous pénètre en vous purgeant. Ils sont probablement fous. Il y a toute la folie humaine en chaque individu et c'est pour ça qu'on doit être très vigilant, ici, quand on est de garde. Se laisser aller en regardant les Cavaliers, c'est la garantie que cette folie n'éclatera pas en nous. C'est sans doute pour cette raison que beaucoup d'entre nous portent maintenant le badge *Do it* quand ils ne sont pas de service. Les huiles n'y voient pas d'inconvénient. Elles ont l'air de comprendre que ça fait partie des plaisanteries à usage interne dont nous avons besoin pour tenir le coup.

Le machin en spirale avec lequel ils avaient commencé le show est revenu – le fond sonore aussi – et hop ! je ne fais plus qu'un avec l'écran, comme s'il n'y avait pas eu la pub dans l'intervalle.

« *We are all in here together...* »

Le chanteur en gros plan me regarde droit dans les yeux, aussi proche que Jeremy et en quelque sorte plus réel. Un type patibulaire avec, au fond du regard, quelque chose qui me dit qu'il sait où se tiennent toute la pourriture et la saloperie du monde.

Une basse a commencé à vrombir derrière lui, en même temps qu'une espèce de bourdonnement électronique qui agace les dents. Il s'est mis à gratter sa guitare en sourdine et à chanter avec ce timbre d'outre-tombe qui déclenche les rixes dans les bars :

« *J'ai poignardé ma mère et j'ai cogné mon père...* »

Des accords plaqués à la guitare soulignent moqueusement les paroles et une gigantesque croix gammée (alternativement rouge sur fond noir, noire sur fond rouge) palpite spasmodiquement comme une veine mise à nu...

Rictus paillard du Cavalier...

« *J'ai crucifié ma sœur à la porte des chiottes...* »

La guitare derrière la croix gammée qui palpite...

« *Noyé un petit chien dans une bétonnière... Brûlé un petit chat juste pour entendre ses cris...* »

Sur l'écran, un énorme brasier qui flambe au ralenti, et la voix devient une plainte d'agonie, stridente et prolongée :

« *Oh ! Dieu, ce feu ardent qui me brûle la cervelle...*

Oui, ce feu dévorant dans ma cervelle pourrie...

Qu'on me donne une lampe à souder...

Et de la chair nue à faire roussir... »

L'image des flammes s'estompe, remplacée par le visage d'une Asiatique qui hurle en courant dans un village en feu, le dos couvert de napalm.

« *Un message bouillonne dans l'écume de mon sang... L'homme n'est rien d'autre qu'un feu qui brûle... sur une sale boule de boue...* »

Extrait de vieilles actualités. Un rassemblement à Nuremberg. Une croix gammée tournoyante sur des hommes qui déniaient en brandissant des torches...

Le chef du groupe en surimpression sur la croix flamboyante qui continue de tournoyer :

« *Tu ne me hais pas, petit ?*

Tu n'entends pas crier dans ta tête ?

Tu ne me hais pas, petit ?

Tu ne sens pas comme je te noie dans la vase ? »

Plus rien que le visage du Cavalier hurlant de haine :

« *Oh ! oui, je suis un monstre, ma mère...* »

Plan de coupe sur la foule entourant la plateforme. Tous les gens sont debout, leurs bras s'agitent, ils poussent des clameurs muettes. Coup de zoom : kaléidoscope de visages, de regards fiévreux, de bouches béantes qui crient...

« *Car mon nom est...* »

Visage du Cavalier en surimpression sur les visages démentiels des spectateurs...

« *L'humanité !* »

J'ai regardé Jeremy. Il tripotait la clef accrochée à la chaîne qui lui pendait au cou. Il était en sueur. Brusquement, j'ai réalisé que je transpirais, moi aussi, et que ma propre clef frémissait dans ma main comme une créature vivante.

T moins 13 minutes.

Le compte à rebours continue...

Le commandant ici, au centre de contrôle des missiles du *Backfish*, en train de regarder les Quatre Cavaliers avec nous, ça fait un drôle d'effet. Assis devant mes commandes à regarder la télé avec le commandant qui me souffle dans le cou ou tout comme... j'ai l'impression qu'il sait ce qui se passe en moi et que je suis incapable de savoir ce qui se passe en lui... et ça donne au feu intérieur qui me brûle un côté gluant qui ne me plaît pas...

Et puis, ç'a été la fin de la pub, le truc en spirale est revenu et hop ! ça m'a comme aspiré dans l'écran, et j'ai cessé de m'inquiéter du commandant et de tout le reste...

Plus rien que la spirale qui devenait jaune-bleu, rouge-vert et qui se mettait à tourner, à tourner, plus vite, plus vite, en changeant de couleur, à tourner, tourner, tourner... Et derrière, on entendait comme le tintement d'un manège de Coney Island, plus vite, plus vite, plus vite, et qui tourne et tourne en lançant des éclairs rouge-vert, jaune-bleu, et qui tourne et tourne et tourne...

Et ce grand bourdonnement dans mon corps, et ça tourne, tourne, tourne... Mes muscles qui se relâchent, qui deviennent flasques, et ça tourne, tourne, tourne, tout mou, ça tourne, tourne, oh ! que c'est bon, tourne, tourne...

Et au milieu de la fulgurante spirale multicolore, un point de lumière incolore et éclatant, juste au milieu, qui ne bouge pas, qui ne change pas tandis que le monde entier tourne et tourne tout autour dans un jaillissement de couleurs, et le bourdonnement provient de ce point de lumière comme la musique de manège provenait des couleurs tournoyantes, et il me fredonne sa chanson...

C'est une sortie lumineuse très loin au fond d'un long tunnel qui tourbillonne. Le fredonnement s'enfle. Le point de lumière grossit. Le tunnel m'engloutit, me projette vers sa sortie, ça tourne, tourne, tourne...

T moins 11 minutes.

Le compte à rebours continue...

Je tombe en tournoyant, tournoyant, tournoyant dans un long, si long tunnel de couleurs palpitantes, tournoyant, tournoyant vers le cercle de lumière qui brille très loin au bout du tunnel... Comme ce sera bon de

l'atteindre enfin, de m'imbiber du merveilleux fredonnement qui remplit mon corps, alors je pourrai oublier que j'étais là, dans ce trou souterrain avec une clef de cuivre à la main, seul avec Duke, tout au fond d'un souterrain qui était une spirale d'éclairs de toutes les couleurs tournoyant, tournoyant vers la lumière amicale au bout du tunnel, tournoyant, tournoyant...

T moins 10 minutes.

Le compte à rebours continue...

Le cercle de lumière au fond du tunnel était de plus en plus large, le fredonnement de plus en plus sonore, et j'étais de plus en plus aérien, et le centre de contrôle de missiles du *Backfish* était de plus en plus sombre, et le terrible fardeau du commandement était de plus en plus léger, tournoient, tournoient, et j'étais si heureux que j'avais envie de pleurer, tournoient, tournoient...

T moins 9 minutes.

Le compte à rebours continue...

Tourbillon et tourbillon. Je tourbillonnais, Jeremy tourbillonnait, le caveau souterrain tourbillonnait, et le cercle lumineux au fond du tunnel se rapprochait, se rapprochait, et... je l'ai traversé ! Un endroit baigné d'une lumière jaune. Une lumière métallique jaune pâle. Puis une lumière métallique bleu pâle. Jaune. Bleu. Jaune. Bleu. Jaune-bleu-jaune-bleu-jaune-bleu-jaune...

Une pulsation de lumière pure... et un son pur qui bourdonne. Et juste la sensation de la présence de lettres que je n'arrivais pas à déchiffrer – ni jaunes ni bleues – entre les pulsations, trop fugaces et trop faibles pour être lisibles mais importantes, terriblement importantes...

Et la voix qui semblait venir de l'intérieur de ma tête, presque comme si c'était moi qui chantais :

« Non, non... je ne veux pas vraiment savoir... »

Non, non... je ne veux pas vraiment savoir... »

Le monde palpitait et scintillait d'éclairs autour de ces mots que je ne pouvais pas lire, pas tout à fait lire, que je devais lire, que je pouvais *presque* lire...

« Oh ! oui... grand Dieu, je veux vraiment savoir... »

D'étranges formes amorphes masquant l'univers bleu-jaune-bleu qui clignote, cachant les mots qu'il fallait que je lise... Mais qu'elles fichent donc le camp que je découvre ce que je dois savoir !

« Dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi... »

Je dois savoir je dois savoir je dois savoir je dois savoir... »

T moins 7 minutes.

Le compte à rebours continue...

Impossible de déchiffrer ces mots. Pourquoi le commandant ne me laisse-t-il pas les lire ?

Et cette voix au fond de moi : « *Je dois savoir... je dois savoir... je dois savoir pourquoi ça me fait si mal...* » Pourquoi ne se tait-elle pas que je puisse les lire ? Pourquoi les mots ne s'immobilisent-ils pas ? Ou ne vont-ils pas seulement un peu moins vite ? S'ils allaient un peu moins vite, je pourrais les lire et je saurais alors ce qu'il faut que je fasse...

T moins 6 minutes.

Le compte à rebours continue...

La clef gluante de sueur dans ma paume... J'ai vu que Duke caressait sa clef à lui. Il fallait que je sache ! À présent, derrière la lumière palpitante bleue-jaune-bleue, derrière les mots indéchiffrables qui engendraient une atroce pression à l'arrière de mon cerveau, je distinguais les Quatre Cavaliers. À genoux, en larmes, la tête levée, ils suppliaient : « *Dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi...* »

De douces nuées de flammes d'un intense rouge orangé recouvraient le monde et une voix formidable essayait de parler. Mais elle ne parvenait pas à former les mots. Elle balbutiait et gémissait...

Les éclairs jaunes-bleus-jaunes autour des mots que je ne pouvais pas lire – les mêmes mots, je le devinais soudain, que ceux que la voix du feu essayait de prononcer – et les Quatre Cavaliers à genoux, implorant : « *Dis-moi dis-moi dis-moi...* »

Le feu à la chaleur amie s'efforçant avec tant d'ardeur de parler...

« *Dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi...* »

T moins 4 minutes.

Le compte à rebours continue...

Quels étaient ces mots ? Quel était l'ordre ? Je devinais que mes hommes me suppliaient silencieusement de le leur dire. Après tout, j'étais leur commandant, c'était mon devoir de le leur dire. Mon devoir de trouver !

« *Dis-moi dis-moi dis-moi...* » suppliaient les silhouettes agenouillées, enveloppées dans leurs robes, à travers les pulsations vacillantes qui parcouraient mon cerveau, et je pouvais presque déchiffrer les mots... presque...

« *Dis-moi dis-moi dis-moi...* » murmurai-je au tiède feu orange qui essayait avec tant d'acharnement, mais sans y parvenir tout à fait, de prononcer les mots. Les hommes, eux aussi, soupiraient : « *Dis-moi dis-moi...* »

T moins 3 minutes.

Le compte à rebours continue...

La question flamboyait, bleue et rouge, dans mon cerveau : qu'est-ce que le feu essayait de me dire ? Quels étaient les mots que je ne pouvais lire ?

Difficile de les démêler ! Difficile de trouver la clef !

Une clef... *La* clef ? LA CLEF ! Et la serrure derrière laquelle les mots étaient emprisonnés se trouvait juste devant moi ! Enfonce la clef dans la serrure... J'ai regardé Jeremy. Est-ce que, il y avait bien longtemps et très loin d'ici, il n'existait pas je ne sais quelle raison obligeant Jeremy à m'empêcher d'enfoncer la clef dans la serrure ?

Mais il ne bougeait pas tandis que je l'enfonçais...

T moins 2 minutes.

Le compte à rebours continue...

Pourquoi le commandant ne me dit-il pas quel est l'ordre ? Le feu le connaît, lui, mais il est incapable de le dire. La pulsation me lancine le crâne mais je n'arrive pas à déchiffrer les mots. Et je supplie : « Dis-moi dis-moi dis-moi... » Et je m'aperçois que le commandant fait la même prière.

T moins 90 secondes.

Le compte à rebours continue...

« *Dis-moi dis-moi dis-moi...* » imploraient les Cavaliers. Et les mots que je ne pouvais pas lire étaient un brasier flambant dans mon cerveau.

La clef de Duke était dans la serrure qui nous faisait face. « On doit le faire ensemble », disait-il. Sa voix venait de très loin.

Bien sûr... nos clefs... nos clefs délivreraient les mots !

J'ai glissé ma clef dans la serrure. Un, deux, trois, nous les tournons ensemble. Sur le pupitre, un volet s'ouvre, révélant trois boutons rouges. Trois voyants s'allument. Des lettres rouges : ARMÉ.

T moins 60 secondes.

Le compte à rebours continue...

Les hommes attendaient mon ordre. Je ne savais pas quel était cet ordre. Un splendide feu orange essayait de me le souffler mais il n'arrivait pas à prononcer les mots... Des silhouettes en robe lui adressaient des prières...

Et, à travers les scintillements jaune-bleu qui cachaient ces mots qu'il importait que je lise, je voyais une vaste foule entourant une tour. Les gens, debout, suppliaient en silence...

La tour dressée au cœur de la foule devenait le brasier orange qui essayait de me dire les mots...

Elle devenait un immense champignon de fumée, une aveuglante lueur

rouge...

T moins 30 secondes.

Le compte à rebours continue...

Le colossal pilier de feu s'efforçait de nous dire, à Jeremy et à moi, quels étaient les mots, ce qu'il fallait que nous fassions. La foule hurlait, la tête levée vers la nuée de flammes. Le scintillement jaune-bleu, derrière le champignon, était de plus en plus rapide. Je pouvais presque lire les mots ! Je voyais qu'ils étaient au nombre de deux !

T moins 20 secondes.

Le compte à rebours continue...

Pourquoi le commandant ne nous dit-il rien ? J'arrive presque à lire les mots !

Et j'entends soudain la foule massée autour du merveilleux champignon clamer : « DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! » (Fais-le.)

T moins 10 secondes.

Le compte à rebours continue...

« DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! »

Qu'est-ce qu'ils voulaient que je fasse ? Est-ce que Duke le savait ?

9

Les hommes attendent. Quel est cet ordre ? Ils attendent, penchés sur les commandes de mise à feu... Les commandes de mise à feu... ?

« DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! »

8

« DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT DO IT !! » hurle la foule. Je crie : « Jeremy ! Je peux lire les mots ! »

7

Mes mains sont figées au-dessus des commandes de mise à feu. « DO IT ! DO IT ! DO IT ! DO IT ! » voilà ce que disent les mots. Le commandant a-t-il compris ?

6

« Qu'est-ce qu'ils veulent qu'on fasse, Jeremy ? »

5

Pourquoi le champignon de fumée ne donne-t-il pas l'ordre ? Mes hommes attendent ! Un bon marin n'a qu'un seul désir : agir.

Une voix tonnante est alors tombée de la colonne de flammes : « **DO IT... DO IT... DO IT... DO IT...** »

4

« Il n'y a qu'une seule chose que nous puissions faire ici, Duke. »

3

« À mon commandement, messieurs ! Paré à faire feu... Feu ! »

2

Oui ! oui ! oui ! Jeremy

1

Mes mains se tendent vers le pupitre de commande de mise à feu. Tous les autres en feront autant devant leur console. Mais je les coiffe au poteau. Ce sera moi le premier.

0

LE GRAND FLASH

Traduit par MICHEL DEUTSCH

The Big Flash

© Damon Knight, 1969

© Éditions Casterman, 1973, pour la traduction.

Extrait de *Espaces inhabitables*, t. 1.

QUELQUES MOTS POUR FINIR

Par James Sallis

Nous venons de lire six nouvelles. Faisons le point. L'humanité a été frappée par trois fois ; ensuite, c'est l'un de ses représentants qui a pris le couteau pour frapper à son tour, à trois reprises encore. Après L'homme enluminé, il y a toujours eu un responsable, ne serait-ce qu'au sens juridique du terme : les forces en jeu dans le récit s'incarnent volontiers dans un personnage. Pourtant Spinrad suggérerait que les hommes sont tous égaux devant l'hystérie collective et qu'il peut se produire de grands mouvements de foule ou se diluent les responsabilités. Tel n'était pas le cas jusqu'ici : tous les auteurs peignaient des catastrophes à l'état naissant dans des sociétés relativement structurées encore. Mais si nous prenons l'humanité en plein naufrage, nous ne voyons plus que chaos et panique ; tous acceptent solidairement le désastre, hormis un solitaire qui rame contre le courant. Pour combien de temps ?

Q. – Qu'est-ce que le silence ?

R. – Comme si on avait droit à plus.

W.S. Merwin.

DE nouveau : les rêves. Il mangeait du verre de couleur et vomissait des arcs-en-ciel. Il avait l'impression d'être observé, il leva la tête et la pendule avançait vers lui en souriant, les bras levés au-dessus de la tête en un cri de triomphe. La pendule s'avancait ; il y avait une odeur de décomposition ; les mains du temps l'étranglaient à mort... La scène changea. Il se trouvait dans une chambre rouge. Les aiguilles de la pendule faisaient toc, toc, toc, mais n'entraient pas... Et changeaient encore. Et les heures avaient des visages, pire que les mains. Il étouffait tout était si silencieux rien que le tic-tac les visages se rapprochaient se rapprochaient il étouffa poussa un cri et...

Il s'assit sur le bord du lit. La pendule du couloir faisait entendre son tic-tac sonore semblable au bruit de pois secs tombant dans un seau. C'était la troisième nuit.

La lune couleur de citrouille était arrêtée dans sa course et pendait vers le

milieu du troisième quadrant de la fenêtre à croisillons, à peu près aux trois quarts de la diagonale. Périodiquement, des nuages effleuraient sa surface et se coloraient partiellement, la laissant entière. De la poussière et des traînées sur la fenêtre troublaient son paysage ; les rideaux jaunes à côté d'elle prenaient une autre teinte.

Il l'avait regardée pendant des heures – cela avait bien dû faire des heures. Son seul mouvement apparent était une sorte de variation optique. Elle plongeait dans les profondeurs sereines, rebondissait, et revenait se coller sur l'envers de la vitre, telle une tache de cire. Apogée périgée apogée, et pas d'interruption entre les deux. Une oscillation rapide, son regard se perdait dans les distances intermédiaires, elle le faisait cligner des yeux et loucher, et elle brillait dans le ciel couvert et pâle. À part ça elle n'avait pas bougé. Abscisse+, ordonnée+. Stase. C'était la troisième nuit.

Sa femme remua légèrement dans le lit et tendit sa main vers son oreiller, les paupières frémissantes. Hoover retira rapidement sa main et la posa sur ses doigts. Elle se renfonça imperceptiblement sous les couvertures. Dans le couloir, la pendule tictaquait comme un robinet qui fuit. La lune était dans sa phase pélagique, elle descendait.

La troisième nuit des rêves. La troisième nuit où, allongé sur son lit, il succombait à la Présence. Elle grandissait autour de lui dans le noir, lui remplissait les yeux et les forçait à rester ouverts, lui obstruait la respiration, l'étouffait... et le chassait finalement de son lit et de la chambre. Il arpentait alors le tapis et le plancher, puis repartait dans les escaliers et faisait demi-tour, perdu dans ses pensées. Il buvait de l'alcool, puis du café, indécis quant à l'effet qu'il souhaitait obtenir, sans pouvoir tirer de conclusions – sûr uniquement de ce sentiment de malaise, de contrainte. Dans le noir, il se faisait prendre en embuscade, il était habité, attaqué de l'intérieur.

Sa femme se retourna dans le lit, murmura le visage contre les draps, et retira ses doigts.

Hoover leva les yeux sur la coiffeuse, le fauteuil chinois, le valet de nuit sculpté et bancal, et l'indienne satinée qui masquait la seconde fenêtre si curieusement petite. Une chambre simple, sobre, propre, une chambre sans mouvements inutiles. Une chambre familière aussi, intime et sans plus de prétention que le fond de sa poche. Mais à présent, en regardant autour d'eux, ses yeux rencontraient une étrangeté, une distorsion. Il fit le tour de la chambre du regard, remontant jusqu'à la source de cette étrangeté qui venait de la fenêtre, de la lumière blême et malléable, qui s'infiltrait dans la chambre et emportait ses meubles dans le lointain. Il lui vint à l'esprit qu'il était dérangé par cette intrusion, cette séparation intangible entre lui et ses objets. Il regarda la lune et elle lui rendit son regard sans sourciller.

Hoover coinça son menton entre ses poings, appuya ses coudes sur ses genoux et se transforma en statue. Son visage se tourna une nouvelle fois du côté de la fenêtre, sa tête pivota entre ses mains, rotule dans son logement.

Une caverne, songea-t-il ; c'était l'impression que cela donnait. L'obscurité et le clair de lune qui filtrait à travers les fissures : lueurs dans les ténèbres. Une cielographie du proche et du lointain. Quarantaine et communion, solitude et confédération. Une caverne bâtie dans cette lumière étrange...

Écorchant alors l'influence de la lumière, il s'approcha du fauteuil et regarda le costume qu'il avait posé à cheval sur l'un des accoudoirs dix minutes avant – il avait regardé la pendule du couloir. Ça devenait de plus en plus rapide...

Le costume était de couleur claire, d'un vert olive passé, luisant dans la lumière plus intense. La veste ne parvenait pas vraiment à dissimuler les os saillants de ses hanches – saillants comme une selle de cheval –, ses poignets dépassaient misérablement de ses manches comme des baguettes de tambour – Cass le détestait. Malgré cela et indépendamment de la manière dont il lui allait, il se *sentait* bien dedans, il était à l'aise, il était lui-même.

Il prit la veste sur le fauteuil, la garda en main un instant puis la reposa. Sans qu'il pût dire pourquoi, elle paraissait déplacée ce soir-là, comme le valet de nuit à forme humaine dont personne ne se servait. De même que la chambre et le mobilier, elle ne lui appartenait plus.

Il fit demi-tour, traversa le tapis en traînant les pieds et alla fouiller dans le placard noir comme un four qui se trouvait derrière la porte grinçante et toujours ouverte. Il y découvrit une chemise western avec un bouquet de roses brodé sur la poitrine, puis il mit un jeans dont il serra bien la ceinture, et des bottes. Les vêtements étaient trop vastes, plus vastes qu'il n'en avait le souvenir, mais ils étaient agréables à porter, ils lui convenaient.

S'avançant en pleine lumière dans l'embrasure de la porte, il fit voler l'étrangeté en éclats et en se retournant il s'aperçut que la lune était à moitié cachée dans le coin d'une vitre.

Tic-tac d'une horloge, bruit de pas en bas.

Il assassina la mort avec son souffle froid comme l'acier...

La nuit était pellucide, tel un cristal noir, d'une noirceur hermétique. Il évoluait à l'intérieur d'un cristal noir et creux, et là-haut il y en avait un autre, un cristal orange et bien distinct, bulle dans une bulle... Et le silence, si calme, si muet, rien que le bruit de ses pas, le chuchotement de sa respiration. Il mit les mains dans ses poches et regretta de ne pas avoir pris sa veste.

Hoover s'engagea dans l'allée et ses talons claquèrent sur le sol (une autre forme de mort : imposer le silence).

Il y a quelque chose de sépulcral, songea-t-il, dans cet abîme de rue avec la mince pellicule de lumière qui la recouvre. Un contrepoint, castrati et basse. Enlève la pellicule de lumière et toi : Plonge. Vers le fond. À jamais.

Une autre pensée... On apprend beaucoup sur quelqu'un en le regardant écouter le silence.

(Dimanche, le soir avait duré toute la journée. En prenant le dernier café et des oranges, les vieilles paroles reviennent. Le langage par trop galvaudé et pas d'issue pour échapper à cette logique amoureuse. On s'assemble comme pluie et mélancolie, bleu et matin...)

Au coin, tourne ; et descends ce nouveau gouffre. Respiration qui pédale, poignardant l'air comme une toux silencieuse, pas qui tuent le silence.

Je dérange.

L'obscurité se venge sur mon dos.

(Et moi, réaliste coupable, faiseur de vers, qui dis : Rien n'indique l'isolement sinon un ressort cassé, il n'y a pas d'image pour représenter le temps sinon un cœur qui bat, rien pour la mort sinon le silence...)

La lumière se réfléchissait sur les fenêtres vides. La plupart des maisons étaient enfermées au milieu d'une carrière de gazon et de hautes herbes. Les allées, les vérandas, les garages ouverts et vides, souriant bêtement.

(Le soir toute la journée. Le monde derrière la fenêtre comme un tableau qui se fane lentement sous son verre dans un cadre poussiéreux. La pluie dans le ciel, mais qui n'ose pas tomber. Les mots : ils affluent à dix heures, se calment à midi pour aller mourir au bout de leur corde raide...)

Les coquilles ont des noms ou du moins en avaient un. Martin, Heslep, Rose. À présent, en passant devant, il se souvenait de l'époque où elles étaient illuminées comme des citrouilles, et de la lumière jaune orangée qui se déversait à flots par leurs fenêtres ; des voitures, des pelouses jonchées de bicyclettes, des journaux sur les marches. L'intimité tranquille et quotidienne de quelqu'un qui regarde par la fenêtre et qui fait un signe de la main.

(Et je me souviens de tes cheveux parmi les feuilles, de ton corps dans la première rosée, du clair de lune qui se glissait entre les arbres et les fenêtres pour venir poser sa paume sur ton visage, de ta taille où l'ombre et la lumière se disputaient.)

L'obscurité. Elle se pousse pour vous laisser passer. Se referme, infranchissable, derrière vous.

(Quatre fois : tu t'es mise au lit, tu t'es relevée, tu t'es remise au lit. Tu t'es retournée trois fois, tu as jeté les oreillers en bas du lit. Michael, jamais né, qui avait deux mois à vivre, qui bougeait en toi et en bougeant te réveillait.

Tes cheveux étaient étalés sur le lit comme des fils d'or. La Lune avait attiré ton visage dans la fenêtre et caché tes mains dans l'ombre. Tu étais jaune, jaune sur les draps blancs du lit et tu ouvrais les yeux.

« Si je n'avais pas peur, je pourrais partir sans jamais me retourner. »

Tu dis ça, assise dans un creux du lit, les genoux remontés sous ta poitrine habillée de pilou, les bras autour du corps.

« Me suivrais-tu, me rappellerais-tu ? »

Je regarde tes pas descendre l'allée jusqu'à la rue noire, attirante. Et plus tard, lorsque j'ouvre la porte, tu es là souriante, tu reviens ; tu reviens faire du café et attendre le matin. Encore une nuit, encore un jour à l'abri de la menace imprécise qui pèse sur nous ces jours-ci...)

Hoover regarda le réverbère dans sa coquille d'arc-en-ciel et c'était devant, au-dessus, derrière, remis en mémoire. L'obscurité joua des épaules et reprit sa place autour de lui. La neige restait suspendue en l'air et attendait de tomber. Les maisons mortes le regardèrent passer, silencieuses, muettes.

(Octobre, période de vent et de grand doute. Ça nous enveloppe comme une lumière qu'on éteint : la même chose arrive aux autres ; et les gens s'en vont, le temps est venu de s'en aller... Ça monte en l'homme comme le lait sur le feu et ça déborde.

Son droit à la liberté, c'est le droit de pouvoir rester seul, c'est ça qu'il souhaite le plus, qu'on le laisse tranquille, il veut tracer des cercles autour de lui et mettre tout le monde dehors. Chaque homme est une île, pourquoi le nier, pourquoi nager debout ? Alors les gens lâchent prise...)

Hoover aperçut la silhouette qui débouchait de la ruelle et il s'accroupit en sifflant presque avant que le chien ne le voie. Levant le nez du sol, il s'avança craintivement vers lui en couinant, marchant de côté, sa queue battant comme un tambour.

« Tes maîtres t'ont abandonné, mon pote ? » Un berger marron avec un lourd collier clouté d'argent ; il ne prit pas la peine de regarder les plaques d'identité qui s'entrechoquaient. « Je t'emmène à la maison avec moi, d'accord ? » Le berger couina son assentiment. Hoover fouilla dans ses poches.

« Désolé, mon pote, je n'ai rien à te donner. » Il lui montra ses mains vides que le chien couvrit de coups de langue, de coups de museau et de reniflements.

« Ah ! ah ! de la corruption, je vois ; désolé, je n'ai toujours rien à te donner. » Il passa sa main dans le pelage du chien et y trouva de la chaleur. Le chien s'assit et le regarda, plein d'attente et d'espoir, sa queue balayant le trottoir.

Quand Hoover se releva de toute sa hauteur, le chien fit un saut de côté et se tapit par terre, prêt à s'enfuir. Hoover s'approcha de lui et posa une main sur sa tête large au front osseux.

« C'est d'accord, mon pote. Je vais t'expliquer. Tu viens avec moi voir un ami et ensuite je t'emmène à la maison où on essaiera de te trouver quelque chose à manger. Tu crois que tu pourras attendre ? »

Ils trouvèrent la nuit ensemble, marchant sur le trottoir : claquements de talons, cliquetis de griffes. Hoover marchait en laissant sa main posée sur la tête du chien. Les plaques d'identité jetaient des clochettes dans le silence.

« Ou alors, j'y pense, peut-être aura-t-il quelque chose pour toi là-bas. »

Clic, clac, clic. Staccato tatoué sur la nuit pesante. Le ciel est toujours ambigu.

(Souvenir d'une nuit où nous discussions assis en buvant des demi-tasses de café et en regardant les étoiles saupoudrer la nuit, palpiter et s'éteindre, puis l'aube toute en sang dans les murmures étouffés du tonnerre. Je me rappelle comment étaient tes yeux, rose crevette, rose comme le ciel quand il reçoit les

premiers rayons obliques et les serra contre sa poitrine. Et tandis que le matin s'ouvrait autour de nous, nous parlions de Thoreau et des hommes qui parcouraient les océans du cœur humain, des moyens et des raisons de changer, du vieil ordre des choses, nous demandant pourquoi les choses se brisent. De l'autre côté de notre fenêtre, ça montait entre eux, les gens lâchaient prise, ils voulaient avoir leur Walden, leur Innisfree, leur Arcadia, ils tombaient des villes comme les feuilles tombent des arbres, comme de la peinture qui s'écaille, par deux par un seul. Même dans notre cœur, c'est là entre nous. Entre nous. On les sent tourner, on le sent nous toucher. Pourtant nous ne pouvons pas nous passer d'affection, nous ne pouvons pas nous passer d'amour, nous ne pouvons pas lâcher prise...)

Hoover s'arrêta brusquement et écouta. Le berger à côté de lui dressa les oreilles et frémit joyeusement.

Ça se passe comme ça...

Un bourdonnement au loin, qui devient un moteur. Puis un jaillissement de lumière bien plus bas dans la rue. Puis une accélération et un vrombissement et bientôt deux yeux blancs qui déchirent la nuit. Le bruit augmente, poursuivi par un chien. Un grondement et elle passe à toute vitesse.

On lance quelque chose par la fenêtre. La voiture de Neil... et de nouveau le silence.

Quelques minutes plus tard le corps du berger se relâcha et sa tête retomba sur les genoux de Hoover. Il le prit dans ses bras et remonta sur le trottoir, la tête du chien ballottant doucement dans le creux de son bras. Sous la lumière des réverbères, son visage brillait, là où le chien l'avait léché.

Il traversa le trottoir, poussa du pied un portail que le vent avait refermé et déposa son fardeau dans l'herbe. Dix pas plus loin, il se retourna et constata que le cadavre du chien était enfoui dans l'herbe haute, caché comme n'importe quel œuf de Pâques.

Trois cents pas et des poussières. Deux tournants. Cinq endroits où le ciment s'est craquelé et soulevé, de l'herbe qui pousse entre les fentes. J'arpente cette carte...

(Un jour, la mer en eut assez de se balancer dans ses entraves, de battre la mesure dans sa prison de plages. Une étincelle dans la mer de flanelle est prise de furie ; elle se couvre de limon comme une semence de perle, décide d'avoir des jambes et se pose sur un rocher, se couche au soleil et se sèche. Elle suinte, elle fond, elle se traîne, elle rampe. Elle cuit, durcit et marche... Et à la fin : je marche sur deux jambes dans ce couloir d'acier noir et ma main tourne comme une clef sur cette porte de rencontre...)

La porte s'ouvrit, se referma. Il regarda autour de lui. Une lumière unique traversait le café par le hublot en verre de la porte de la cuisine ; lumière poudreuse du crépuscule renvoyée par le miroir. Dans la ruelle sombre devant lui des enseignes au néon traçaient des cercles et s'éteignaient, se rallumaient et clignotaient à travers leurs boîtes comme de minuscules feux rouges.

Grisaille profonde et dense, comme la matière même de la pensée...

Il ne parvint pas à se décider ; il faisait déjà demi-tour lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir et vit la lumière jaillir.

« Docteur Hoover...

— Je n'étais pas sûr que vous soyez encore là. » Nerveusement. « On est pratiquement les derniers, j'ai l'impression. »

Hoover hocha la tête. « Il vous reste quelque chose à manger, Doug ?

— Désolé, seulement du café. Mais le café est prêt. Je m'en suis fait une cafetière, il en reste plein. » Il passa derrière le comptoir et écorna le cube de tasses empilées, traces de brûlure sur ses mains qui se rident dans la lumière surprise par le miroir.

« Sucre, lait ? » Il lui glissa la tasse sur le formica rosé, impeccable.

Hoover refusa les deux d'un geste. « C'est noir qu'il est le meilleur.

— Ouais... Personne n'a mis les pieds ici depuis une bonne semaine ou même plus. Je n'ai même pas pris la peine de sortir tout le bazar comme je devrais. »

Hoover s'assit devant sa tasse en remarquant que Doug s'était reculé derrière son comptoir. « Comme vous dites, les derniers. »

Doug se gratta le ventre là où il dépassait de son tablier. Grosses mains qui s'enfoncent dans les poches, froissant l'étoffe blanche empesée.

« Je pense que je devrais pouvoir vous dénicher un sandwich. Ou bien quelques toasts... Maintenant ça ne fait rien si le pain est un peu rassis.

— Du café, ça ira. Ne vous cassez pas la tête.

— Vous êtes sûr ? Ça ne me dérange pas. »

Hoover sourit et secoua la tête. « Laissez tomber ; du café ça ira très bien. Merci quand même. »

Doug regarda la tasse. « Tant pis, je vais en prendre une tasse avec vous. » Sa ligne unique de sourcils s'infléchit au milieu, pointant vers le bas. On aurait dit ces oiseaux faits d'un seul trait de crayon que les enfants apprennent à dessiner ; la partie supérieure d'un cœur stylisé. « Je vais chercher ma tasse. » Par-dessus son épaule : « Je reviens tout de suite. »

La lumière ressuscita lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit puis elle mourut de nouveau, laissant Hoover tout seul. Il posa les yeux sur le carrelage blanc moucheté de jaune clair, les laissa errer sur le sol en faisant pivoter son tabouret pour suivre leur mouvement. La lumière faisait scintiller de minuscules brins de brillant sur les bandes dorées qui bordaient le formica et le similicuir. Quelques néons pygmées jouaient à la marelle tout en haut sur les murs. Les boxes étaient vides comme des coquilles et bourdonnantes de pénombre ; au-dessus d'eux, se détachant sur le fond de peinture homogénéisé jaune profond et beige crème, et éparpillés parmi les fenêtres, il y avait de petits dessins noirs qu'il savait être des ancre de marine peintes à main levée.

(Tout cela enfermé dans un petit café, sculpture aux ombres grises. Café cave caverne...)

Doug revint (lumière qui s'avance et recule) et leur versa du café

fumant. Il fit le tour du comptoir en rentrant le ventre pour passer et s'assit à deux sièges de lui.

« Neil est parti aujourd'hui.

— Ouais, je l'ai aperçu dans la rue en venant.

— Ah ! c'était donc sa voiture. Je n'en étais pas sûr, je l'ai entendu passer. À l'entendre, on aurait dit qu'il avait le diable à ses trousses. » Il but une gorgée, fit la grimace. « Trop chaud. Je me demande ce qui pouvait le retenir ? Il avait dit qu'il partirait ce matin. » Il souffla sur le rebord de sa tasse comme s'il essayait de siffler mais ne fit qu'inhaler de la vapeur. Il essaya de boire une autre gorgée. « Will est passé, vous savez... »

La tasse de Hoover suait à grosses gouttes, du gras glissait sur ses parois. C'était une tasse beige, le rebord était ébréché. Ils ne se regardaient pas. « Ce grand chalet en haut du cap. Son grand-père l'avait construit pour pouvoir s'isoler et y écrire, il est complètement perdu dans la nature. Maintenant il est à lui.

— Je sais. Ma sœur m'a appelé la semaine dernière pour me dire au revoir et m'en a parlé ; ils pensent que ça va marcher. Je me demande quand elle s'en va, "elle" ? »

Doug leva brusquement la tête et la laissa retomber. « Je croyais que vous le saviez. Elle est partie, il y a trois, quatre jours. » Doug rota légèrement.

« Oh ! elle a dû monter là-haut en avance pour tout préparer. Vous connaissez les femmes.

— Ouais, ouais, ça doit être ça. » Il partit rechercher du café et en versa deux tasses. « Le café, c'est bien la dernière chose dont j'ai besoin.

— Vous aussi ?

— Ouais... et pourtant c'est bien pire pour certains. Ça fait plus d'une semaine en ce qui me concerne. J'ai pratiquement perdu dix kilos. Je fais des petits sommes de chat... Ce qu'on peut se demander, c'est où ils ont pu trouver un avocat pour les papiers et tout ça. Peut-être qu'ils ne l'ont pas fait, je me dis que ça n'a plus grande importance maintenant ces histoires-là. De toute façon ils sont partis. »

(Et le mur est comme un coin. Enfoncez-le entre deux personnes et elles se séparent, comme le reste...)

Hoover haussa les épaules, posa un coude sur le comptoir et appuya ses doigts tendus contre son front.

« J'ai failli amener un ami avec moi, Doug... »

Le gros homme se redressa sur sa chaise. Sa bouche fit « Ami ? » sans prononcer le mot.

« Mais il s'est senti embarrassé, débarrassé à la dernière minute. »

Doug le regarda bizarrement.

« Un chien. Neil l'a renversé. Je venais vous voir pour essayer de vous persuader de me donner quelque chose à manger pour lui.

— Ah ! Ouais, j'ai encore quelques trucs, de la viande et je ne sais quoi encore qu'il va falloir que je jette de toute façon. Tout ce qui n'est pas avarié

ne va pas tarder à l'être. J'ignorais qu'il y avait encore des chiens dans le quartier. À qui est-il ?

— Il n'y en a plus maintenant. Je ne l'avais jamais vu avant. "Était-il" ; il est mort. Éteint.

— Ah ! Ouais, Neil allait vraiment très vite. De toute façon, le chien a dû venir d'ailleurs et traîner par là pour essayer de trouver quelque chose à manger après qu'on l'a abandonné. » Regardant fixement le fond de sa tasse, Doug fit tourner le reste de café avec le marc, créant ainsi un nouveau dessin au fond de sa tasse, comme des cendres très fines après la pluie. « Moi j'ai toujours eu une préférence pour les chats. Je n'ai jamais pu en garder un toutefois, pas depuis le temps où j'étais gamin. L'asthme de Sarah, vous savez.

— Il faut être très prudent avec ça. Moi-même, j'attrapais toujours le rhume des foin ; quand venait l'automne, je n'arrivais plus à respirer. J'ai fait faire un examen d'allergie et ils me l'ont guéri.

— Ouais, on a essayé ça. On a pratiquement tout essayé. Vous auriez dû voir notre feuille d'impôts de ces dernières années, on aurait dit un annuaire médical. On lui a fait tant de trous à Sarah que son asthme aurait pu passer au travers. Rien de tout ça n'a jamais eu l'air de lui faire quoi que ce soit.

— Comment va-t-elle, Sarah ? Il y a un bon bout de temps que je ne l'ai vue. D'habitude, elle est toujours là pour vous aider, vous renvoyer gentiment à la cuisine, vous faire changer de tablier, parler avec les clients. Elle met de la chaleur dans la maison. »

Doug renversa sa tasse en arrière pour tirer encore un dernier centilitre de café du marc.

« Il n'y a pas grand-chose à faire ces temps-ci, dit-il. Le gamin qui travaillait ici est parti du jour au lendemain il y a trois quatre mois, et je n'ai pas cherché à reprendre quelqu'un ; ce n'est pas la peine, surtout maintenant.

— Mais elle se porte bien ? Ça va ? »

Doug reposa sa tasse, la heurtant contre la soucoupe.

« Ouais, ça va. Elle... » Il se leva et fit le tour du comptoir. « Elle est partie un peu. Se reposer. » Il plongea sous le comptoir et réapparut avec un énorme bol en acier inoxydable. « Je crois que je vais aller faire une autre cafetière. Celui-là n'est plus très bon. De toute façon, il vaut mieux se servir régulièrement de la machine, ça la fatigue moins, elle marche mieux... C'est comme une voiture, il faut l'emmener sur la route pour la dégraisser. »

Il se mit à tripoter la machine, ouvrit des soupapes, versa du café noir dans le bol métallique. Hoover regarda l'image de Doug dans la glace mal éclairée, et celle plus floue de lui-même vauté sur le formica brillant.

Ainsi la femme de Doug était partie aussi ; Sarah était partie se reposer... Hoover se rappela une chanson qu'il avait entendue lors d'une petite fête à la faculté : *J'suis allé voir ma Sally Gray, J'suis allé voir ma Sally Gray, J'suis allé voir ma Sally Gray, On m'dit que ma Sally elle est partie...* Seulement cette fois-ci Sally avait emmené tout le monde avec elle...

Doug riait doucement devant sa machine.

« Vous savez, je suis obligé de faire vingt tasses uniquement pour en avoir deux pour nous, je veux dire que ce monstre n'est pas capable d'en faire moins que ça. Demandez-lui quarante-cinq tasses et il vous les fait en une minute. Mais si vous en voulez seulement deux, deux petites tasses de café, alors là, la chaudière pète ou bien un joint saute, ou je ne sais quoi encore. » Il se remit à manipuler bruyamment sa machine. « J'espère que vous serez capable d'en boire dix tasses. » Il commença d'installer le filtre, le plia deux fois en deux et en déchira un petit coin. « Bon sang, même si je le donnais gratuitement et si les gens mouraient de soif, il ne resterait toujours pas assez de monde dans cette ville pour boire vingt tasses de café. Ici et dans toute la région. »

Il plia le filtre et en fit un cône, monta ensuite sur une chaise pour le mettre en place, puis redescendit et tira un verre d'eau qu'il posa devant Hoover.

« Tenez, en attendant.

— De toute façon, il faut que j'y aille, Doug. Il faudra bien que je dorme un peu, tôt ou tard. »

Doug avança la main et récupéra la tasse de Hoover en regardant le résidu qui s'était déposé au fond. « Une dernière tasse.

— D'accord, encore une. » Une pour la route...

Doug se pencha, rinça la tasse, puis en prit une autre sur la pile et la posa sur le comptoir. Il resta debout, contemplant la tasse vide et propre, puis il s'essuya les mains sur son tablier. Il alluma ensuite une cigarette en hochant la tête et le bout incandescent imita la danse d'une des enseignes au néon qui se projetait sur le mur derrière lui. Il posa le paquet sur le comptoir et sourit doucement.

« Vous savez, vous auriez été assis là, vous auriez vu exactement comment tout ça s'est passé. Je veux dire, au début il y avait la clientèle habituelle, mais ils étaient... nerveux. Vous savez : inquiets. Ils se dispersaient dans la salle et de temps en temps la conversation tombait et un silence bizarre s'installait, comme si tout le monde écoutait quelque chose ou attendait quelque chose. Après ça, un bon nombre d'entre eux avaient cessé de venir et ceux qui venaient encore s'asseyaient à des tables isolées et se parlaient de loin, puis ils restaient tout seuls à leur table sans rien dire pendant de longs moments. Il n'a pas fallu longtemps pour que les habitués ne viennent plus... et ce n'était pas difficile de comprendre ce qui se passait, on voyait bien que la ville se vidait comme si quelqu'un avait enlevé la bonde.

« C'est à ce moment-là que les autres se sont mis à venir. Ils entraient avec un drôle d'air, comme s'ils étaient tout pressés de vous faire la conversation. Mais quand vous vouliez leur parler, ils regardaient derrière vous et dans toute la salle, et régulièrement ils se levaient pour aller regarder par la fenêtre. Ensuite ils sortaient et on ne les revoyait plus jamais. »

Hoover était assis les pieds croisés sous sa chaise, ses orteils reposant sur le sol, et regardait le verre d'eau (les bulles avaient presque disparu). Il hochait

la tête, il savait tout cela, il comprenait.

« Pendant un moment, il y a eu ceux qui étaient de passage. J'étais derrière et tout d'un coup j'entends la porte s'ouvrir, alors je sors, et je vois ce type en train de battre la semelle en regardant par terre. Il paie et emporte son café dans un coin de la salle, et quand je lève la tête il a disparu... La plupart d'entre eux emmenaient leur café avec eux, "pour emporter". Et puis même ça, ça s'est arrêté. »

(Les gens : ils s'en vont, partent, quittent, fuient, se sauvent des villes. Ils ne se retournent pas. Et ceux qui restent et qui essaient de résister – ils sentent que ça monte en eux, pire qu'avant, ça tourne en eux, ça les touche, mais ils ne peuvent pas se passer d'affection, ils ne peuvent pas se passer d'amour, ils ne peuvent pas lâcher prise. Et plus ils résistent, pire ça devient, comme s'ils s'enfonçaient dans des sables mouvants, et le mur est comme un coin : enfoncez-le entre deux personnes et elles se séparent, comme tout le reste, comme tout le reste du monde...)

Doug trouva quelque chose à regarder sur le comptoir.

« Une fois, pendant la guerre, le bateau sur lequel j'étais s'est retourné et on a été repêchés par un sous-marin. Je me souviens encore de l'impression que ça faisait d'être dans ce sous-marin, tout le monde serré comme des sardines, compressé dans des réduits entre les gouvernes et le moteur. On pourrait s'imaginer que c'est plein de bruit et d'agitation dans un sous-marin. Mais il y avait je ne sais quoi dans le fait de se trouver sous tant d'eau, d'être enfermé, quelque chose dans la lumière... bref, je ne sais quoi qui vous donnait envie de parler à voix basse. Je me contentais de rester assis et d'écouter, de sentir ce qui se passait autour de moi. Et bien vite ça m'a pris et j'ai eu envie qu'ils s'en aillent tous, qu'ils me laissent tranquille... »

Doug regarda un long moment par une des petites fenêtres rondes, derrière l'épaule de Hoover.

« Ouais, ouais, c'est comme ça, que voulez-vous. » Son regard revint se poser sur la tasse de Hoover. « Je ferais bien d'aller chercher ce café, il ne lui faut qu'une minute pour passer. »

Il prit sa tasse et longea le comptoir en passant sa main sur le formica. La porte battante revint en arrière, vacilla sur ses gonds et s'arrêta (la lumière avait avancé et reculé).

Hoover se sentit soudain creux, vide, oppressé. Il regarda autour de lui. La salle était redevenue une caverne.

Derrière, dans la cuisine, Doug évoluait au milieu de ses ustensiles en aluminium et en inox. Hoover entendit un bruit de casseroles et de plats qui s'entrechoquaient, puis il entendit Doug ouvrir des portes et écarter de son passage des objets posés sur des étagères. Peu à peu la texture du son changea, le calme revint et se transforma en un silence qui dura, se prolongea et finalement se rompit au bout de quelques secondes. La porte de derrière s'ouvrit en grinçant et se referma, accompagnée par le sifflement d'air de l'ouvre-porte et le déclic de la serrure.

(Ainsi les sables mouvants ont eu Doug aussi, malgré toute sa résistance. Le voilà parti comme les autres, parti avec Sally Gray...)

Dans la ruelle qui longeait le café et passait derrière, la Harley-Davidson de Doug hésita et démarra, puis, après avoir toussé une fois ou deux, elle s'éloigna dans un gémissement de moteur avec un cylindre qui cognait.

Hoover assis sur sa chaise contemplait la tasse abandonnée tandis que le silence revenait lui remplir les oreilles. Il entendit alors le bourdonnement des lignes électriques.

La dernière prise et leurs doigts avaient glissé.

Le coin fut enfoncé et ils se séparèrent...

Il se leva, chercha une pièce de dix *cents* dans sa poche et s'aperçut qu'il avait oublié de garnir ses poches. Il s'approcha alors de la caisse enregistreuse et enfonça une des touches. Le mot *Caisse* apparut derrière la vitre. Il y avait deux pièces de vingt-cinq *cents* et quelques pièces d'un *cent*.

Il introduisit les pièces (ding ! ding !), composa le numéro et attendit. Le téléphone sonna deux fois et il entendit quelque chose dans l'écouteur, quelqu'un qui respirait.

« Cass ? »

Respiration.

De nouveau : « Cass ? » Plus fort.

Respiration.

« Cass, c'est toi ? »

Silence.

« Qui est à l'appareil, je vous prie ? Cass ? »

Une petite voix tranquille. « Je crois que vous vous êtes trompé de numéro. »

Un déclic et la tonalité...

Au bout d'un moment, il glissa ses doigts dans le tiroir. En levant le volet, un œil gris et terne apparut ; quelqu'un avait oublié une pièce de dix cents.

Neuf fois la sonnerie. La voix de Cass dans le combiné. Endormie, grave, moelleuse ; du pâté prêt à tartiner.

« Cass ? »

— C'est toi, Bob ? Où es-tu ?

— Chez Doug. J'arrive tout de suite. »

Le temps de dire ouf. « Chérie...

— Oui ?

— Prépare tes bagages, on part ce soir.

— On part ? » Elle se réveilla. « Où...

— Je ne sais pas. Vers le sud peut-être, le climat est meilleur là-bas. Mais c'est peut-être ce que tout le monde se dit... enfin on décidera ça. Tu n'as qu'à préparer tes affaires, uniquement ce dont tu as absolument besoin. On pourra trouver ce qu'il nous faut dans les villes. Il y a une grande caisse dans le débarras, des affaires à moi, des outils et d'autres trucs que j'ai mis de côté il y a quelque temps. Mets-la avec le reste... il y a encore de la place dedans si

tu en as besoin. J'arrive tout de suite. À part ça, tout ce qu'il nous faut se trouve déjà dans la voiture.

— Bob...

— Fais ce que je te dis, Cass. Je t'en prie. Je reviens tout de suite pour t'aider.

— Bob, tu es sûr...

— Oui. »

Elle laissa passer un moment. « Je serai prête. »

Il raccrocha puis se rendit à la cuisine et ressortit avec un sac de cinq kilos de café sous le bras. Il se dirigeait déjà vers la porte en traversant le carrelage quand il fit demi-tour et alla prendre le paquet de cigarettes qui était resté sur le comptoir. Il resta un moment sur le seuil et se retourna sur la ruelle obscure : debout à l'entrée de la caverne, le regard perdu dans le lointain (il avait vu une fois un film en stéréovision, l'effet était similaire).

Les minuscules néons dansaient et clignotaient stupidement dans leurs boîtes ; la lumière vive de la cuisine se cognait contre les fenêtres et retombait doucement sur les miroirs. Des ombres entrèrent et peuplèrent le café ; elles s'assirent aux tables, se glissèrent dans les boxes, s'installèrent de travers sur le sol ; aux aguets, en attente. Au bout du comptoir la tasse beige neutre se rendit en silence.

Il tourna les talons et poussa la poignée. Il passa la porte, la referma derrière lui. Le déclic de la serrure s'enfuit dans l'air immobile et mourut ; il était enfermé dans le silence...

Il monta prudemment à l'assaut de l'indépendance de la rue, le claquement de ses talons traçant des paramètres entre l'obscurité, le mobile et la ville. Le ciel bas pesait sur sa tête.

(Je marche seul. Seul. Les hommes ne courent pas en meutes, mais ils courent... La mort attend qu'ils fassent tourner la roue. L'obscurité se glisse sur les contours, les vents se lèvent dans les cavernes de nos crânes éoliens, cinq doigts s'avancent pour nous mettre l'hiver dans le cœur, l'hiver de tous nos cœurs.)

Et maintenant elles arrivaient dans le noir, elles se découpaient et s'installaient pesamment tout autour de lui, toutes les tombes meublées : cet obscur jardin de pierre et de bois.

(Barres de silence. Partition : quatre barres – quatre mesures de silence, puis accord de septième. Voyez comme elles ressortent sur ma chemise blanche au milieu des rosés. Barres, avocats au barreau du silence.)

Le bref éclair bleu d'une allumette enflammée. Une cigarette qui s'allume, rougeoit et s'enfonce dans la nuit.

(Rien n'indique l'isolement sinon un ressort cassé, il n'y a pas d'image pour représenter le temps sinon un cœur qui bat, rien pour la mort sinon le silence... et le mur, le coin qui s'enfonce plus profondément, mais nous tiendrons, pendant un moment nous tiendrons, toi et moi.)

Il se tint en silence dans le silence qui coulait autour de lui et écouta le

chant des insectes qui appelaient à travers la flanelle noire. Comme pour y répondre les nuages descendirent encore plus bas.

(À l'entrée des cavernes, en se retournant. Nous ne pouvons pas voir loin, voir au fond, mais le temps est venu de partir, le temps est venu de devenir... À l'entrée des cavernes en se retournant, le temps maintenant d'entrer dans le calme, le vieil ordre des choses. À l'entrée des cavernes. En se retournant.)

Il continua et ses talons se mirent à parler, et la nuit vint le faire taire.

Il brailla dans le noir, poussa un cri dans le silence ; et ça lui entra dans le cœur.

Il dépassa un réverbère gris perle, passa à côté de la pelouse d'un cimetière.

(« Soudains, rapides et fragiles les liens furent tissés, mais à côté de la tombe nous apprîmes la finalité. » Est-ce là ce qu'on ressent au moment de la désertion : une vague épiphanie de silence historique, de calme primitif ?)

Autour de lui, et lui renvoyant à peine son écho, se dressaient les coquilles vides des maisons, tels des arbres attendant le retour de dryades qui auraient perdu leur chemin.

(L'instant de la désertion ; l'instance du silence.)

La cigarette décrivit un arc de cercle dans la rue et retomba par terre où elle rougeoya bêtement.

Il baissa la tête et accéléra le pas.

Et dans un tourbillon les neiges commencèrent.

Traduit par BERNARD RAISON.

A Few Last Words.

© Damon Knight, 1968, reproduit avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, Henry-Luc Planchat.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

LES CHOSES

Par Ursula Le Guin

Encore une nouvelle insolite, où le lecteur voit les hommes partir sans savoir pourquoi. Cependant les responsabilités sont mieux précisées que chez Sallis : chacun s'en va volontairement, obéissant peut-être à un commandement venu d'en, haut, et sans hésiter à détruire les choses pour contribuer mimétiquement à la fin du monde. L'ordre cosmique, ou plus simplement l'ordre social, exige que soit détruite l'harmonie existante. Vieille histoire que celle-là : toute société tend à remplacer la nature qui nous entoure par un univers de culture, et la vie en société atteint son stade suprême quand les hommes sont libérés de l'emprise des choses, même si la société doit en mourir à son tour. Anti-utopie à la Huxley ou à la Orwell ? Pas ici : Ursula Le Guin est fille d'ethnologue, et nous rappelle que les communautés les plus élémentaires nourrissent des rêves du même genre. Et il n'est pas facile de résister à la volonté du groupe. Le héros de Sallis y a renoncé. Celui de Le Guin y parviendra-t-il ?

IL se tenait sur le rivage, face à l'océan, observant les longues crêtes d'écume qui s'étiraient dans le lointain là où se dressaient ou se devinaient, imprécises, les Îles. Là-bas, dit-il à la mer, là-bas s'étend mon royaume. Et la mer lui répondit ce qu'elle répond à chacun. Le soir s'approcha derrière son dos, puis s'avança sur les vagues ; les crêtes d'écume pâlirent, le vent tomba, et très loin vers l'ouest se mit à briller peut-être une étoile, peut-être une lumière, ou son désir à lui d'une lumière.

À la nuit tombante, il remonta de nouveau les rues de sa ville. Les boutiques et les cabanes de ses voisins semblaient vides maintenant, évacuées, nettoyées, débarrassées dans l'attente de la fin. La plupart des gens se trouvaient aux Lamentations, dans Mont-Castel, ou bien dans les champs avec les Furieux. Mais Lif n'avait pas été capable d'évacuer, de nettoyer ; ses outils et ses affaires étaient trop lourds pour être jetés, trop durs à briser, trop massifs pour brûler. Seuls les siècles pouvaient les user. Partout où ils étaient empilés, posés ou jetés, ils formaient ce qui aurait pu être, ou semblait être, ou pouvait être encore une ville. Aussi n'avait-il pas tenté de se débarrasser de

ses affaires. Sa cour était encore jonchée de tas de briques, des milliers et des milliers de briques qu'il avait faites lui-même. Le four était froid mais toujours prêt, les fûts d'argile, de ciment sec et de chaux, les seaux, les brouettes et les truilles dont il s'était servi pour exercer son métier, tout était là. Un des gars de la Rue des Notaires lui avait demandé en ricanant : Alors, mon vieux, tu vas construire un mur de brique pour te cacher derrière quand viendra la fin ?

Un autre voisin montant vers Mont-Castel avait observé un moment ces tas, ces monceaux, ces collines de briques régulières et bien cuites dont l'or rougeoyant luisait tranquillement sous les rayons dorés du soleil de l'après-midi, et il avait fini par soupirer comme si le poids des briques lui pesait sur le cœur : Des choses, des choses ! Libère-toi des choses matérielles, Lif, du fardeau qui te retient à la terre ! Viens avec nous, élève-toi au-dessus de ce monde mourant !

Lif avait pris une brique d'un tas pour la poser sur la pile et avait souri d'un air embarrassé. Quand ils furent tous partis, il n'était pas monté au Castel, n'était pas allé les aider à saccager les champs et à tuer les animaux, il était descendu sur la plage, fin de ce monde mourant, au-delà de laquelle ne s'étendait plus que l'eau. Et maintenant, de retour dans la cabane de sa briqueterie, avec l'odeur du sel sur ses vêtements et sur son visage la brûlure du vent marin, il ne sentait toujours pas venir en lui le rire et le désespoir destructeur des Furieux, ni les pleurs et le désespoir gémissant des communiantes du Mont ; il se sentait vide et affamé. C'était un petit homme lourd et le vent marin qui soufflait au bord du monde s'était acharné sur lui toute la soirée sans parvenir à le faire bouger.

« Hé, Lif ! lança la veuve de la Ruelle des Tisserands – qui coupait sa rue à quelques maisons de là –, je t'ai vu remonter la rue, et personne d'autre ne passe jamais après le crépuscule, quand il commence à faire sombre et que la ville est plus calme que... » Elle ne précisa pas davantage, mais poursuivit : « As-tu soupé ? J'allais sortir mon rôti du four, mais le petit et moi nous ne finirons jamais toute cette viande avant la fin, c'est sûr, et j'ai horreur de voir perdre de la bonne viande.

— Eh bien, merci beaucoup », répondit Lif en remettant son manteau ; et ils descendirent le Passage des Maçons jusqu'à la Ruelle des Tisserands, dans l'obscurité et le vent qui balayait les rues escarpées en remontant de la mer. Dans la maison faiblement éclairée par une lampe, Lif joua avec le bébé de la veuve, le dernier de la ville, un petit garçon potelé qui apprenait tout juste à se tenir sur ses jambes. Lif le mettait debout et l'enfant riait, puis retombait, tandis que la veuve posait le pain et la viande rôtie sur la table de rotin finement tressé.

Ils s'assirent pour manger, même le bébé, qui s'affairait de ses quatre dents sur un gros morceau de pain dur. « Comment se fait-il que tu ne sois pas sur la Colline ou dans les champs ? » demanda Lif, et la veuve répondit, comme si cette réponse lui suffisait à elle-même. « Oh ! j'ai le bébé. »

Lif tourna la tête pour regarder l'intérieur de la petite maison construite par le mari de cette Femme, qui avait été l'un de ses briquetiers. « C'est très bon, dit-il. Je n'ai pas mangé de viande depuis l'année dernière.

— Je sais, je sais ! On ne construit plus de maisons.

— Pas une, dit-il. Pas un mur ni un poulailler, et l'on ne fait plus rien réparer. Mais comment marche ton tissage ? Tu reçois des demandes ?

— Oui, pas de la part des hommes, bien sûr, mais certaines femmes veulent avoir de nouveaux vêtements jusqu'à la fin. J'ai acheté cette viande aux Furieux qui ont abattu tous les troupeaux de mon maître, et je les ai payés avec l'argent que j'avais reçu pour le tissage d'un joli linge que la fille du maître veut porter à la fin ! » La veuve eut un petit reniflement féminin, sympathique et moqueur, puis elle continua : « Mais maintenant il n'y a plus de lin, et presque plus de laine. Plus rien à filer, plus rien à tisser. Les champs sont brûlés et les troupeaux détruits.

— Oui, répondit Lif en mangeant le délicieux rôti. Les temps sont durs, ajouta-t-il, plus durs que jamais.

— Et maintenant, poursuivit la veuve, de quoi pourrons-nous tirer notre pain, puisque les champs sont brûlés ? Et l'eau, maintenant qu'ils empoisonnent les puits ? J'ai l'air de parler comme les Pleureurs de là-haut, pas vrai ? Sers-toi, Lif. Mon homme disait toujours que l'agneau de printemps est la meilleure viande au monde ; du moins jusqu'à l'automne, et alors il disait que le rôti de porc est la meilleure viande au monde. Allons, vas-y, coupe-toi une bonne tranche... »

Cette nuit-là, dans la cabane de sa briqueterie, Lif rêva. D'ordinaire, son sommeil était aussi profond que celui des briques elles-mêmes, mais cette fois son rêve le fit dériver toute la nuit, flotter jusqu'aux îles, et lorsqu'il se réveilla ces îles n'étaient plus un simple souhait, une croyance : comme la lueur d'une étoile quand le jour s'assombrit, elles étaient devenues certitude, il les connaissait. Mais qu'est-ce qui avait pu, dans son rêve, le porter au-dessus des eaux ? Il n'avait pas volé, n'avait pas marché, ne s'était pas avancé sous l'eau comme les poissons ; et pourtant, il avait traversé les plaines gris-vert, les petites collines poussées par le vent, pour atteindre les îles, il avait entendu des voix qui appelaient, et vu les lumières des villes.

Il se mit à réfléchir à la façon dont un homme pouvait marcher sur l'eau. Il pensa à la manière dont l'herbe flottait à la surface des rivières, et vit comment on pouvait fabriquer une sorte de tapis en jonc tressé et s'y allonger en ramant avec les mains : mais les grandes jonchères achevaient de se consumer au bord du fleuve, et les tas d'osier du vannier avaient tous été brûlés. Sur les îles de son rêve, il avait vu des joncs et des herbes mesurant près de quinze mètres, avec des tiges brunes si épaisses que ses deux bras ne pouvaient en faire le tour, et un univers de feuilles vertes s'étirait vers le soleil depuis les milliers de ramilles déployées. Sur de telles tiges, un homme pouvait traverser l'océan. Mais de telles plantes ne poussaient pas dans son pays, n'y avaient jamais poussé. Il y avait au Mont-Castel un manche de

couteau taillé dans une matière brune et mate, que l'on disait tirée d'une plante qui poussait dans un autre pays, et qu'on appelait du bois. Mais il ne pouvait pas traverser cette mer mugissante sur un manche de couteau.

Des peaux graissées pouvaient flotter ; mais les tanneurs ne travaillaient plus depuis des semaines et il n'y avait plus de peaux à vendre. Il valait mieux qu'il cesse de chercher ainsi de l'aide. Il poussa jusqu'à la plage sa brouette et son plus gros seau, par cette matinée blanche et venteuse, puis les laissa dans l'eau tranquille d'une lagune. Et ils flottèrent, bien qu'immergés en grande partie, mais lorsqu'il posa sur eux le seul poids de sa main, ils penchèrent, se remplirent et coulèrent. Ils étaient trop légers, pensa-t-il.

Il remonta la falaise, les rues, remplit la brouette de briques bien régulières et inutiles, puis en redescendit une lourde charge jusqu'à la plage. Il y avait eu si peu de naissances depuis quelques années qu'aucune curiosité juvénile n'était là pour lui demander ce qu'il faisait, mais un ou deux Furieux, encore ivres des saccages de la nuit précédente, le lorgnèrent du coin de l'œil depuis l'embrasure sombre d'une porte, et leurs yeux le suivirent dans la clarté de l'air. Toute la journée, il descendit des briques et de quoi faire au mortier ; et le lendemain, bien qu'il n'eût pas fait de nouveau le rêve, il se mit à poser ses briques sur la plage venteuse de mars, avec bien assez de pluie et de sable à portée de la main pour pouvoir préparer son ciment. Il construisit un petit dôme, ovale avec des extrémités pointues comme un poisson, constitué d'une seule série de briques adroitement disposées en spirale. Si une tasse ou une brouettée d'air pouvaient flotter, pourquoi pas un dôme de briques ? Et ce serait solide. Mais quand le ciment fut sec, il tendit son large dos et retourna le dôme, puis le poussa dans l'écume des vagues, et le dôme pénétra de plus en plus profondément dans le sable mouillé, paraissant s'enfoncer comme une palourde ou une crevette. Les vagues le remplirent, et le remplirent à nouveau quand Lif l'eut penché pour le vider ; finalement, une grosse lame aux épaules vertes le frappa en repliant sa puissante crête blanche, le retourna, le réduisit à son tas de briques élémentaires, qu'elle enfouit dans le sable remuant et imbibé. Lif resta là, trempé jusqu'au cou, essuyant le sel qui lui piquait les yeux. Sur l'océan, il n'y avait rien vers l'ouest que le varech et les nuages de pluie. Mais elles étaient là-bas. Il les connaissait, avec leurs grandes herbes dix fois plus hautes qu'un homme, leurs prairies sauvages et dorées balayées par le vent marin, leurs cités blanches, leurs collines dont les sommets blancs dominaient la mer ; et, sur les versants, les voix des bergers qui appellent.

Je suis un bâtisseur, pas un flotteur, dit Lif après avoir examiné sa propre stupidité sous tous ses angles. Et il sortit de l'eau d'un pas décidé, escalada le chemin qui menait en haut de la falaise, remonta les rues battues par la pluie pour chercher un nouveau chargement de briques.

Libéré pour la première fois depuis une semaine de l'étrange rêve au sein duquel il se voyait flotter, il remarqua alors que la Rue du Cuir paraissait déserte. La tannerie était sale et vide. Les échoppes des artisans ressemblaient à une rangée de petites bouches noires et grandes ouvertes, et les fenêtres des

chambres, au-dessus, semblaient aveugles. À l'extrémité de la ruelle, un vieux cordonnier brûlait, dans une odeur infecte, un petit tas de chaussures neuves qui n'avaient jamais été portées. Un âne attendait à côté, sellé, et ses oreilles s'agitaient devant l'écœurante fumée.

Sans hésiter, Lif chargea de briques sa brouette. Cette fois, en redescendant, retenant le poids du chargement qui l'entraînait sur les rues en pente, les muscles des épaules tendus au maximum pour maintenir sa route sur le chemin de falaise venteux qui menait à la plage, il fut suivi par quelques citadins. Deux ou trois autres, venus de la Rue des Notaires, leur emboîtèrent le pas, et plusieurs autres encore, sortant des rues qui entouraient la place du marché, si bien qu'au moment où il se redressa, l'écume pétillant sur ses pieds noirs et la sueur fraîchissant sur son visage, une petite foule s'étirait le long de l'unique et profond sillage laissé dans le sable par sa brouette. Ils avaient l'air nonchalant et apathique des Furieux. Lif ne leur prêta pas la moindre attention, bien qu'il eût remarqué que la veuve de la Ruelle des Tisserands était en haut de la falaise et le regardait avec une expression effrayée.

Il poussa la brouette dans la mer jusqu'à ce que l'eau lui arrive au niveau de la poitrine, renversa le chargement de briques, et revint rapidement, poussé par une grosse vague, sa brouette bringuebalante remplie d'écume.

Déjà, quelques-uns des Furieux s'éloignaient le long de la plage. Un grand gars, faisant partie du groupe qui l'avait suivi depuis la Rue des Notaires, s'avança tranquillement vers lui et demanda d'un air sarcastique : « Pourquoi ne les lances-tu pas depuis le sommet de la falaise, mon vieux ? »

— Elles tomberaient simplement sur le sable, répondit Lif.

— Et tu veux les immerger. Alors, très bien. Tu sais, certains d'entre nous pensaient que tu construisais quelque chose ici ! Et ils voulaient te réduire en poudre. Garde tes briques au frais, mon vieux. »

Toujours souriant, l'homme de la Rue des Notaires s'éloigna, et Lif remonta la falaise pour aller chercher une autre brouettée.

« Passe donc ce soir pour le souper, Lif, dit la veuve d'une voix soucieuse, en haut de la falaise, tenant fermement son bébé pour le protéger du vent.

— Je viendrai, répondit-il. J'apporterai une miche de pain, j'ai fait des provisions avant la fermeture des boulangeries. » Il sourit, mais le regard de la femme resta grave. Tandis qu'ils remontaient les rues ensemble, elle demanda : « Tu décharges tes briques dans la mer, Lif ? »

Il rit de bon cœur et lui répondit que oui.

Elle eut alors un air qui aurait pu signifier le soulagement ou la tristesse ; mais durant le souper, dans la maison éclairée par la lampe, elle fut aussi calme et à l'aise que d'habitude, et ils mangèrent avec plaisir leur fromage et leur pain rassis.

Le lendemain, il continua de transporter des briques, chargement après chargement, et si les Furieux l'apercevaient, ils pensaient qu'il devait faire le même genre de travaux qu'eux. La pente de la plage s'enfonçait graduellement dans la mer, de telle sorte qu'il pouvait continuer sa

construction sans jamais travailler au-dessus du niveau de l'eau. Il avait commencé à marée basse, et son entreprise n'était jamais découverte. À marée haute, cela devenait difficile d'immerger les briques et de les disposer grossièrement, tandis que l'océan tout entier bouillonnait sur son visage et grondait au-dessus de sa tête, mais il n'arrêtait pas. Lorsque le soir approcha il descendit de longues tiges de fer pour renforcer son ouvrage, car un courant transversal minait plus ou moins sa chaussée à près de trois mètres du début. Il s'assura que même les extrémités supérieures des tiges restaient immergées à marée basse, pour qu'aucun Furieux ne puisse soupçonner que l'on affirmait quelque chose à cet endroit. Deux hommes d'un certain âge descendant d'une Lamentation à Mont-Castel le croisèrent tandis qu'il poussait sa brouette bringuebalante en remontant les rues de pierre dans le crépuscule, et lui sourirent d'un air grave. « Il est bon d'être libéré de l'emprise des Choses », murmura l'un d'eux, et l'autre acquiesça de la tête.

Le lendemain, bien qu'il n'ait toujours pas rêvé à nouveau des Îles, Lif poursuivit la construction de sa route. Le sable descendait en pente plus raide à mesure qu'il avançait. Sa méthode était maintenant de se tenir à l'extrémité de la chaussée et de déverser à cet endroit la brouette qu'il avait soigneusement remplie, puis de plonger lui-même pour travailler sous l'eau, pataugeant et suffoquant, se redressant et se baissant pour placer les briques au même niveau et les maintenir entre les tiges qu'il avait enfoncées ; alors il remontait une fois de plus, traversait le sable gris, escaladait la falaise et poussait sa brouette bringuebalante dans les rues tranquilles pour effectuer un autre chargement.

Un jour de cette semaine-là, la veuve vint le retrouver dans sa briqueterie. « Laisse-moi les lancer pour toi du haut de la falaise, ça t'épargnera une partie du trajet.

— C'est très dur de charger la brouette, répondit-il.

— Allons donc, fit-elle.

— D'accord, aussi longtemps que tu voudras. Mais les briques sont sacrément lourdes. N'essaie pas d'en porter trop. Je te donnerai la petite brouette. Et le petit rat que voilà pourra s'asseoir sur le chargement et se faire transporter. »

Aussi l'aida-t-elle à charger et décharger durant ces journées au temps argenté, brumeuses dans la matinée, alors que la mer et le ciel étaient clairs pendant tout l'après-midi, et que les herbes sauvages fleurissaient dans les crevasses de la falaise ; mais il ne restait pas d'autres plantes qui puissent fleurir. La route s'enfonçait maintenant sur de nombreux mètres dans la mer, et Lif avait dû acquérir une technique que personne à sa connaissance n'avait jamais acquise, sinon les poissons. Il pouvait se déplacer en flottant à la surface de l'eau, ou dans la mer elle-même, sans toucher la terre ferme des pieds ni des mains.

Il n'avait jamais entendu dire qu'un homme pût faire cela ; mais il n'y pensa pas beaucoup, trop occupé qu'il était avec ses briques, faisant toute la

journée la navette entre l'air et l'eau, entouré d'écume, de bulles d'air cernées d'eau ou de bulles d'eau cernées d'air, et la brume, et la pluie d'avril, tout ce foisonnement des éléments. Il se sentait parfois heureux, dans les ténèbres vertes du monde irrespirable, plaçant des briques étrangement indociles et légères, parmi les bancs de poissons attentifs, et seul le manque d'air le poussait à remonter pour aspirer profondément dans le vent qui portait les embruns.

Il travailla toute la journée, remontant sur le sable pour y chercher les briques que sa fidèle assistante jetait pour lui du haut de la falaise, les chargeant ensuite dans sa brouette pour les emporter jusqu'au bout de la route, qui ne se trouvait qu'à un ou deux pieds au-dessous du niveau de la mer à marée basse, et à quatre ou cinq pieds à marée haute ; il les renversait alors, les enfouissait dans l'eau, et se remettait au travail ; plus tard il revenait sur la plage pour emplir à nouveau sa brouette. Il ne rentrait en ville qu'à la tombée du soir, épuisé, les yeux larmoyants, tout le corps irrité par le sel, affamé comme un requin, pour partager avec la veuve et son jeune fils la nourriture qu'ils pouvaient trouver. Ces derniers temps, bien que le printemps offrît de longues et chaudes soirées, la ville semblait particulièrement sombre et calme.

Une nuit, alors qu'il n'était pas trop fatigué pour ne pas le remarquer, il en parla, et la veuve répondit : « Oh ! je crois qu'ils sont tous partis, maintenant.

— Tous ? » Une pause. « Où sont-ils allés ? »

Elle haussa les épaules. Puis leva ses yeux sombres vers ceux de Lif, de l'autre côté de la table, et le regarda un moment dans le silence faiblement éclairé par la lampe. « Où ? répéta-t-elle. Où donc mène ta route qui s'enfonce dans l'océan, Lif ? »

Il resta un instant sans parler. « Vers les Îles », répondit-il enfin, puis il se mit à rire et rencontra le regard de la femme.

Elle ne rit pas. Elle demanda simplement : « Sont-elles là-bas ? Est-ce bien vrai qu'il y a des Îles ? » Puis elle jeta un coup d'œil vers son bébé endormi, et fixa du regard, par la porte ouverte, les ténèbres chaudes de cette fin de printemps qui s'étendaient dans les rues où personne ne marchait plus, dans ces pièces où personne ne vivait plus. Finalement, ses yeux revinrent se poser sur Lif, et elle lui dit : « Tu sais, Lif, il ne reste plus beaucoup de briques. Quelques centaines. Il te faudra en fabriquer d'autres. » Et elle se mit à pleurer doucement.

« Mon Dieu ! dit Lif en pensant à sa route sous-marine, longue à peine de quarante mètres, et à l'océan qui s'étendait sur dix mille kilomètres, je nagerai jusque-là ! Allons, ne pleure pas, mon cœur. Est-ce que je pourrais vous laisser, toi et le petit rat ? Après toutes ces briques que tu as lancées, et qui ont failli me tomber sur le crâne, après toutes ces plantes et ces coquillages étranges que tu as récoltés ces derniers temps pour nous nourrir, après cette table, et ce feu, et ton lit, et ton rire, pourrais-je te laisser ici, en pleurs ? Allons, calme-toi, ne pleure pas. Laisse-moi réfléchir à un moyen de gagner ces Îles, tous les trois. »

Mais il savait qu'il n'y avait aucun moyen. Pas pour un briquetier. Il avait fait ce qu'il avait pu. Et ce qu'il avait pu s'étendait à quarante mètres du rivage.

« Crois-tu, demanda-t-il après un long moment, durant lequel elle avait débarrassé la table et rincé les assiettes à l'eau du puits qui coulait claire à nouveau maintenant que les Furieux étaient partis depuis bien des jours – crois-tu que, peut-être... cela... » Il se rendit compte que c'était difficile à dire, mais elle était là, tranquille, attendant qu'il achève sa phrase, et il devait parler : « Que c'est vraiment la fin ? »

Le calme. Dans l'unique pièce éclairée par une lampe, et dans toutes les pièces sombres, et dans les rues, dans les champs brûlés, et les terres dévastées, le calme. Dans le château noir dominant la contrée du haut de la colline, le calme. Un air silencieux, un ciel silencieux, partout le silence total, qui n'offrait pas de réponse. Sinon celle, lointaine, du bruit de l'océan, et celle-ci, plus proche mais très faible : la respiration d'un enfant endormi.

« Non », déclara la femme. Elle s'assit en face de lui et posa les mains sur la table, de jolies mains aussi sombres que la terre, les paumes comme de l'ivoire. « Non, dit-elle, la fin sera la fin. Ce n'est encore que l'attente de cette fin.

— Alors, pourquoi sommes-nous toujours ici... rien que nous ?

— Eh bien, répondit-elle, tu avais tes choses – tes briques – et j'avais le bébé...

— Demain nous devons partir », déclara-t-il au bout d'un moment. Elle hocha la tête.

Ils se levèrent avant l'aube. Il ne restait plus rien à manger ; elle plaça dans un sac plusieurs vêtements pour le bébé et enfila un manteau de cuir bien chaud, Lif glissa son couteau et sa truelle sous sa ceinture et mit une épaisse pelisse qui avait appartenu au mari de cette femme, puis ils quittèrent la petite maison et sortirent dans les rues désertes, sous la lumière froide et blafarde.

Ils descendirent la colline, Lif marchait devant et elle le suivait en serrant le bébé somnolent dans un pli de son manteau. Il ne prit ni la route du nord qui remontait la côte, ni la route du sud, mais traversa la place du marché, déboucha sur la falaise et descendit le chemin rocailleux qui menait à la plage. Elle le suivit jusqu'au bout et aucun d'eux ne prononça la moindre parole. Arrivé à la limite des vagues, il se retourna.

« Je te maintiendrai aussi longtemps que possible à la surface », dit-il.

Elle acquiesça et répondit d'une voix douce : « Eh bien, prenons la route que tu as construite, aussi loin qu'elle aille. »

Il saisit sa main libre et la fit entrer dans la mer. L'eau était froide. C'était un froid mordant, et la lumière pâle venant de l'est, derrière eux, éclairait les longues lignes d'écume qui chuintaient sur le sable. Lorsqu'ils s'avancèrent sur la route, les briques étaient fermes sous leurs pieds, et l'enfant s'était endormi sur l'épaule de sa mère, dans un pli du manteau.

À mesure qu'ils avançaient, les poussées des vagues devenaient plus

fortes. La marée montait. Les plus hautes lames trempèrent leurs vêtements, leur glacèrent la chair, arrosèrent leurs cheveux et leur visage. Ils atteignirent l'extrémité de ce qui avait été un si long travail. Derrière eux, toute proche, s'étendait la plage, le sable sombre aux reflets argentés en bas de la falaise, au-dessus de laquelle se tenait un ciel pâle et silencieux. Autour d'eux, l'écume et l'eau agitées. Devant eux, les vagues incessantes, le golfe, le grand abîme, le gouffre.

Ils titubèrent, frappés par une lame qui se dirigeait vers la plage ; le bébé, réveillé par la gifle de l'océan, se mit à pleurer, une petite plainte dans l'éternel murmure froid et sifflant de la mer, qui répétait toujours, la même chose.

« Oh ! je ne peux pas », cria la femme, mais elle serra davantage la main de l'homme et vint se placer à côté de lui.

Dressant la tête pour faire le dernier pas, quitter sa route inachevée qui ne menait vers aucune rive, il aperçut la forme qui glissait sur les eaux, vers l'ouest, la lueur sautillante, le scintillement blanc comme le ventre d'une hirondelle accrochant la lumière de l'aube naissante. Des voix semblaient résonner par-dessus celle de l'océan. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il, mais la femme penchait la tête vers son bébé, s'efforçant d'apaiser la petite plainte qui défiait l'immense murmure de la mer. Lif resta immobile et vit la blancheur de la voile, la petite lueur dansant au-dessus des vagues, qui s'approchait d'eux et de l'autre lueur, plus forte, qui montait derrière la falaise.

« Attendez, l'appel venait de la forme qui flottait sur les vagues et dansait sur l'écume, attendez ! » Les voix résonnaient, très douces, et lorsque la voile blanche s'inclina au-dessus de lui, il aperçut les visages et les bras qui se tendaient, et il les entendit qui lui disaient : « Venez, montez à bord, venez avec nous jusqu'aux îles.

— Cramponne-toi », dit-il doucement à la femme, et ils firent le dernier pas.

Traduit par HENRY-LUC PLANCHAT.

Things.

© U. Le Guin, 1975

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

LES NEUF MILLIARDS DE NOMS DE DIEU

Par Arthur C. Clarke

Avec Les choses, nous avons retrouvé, sous forme symbolique, le thème d'une catastrophe touchant la nature entière, et non plus seulement l'humanité en particulier. C'était là le sujet de L'homme enluminé ; ce sera désormais notre horizon jusqu'à la fin de ce volume. Les perspectives s'élargissent : il ne s'agit plus seulement de subir, de vouloir ou d'accepter le désastre, il s'agit de savoir où l'on va, ou de se demander si l'homme le sait. Peut-on prévoir la fin du monde ? Le monde tend-il vers sa fin, ou vers une fin ? Et la question qu'on vient de poser est-elle scientifique, philosophique ou théologique ? Dans cette nouvelle de 1953, l'informatique (alors débutante) est mise au service d'une religion, ce qui pose un problème moral : a-t-on le droit d'escroquer les naïfs ? Et qui est naïf, le prêtre ou le savant ? Le prêtre a une idée précise des fins et peu de moyens à sa disposition ; la technologie occidentale est un amoncellement de moyens qui ne sont au service d'aucune cause désignée d'avance. Ensemble, ils jouent à l'aveugle et au paralytique. Ou au chat et à la souris.

« C'EST une requête un peu inhabituelle, fit observer le docteur Wagner avec une retenue qu'il espérait méritoire. Autant que je le sache, c'est la première fois qu'un monastère tibétain demande qu'on lui fournisse une calculatrice électronique. Je ne voudrais pas paraître curieux, mais j'étais loin de penser que votre... hum... établissement avait l'utilisation d'un tel appareil. Puis-je vous demander ce que vous avez l'intention d'en faire ?

— Bien volontiers, dit le Lama, qui rajusta les pans de sa robe de soie et reposa sur le bureau la règle à calculer de son interlocuteur. Votre calculatrice Mark V peut exécuter n'importe quelle opération mathématique courante, jusqu'à dix décimales. Toutefois, pour notre travail, ce sont les lettres qui nous intéressent, et non les chiffres. Nous désirerions que vous modifiez les circuits de sortie de manière que la machine imprime des mots, et non des

colonnes de chiffres.

— Je ne vois pas très bien...

— Depuis trois siècles – en fait depuis la fondation de notre lamaserie –, nous travaillons sur un certain projet. C'est une chose étrangère à votre mode de pensée, aussi vous demanderai-je de m'écouter avec une large ouverture d'esprit.

— Bien sûr.

— En vérité, c'est très simple. Nous établissons une liste qui comprendra tous les noms possibles de Dieu.

— Je vous demande pardon ?

— Nous avons de bonnes raisons de penser, poursuit imperturbablement le Lama, que tous ces noms peuvent être écrits en utilisant au maximum neuf lettres d'un alphabet que nous avons créé pour la circonstance.

Et vous travaillez là-dessus depuis trois siècles ?

— Oui. Nous estimons qu'avec les méthodes traditionnelles il nous faudrait environ quinze mille ans pour venir à bout de cette tâche.

— Oh ! » Le docteur Wagner parut légèrement abasourdi. « Maintenant, je comprends pourquoi vous voulez louer un de nos appareils. Mais puis-je savoir le *but* exact de ce projet ? »

Le Lama hésita une fraction de seconde et Wagner eut peur de l'avoir offensé. Il n'y eut toutefois aucune trace de contrariété dans la réponse :

« Appelez cela un rituel, si vous voulez, mais c'est une partie fondamentale de notre foi. Les nombreux noms de l'Être Suprême – Dieu, Jéhovah, Allah, etc. – ne sont que des labels créés par les hommes. Nous nous trouvons ici devant un problème philosophique assez délicat dont nous ne discuterons pas, si vous le voulez bien, mais quelque part au milieu de toutes les combinaisons possibles de lettres se dissimulent ce que nous pouvons appeler les *vrais* noms de Dieu. Nous essayons de les recenser par permutation systématique des lettres.

— Je vois. Vous avez commencé par AAAAAA-AAA et vous voulez finir par ZZZZZZZZ.

— Exactement – mis à part le fait que nous utilisons un alphabet spécial de notre invention. Naturellement, il nous serait possible d'utiliser des machines à écrire électriques modifiées, mais il est bien plus intéressant de se servir de circuits capables d'éliminer les combinaisons inutiles ou ridicules. Pour vous donner un exemple, aucune lettre ne devrait apparaître plus de trois fois successivement dans un même mot.

— Trois ? Vous voulez sans doute dire deux.

— Non, trois. Je crains que ce ne soit trop long à expliquer, d'autant plus que vous ne comprenez pas notre langue.

— Bien sûr, dit Wagner très vite. Poursuivez, je vous prie.

— Heureusement, il vous sera facile de modifier votre calculatrice électronique en conséquence ; convenablement programmée, elle opérera la permutation successive des lettres et imprimera les résultats. Elle fera en une

centaine de jours ce qui nous aurait demandé quinze mille ans de travail. »

Le docteur Wagner avait à peine conscience des légers sons provenant des rues de Manhattan, loin en contrebas. Il était dans un monde différent, un monde de montagnes naturelles, non bâties de la main de l'homme. Là-bas, dans leur nid d'aigle, des moines travaillaient patiemment, génération après génération, à compiler des listes de mots sans signification. N'y avait-il donc pas de limite à la folie des hommes ? De toute façon, le docteur Wagner n'avait pas à faire part à son visiteur de ses pensées intimes. Le client a toujours raison...

« Il est certain que nous pouvons aisément modifier notre calculatrice Mark V conformément à vos désirs, répondit-il. Mais ce qui va causer un sérieux problème, c'est son installation et son entretien. Transporter un tel engin au Tibet, de nos jours, n'est pas une tâche facile.

— Nous pouvons arranger cela. Les éléments de la calculatrice offrent assez peu d'encombrement pour voyager par air – c'est la raison pour laquelle nous avons choisi votre marque. Si vous pouvez les envoyer jusqu'en Inde, nous nous chargerons ensuite de les amener à pied d'œuvre.

— Et vous voulez également vous assurer les services de deux de nos ingénieurs ?

— Oui, pour une durée de trois mois. Les trois mois qui seront nécessaires pour mener le projet à son terme.

— Notre service du personnel arrangera facilement cela. » Le docteur Wagner griffonna quelques mots sur son bloc-notes. « Il reste deux questions à régler... »

Avant qu'il eût terminé sa phrase, le Lama avait fouillé dans sa poche et produit un rectangle de papier.

« Voici l'état certifié de mon compte à la Banque Asiatique.

— Merci. C'est parfait. La seconde question est si ridicule que j'hésite à la formuler... mais il est surprenant de voir à quel point on néglige souvent les détails élémentaires. De quelle source d'énergie électrique disposez-vous ?

— D'un générateur diesel électrique d'une puissance de 50 kilowatts sous 110 volts. Nous l'avons fait installer il y a environ cinq ans et il fonctionne toujours parfaitement. Il rend la vie à la lamaserie beaucoup plus confortable, mais à l'origine il était uniquement destiné à faire tourner les moulins à prières.

— Naturellement, dit le docteur Wagner. J'aurais dû y penser. »

Du parapet, la vue était vertigineuse, mais avec le temps on s'habitue à tout. Après trois mois passés à la lamaserie, George Hanley ne prêtait même plus attention aux six cents mètres de paroi verticale séparant le monastère des champs quadrillés qui s'étalaient dans la plaine. Appuyé contre la muraille de pierres aux angles érodés par le vent, il contemplait d'un regard morose les montagnes distantes dont il n'avait jamais cherché à découvrir le nom.

Le « Projet Changri-La », ainsi que l'avait baptisé un technicien des labos

qui se piquait d'érudition, était l'aventure la plus insensée à laquelle il eût jamais participé. Depuis des semaines, la calculatrice Mark V vomissait d'interminables rubans de papier couvert d'un invraisemblable charabia. Patiemment, inexorablement, la machine disposait les lettres de l'alphabet dans toutes les combinaisons possibles, épuisant chaque possibilité avant de passer à la suivante. À mesure que les rouleaux de papier se dévidaient à l'arrière de la machine à écrire électromatique, les moines les découpaient avec soin et les collaient dans d'énormes registres. D'ici une semaine, grâce au Ciel, tout serait terminé.

George ignorait par quels calculs obscurs ils étaient arrivés à la conclusion que les assemblages de dix, vingt et cent lettres étaient sans intérêt pour leurs recherches. Dans un de ses cauchemars périodiques, le Grand Lama (que lui et Chuck avaient baptisé Sam) décrétait soudainement un changement de programme, ce qui reportait l'aboutissement des recherches à l'an 2060. Ces bougres-là en étaient parfaitement capables !

George entendit claquer la lourde porte de bois et tourna la tête. Chuck s'approcha et vint s'accouder au parapet près de lui. Comme toujours, il fumait un des cigares qui l'avaient rendu si populaire auprès des moines – lesquels, semblait-il, ne négligeaient aucune des joies de la vie, majeures ou mineures. Une chose jouait en leur faveur : ils étaient cinglés, certes, mais ce n'étaient pas des puritains. Ces fréquentes expéditions qu'ils faisaient au village, par exemple...

« George, écoute-moi, dit Chuck d'une voix précipitée. J'ai appris quelque chose qui risque d'être une source d'ennuis.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? La calculatrice est détraquée ? » C'était l'éventualité la plus affreuse que George pût imaginer. Cela aurait retardé son retour, ce qui eût été la pire chose au monde. Il en avait à ce point assez que le simple fait de regarder un programme de télévision commerciale lui eût fait l'effet d'une manne tombant du ciel. Au moins cela eût-il constitué un trait d'union entre lui et son pays.

— Non, ce n'est pas ça. » Chuck s'assit sur le parapet, ce qui était inhabituel car ordinairement il était sujet au vertige. « Je viens de découvrir le but de l'opération.

— Que veux-tu dire ? Je pensais que nous le connaissions.

— Bien sûr, nous savons ce que les moines essaient de faire. Mais nous ignorions *pourquoi* ils le faisaient. C'est la chose la plus insensée que...

— C'est normal, ils sont mabouls, coupa George en haussant les épaules.

— Écoute, George, le vieux Sam vient de tout me dire. Tu sais qu'il fait un petit saut jusqu'à la calculatrice chaque après-midi pour regarder se dérouler les rubans de papier. Eh bien, cette fois, il semblait plutôt excité... à sa manière, bien entendu. Quand je lui ai appris que nous attaquions le dernier cycle, il m'a demandé, dans son anglais charmant, si je m'étais jamais demandé ce qu'ils essayaient de faire. « Bien sûr que si », lui ai-je répondu, et alors il m'a tout dit.

— Je t'écoute.

— Eh bien, ils croient que quand ils auront relevé tous Ses noms – d'après eux il y en a environ neuf milliards – le but divin sera atteint. La race humaine aura accompli ce pour quoi elle a été créée, et il n'y aura plus rien à rechercher après ça. J'estime que l'idée en soi ressemble à un blasphème.

— Alors, qu'est-ce qu'ils attendent de nous ? Que nous nous suicidions ?

— Cela ne sera pas utile. Quand la liste sera complétée, Dieu interviendra et... hop !... terminé.

— Oh ! je comprends ! Quand nous aurons fini notre boulot, ce sera la fin du monde. »

Chuck eut un petit rire nerveux. « C'est ce que j'ai dit à Sam. Et sais-tu ce qui est arrivé ? il a posé sur moi un regard très étrange, comme si j'étais le cancre de la classe, et il m'a répondu : « Ce n'est pas aussi banal que cela. »

George retourna cette réponse dans sa tête durant un moment.

« C'est ce qu'on appelle avoir les idées larges, dit-il enfin.

— Mais cela dit, qu'est-ce que nous pouvons y faire ? Ça ne fait pas la moindre différence en ce qui nous concerne. Nous avons déjà dit qu'ils étaient cinglés.

— Oui, mais ne vois-tu pas ce qui risque d'arriver ? La liste achevée, si la Trompette de l'Ange – ou son équivalent tibétain – ne sonne pas, il se peut qu'ils décident que c'est notre faute. Après tout, ils se sont servis de *notre* machine. Cette situation ne me plaît pas du tout.

— Je vois, dit George doucement. Mais cette sorte de chose s'est déjà produite, tu sais. Quand j'étais même, en Louisiane, nous avions un prédicateur cinglé qui avait annoncé la fin du monde pour un certain dimanche. Des centaines de gens le crurent, et certains vendirent même leurs maisons. Rien ne se passa le dimanche en question, mais les gens ne se fâchèrent pas pour autant. Ils conclurent simplement que le prédicateur avait commis une erreur dans ses calculs et continuèrent à avoir la foi. Certains l'ont toujours.

— Si tu ne l'as pas remarqué, je te signale que nous ne sommes pas en Louisiane. Nous sommes seuls parmi des centaines de moines. Je les aime bien et je serais désolé pour le vieux Sam si son truc ratait, mais néanmoins je préférerais me trouver loin d'ici si ça arrivait.

— Il y a des semaines que je ne demande que ça. Mais nous ne pouvons rien faire avant l'expiration du contrat et l'arrivée de l'avion qui nous emmènera d'ici.

— Il y aurait bien une solution, dit Chuck pensivement. Je pense à un petit sabotage. »

— Tu es fou ! Ça ne ferait que compliquer les choses.

— Pas de la façon dont je l'envisage. Écoute-moi. Sur la base actuelle de vingt heures de fonctionnement sur vingt-quatre, la calculatrice aura achevé son travail dans quatre jours. L'avion arrivera dans une semaine. Tout ce que nous avons à faire, c'est de provoquer une avarie qui demandera deux jours de

réparation. Si nous minutions parfaitement notre affaire, nous serons en bas à l'aérodrome au moment où le dernier nom sera collé dans le registre. Il ne leur sera pas possible de nous rattraper.

— Je n'aime pas ça, dit George. Ce serait la première fois que je saboterais mon boulot. En outre, cela les rendrait certainement méfiants. Non, je préfère encore attendre et voir venir. »

« Je n'aime *toujours* pas ça, dit-il sept jours plus tard alors qu'ils descendaient le sentier en spirale, juchés sur des petits poneys de montagne. Mais ne va pas croire que c'est parce que j'ai peur que je m'en vais. Je suis navré pour ces pauvres types que nous laissons là-haut, et je ne voudrais pas me trouver dans les parages lorsque la machine s'arrêtera. Ils me font un peu pitié. Je me demande comment le vieux Sam prendra la chose.

— C'est drôle, répondit Chuck, mais quand je lui ai dit au revoir, j'ai eu l'impression qu'il se rendait compte que nous nous sauvions... mais que ça lui était indifférent car il savait que la machine travaillait automatiquement et que sa tâche serait bientôt achevée. Après quoi... naturellement, pour lui, il ne devrait pas y avoir *d'après quoi*. »

George se retourna sur sa selle et regarda derrière lui le sentier de montagne. C'était le dernier point d'où l'on pouvait avoir une vue d'ensemble de la lamaserie. Les constructions aplaties et anguleuses se silhouettaient dans le soleil couchant. Ici et là des lumières trouaient la muraille sombre, comme des hublots sur le flanc d'un paquebot. Des lumières électriques, évidemment, branchées sur le même circuit que la calculatrice Mark V. Combien de temps le partageraient-elles ? se demanda George. Les moines détruiraient-ils la machine dans leur rage et leur désappointement ? Ou se contenteraient-ils se s'asseoir tranquillement et de recommencer à zéro ?

Il savait exactement ce qui se passait au sommet de la montagne à ce moment précis. Le Grand Lama et ses assistants, en robe de soie, analysaient les feuilles de papier que de jeunes moines avaient détachées de la machine à écrire et collées dans les registres. Nul ne disait mot. Le seul bruit audible était le crépitement doux et incessant des touches sur le papier. La Mark V elle-même, qui durant des mois avait opéré des milliers de combinaisons de lettres par seconde, était maintenant complètement silencieuse. Trois mois de cette vie, pensait George, donnaient envie de se taper la tête contre le mur.

« Le voilà ! cria Chuck, le bras tendu vers la vallée. Regarde comme il est beau ! »

Ce fut également l'avis de George. Le vieux transport DC 3 se tenait au bout de la piste de l'aérodrome, pareil à une minuscule croix d'argent. Dans deux heures, il les emmènerait vers la liberté et la santé mentale. C'était une pensée aussi douce qu'une liqueur de choix. George la laissa humecter son esprit tandis que le poney dévalait la pente de son pas égal.

La nuit tombait maintenant rapidement sur les vertigineux sommets de l'Himalaya. Heureusement, le chemin était en parfait état, et tous deux

portaient des torches. Il n'y avait pas le moindre danger, simplement un léger inconfort provoqué par le froid vif ! Le ciel au-dessus d'eux était parfaitement dégagé et criblé d'étoiles familières et amicales. Au moins, pensa George, il n'y aurait pas de risque de voir le pilote contraint de renoncer à décoller en raison des mauvaises conditions atmosphériques. C'était la dernière chose qui le tracassait depuis leur départ de la lamaserie.

Il se mit à chanter mais se tut presque aussitôt. Les montagnes gigantesques, qui le cernaient de tous côtés comme des fantômes démesurés coiffés de blanc, n'encourageaient pas une telle effervescence. George consulta sa montre.

« Nous atteindrons le terrain dans une heure, » dit-il à Chuck par-dessus son épaule. Puis il eut une arrière-pensée et ajouta : « Je me demande si la calculatrice a terminé son travail. »

Chuck ne répondit pas, et George se retourna sur sa selle. Il put juste apercevoir le visage de son ami, ovale pâle tourné vers le ciel.

« Regarde ! » murmura Chuck, et George leva les yeux à son tour.

Au-dessus d'eux, silencieusement, les étoiles commençaient à s'éteindre.

Traduit par MARCEL BATTIN.

The Nine Billion Names of God

© Ballantine Books, 1953

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

L'ANNÉE DU GROS LOT

Par Robert Heinlein

Nous avons tous une vision de l'avenir. Les théologiens nous proposent un discours auquel il faut croire ; les prévisionnistes, un discours dont il faut tenir compte. Un calcul aléatoire est-il encore un calcul scientifique ? Oui, à condition de rappeler que la prospective raisonne sur des possibles et non sur des objets réels. Évidemment, il y a des cas – plutôt rares – où les probabilités sont extrêmement fortes. Le statisticien osera-t-il prédire l'intolérable, éventuellement à l'usage exclusif d'un public très tolérant avec le destin – comme le sont des lamas enfouis dans leur monastère ? Essaiera-t-il d'infléchir le futur, par exemple en cherchant le moyen d'échapper lui-même au naufrage inscrit dans les chiffres ? Calculera-t-il ses chances de réussir ? Oubliera-t-il la toute-puissance de la raison pour se conduire simplement comme un homme ?

POTIPHAR Breen ne remarqua pas tout de suite la fille qui était en train de se déshabiller. Elle attendait à un arrêt d'autobus à trois mètres de lui, pas davantage. Il était à l'intérieur, mais ce n'était pas cela qui l'aurait empêché de la remarquer ; il était assis dans le box d'un drugstore, tout près de l'arrêt de l'autobus ; il n'y avait entre Potiphar et la jeune dame qu'une glace et, par moments, un piéton qui passait.

Néanmoins, au moment où elle commença à se dévêtir, il ne leva pas les yeux. Devant lui s'étalait un *Times* de Los Angeles ; à côté, encore plié, le *Herald Express* et le *Daily News*. Il explorait soigneusement les pages, mais les articles surmontés de gros titres n'avaient droit qu'à un regard rapide, au passage.

Il nota les températures maximum et minimum à Brownsville, Texas, et les porta dans un carnet noir fort bien tenu. Il en fit de même des cours de clôture de trois valeurs de premier ordre et de deux valeurs hors cote à la Bourse de New York, et indiqua en même temps le nombre total d'actions traitées.

Il entreprit alors un examen minutieux des informations d'importance secondaire. De temps en temps, il en transcrivait un résumé dans son petit

cahier.

Les paragraphes qu'il consignait semblaient avoir été pris au hasard et ne présentaient apparemment pas de relations les uns avec les autres. Il y avait notamment un texte publicitaire où Miss Semaine du Fromage de National Cottage annonçait son intention de se marier et d'avoir douze enfants d'un homme qui pourrait lui donner la preuve qu'il avait été végétarien toute sa vie, un rapport circonstancié mais résolument invraisemblable sur les soucoupes volantes et un appel pour dire des prières demandant de la pluie sur toute l'étendue de la Californie du Sud.

Potiphar venait de transcrire les noms et les adresses de trois habitants de Watts, Californie, qui avaient été miraculeusement guéris à une réunion sous la tente des Frères-De-Dieu-Est-La-Première-Vérité, par le Révérend Dickie Bottomley, l'évangéliste de huit ans, et s'apprêtait à s'attaquer au *Herald Express*, quand il regarda par-dessus ses lunettes de lecture et aperçut dehors, au coin de la rue, celle qui pratiquait en amateur le dépiautage auquel se livrent les insectes, les reptiles et autres crustacés.

Il se leva, remit ses lunettes dans leur étui, plia les journaux, les rangea soigneusement dans la poche de droite de sa veste, paya le montant exact de son addition, en y ajoutant quinze pour cent. Il prit alors son imperméable, le posa sur son bras, et sortit.

À ce moment-là, la fille était pratiquement à poil. Pour Potiphar Breen elle avait, semblait-il, énormément de peau, et cependant elle n'avait guère attiré l'attention. Le marchand de journaux du coin avait cessé d'annoncer ses désastres en aboyant et lui souriait, une paire de travestis des deux sexes qui, apparemment, attendaient l'autobus avaient les yeux fixés sur elle. Aucun des passants ne s'arrêtait. Ils jetaient un coup d'œil et puis, avec l'assurance indifférente que le véritable Californien du Sud réserve à l'insolite, ils poursuivaient leur chemin.

Les travestis regardaient ouvertement. Le personnage masculin du couple portait une blouse féminine froncée, mais sa jupe était un kilt écossais traditionnel. Sa compagne femme portait un complet d'homme d'affaires et un chapeau melon. Elle manifestait un vif intérêt.

Au moment où Breen approchait, la fille suspendait un bout de nylon au banc de l'arrêt d'autobus, puis elle tendit la main vers ses souliers. Un officier de police, qui paraissait avoir chaud et être malheureux, traversa au feu vert et vint jusqu'à eux.

« Très bien, dit-il d'une voix fatiguée. Ce sera tout, ma petite dame. Reprenez ces frusques et circulez. »

Le travesti femelle retira un cigare de sa bouche.

« En quoi est-ce que ça vous regarde, monsieur l'agent ? » demanda-t-elle.

Le flic se tourna vers elle.

« Vous mêlez pas de ça ! » Il parcourut des yeux sa tenue, puis celle de son compagne. « Je devrais vous embarquer tous les deux, vous aussi ! »

Le travesti haussa les sourcils.

« Nous arrêter, nous, parce que nous sommes habillés, et l'arrêter, elle, parce qu'elle ne l'est pas. Je crois que ça va me plaire. »

Elle se tourna vers la fille qui se tenait immobile et silencieuse, comme si elle était interloquée par ce qui se passait.

« Je suis avocate, ma chère. » Elle tira une carte de visite de la poche de son veston. « Si cet homme de Neandertal en uniforme persiste à vous importuner, je serais ravie de m'occuper de lui.

— Grâce ! S'il te plaît ! dit l'homme au kilt.

— Tiens-toi tranquille, Norman. » Elle l'écarta. « Ceci est *notre* affaire. » Elle s'approcha de l'agent. « Eh bien ? Appelez le panier à salade. D'ici là, mon client ne répondra à aucune question. »

L'agent paraissait si malheureux qu'on l'aurait cru prêt à fondre en larmes. Sa figure prenait une teinte cramoisie sinistre. Sans un mot, Breen avança d'un pas et jeta son imperméable sur les épaules de la fille.

Elle parut surprise et parla pour la première fois :

« Euh... merci. »

Elle se drapa dans l'imperméable, comme dans une cape.

L'avocate jeta un coup d'œil à Breen, puis revint au flic.

« Alors, monsieur l'agent ? Toujours prêt à nous arrêter ? »

Il vint mettre son visage tout contre le sien.

« Je ne vais pas vous faire ce plaisir ! » Puis, il ajouta en soupirant : « Merci, monsieur Breen. Vous connaissez cette dame ?

— Je vais m'occuper d'elle. N'y pensez plus, Kawonski.

— C'est bien ce que j'espère. Si elle est avec vous, c'est entendu, je n'y pense plus. Mais faites-la partir d'ici, monsieur Breen, je vous en prie !

— Un moment ! lança l'avocate. Vous vous interposez entre mon client et moi.

— Vous, taisez-vous ! dit Kawonski. Vous avez entendu Mr. Breen – elle est avec lui. C'est vrai, monsieur Breen ?

— Eh bien... oui. Je suis un ami. Je prendrai soin d'elle.

— Je ne l'ai pas entendue, *elle*, dire ça, dit le travesti d'un air méfiant.

— Grâce ! fit son compagnon. Voilà notre autobus.

— Et je ne l'ai pas entendue dire qu'elle était votre cliente, rétorqua le flic. Vous avez l'air d'un... » La fin de sa phrase se perdit dans le grincement des freins de l'autobus. « Et en outre, si vous ne grimpez pas dans cet autobus et si vous ne quittez pas immédiatement mon secteur, je... je...

— Vous ferez quoi ?

— Un moment, Norman. Chère, cet homme est-il réellement l'un de vos amis ? Êtes-vous avec lui ? »

La fille regarda Breen d'un air hésitant, puis elle dit, à voix basse : « Euh !... oui. Il l'est. Je suis avec lui.

— Eh bien... » Le compagnon de l'avocate la tira par le bras.

Elle glissa sa carte dans la main de Breen et monta dans l'autobus, qui

démarra.

Breen empocha la carte.

Kawonski s'épongeait le front. « Pourquoi avez-vous fait ça, madame ? » demanda-t-il d'un air maussade.

La fille semblait embarrassée. « Je... Je ne sais pas.

— Vous entendez ça, monsieur Breen ? C'est ce qu'elles disent toutes. Et si vous les fourrez au bloc, il y en a six autres le lendemain. Le Chef disait... » Il poussa un soupir. « Le Chef disait... Bon, si je l'avais arrêtée, comme voulait me le faire faire cette avocaillonne, je serais déjà dans la 196^e Rue et demain matin en train de bêcher mon jardin. Emmenez-la, voulez-vous ?

— Mais... dit la fille.

— Pas de « mais », ma petite dame. Estimez-vous heureuse qu'un véritable gentleman tel que Mr. Breen soit désireux de vous venir en aide. »

Il ramassa ses vêtements et les lui tendit. En avançant la main pour les prendre, elle dévoila de nouveau une surface inhabituelle de peau. Kawonski changea donc d'avis et remit les vêtements à Breen, qui les fourra dans les poches de son veston.

Elle se laissa conduire par Breen jusqu'à l'endroit où sa voiture était parquée, monta et s'enroula dans l'imperméable, de sorte qu'elle était plutôt plus habillée que la moyenne des filles. Elle le regarda.

Elle vit un homme de taille moyenne, assez quelconque, qui avait dépassé trente-cinq ans et paraissait davantage. Ses yeux avaient cette douceur et cet air un peu nu de ceux qui portent habituellement des lunettes et qui provisoirement n'en ont pas sur le nez. Ses cheveux, grisonnants sur les tempes, étaient rares sur le sommet de la tête. Son costume à chevrons, ses souliers noirs, sa chemise blanche, son nœud de cravate soigneusement fait, évoquaient plus la côte Est que la Californie.

Il vit un visage qu'il aurait pu qualifier de « joli » et de « bien portant » plutôt que de « beau » et de « saisissant ». Ce visage était surmonté d'une crinière de cheveux luxuriants châtain clair. Il lui donnait vingt-cinq ans, à dix-huit mois près. Il lui sourit avec douceur, grimpa dans la voiture sans dire un mot et démarra.

Il remonta Doheny Drive et partit vers l'est en direction de Sunset Boulevard. En approchant de La Cinega, il ralentit.

« Vous vous sentez mieux ?

— Euh... je pense, monsieur... Breen ?

— Appelez-moi Potiphar. Quel est votre nom ? Ne me le dites pas si vous n'y tenez pas.

— Moi ? Je m'appelle... Meade Barstow.

— Merci, Meade. Où désirez-vous aller ? Chez vous ?

— Je ne pense pas. Oh ! mon Dieu, non. Je ne peux pas rentrer comme ça, dit-elle en ramenant plus étroitement le manteau sur elle.

— Vos parents ?

— Non. Ma logeuse. Elle en mourrait.

— Où ça, alors ? » Elle réfléchit.

« Nous pourrions peut-être nous arrêter dans une station-service. Je me faufilerais discrètement dans le lavabo des dames.

— Peut-être. Écoutez-moi, Meade, ma maison est à six blocs d'ici et elle a un garage particulier. Vous pourriez entrer par la porte de ce garage sans vous faire remarquer.

— Vous n'avez pas l'air d'un méchant loup ! dit-elle en l'examinant.

— Oh ! mais j'en suis un ! De la pire espèce ! » Il siffla et montra les dents.

« Vous voyez ? Mais le mercredi est mon jour de sortie. »

Elle le regarda et sourit.

« Bon ! J'aime mieux me bagarrer avec vous qu'avec Mrs. Megeath. Allons-y. »

Il alla vers les hauteurs. Son logement de célibataire était l'une de ces nombreuses petites maisons à pans de bois qui ont poussé comme des champignons sur les pentes de Santa Monica. Le garage était creusé dans la colline ; la maison posée dessus.

Il entra, coupa le contact, et la conduisit dans le living-room après lui avoir fait escalader un escalier intérieur aux marches branlantes.

« Entrez, dit-il en montrant la pièce. Installez-vous. »

Il sortit les vêtements de ses poches et les lui tendit.

Elle rougit, les prit, et disparut dans la chambre à coucher. Il l'entendit tourner la clef dans la serrure. Il s'installa dans un fauteuil confortable, sortit son carnet et commença avec le *Herald Express*.

Quand elle sortit, il terminait le *Daily News* ; il avait ajouté plusieurs notes à sa collection. Elle avait bien proprement coiffé ses cheveux en rouleau, elle s'était arrangé la figure. Elle avait effacé la plupart des plis de sa jupe. Son sweater n'était pas trop ajusté, le décolleté n'était pas trop profond, mais agréablement rempli. Elle lui faisait penser à l'eau de source et aux petits déjeuners campagnards.

Il lui prit son imperméable, le pendit, et dit : « Asseyez-vous, Meade.

— Il vaut mieux que je m'en aille, dit-elle en hésitant.

— S'il le faut, mais j'avais espéré parler avec vous.

— Eh bien... » Elle s'assit sur le bord du divan et regarda autour d'elle. La pièce était petite mais aussi nette que sa cravate, et aussi propre que son col. Le foyer était bien balayé, le plancher nu était ciré. Partout où il était possible d'en mettre, les étagères croulaient sous les livres. Dans un coin, un vieux bureau à dessus plat. À côté, sur sa tablette, une machine à calculer électrique. À sa droite, elle voyait à travers des portes-fenêtres une minuscule véranda au-dessus du garage. Au-delà s'étendait la ville, où quelques enseignes au néon brillaient déjà.

Elle s'enfonça un peu sur son siège.

« C'est une jolie pièce... Potiphar. Elle vous ressemble.

— Je prends ça comme un compliment. Merci. » Et comme elle ne répondait pas : « Voulez-vous prendre un verre ?

— Oh ! je veux bien, dit-elle en frissonnant. Je crois que j'ai la tremblote.

— Pas étonnant, dit-il en se levant. Qu'est-ce que vous voulez ? »

Elle prit un whisky à l'eau, sans glace. Lui était pour le bourbon additionné de ginger ale. Elle but la moitié de son verre en silence, puis le reposa, se carra des épaules et dit : « Potiphar ?

— Meade ?

— Écoutez, si vous m'avez amenée ici pour me faire l'amour, je voudrais que vous alliez de l'avant, que vous vous exécutiez. Ça ne vous fera pas le moindre bien, mais ça me rend nerveuse d'attendre. »

Il ne répondit rien, son expression resta la même. Elle continua avec gêne :

« Ce n'est pas que je vous blâme de vouloir essayer... étant donné les circonstances. Et je vous suis *reconnaissante*. Mais... Eh bien, c'est seulement que je ne... »

Il s'approcha et lui prit les deux mains.

« Je n'ai pas la moindre intention de vous faire l'amour. Et vous n'avez aucune raison de vous montrer reconnaissante. Je suis intervenu parce que votre cas m'intéressait.

— Mon *cas* ? Vous êtes médecin ? Psychiatre ?

— Je suis mathématicien, dit-il en secouant la tête. Statisticien, pour être précis.

— Hein ? Je ne comprends pas.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Mais j'aimerais vous poser quelques questions. Je peux ?

— Bien sûr ! Naturellement ! je vous dois bien ça... et davantage.

— Vous ne me devez rien, je vous prépare un autre verre ? »

Elle avala d'un trait ce qui restait et lui tendit son verre, puis le suivit dans la cuisine. Il mesura les proportions avec précision et le lui rendit.

« À présent, dites-moi pourquoi vous avez ôté vos vêtements », dit-il.

Elle fronça les sourcils.

« Je ne sais pas. *Je ne sais pas. Je ne sais pas.* Je crois simplement que je suis devenue folle. » Elle ajouta, l'œil rond : « Mais je n'ai pas l'impression d'être folle. Est-ce que je pourrais perdre les pédales sans le savoir ?

— Vous n'êtes pas folle... pas plus que nous tous. Dites-moi, où avez-vous vu quelqu'un d'autre faire cela ?

— Hein ? Jamais je ne l'ai vu.

— Ou avez-vous lu des choses où il en était question ?

— Mais non, je n'ai rien lu. Attendez une minute... Ces gens, là-bas, au Canada. Dooka quelque chose.

— Doukhobors. C'est tout ? Pas de parties de natation sans maillot ? Pas de strip-poker ?

— Non, dit-elle en secouant la tête. Vous ne me croirez pas, mais j'étais le genre de petite fille qui se déshabille sous sa chemise de nuit. » Elle rougit et ajouta : « Je le fais encore... sauf quand je pense à me dire que c'est idiot.

— Je vous crois. Pas d'articles dans les journaux ?

— Non. Si, il y en a eu ! Il y a environ deux semaines. Je pense que c'est ça. Une fille dans un théâtre – dans le public, je veux dire. Mais j'ai pensé que c'était simplement de la publicité. Vous connaissez les trucs à sensation qu'ils vous sortent.

— Ce n'était pas de la publicité, dit-il en secouant la tête. 3 février au Grand Théâtre, Mrs. Alvin Copley. Poursuites abandonnées.

— Comment le saviez-vous ?

— Excusez-moi. »

Il alla à son bureau, composa le numéro du Bureau de City News.

« Alf ? Ici Pot Breen. Ils continuent à étouffer cette histoire ?... Oui, le dossier Gipsy Rose⁽³²⁾. Il n'y en a pas d'autres aujourd'hui ? »

Il attendit. Elle aurait pu en arriver à dire des jurons.

« T'affole pas, Alf – ce temps chaud ne peut pas durer éternellement. Neuf, hein ? Bon, ajoutes-en une autre – Santa Monica Boulevard, vers la fin de cet après-midi. Pas d'arrestation. » Il ajouta : « Non. Personne ne sait son nom. Une femme entre deux âges avec une tendance à loucher. Il s'est trouvé que je l'ai vue. Qui, moi ? Pourquoi aurais-je voulu m'en mêler ? Mais ça prend la tournure d'un film très très intéressant. »

Il raccrocha.

« Une tendance à loucher ! Ça, alors ! s'exclama Meade.

— Dois-je le rappeler pour lui donner votre nom ?

— Oh ! ça, non !

— Très bien. À présent, Meade, nous semblons avoir, dans votre cas, identifié la personne qui vous a contaminée : Mrs. Copley. Ce que je voudrais savoir ensuite, c'est ce que vous avez éprouvé, à quoi vous pensiez, quand vous avez fait ça. » L'effort d'attention lui faisait froncer les sourcils.

« Attendez une minute, Potiphar. Dois-je comprendre que *neuf autres filles* ont donné la même exhibition que moi ?

— Oh ! non. Neuf autres *aujourd'hui*. Vous êtes (il marqua un temps) le trois cent dix-neuvième cas pour le comté de Los Angeles depuis le début de l'année. Je n'ai pas les chiffres pour le reste du pays, mais ce sont les services d'information de l'Est qui ont suggéré les premiers de restreindre la publication de ce genre d'informations lorsque nos journaux à nous ont commencé à câbler l'histoire des premiers cas. Ce qui prouve que c'est également un problème ailleurs.

— Vous voulez dire que, dans tout le pays, les femmes se déshabillent en public ? Eh bien ! C'est du propre ! »

Il ne dit rien. Elle rougit de nouveau et revint à la charge.

« Oui, du propre ! Même s'il s'agissait de moi, cette fois-ci.

— Non, Meade. Un cas isolé peut vous choquer, mais plus de trois cents

cas, ça devient une affaire intéressante au point de vue scientifique. C'est pourquoi je veux savoir l'effet que ça fait. Racontez-moi.

— Mais... Oh ! bon, je vais essayer. Je vous ai dit que je ne savais pas pourquoi j'avais fait ça. Je continue à ne pas le savoir. Je...

— Vous vous en souvenez ?

— Oh ! oui. Je me rappelle m'être levée du banc, avoir ôté mon sweater. Je me rappelle avoir défait la fermeture éclair de ma jupe. Je me rappelle m'être dit que je devais me dépêcher parce que je pouvais voir mon autobus arrêté deux feux rouges avant l'arrêt où j'étais. Je me rappelle comme c'était *agréable* quand, finalement... »

Elle s'arrêta, l'air embarrassé.

« Mais je ne sais toujours pas pourquoi.

— Juste avant de vous lever, à quoi pensiez-vous ?

— Je ne me rappelle pas.

— Représentez-vous la rue. Qui passait à proximité ? Où étaient vos mains ? Vos jambes étaient-elles croisées ou non ? Y avait-il quelqu'un auprès de vous ? À quoi pensiez-vous ?

— Il n'y avait personne d'autre que moi sur le banc. J'avais les mains posées sur mes genoux. Ces personnages qui semblaient avoir échangé leurs vêtements étaient debout à proximité, mais je ne prêtai aucune attention à eux. Je ne pensais pas à grand-chose, sauf que j'avais mal aux pieds et que j'avais envie de rentrer chez moi – je me disais aussi qu'il faisait une chaleur étouffante, intolérable. Alors... (son regard s'éloigna) soudain, je sus ce que je devais faire, et en même temps que c'était très urgent. Je me suis levée et je... et je... » Sa voix devint perçante.

« Calmez-vous ! dit-il d'un ton sec. Ne recommencez plus.

— Hein ? Voyons, monsieur Breen ! Je ne ferai rien de semblable.

— Bien sûr que non. Alors, qu'est-il arrivé quand vous avez été déshabillée ?

— Eh bien, vous m'avez enroulée dans votre imperméable, et vous savez la suite. » Elle se campa devant lui. « Dites-moi, Potiphar, que faisiez-vous avec un manteau de pluie ? Il n'a pas plu depuis des semaines. C'est la saison la plus sèche, la moins pluvieuse, la plus chaude qu'on ait vue depuis des années.

— Depuis soixante-huit ans, pour être précis.

— Soixante...

— Je prends un manteau de pluie de toute façon. Une simple idée de ma part, mais j'ai l'impression que lorsqu'il commencera à pleuvoir, il pleuvra terriblement fort. Pendant quarante jours et quarante nuits, peut-être », ajouta-t-il.

Elle se dit qu'il se mettait à avoir de l'humour, et elle rit.

« Pouvez-vous vous rappeler, continua-t-il, comment vous est venue cette idée de vous déshabiller ? »

Elle réfléchit en faisant tourner son verre.

« Je ne sais vraiment pas.

— C'est bien ce à quoi je m'attendais, dit-il avec un hochement de tête approbateur.

— Je ne comprends pas – à moins que vous croyiez que je suis folle. Le croyez-vous ?

— Non. Je pense que vous étiez obligée de le faire et que vous ne pouviez pas vous en empêcher. Vous ne saviez pas et vous ne pouviez pas savoir pourquoi.

— Mais *vous*, vous savez, dit-elle sur un ton accusateur.

— Peut-être. Tout au moins, j'ai quelques chiffres. Vous ne vous êtes jamais intéressée aux statistiques, Meade ? »

Elle secoua la tête.

« Je suis déroutée par les chiffres. Je ne me suis jamais souciée des statistiques. *Je veux savoir pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait.* »

Il la regarda avec le plus grand calme.

« Je crois que nous sommes des lemmings, Meade. »

Elle parut d'abord interloquée, puis terrifiée.

« Vous voulez parler de ces petites bêtes velues qui ressemblent à des souris ? Celles qui...

— Oui. Celles qui font des migrations périodiques vers la mort, jusqu'à ce qu'elles périssent par millions, par centaines de millions en se noyant dans la mer. Demandez à un lemming pourquoi il fait cela. Si vous pouviez l'amener à ralentir sa ruée vers le trépas, tout porte à croire qu'il vous ferait une réponse aussi rationnelle que celle d'un diplômé de l'Université. Mais il le fait parce qu'il doit le faire... et nous aussi.

— C'est une idée terrifiante, Potiphar.

— Peut-être. Venez ici, Meade. Je vais vous montrer des chiffres qui me confondent, moi aussi. »

Il alla à son bureau, ouvrit un tiroir, en sortit un paquet de fiches.

« En voici un. Il y a deux semaines, un homme poursuit une assemblée législative d'État tout entière pour lui avoir enlevé l'affection de sa femme – et le juge l'autorise à engager le procès. Ou bien celui-ci : une demande de brevet pour un appareil tendant à faire pivoter le globe sur lui-même pour réchauffer les régions arctiques. Brevet refusé, mais l'inventeur avait empoché plus de trois cent mille dollars en vendant à découvert des propriétés au pôle Nord, jusqu'au moment où les services postaux sont intervenus. À présent, il plaide l'affaire et il semble pouvoir gagner. Et ici – un évêque en vue propose de créer dans les collèges des cours avec exercices pratiques sur ce qu'on est convenu d'appeler les réalités de la vie. »

Il mit la fiche de côté.

« Voici la meilleure : une proposition de loi déposée sur le bureau de la Chambre basse d'Alabama tendant à abroger les lois de l'énergie atomique. Non pas la réglementation actuelle, mais les lois naturelles de la physique nucléaire. La rédaction est sans aucune ambiguïté. » Il haussa les épaules.

« Jusqu'où peut aller l'idiotie ?

— Ils sont fous.

— Non, Meade. Un personnage de ce genre, isolé, peut être fou ; s'il y en a énormément, cela devient une marche à la mort de lemmings. Non, ne protestez pas – j'ai tracé une courbe. La dernière fois que nous avons eu quelque chose comme cela, c'était l'époque dite des Années Folles. Mais celle-ci est bien pire. »

Il plonge la main dans un tiroir plus bas, en sortit un graphique.

« L'amplitude est plus de deux fois supérieure, et nous n'avons pas atteint le maximum. Ce que sera le maximum, je n'ose y penser – trois rythmes distincts, qui se cumulent. »

Elle regardait les courbes.

« Vous voulez dire que le gars qui traitait pour des propriétés foncières dans l'Arctique figure quelque part sur cette courbe ?

— Il vient s'y ajouter. Et là, en arrière sur la dernière crête, il y a des gens qui s'asseyent sur la hampe du drapeau, les avaleurs de poissons rouges, les mystificateurs de Ponzi, les danseurs de marathon, et l'homme qui a fait monter une cacahuète en haut de Pikes Peak en la poussant avec son nez. Vous êtes sur la nouvelle crête ou plutôt vous y serez quand je vous aurai ajoutée.

— Je n'aime pas ça. » Elle fit la moue.

« Moi non plus. Mais c'est aussi clair qu'un compte bancaire. Cette année, l'humanité s'est mis un entonnoir sur la tête.

— Croyez-vous que je puisse avoir un autre verre ? demanda-t-elle en frissonnant. Ensuite, je m'en vais.

— J'ai une meilleure idée. Je vous dois un dîner si vous répondez à mes questions. Choisissez un endroit, et nous prendrons un cocktail avant. »

Elle se mordit la lèvre.

« Vous ne me devez rien. Et je n'ai pas envie d'affronter la foule d'un restaurant. Je pourrais... Je pourrais...

— Non, vous ne le feriez pas, dit-il nettement. Ça n'arrive jamais deux fois.

— Vous êtes sûr ? De toute façon, je n'ai pas envie d'affronter la foule. » Elle lança un coup d'œil à la porte de sa cuisine. « Vous n'avez rien à manger là-dedans ? Je sais faire la cuisine.

— Hum ! Des choses pour le petit déjeuner. Et dans le freezer il y a une livre de bœuf haché et des petits pains. Je me fais quelquefois des hamburgers quand je ne veux pas sortir. »

Elle se dirigea vers la cuisine.

« Ivre ou de sang-froid, entièrement habillée ou toute nue, je sais faire la cuisine. Vous verrez. »

Il vit. Des canapés faits avec de la viande sur des petits pains grillés, la saveur étant rehaussée et non étouffée par des oignons râpés, et du fenouil en

tranches fines, une salade faite de choses qu'elle avait chipées dans son réfrigérateur, des frites croustillantes et non vulcanisées. Ils dînèrent sur le minuscule balcon en faisant passer tout cela avec de la bière fraîche.

Il poussa un soupir de soulagement, et s'essuya la bouche.

« Oui, Meade, vous savez faire la cuisine.

— Un de ces jours, je viendrai avec tout ce qu'il faut, et je vous revaudrai ça. Alors, je vous montrerai ce que je sais faire.

— Vous l'avez déjà montré. Mais j'accepte quand même. Et je vous dis pour la troisième fois – ce qui fait que c'est vrai, bien sûr – que vous ne me devez rien.

— Non ? Si vous n'aviez pas été un vrai boy-scout, je serais en prison. »

Breen secoua la tête.

« La police a des ordres pour éviter à tout prix que ça fasse du bruit – pour empêcher que ça se développe. Vous l'avez vu. Et, ma chère, à ce moment, vous ne représentiez rien pour moi. Je n'avais même jamais vu votre visage.

— Vous aviez vu bien autre chose !

— À dire vrai, je n'ai pas regardé. Vous étiez simplement... un objet statistique. »

— Elle jouait avec son couteau et elle dit d'un air embarrassé : « Je n'en suis pas sûre, mais je crois que je viens d'être insultée. Depuis vingt-cinq ans que je me défends contre les hommes, avec plus ou moins de résultats, j'ai été appelée d'un grand nombre de noms, mais... un objet statistique ? Eh bien, je devrais prendre votre règle à calcul et m'en servir pour vous battre à mort.

— Ma chère jeune dame...

— Je ne suis pas une dame en tout cas. Et je ne suis pas *non plus* un objet statistique !

— Ma chère Meade, alors, je voulais vous dire, avant que vous ne vous laissiez aller à un geste inconsidéré, qu'au collège déjà j'affrontais les poids moyens de l'Université. »

Elle eut un sourire qui faisait valoir ses fossettes.

« C'est un peu plus près du genre de discours qu'une fille aime à entendre. Je commençais à craindre que vous n'ayez été construit dans une usine de machines à calculer. Potty, vous êtes vraiment un trésor.

— Si c'est un diminutif de mon prénom, ça me plaît. Mais si c'est une allusion à mon tour de taille, je prends ça très mal. »

Elle tendit la main à travers la table et lui tapota le ventre.

« J'aime votre tour de taille. Les hommes maigres et affamés sont difficiles. Si je vous faisais régulièrement la cuisine, je le rembourrerais.

— Est-ce une proposition ?

— Laissons cela. Potty, croyez-vous réellement que tout le pays est en train de perdre la tête ?

— C'est pire que ça, dit-il, redevenu subitement sérieux.

— Hein ?

— Entrez. Je vais vous montrer. »

Ils ramassèrent les assiettes et les entassèrent sur l'évier. Breen n'arrêtait pas de parler.

« Quand j'étais gosse, les chiffres me fascinaient. Les chiffres sont de très jolies choses, et ils se combinent pour former des configurations tellement intéressantes. J'ai eu mon diplôme en math, naturellement, et j'ai décroché un emploi d'actuaire stagiaire à la *Midwestern Mutual* – le truc d'assurances. C'était amusant. Aucun moyen au monde de dire quel homme en particulier va mourir, mais une certitude absolue que tant d'hommes d'un certain âge mourront avant une date déterminée. Les courbes sont tellement jolies – et elles ont toujours raison. Toujours. Vous n'avez pas besoin de savoir *pourquoi* ; vous pourriez prédire avec une certitude infaillible sans jamais savoir pourquoi. Les équations marchent et les courbes sont exactes. L'astronomie m'intéressait aussi. C'est la seule science où les chiffres individuels fonctionnent, complètement et rigoureusement, jusqu'à la dernière décimale que les instruments permettent de mesurer. Comparées à l'astronomie, les autres sciences ne sont que de la menuiserie et de la chimie culinaire.

« Je me suis aperçu qu'il y a dans l'astronomie des creux et des vides où les nombres individuels ne vont pas, où il faut avoir recours aux statistiques et ça m'a encore plus intéressé. J'ai adhéré à l'Association de l'Étoile Variable et j'aurais pu me lancer dans l'astronomie à titre professionnel, au lieu d'être ce que je suis actuellement – conseiller pour les hommes d'affaires – si je n'avais pas été intéressé par quelque chose d'autre...

— Conseiller pour les hommes d'affaires ? répéta Meade. Déclarations d'impôts, quelque chose comme ça ?

— Oh ! non. C'est trop élémentaire. Je suis calculateur pour le compte d'une firme d'ingénierie. Je peux dire à un fermier combien de ses taurillons seront stériles. Ou bien à un producteur de cinéma l'importance de l'assurance qu'il doit prendre contre les risques de pluie. Ou peut-être quelle importance doit avoir une société dans une branche donnée pour couvrir ses propres risques d'accidents industriels. Et j'ai raison. J'ai toujours raison.

— Attendez une minute. Il me semble qu'une grosse société devrait avoir une assurance.

— Au contraire. Une société réellement importante commence à ressembler à un univers statistique.

— Hein ?

— Ne vous inquiétez pas. Je me suis intéressé à autre chose : les cycles. Les cycles sont tout, Meade. Et partout. Les marées. Les saisons. Les guerres. L'amour. Tout le monde sait qu'au printemps l'imagination du jeune homme a tendance à s'orienter vers ce à quoi les filles ne cessent jamais de penser, mais est-ce que vous saviez qu'elle accomplit en outre un cycle de dix-huit années ? Et qu'une fille née sur la mauvaise partie de la courbe n'a pas, de loin, une aussi bonne chance que sa sœur aînée ou cadette ?

— Est-ce pour ça que je suis encore une vieille fille déjà gâteuse ?

— Vous avez vingt-cinq ans ? » Il réfléchit. « Peut-être, mais vos chances s'améliorent de nouveau. La courbe remonte. De toute façon, rappelez-vous que vous n'êtes qu'un objet statistique ; la courbe s'applique au groupe. Tous les ans, il y a des filles qui se marient.

— Ça paraît idiot.

— *C'est* idiot. La notion de passage de la cause à l'effet tout entière est probablement produite par la superstition. Mais le même cycle fait apparaître une augmentation des constructions de maisons immédiatement après une augmentation des mariages.

— Pour une fois ça paraît raisonnable.

— Vraiment ? Combien de jeunes mariés à votre connaissance ont les moyens d'entreprendre la construction d'une maison ? Vous pourriez aussi bien mettre ça sur le compte de la surface emblavée en maïs. Nous ne savons pas *pourquoi* ; c'est simplement comme ça.

— Les taches solaires, peut-être ?

— Vous pouvez établir une corrélation entre les taches solaires et les cours des actions, la présence de saumon dans le fleuve Columbia ou la longueur des jupes des femmes. Et vous êtes exactement aussi fondée à incriminer les jupes courtes pour les taches solaires qu'à mettre en cause les taches solaires pour expliquer l'abondance de saumon. Nous ne savons pas. Mais les courbes marchent tout de même.

— Mais il faut bien qu'il y ait une *raison* quelconque derrière tout cela.

— Y en a-t-il une ? C'est une simple présomption. Un fait n'a pas de « pourquoi ». Il est là, il se démontre de lui-même. Pourquoi avez-vous ôté vos vêtements aujourd'hui ?

— C'est pas de jeu, dit-elle en fronçant les sourcils.

— Peut-être. Mais je veux vous montrer pourquoi je suis préoccupé. »

Il entra dans sa chambre et en ressortit avec un grand rouleau de papier calque.

« Nous allons l'étaler par terre. Les voici, tous. Le cycle de cinquante-quatre ans – vous voyez la Guerre de Sécession, là ? Vous voyez comme ça correspond ? Le cycle de dix-huit années un tiers, le cycle d'un peu plus de neuf ans, le petit de quarante et un mois, les trois rythmes des taches solaires – tout y est ? rassemblé dans un même grand graphique. Les crues du Mississippi, les résultats de la chasse aux fourrures au Canada, les cours de la Bourse, les mariages, les épidémies, le tonnage transporté par les camions, les compensations bancaires, les invasions de sauterelles, les divorces, la croissance des arbres, les guerres, les pluies, le magnétisme terrestre, la construction des maisons, les dépôts de demandes de brevets, les meurtres... Vous l'avez dit. J'ai tout là. »

Elle contemplait le déroutant entrecroisement de lignes sinueuses.

« Mais, Potty, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que toutes ces choses se produisent suivant un rythme

régulier, que ça nous plaise ou non. Ça signifie que lorsque les jupes doivent remonter, tous les couturiers de Paris seraient incapables de les faire descendre. Ça veut dire que lorsque les cours baissent, tous les contrôles, les soutiens et les plans gouvernementaux ne peuvent pas les faire monter. » Il lui montra une courbe. « Jetez un coup d'œil à la publicité de l'épicerie. Reportez-vous ensuite à la page financière et apprenez comment les Grosses Têtes essaient d'expliquer d'une manière ambiguë comment ils s'en sortent. Ça veut dire que lorsqu'il doit y avoir une épidémie, elle se produit, malgré tous les efforts de la santé publique. Ça veut dire que nous sommes des lemmings. »

Elle se tira sur la lèvre.

« Je n'aime pas ça. Je suis maîtresse de mon destin. J'ai mon libre arbitre, Potty, je sais que je l'ai... je peux le sentir.

— J'imagine que le dernier des neutrons de la bombe atomique éprouve la même chose. Il peut faire *poum* ! ou il peut rester tranquille, comme il en a envie. Mais la mécanique statistique fonctionne tout de même et la bombe éclate – c'est à ça que je voulais en venir. Vous voyez quelque chose d'anormal à ça, Meade ? »

Elle étudia le graphique, en essayant de ne pas se laisser dérouter par toutes ces courbes.

« On dirait qu'elles se rassemblent et rebroussent au bout à droite.

— Et comment ! Vous voyez cette ligne verticale en pointillé ? Elle correspond au moment où nous nous trouvons – et les choses vont assez mal. Mais regardez cette verticale en trait plein. Ce sera dans environ six mois – et c'est à ce moment-là que nous y arriverons. Regardez les cycles – les longs, les courts, tous les cycles. Ils arrivent soit à un creux, soit à une crête exactement, ou à peu de chose près, sur cette ligne. Tous sans exception.

— C'est mauvais ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Trois des grands ont abouti à un creux en 1929 et la dépression nous a quasiment ruinés... même avec le grand cycle de cinquante-quatre ans pour arranger les choses. Maintenant, la grande courbe fait un grand creux – et les quelques crêtes ne sont pas de celles qui peuvent arranger les choses. Je veux dire que les chenilles qui tissent des toiles sur les arbres et la grippe ne nous font aucun bien. Meade, si les statistiques veulent dire quelque chose, cette vieille planète fatiguée n'a pas connu une pareille conjonction depuis qu'Ève est intervenue dans une histoire de pomme. Je suis terrifié. »

Elle scrutait son visage.

« Potty, est-ce que vous n'êtes pas simplement en train de vous moquer de moi ? Vous savez que je ne peux pas vérifier vos dires.

— Dieu veuille que je me moque de vous. Non, Meade, je ne peux tromper personne quand il s'agit de chiffres. Je ne saurais pas. C'est bien cela. 1982 – l'Année du Gros Lot. »

Pendant qu'il la ramenait en voiture chez elle, Meade était très silencieuse. Quand ils approchèrent de Los Angeles Ouest, elle dit : « Potty ?

— Oui, Meade ?

— Qu'est-ce que nous faisons à propos de ça ?

— Qu'est-ce que vous faites quand il y a un ouragan ? Vous vous bouches les oreilles. Qu'est-ce que vous pouvez faire contre la bombe atomique ? Vous essayez de deviner et de ne pas vous trouver là quand elle explose. Que pouvez-vous faire d'autre ?

— Oh ! » Elle resta quelques instants silencieuse, puis elle ajouta : « Potty, voulez-vous me dire de quel côté il faut sauter ?

— Hein ? Oh ! bien sûr. Si je peux l'imaginer. » Il la conduisit jusqu'à sa porte et se détourna pour s'en aller. Elle dit : « Potty !

— Oui, Meade ? »

Elle lui prit la tête, la secoua – puis lui donna sur les lèvres un baiser enflammé.

« Et ça, est-ce que c'est simplement une statistique ?

— Heu... non.

— Ça vaut mieux, dit-elle. Potty, je crois que je vais devoir changer votre courbe. »

L'EST REJETTE LA NOTE DES NATIONS UNIES
LES DÉGÂTS CAUSÉS PAR LES INONDATIONS
DU MISSOURI DÉPASSENT LE RECORD DE 1951
LE MESSIE DU MISSISSIPPI DÉFIE LA COUR
LE CONGRÈS NUDISTE RAVAGE BAILEY'S BEACH
LES CONVERSATIONS ANGLO-IRANIENNES SONT
TOUJOURS AU POINT MORT
ON NOUS PROMET UNE ARME
PLUS-RAPIDE-QUE-LA-LUMIÈRE
LE TYPHON S'ABAT DE NOUVEAU SUR MANILLE
UN MARIAGE CÉLÉBRÉ AU FOND DE L'HUDSON

New York, 13 juillet. – Dans un costume de plongée spécialement confectionné pour deux personnes, Merydith Smithe, vedette de la Café Society et le Prince Augie Schleswieg, de New York et de la Riviera, ont été mariés aujourd'hui par l'évêque Dalton, au cours d'un service télévisé avec le concours du matériel ultra-nouveau de la Marine...

À mesure que s'avancait l'Année du Gros Lot, Breen trouvait un plaisir mélancolique à ajouter de nouveaux documents à ceux qui prouvaient que la courbe s'effondrait, comme prévu. La guerre mondiale non déclarée suivait son cours sanglant et hasardeux en une demi-douzaine de points situés tout autour d'un globe terrestre torturé. Breen ne la traduisait pas en graphiques ; tout le monde pouvait lire les gros titres la concernant. Il se concentrait sur les

faits étranges qu'on trouvait dans les autres pages des journaux ; des faits qui, pris isolément, n'avaient aucune signification, mais qui, rapprochés les uns des autres, traduisaient une tendance désastreuse.

Il nota les cours de la Bourse, les chutes de pluie, les prévisions de récolte de maïs, mais les faits concernant la « saison folle » étaient ce qui le fascinait. Bien sûr, quelques êtres sont toujours en train de faire des choses folles – mais à quel moment cette ineptie originelle était-elle devenue chose courante et banale ? Quand, par exemple, les modèles professionnels du genre zombie ont-ils commencé à être acceptés comme représentant l'idéal de la féminité américaine ? Quelles ont été les intermédiaires entre la Semaine Nationale du Cancer et la Semaine Nationale de la Verrue Plantaire ? Quel jour les Américains ont-ils finalement abandonné le gros bon sens ?

Prenez le travestissement. Les usages vestimentaires mâles et femelles sont arbitraires, mais ils plongent, semble-t-il, des racines profondes dans la culture. Quand la coupure s'est-elle amorcée ? Avec les complets-veston de Marlène Dietrich ? Vers la fin des années 40, il n'y avait pas d'accessoire vestimentaire « mâle » qu'une femme ne puisse pas porter en public – mais quand les hommes ont-ils commencé à passer de l'autre côté de la ligne ? Devait-il tenir compte des estropiés psychiques qui avaient fait du mot « drag(33) » une expression proverbiale à Greenwich Village et à Hollywood longtemps avant cette explosion ? Ou bien étaient-ce des phénomènes isolés n'ayant rien à faire avec la courbe ? Est-ce que cela a commencé avec un homme inconnu ayant assisté à un bal masqué et s'étant aperçu qu'une jupe était plus confortable et plus pratique qu'un pantalon ? Ou bien est-ce que cela n'aurait pas démarré avec une renaissance du nationalisme écossais se traduisant par le port du kilt par de nombreux Américains d'origine écossaise ?

Demandez à un lemming de déclarer ses mobiles ! Le dénouement se trouvait sous ses yeux, sous forme d'une information dans un journal. Le travestissement de jeunes gens voulant échapper au service militaire avait finalement eu pour résultat des arrestations massives à Chicago, puis un procès géant – tout cela pour aboutir à ce que le substitut s'exhibe en petit tablier d'enfant et mette le juge au défi de se soumettre à un examen visant à déterminer son véritable sexe. Le juge en avait eu une attaque, était mort, le procès avait été remis – à tout jamais, selon l'opinion de Breen. Il doutait que cette loi puritaine fût jamais appliquée à nouveau.

Ni même les lois pour outrage à la pudeur, d'ailleurs. On avait essayé de limiter le syndrome Gipsy Rose en l'ignorant et on avait ainsi privé de tout son sens l'application de cette loi. À présent il avait un rapport sur l'Église de la Communauté de Toutes les Âmes, à Springfield. Le pasteur avait rétabli la nudité dans le cérémonial. Pour la première fois peut-être depuis mille ans, se disait Breen, si l'on exceptait quelques cultes farfelus à Los Angeles. Le

Révérénd en question prétendait que la cérémonie était identique à la « danse de la grande prêtresse » qui se célébrait dans le temple antique de Karnak.

Possible, mais Breen avait des informations privées d'après lesquelles la « prêtresse » avait travaillé dans un circuit de boîtes de nuit avant sa conversion.

En tout cas, le saint homme couvrait tout et n'avait pas été arrêté.

Deux semaines plus tard, cent neuf églises proposaient des attractions équivalentes dans trente-trois États. Breen les fit figurer sur ses courbes.

Cette étrangeté ne lui paraissait pas avoir de relations avec la montée spectaculaire des cultes évangéliques dissidents dans tout le pays. Ces églises étaient sincères, sérieuses, pauvres, mais elles ne cessaient de se développer depuis la guerre. À présent, elles se multipliaient comme des champignons.

Les statistiques semblaient donc prédire que les États-Unis étaient sur le point de se tourner de nouveau vers Dieu. Un retournement qui méritait d'être rapproché de quelques autres, survenus au XIX^e siècle. Le transcendantalisme, la migration des Mormons. Hum ! oui, cela collait. Et la courbe allait vers une crête.

Des milliards de bons de la Défense arrivaient à échéance ; les mariages des années troublées se traduisaient sur la courbe par une montée spectaculaire de la population scolaire de Los Angeles. Le fleuve Colorado battait tous les records des basses eaux, les tours de Lake Mead émergeaient sur une grande hauteur. Mais les habitants de Los Angeles commirent un suicide collectif en continuant à arroser leurs pelouses comme de coutume. Les commissaires du District Métropolitain de l'Eau tentèrent d'y mettre fin. La question tomba dans le vide laissé entre les compétences de cinquante cités « souveraines ». Les robinets demeurèrent ouverts, drainant le liquide vital de ce paradis du désert.

Les congrès des quatre partis réguliers – Dixiecrates(34), Républicains Réguliers, Républicains Réguliers Réguliers, et Démocrates – n'attirèrent qu'une attention mitigée parce que les Crétins ne s'étaient pas encore réunis. Le fait que le « Ralliement Américain », du nom sous lequel les Crétins préféraient être désignés, prétendait ne pas être un parti, mais une société d'éducation, ne diminuait en rien sa puissance. Mais quelle était cette puissance ? Leurs débuts avaient été si obscurs que Breen avait dû remonter dans les dossiers jusqu'en décembre 1971 pour y fouiller, bien qu'ayant été lui-même contacté deux fois dans la semaine par des prosélytes : d'abord son patron, puis le concierge, et cela jusque dans son propre bureau.

Il n'avait pas pu mettre les Crétins en fiche. Ils lui donnaient des frissons le long de la colonne vertébrale. Il conservait de longues colonnes de journaux les concernant et il s'aperçut que leur publicité diminuait tandis que leur nombre augmentait visiblement très vite.

Le Krakatoa entra en éruption le 18 juillet. Il fournit l'occasion de réaliser une émission de télévision en direct. Les effets sur les couchers de soleil, sur

la constante solaire, la température moyenne et les précipitations ne seraient ressentis que plus tard dans l'année.

La Montagne Pelée et l'Etna entrèrent en éruption à leur tour.

Des soucoupes volantes semblaient se poser quotidiennement dans tous les États. Personne n'en avait surpris au sol – ou bien le Département de la Défense s'était-il assis dessus ? Breen n'était pas satisfait des extraits des rapports officiels qu'il avait pu se procurer ; certains d'entre eux dénotaient une teneur élevée en alcool. Mais le serpent de mer de Ventura Beach était réel ; il l'avait vu. Pour ce qui était du troglodyte du Tennessee, il n'était pas en mesure de vérifier.

Trente et un accidents d'avions dans l'intérieur du pays pendant la dernière semaine de juillet... était-ce du sabotage, ou bien une incurvation profonde dans un graphique ? Et cette épidémie de néo-polio qui avait sauté de Seattle à New York ? Le moment était-il propice pour une grande épidémie ? Le graphique de Breen répondait par l'affirmative. Et la guerre bactériologique ? Un graphique pouvait-il savoir qu'un biochimiste perfectionnerait au moment voulu un virus accompagné de son vecteur, tous deux efficaces ?

Idiotie !

Mais les courbes, en admettant qu'elles veuillent dire quelque chose, incluaient le « libre arbitre », elles prenaient la moyenne de toutes les volontés individuelles d'un univers statistique et il en sortait une fonction continue. Chaque matin, trois millions de « libres arbitres » convergeaient vers le centre de la grande métropole new-yorkaise. Chaque soir, ils refluaient – tous, par l'effet de leur libre arbitre, suivant une courbe continue et prévisible.

Demandez à un lemming ! Demandez à *tous* les lemmings, morts ou vivants. Faites-les voter sur la question !

Breen écarta son carnet et appela Meade. « C'est à mon objet statistique favori que j'ai l'honneur de parler ?

— Potty ! Je pensais à toi.

— Naturellement. C'est le soir où tu sors.

— Oui, mais il y a une autre raison. Potiphar, as-tu déjà jeté un coup d'œil à la Grande Pyramide ?

— Je n'ai même pas été jusqu'aux Chutes du Niagara. Je cherche une femme riche pour avoir les moyens de voyager.

— Quand j'aurai gagné mon premier million, je te le ferai savoir, mais...

— C'est la première fois de la semaine que tu me fais des propositions.

— Tais-toi ! As-tu jamais examiné les prophéties qu'on a trouvées à l'intérieur de la pyramide ?

— Écoute, Meade, c'est à mettre dans le même sac que l'astrologie – à l'usage exclusif des écureuils. Grandis un peu.

— Oui, bien sûr. Mais, Potty, je te croyais intéressé par tout ce qui est étrange. Ceci est étrange.

— Oh ! excuse-moi. Si ce sont des trucs du genre « Saison Folle », regardons.

— Très bien. Je te fais la cuisine ce soir ?

— C'est mercredi, n'est-ce pas ?

— Dans combien de temps seras-tu ici ? » Il consulta sa montre.

« Je viens te chercher dans onze minutes. » Il se passa la main sur les joues. « Non, douze et demie.

— Je serai prête. Mrs. Megeath dit que ces rendez-vous réguliers signifient que tu vas m'épouser.

— Ne fais pas attention à ce qu'elle dit. Elle n'est qu'un objet statistique et je suis une donnée en marge.

— Oh ! bon. J'ai déjà deux cent quarante-sept dollars sur le million. À tout à l'heure ! »

La trouvaille que Meade voulait lui montrer, c'était l'habituelle brochure de propagande des Rose-Croix, soigneusement imprimée, comportant une photographie (retouchée, il en était sûr) de la ligne tellement discutée sur le mur du couloir qui, à ce qu'on prétendait, prophétisait, par ses diverses discontinuités, l'avenir dans son ensemble. Celle-ci avait une échelle des temps inhabituelle, mais les événements principaux y figuraient tous : la chute de Rome, l'invasion des Normands, la découverte de l'Amérique, Napoléon, les Guerres mondiales.

Ce qui la rendait intéressante, c'était qu'elle s'arrêtait brusquement – en 1982.

« Qu'en penses-tu, Potty ?

— Je pense que le tailleur de pierre s'est senti tout d'un coup fatigué. Ou il a été licencié. Ou bien ils ont engagé un autre grand prêtre qui avait des idées différentes. » Il glissa le papier dans son tiroir.

« Merci. Je trouverai bien un moyen de l'incorporer au modèle. »

Mais il le ressortit, prit un compas et une loupe.

« Il est indiqué ici, déclara-t-il, que la fin intervient dans les derniers jours du mois d'août – à moins que ce ne soit une crotte de mouche.

— Le matin ou l'après-midi ? Il faut que je sache comment m'habiller.

— Il faudra porter des souliers. Tous les enfants du Bon Dieu avaient des souliers. »

Il mit le papier de côté. Elle resta un moment silencieuse, puis :

« Potty, est-ce que le moment de sauter n'approche pas ?

— Hein ? Ma fille, ne te laisse pas affecter par ça. C'est de la camelote.

— Oui. Mais jette un coup d'œil sur ton graphique. »

Il prit néanmoins son après-midi du lendemain, qu'il passa dans la salle du catalogue de la bibliothèque principale, confortant ainsi l'opinion qu'il avait des devins. Nostradamus était un prétentieux imbécile, la Mère Shippey encore pire. Dans l'un comme dans l'autre, on pouvait trouver ce qu'on cherchait.

Il trouva dans Nostradamus un quatrain qui lui plut :

« *L'Oriental quittera son siège et s'avancera... il passera à travers le ciel, à travers les eaux et la neige, et il les frappera tous de son arme.* »

Cela ressemblait à ce que le Département de la Défense attendait des communistes, des Chinois, etc.

Mais c'était aussi une description de toutes les invasions qui, de mémoire d'homme, étaient sorties du cœur du pays.

Du vent !...

En rentrant chez lui, il se retrouva en train de prendre la Bible de son père et de chercher l'Apocalypse. Il ne put rien trouver de compréhensible, mais il fut fasciné par l'emploi constant de chiffres précis. Ensuite, il feuilleta le Livre.

Son œil se posa sur ces mots : « Ne te glorifie pas de ce que tu feras demain ; car tu ne sais pas ce qu'un jour peut apporter. »

Il mit le Livre de côté avec le sentiment d'être mortifié, mais non réconforté.

Les pluies commencèrent le lendemain matin.

Les Maîtres Plombiers élurent Miss Star Morning, « Miss Matériel Sanitaire », le jour même où les embaumeurs la désignaient comme étant « Le Corps Idéal » et où les Grands Noms du Parfum renonçaient à l'option qu'ils avaient prise sur elle.

Le Congrès vota un crédit d'un dollar trente-sept *cents* pour compenser les pertes subies par Thomas Jefferson Meeks alors qu'il était facteur suppléant pendant le rush de Noël en 1936 ; il approuva la nomination de cinq lieutenants généraux et d'un ambassadeur. La séance fut levée moins de huit minutes après.

On s'aperçut que, dans un orphelinat du Middle West, les extincteurs ne contenaient que de l'air.

Le président de l'équipe leader du tournoi de football venait de patronner une collecte pour envoyer des messages de paix et des vitamines aux Soviétiques.

Les cours de la Bourse s'étaient effondrés de dix-neuf points et les tickers se mirent à fonctionner avec deux heures de retard.

Wichita (Kansas) était inondée tandis que Phoenix (Arizona) coupait l'eau dans les quartiers suburbains.

Et Potiphar s'aperçut qu'il avait oublié son imperméable chez Meade Barstow.

Il téléphona à sa propriétaire, mais Mrs. Megeath lui passa immédiatement Meade.

« Que fais-tu à la maison un vendredi ? lui demanda-t-il.

— Le directeur du cinéma m'a virée. À présent, tu vas être obligé de m'épouser.

— Tu n'aurais pas les moyens. Meade, sérieusement, qu'est-il arrivé ?

— De toute façon, j'étais prête à quitter la boîte. Depuis six semaines, la

machine à popcorn fait marcher l'établissement. Aujourd'hui, j'ai vu passer deux fois de suite *L'Histoire de Lana Turner* du commencement à la fin. Rien à faire.

— Je vais venir.

— Onze minutes ?

— Il pleut. Vingt... avec un peu de chance. »

Le temps qu'il mit était plus proche d'une heure. Santa Monica Boulevard était un fleuve navigable. Sunset Boulevard était bondé comme le métro. Quand il tenta de passer à gué les cours d'eau menant à la maison de Mrs. Megeath, il s'aperçut que changer une roue quand elle est coincée contre un tuyau d'écoulement engorgé pose des problèmes.

« Potty ! s'écria-t-elle quand il entra, tout trempé. Tu ressembles à un rat noyé. »

Il se trouva soudain enveloppé dans une robe de chambre de laine ayant appartenu à feu Mr. Megeath, en train de boire du cacao bouillant pendant que Mrs. Megeath faisait sécher ses vêtements dans la cuisine.

« Meade, je suis « en liberté », moi aussi !

— Quoi ? Tu quittes ta place ?

— Pas exactement. Depuis des mois, nous avons des divergences, le vieux Willey et moi, au sujet de mes réponses. Trop de facteurs de Gros Lot dans les chiffres que je lui donne pour transmettre aux clients. Je n'appelle pas cela ainsi, mais lui a estimé que j'étais pessimiste sans raison.

— Mais tu avais raison !

— Depuis quand le fait d'avoir raison vous donne-t-il de la valeur aux yeux de votre patron ? Mais ce n'est pas pour cela qu'il m'a fichu à la porte ; c'était simplement une excuse. Il veut un homme disposé à soutenir le programme Crétin par des bavardages scientifiquement mensongers et je n'ai pas voulu adhérer. »

Il s'approcha de la fenêtre. « Il pleut encore plus fort.

— Mais les Crétins n'ont aucun programme.

— Je sais cela.

— Potty, tu aurais dû adhérer. Ça n'a aucun sens. J'ai adhéré il y a trois mois.

— Tu n'as pas honte ?

— On paie un dollar, dit-elle en haussant les épaules. On se montre dans deux réunions et ils vous laissent tranquille. J'ai gardé ma place pendant trois mois de plus. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Eh bien, je suis désolé que tu aies fait ça, c'est tout. N'y pense plus. Meade, dehors, l'eau passe au-dessus des courbes.

— Tu ferais mieux de passer la nuit ici.

— Humm... Je n'aime pas laisser *Entropie* stationner comme ça toute la nuit sous cette flotte. Meade ?

— Oui, Potty ?

— Nous sommes tous les deux sans emploi. Qu'est-ce que tu penserais de piquer vers le Nord dans le désert Mojave pour essayer de trouver un endroit sec ?

— J'adorerais ça. Mais écoute, Potty. Est-ce une demande en mariage ou une simple proposition ?

— Ne recommence pas avec tes « est-ce ceci, est-ce cela ? » C'est une simple suggestion pour des vacances. Veux-tu emmener un chaperon ?

— Non.

— Alors, va faire une valise.

— Tout de suite. Mais une valise *comment* ? Est-ce que tu essaies de me dire que le moment est venu de *faire le saut* ? »

Il la regarda en face, puis il alla de nouveau à la fenêtre.

« Je ne sais pas, dit-il lentement, mais cette pluie peut continuer encore un bon moment. Ne prends rien dont tu n'aies pas besoin, mais ne laisse rien dont tu ne puisses pas te passer. »

Il rentra en possession de ses vêtements des mains de Mrs. Megeath pendant que Meade était à l'étage au-dessus. Elle descendit en pantalon, portant deux grosses valises et, sous le bras, un ours en peluche effronté et élimé.

« C'est Winnie, annonça-t-elle.

Winnie the Pooh ?

— Non, Winnie Churchill. Quand je me sens mal, il me promet du sang, de la sueur et des larmes, alors je me sens mieux⁽³⁵⁾. Tu m'as dit de prendre tout ce dont je ne pouvais me passer, n'est-ce pas ? »

Elle le regardait d'un air anxieux.

« Exact. »

Il prit les valises. Ils allaient rendre visite à la tante (mythique) que Potiphar avait à Bakersfield avant de chercher une place. Cette explication suffit apparemment à Mrs. Megeath. Elle embrassa Potiphar pour lui dire au revoir en ajoutant : « Prenez bien soin de ma petite fille. »

Santa Monica Boulevard était barré. Pendant qu'ils étaient bloqués par les encombrements sur Beverly Hills, il tripota la radio de bord, obtint des crachements et des craquements, puis finalement, d'une station proche, une voix agressive, aiguë, saccadée, qui déclarait : « Le Kremlin nous a donné jusqu'au coucher du soleil pour quitter la ville. Ici votre reporter de New York qui estime que, dans des jours comme ceux-ci, tout Américain doit personnellement garder sa poudre sèche. Et maintenant... »

Breen coupa et regarda Meade.

« Ne t'inquiète pas, dit-il. Ça fait des années qu'ils parlent comme ça.

— Tu penses qu'ils bluffent ?

— Je n'ai pas dit cela. J'ai dit : « Ne t'inquiète pas. »

— Mais les bagages qu'il fit, lui, avec l'aide de Meade, étaient du genre « trousse de survie » : conserves, tout ce qu'il possédait comme vêtements

chauds, un fusil de chasse avec lequel il n'avait pas tiré depuis deux ans, une trousse pour soins d'urgence, et tout ce que contenait son armoire à pharmacie. Il fourra dans un carton le contenu de son bureau, le casa sur le siège arrière avec les boîtes de conserves, les livres et les vêtements, et recouvrit l'ensemble avec toutes les couvertures de la maison. Ils remontèrent ensuite l'escalier branlant pour aller procéder à une dernière vérification. « Potty, où est ton graphique ?

— Roulé sur la plage arrière. Je pense que c'est tout... Ah ! attends une minute ! »

Il alla à une étagère au-dessus de son bureau et prit des petits magazines à l'aspect sérieux.

« J'ai bien failli oublier ma collection de *L'Astronome occidental* et des *Travaux de l'Association de l'Etoile Variable*.

— Pourquoi les prends-tu ?

— Je suis presque en retard d'une année pour ces deux publications. J'aurai peut-être à présent le temps de lire.

— Hum... Potty, te regarder lire des journaux professionnels, ce n'est pas l'idée que je me fais des vacances.

— Minute, femme ! Tu as emporté Winnie ; je prends ces revues. »

Elle se tut et se mit à l'aider. Il lança un coup d'œil de regret à sa machine à calculer électrique, mais se dit qu'elle ressemblait trop à la souricière du Chevalier Blanc. Il pourrait s'arranger avec sa règle à calcul.

Au moment où la voiture démarrait en faisant jaillir des gerbes d'eau, Meade demanda : « Potty, où en es-tu au point de vue argent liquide ?

— Hein ? Ça va, je crois.

— Je dis ça parce que nous partons au moment où les banques sont fermées. » Elle brandit son sac. « Voici ma banque à moi. Il n'y a pas grand-chose, mais nous pouvons nous en servir. »

Il lui tapota le genou en souriant.

« Brave petite ! Je suis assis sur ma banque. J'ai commencé à tout convertir en argent liquide vers le début de l'année.

— Oh ! Et moi, j'ai liquidé mon compte en banque tout de suite après que nous nous sommes connus.

— C'est vrai ? Tu dois avoir pris mes divagations au sérieux.

— Je te prends *toujours* au sérieux. »

Mint Canyon était un cauchemar où l'on avançait à la vitesse de huit kilomètres-heure, avec une visibilité limitée aux feux arrière du camion qui vous précédait. Quand ils s'arrêtèrent à Halway pour prendre un café, ils eurent la confirmation de ce qui semblait évident : le col de Cajon était fermé et le trafic à grande distance en direction de la route n° 66 était dévié pour passer par le col secondaire.

Longtemps, longtemps après, ils atteignirent le raccourci de Victorville et laissèrent derrière eux une partie des voitures – une bonne chose, parce que

l'essuie-glace du côté de Breen avait cessé de fonctionner et ils naviguaient en collaboration.

En arrivant à Lancaster, Meade demanda soudain : « Potty, est-ce que cette bagnole est équipée d'un périscope ? »

— Non.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de nous arrêter. Je vois une lumière sur le bord de la route. »

C'était un motel. Meade résolut le conflit entre l'économie et les convenances en signant elle-même le registre. On leur donna un seul bungalow avec deux lits jumeaux. Meade se mit au lit avec son ours en peluche sans même demander à être embrassée pour lui souhaiter bonne nuit. C'était déjà l'aube, une aube humide et grise.

Ils se levèrent à la fin de l'après-midi et décidèrent de passer là encore une nuit, puis de pousser vers le nord en direction de Bakersfield. Une zone de haute pression se déplaçait, disait-on, vers le sud, en repoussant la masse chaude et humide qui étouffait la Californie du Sud. Ils voulaient entrer dans cette zone. Breen avait fait réparer l'essuie-glace et fait l'acquisition de deux pneus neufs pour remplacer ses rechanges hors d'usage, ajouté à son bagage quelques accessoires de camping, et acheté pour Meade un 32 automatique, un revolver de dame pour aller dans le monde.

« Pour quoi faire ? demanda-t-elle.

— Eh bien, tu transportes pas mal d'argent liquide.

— Oh ! je pensais que je pourrais peut-être m'en servir contre toi.

— Voyons, Meade...

— Ça va. Merci, Potty. »

Ils avaient fini de dîner ; ils chargeaient la voiture de leurs achats de l'après-midi quand le tremblement de terre commença. Douze centimètres et demi de pluie en vingt-quatre heures, une masse de plus de trois milliards de tonnes s'abattant sur une faille déjà soumise à d'énormes pressions, le tout s'achevant dans un grondement infrasonique à vous tordre l'estomac.

Meade tomba tout d'un coup assise sur le sol humide. Breen réussit à rester debout en se tenant en équilibre comme sur des billes de bois. Lorsque le sol s'apaisa un peu, trente secondes plus tard, il l'aida à se mettre debout à son tour.

« Tu vas bien ? »

— Mon pantalon est trempé. Mais, Potty, ajouta-t-elle d'un air maussade, il n'y a jamais de tremblements de terre par temps humide. *Jamais*. Tu l'avais dit toi-même.

— Tiens-toi tranquille. »

Il ouvrit la portière de la voiture, alluma la radio, attendit avec impatience qu'elle chauffe.

« ... votre Station du Soleil à Riverside, Californie. Gardez l'écoute de cette station pour connaître les tout derniers développements. Pour le moment, il est impossible de dire l'étendue de ce désastre. L'aqueduc du

fleuve Colorado est rompu ; on ne connaît rien sur l'étendue des dommages ni sur le temps qu'il faudra pour les réparer. Autant que nous puissions savoir, l'aqueduc de la vallée du fleuve Owens est probablement intact, mais tous les habitants de la région de Los Angeles sont avisés d'avoir à faire des provisions d'eau. Mon conseil personnel, c'est de sortir vos baignoires pour recueillir toute cette pluie.

« Je cite les extraits suivants des instructions d'ensemble concernant ce désastre : Faites bouillir toute l'eau que vous consommez-Restez tranquillement dans vos maisons et abstenez-vous de toute panique. Tenez-vous à l'écart des grandes routes. Coopérez avec la police et portez – Joe ! prends ce coup de téléphone... portez assistance partout où cela est nécessaire. N'utilisez pas le téléphone sauf pour... Dernière minute ! Un rapport non confirmé de Long Beach déclare que le front de mer de Wilmington et San Pedro est sous un mètre cinquante d'eau. Je répète, cette nouvelle n'est pas confirmée. Voici un message du général March Field : « Officiel – Tout le personnel militaire se présentera sans exception... »

Breen éteignit le poste.

« Monte dans la voiture. »

Il s'arrêta en ville, trouva le moyen d'acheter six bidons de vingt-cinq litres et un réservoir de jeep. Il les remplit d'essence, les tassa avec des couvertures sur le siège arrière, et recouvrit le tout d'une douzaine de bidons d'huile. Puis ils repartirent.

« Que faisons-nous, Potiphar ?

— Je veux aller à l'ouest de la grande route de la vallée.

— À un endroit déterminé à l'ouest ?

— Je pense. Nous verrons. Occupe-toi de la radio, mais garde un œil sur la route. Cette essence derrière nous me rend nerveux. »

Ils passèrent la ville de Mojave, en direction du nord-ouest, sur la route 466, pour pénétrer dans les monts Tehachapi...

Dans le col, la réception était mauvaise, mais le peu que Meade put saisir la confirma dans leur première impression : pire que le séisme de 1906, pire que ceux de San Francisco, Managua et Long Beach réunis.

Quand ils descendirent et quittèrent les montagnes, le temps s'éclaircissait localement ; quelques étoiles se montraient. Breen quitta la grande route et piqua vers le sud de Bakersfield, par la route de comté, atteignit l'autoroute 99 juste au sud de Greenfield. Elle était, comme il l'avait craint, déjà encombrée de réfugiés. Il fut obligé de suivre le flot pendant trois kilomètres avant de pouvoir couper vers l'ouest de Greenfield en direction de Taft. Ils s'arrêtèrent dans les faubourgs ouest de la ville et se restaurèrent dans un snack ouvert toute la nuit.

Ils étaient sur le point de remonter en voiture quand, en plein sud, il y eut un brusque « lever de soleil ». La lumière rosée se répandit presque instantanément, remplit le ciel, et disparut. Là où elle avait été, une colonne

rouge et violette de nuages s'épanouissait en champignon.

Breen regarda, jeta un coup d'œil à sa montre, puis dit avec rudesse : « En voiture !

— Potty ! Il y avait...

— C'était Los Angeles. Vite, en voiture ! »

Il conduisit silencieusement pendant quelques minutes. Meade semblait se trouver en état de choc ; elle était incapable de parler. Lorsque le bruit arriva jusqu'à eux, de nouveau il consulta sa montre.

« Six minutes et dix-neuf secondes. C'est à peu près exact.

— Potty, *nous aurions dû emmener Mrs. Megeath.*

— Comment aurais-je pu savoir ? dit-il avec colère. De toute façon, on ne peut pas transplanter un vieil arbre. Si elle est morte, elle ne s'est rendu compte de rien.

— Oh ! j'espère !

— Il faut faire tout notre possible pour nous protéger. Prends la lampe électrique et vérifie la carte. Je voudrais tourner vers le nord à Taft et continuer en direction de la côte.

— Oui, Potiphar. »

Elle se calma et fit ce qu'il lui disait. La radio ne donnait plus rien, même pas la station de Riverside ; toute la bande de fréquences était couverte par d'étranges parasites, qui faisaient le bruit de la pluie frappant une vitre.

En approchant de Taft, Breen ralentit, fit repérer à Meade le tournant vers le nord pour gagner la route d'État, et s'y engagea. Presque au même instant, une silhouette bondit sur la route devant eux, en agitant les bras avec violence. Breen bloqua ses freins.

L'homme vint sur la gauche de la voiture, frappa à la vitre. Breen la baissa. Il regarda alors, frappé de stupeur, le revolver dans la main gauche de l'homme.

« Sortez de la voiture ! dit l'étranger sur un ton tranchant. Il me la faut. »

Meade passa la main devant Breen, appliqua son petit revolver de dame sur la figure de l'homme et appuya sur la détente. Breen put sentir la déflagration sur son propre visage, mais il n'entendit même pas la détonation. L'homme parut interloqué. Il avait sur la lèvre supérieure un trou bien net, qui ne saignait pas encore, puis, lentement, il s'écarta de la voiture en s'effondrant.

« Continue ! » dit Meade d'une voix forte.

Breen retenait sa respiration.

« Mais tu...

— Marche ! *Continue à rouler !* »

Ils suivirent la route d'État en traversant la Forêt Nationale Los Padres, s'arrêtant une fois pour remplir leur réservoir au moyen des bidons. Ils s'engagèrent sur une route non goudronnée. Meade, qui continuait à essayer de prendre la radio, eut une fois San Francisco, mais les parasites empêchaient

d'entendre quoi que ce soit. Elle eut alors, faible, mais clair, Salt Lake City : « ... du fait qu'on ne signale rien qui soit passé sur nos écrans de radar, la bombe de Kansas City a probablement été déposée plutôt que lancée. C'est une théorie qui est suggérée, mais... »

Ils traversaient une vallée profonde, le reste se perdit.

Lorsque la petite boîte à parasites revint à la vie, il y eut une nouvelle voix qui déclara avec sécheresse : « Ici le commandant de la défense aérienne sur l'ensemble des réseaux d'émetteurs. La rumeur d'après laquelle Los Angeles aurait été frappée par une bombe atomique est dénuée de tout fondement. Il est exact que la métropole de l'ouest a subi une grave secousse sismique, mais rien de plus. Les représentants du gouvernement et la Croix-Rouge se trouvent sur place pour s'occuper des victimes, mais – je le répète – il n'y a pas eu de bombardement atomique. Détendez-vous donc, restez chez vous. Des rumeurs aussi inconsidérées peuvent faire aux États-Unis un tort presque aussi grave que des bombes de l'ennemi. Tenez-vous à l'écart des grandes routes et écoutez »

Breen coupa.

« Quelqu'un, dit-il d'un ton acerbe, a de nouveau décidé que « Maman sait la vérité ». Ils ne nous donneront pas de mauvaises nouvelles.

— Potiphar, dit Meade avec brusquerie, c'était bien une bombe atomique, n'est-ce pas ?

— C'en était une. Et maintenant, nous ne savons pas si c'était seulement à Los Angeles – et à Kansas City – ou dans toutes les grandes villes du pays. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils nous mentent. »

Il se concentra sur la conduite de la voiture. La route était très mauvaise.

Quand il commença à faire jour, Meade demanda : « Potty, sais-tu où nous allons ? Est-ce que nous nous contentons d'éviter les villes ?

— Je crois savoir. Si je ne suis pas perdu. » Il regardait autour d'eux. « Non, c'est très bien. Regarde cette colline devant nous, avec ces trois gendarmes qui se détachent ?

— Des gendarmes ?

— Ces grosses colonnes de roc. Ce sont sûrement des bornes. À présent, je cherche une route privée. Elle conduit à un pavillon de chasse appartenant à deux amis à moi – un vieux ranch, en réalité, mais comme ranch, il ne rapportait plus rien.

— Ils ne verront pas d'inconvénient à ce que nous nous y installions ?

— S'ils se montrent, je leur demanderai, dit-il en haussant les épaules. *S'ils se montrent.* Ils habitent Los Angeles. »

La route privée était une vieille piste de charrettes. Elle était devenue presque impraticable. Mais ils arrivèrent finalement au sommet d'une éminence ; de là, ils pouvaient voir presque tout jusqu'au Pacifique. Puis ils s'enfoncèrent dans une dépression abritée où se trouvait le pavillon. « On y est, ma fille. Fin du voyage.

— Ça paraît divin, dit Meade avec un soupir.

— Tu crois pouvoir trouver de quoi préparer le petit déjeuner pendant que je décharge la voiture ? Il y a probablement du bois dans le hangar. Peux-tu installer un fourneau à bois ?

— Tu verras bien. »

Deux heures plus tard, Breen était debout sur l'éminence, il fumait une cigarette et il regardait au loin, vers l'ouest. Il se demandait si c'était un nuage en forme de champignon qui se trouvait en direction de San Francisco. Probablement son imagination, décida-t-il en tenant compte de la distance. Il n'y avait certainement rien à voir du côté du sud.

Meade sortit du pavillon.

« Potty !

— Monte ici ! »

Elle le rejoignit, lui prit la main, sourit, puis lui chipa sa cigarette et en tira une longue bouffée. En rejetant la fumée, elle dit : « Je sais que c'est très mal de ma part, mais je me sens plus paisible que je n'ai été depuis des mois.

— Je sais.

— As-tu vu toutes ces conserves dans l'office ? Nous pourrions passer ici un hiver très dur.

— Il est possible que nous ayons à le faire.

— Je pense. J'aimerais avoir une vache.

— Que veux-tu faire d'une vache ?

— Chaque matin, avant de prendre l'autobus de l'école, j'en trayais quatre. Je sais saigner un porc, également.

— Je tâcherai de te trouver un porc.

— Fais ça, et moi, je trouverai bien le moyen de le fumer. » Elle eut un bâillement. « Tout d'un coup, j'ai terriblement sommeil.

— Moi aussi. Pas étonnant.

— Allons nous coucher.

— Euh ! oui. Meade ?

— Oui, Potty ?

— Il est possible que nous restions ici un bon moment. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, Potty.

— En fait, il serait peut-être intelligent de rester ici jusqu'à ce que ces courbes commencent à remonter.

— Oui. J'y ai déjà songé. »

Il hésita un instant, puis poursuivit : « Meade, veux-tu m'épouser ?

— Oui. » Et elle vint contre lui.

Au bout d'un certain temps, il la repoussa doucement et dit : « Ma chère, ma très chère... euh !... nous pourrions descendre chercher un pasteur dans une petite ville. »

Elle le regarda très fixement.

« Ce ne serait pas bien malin, tu ne trouves pas ? Je veux dire, personne ne

sait que nous sommes ici, et c'est ce que nous souhaitons. En outre, ta voiture ne serait peut-être pas capable de remonter cette route une seconde fois.

— Non, en effet, ce ne serait pas bien malin. Mais je veux faire ce qui doit être fait.

— C'est très bien, Potty. C'est tout à fait *bien*.

— Eh bien, alors... agenouille-toi ici, à côté de moi. Nous dirons les phrases en même temps.

— Oui, Potiphar. »

Elle se mit à genoux et lui prit la main. Il ferma les yeux et pria silencieusement. Quand il rouvrit les yeux, il demanda : « Que se passe-t-il ?

— Le gravier me fait mal aux genoux.

— Nous allons nous lever, dans ce cas.

— Non. Écoute, Potty, pourquoi ne rentrons-nous pas simplement dans la maison pour dire ça ? »

— Hein ? Mais nous pourrions oublier quelque chose. Allons, répète après moi : Moi, Potiphar, je te prends, Meade... »

OFFICIEL : STATIONS À PORTÉE DE RELAI DEUX FOIS. BULLETIN EXÉCUTIF NUMÉRO NEUF. – RÈGLEMENTS ROUTES DÉJÀ DIFFUSÉS IGNORÉS DANS NOMBREUX CAS. PATROUILLES ONT REÇU ORDRE TIRER SANS AVERTISSEMENT ET OFFICIERS POLICE MILITAIRE ONT REÇU ORDRE APPLIQUER PEINE DE MORT POUR DÉTENTION IRRÉGULIÈRE D'ESSENCE, RÉGLEMENTATION QUARANTAINE DÉJÀ PROMULGUÉE CONCERNANT GUERRE BIOLOGIQUE ET RADIATIONS SERA SÉVÈREMENT APPLIQUÉE. VIVENT LES ÉTATS-UNIS ! HARLEY J-NEAL, LIEUTENANT GÉNÉRAL EN QUALITÉ CHEF GOUVERNEMENT. TOUTES STATIONS RELAIENT DEUX FOIS.

ICI LE RÉSEAU RADIO LIBRE AMÉRIQUE. FAITES PASSER, LES GARS ! GOUVERNEUR BRANDLEY À PRÊTÉ SERMENT AUJOURD'HUI COMME PRÉSIDENT DEVANT ROBERT AGISSANT COMME JUGE SUPRÊME D'APRÈS LOI DE SUCCESSION. LE PRÉSIDENT A NOMMÉ THOMAS DEWEY COMME SECRÉTAIRE D'ÉTAT ET PAUL DOUGLAS COMME SECRÉTAIRE DÉFENSE. SON SECOND ACTE OFFICIEL A ÉTÉ DE DÉPOUILLER LE RENÉGAT NEAL DE SES TITRES ET D'ORDONNER À TOUT CITOYEN OU FONCTIONNAIRE DE PROCÉDER À SON ARRESTATION. D'AUTRES DÉTAILS PLUS TARD. FAITES PASSER LA CONSIGNE.

ALLÔ CQ, CQ, CQ. ICI W5KMR, FREEPORT, QRR, QRR ! TOUT LE MONDE M'ENTEND ? TOUT LE MONDE ? ICI NOUS MOURIONS COMME DES MOUCHES. QUE S'EST-IL PASSÉ ? DÉBUTE PAR FIÈVRE ET SOIF TORTURANTE. MAIS IMPOSSIBLE AVALER. NOUS

AVONS BESOIN D'AIDE. TOUT LE MONDE M'ENTEND ? ALLÔ CQ 75, CQ 75. ICI W5. ENTENDEZ-VOUS ? QUI APPELLE QRR ET CQ 75 POUR QUELQU'UN... TOUT LE MONDE !

ICI L'HEURE DU SEIGNEUR, PATRONNÉE PAR L'ÉLIXIR SWAN, LE TONIQUE GRÂCE AUQUEL CELA VAUT LA PEINE D'ATTENDRE LE ROYAUME DE DIEU. VOUS ALLEZ ENTENDRE UN MESSAGE DE RÉCONFORT DU JUGE BROOMFIELD, VICAIRE CONSACRÉ DU ROYAUME DE DIEU SUR LA TERRE. MAIS TOUT D'ABORD, UN AVIS : ENVOYEZ VOS SOUSCRIPTIONS AU MESSIE, CLINT, TEXAS. N'ESSEYEZ PAS DE LES EXPÉDIER PAR LA POSTE, ENVOYEZ-LES PAR UN MESSAGER DU ROYAUME OU PAR UN PÈLERIN SE DIRIGEANT DE CE CÔTÉ. ET MAINTENANT, LE CHŒUR DU TABERNACLE SUIVI DE LA VOIX DU VICAIRE SUR LA TERRE...

LE PREMIER SYMPTÔME CONSISTE EN PETITS POINTS ROUGES SUR LES AISSELLES. ELLES DÉMANGENT. METTEZ LES MALADES AU LIT IMMÉDIATEMENT ET TENEZ-LES BIEN AU CHAUD. ENSUITE ALLEZ VOUS LAVER À FOND. PORTEZ UN MASQUE. NOUS NE SAVONS PAS ENCORE COMMENT VOUS L'ATTRAPEZ ET LE TRANSMETTEZ.

AUCUN NOUVEL ATTERRISSAGE EN QUELQUE ENDROIT DE CE CONTINENT N'A ÉTÉ RAPPORTÉ. LES RARES PARACHUTISTES AYANT ÉCHAPPÉ AU MASSACRE SONT SEMBLE-T-IL CACHÉS DANS LES POCONOS. TIREZ – MAIS PRENEZ GARDE : C'EST PEUT-ÊTRE TANTE TESSIE. TENEZ-VOUS À L'ÉCART. À DEMAIN MIDI.

Les courbes des statistiques remontaient. Il n'y avait plus place pour le doute dans l'esprit de Breen. Il ne serait peut-être même pas nécessaire de rester là dans la Sierra Madré pendant tout l'hiver, mais il pensait qu'ils le feraient néanmoins. Il serait stupide d'être fauché par la queue d'une épidémie sur son déclin, d'être tué par un vigile nerveux, quand il suffisait de quelques mois pour tout arranger.

Il se dirigeait vers l'éminence pour attendre le coucher du soleil et lire pendant une heure. En passant devant sa voiture, il lui jeta un coup d'œil, en se disant qu'il aimerait bien essayer de faire marcher la radio. Il refoula ce désir : les deux tiers de sa réserve d'essence était déjà partis en faisant uniquement tourner le moteur pour recharger la batterie – et on n'était encore qu'en décembre. Il aurait réellement dû se limiter à deux fois par semaine. Mais cela représentait énormément de pouvoir prendre le bulletin de midi de Libre Amérique, et ensuite de manœuvrer le cadran pendant quelques minutes pour voir ce qu'il pouvait capter.

Mais, depuis trois jours, Libre Amérique n'avait pas émis – parasites solaires, peut-être, ou simple chute de puissance. Cette rumeur d'après

laquelle le président Brandley aurait été assassiné n'était pas venue de la radio libre, mais elle n'avait pas non plus été démentie par ce poste, ce qui était bon signe.

Tout de même, cela le préoccupait.

Et cette autre histoire d'après laquelle l'Atlantide disparue avait ressurgi pendant la période du tremblement de terre et les Açores étaient à présent un petit continent – certainement une dernière manifestation de la « Saison Folle » – mais il serait agréable d'entendre la suite.

Un peu penaud, il laissa ses pieds le mener à la voiture. Ce n'était pas correct d'écouter en l'absence de Meade. Il fit chauffer le poste, tourna lentement le cadran, dans les deux sens. À pleine puissance, pas une parole, mais seulement une terrible quantité de parasites.

Il était bien servi.

Il escalada l'éminence, s'assit sur le banc qu'il avait monté jusque-là – leur « banc du souvenir » pour commémorer le jour où Meade s'était écorché les genoux sur le gravier – s'assit et soupira. Son ventre plat était rempli de venaison et de beignets de maïs ; il ne lui manquait que du tabac pour être complètement heureux.

Les couleurs des nuages du soir offraient un spectacle splendide et le temps était d'une douceur délicieuse pour le mois de décembre. Les deux choses provenaient, selon lui, de la poussière volcanique avec, peut-être, le concours des bombes atomiques.

Surprenante la vitesse avec laquelle les choses tombent en pièces quand elles commencent à s'en aller à la dérive ! Et surprenante aussi la rapidité avec laquelle elles se rétablissent, à en juger par les signes. Une courbe arrive à un creux, puis repart vers le haut.

La Troisième Guerre mondiale fut la guerre la plus courte des annales – quarante villes détruites, en comptant Moscou et les autres villes de l'Est aussi bien que les villes américaines – et puis *ououch* ! ni d'un côté ni de l'autre, plus personne en état de se battre.

Bien entendu, le fait que les deux camps aient fait leur plus gros effort au-dessus du pôle Nord par un temps plus extravagant que tout ce qu'on y ait vu depuis que Peary l'avait découvert, avait une grande influence.

Il était stupéfiant que l'ennemi ait pu seulement faire passer des transports de parachutistes.

Breen poussa un soupir et tira de sa poche le numéro de novembre 1981 de *l'Astronome occidental*. Où en était-il ? Oh ! oui. *Quelques notes sur la stabilité des Étoiles du type G avec référence spéciale au soleil, par Dynkowski, Institut Lénine, traduction de Heinrich Ley, de l'Académie Royale d'Astronomie.*

Un bon garçon, ce Ski – un vrai mathématicien. Très intelligente application des séries harmoniques, raisonnement très serré.

Cet article de Dynkowski était un vrai régal. Il éprouva un grand plaisir à sa lecture. Naturellement, le fait *était* archi-connu : une étoile du type G, telle

que le soleil, était potentiellement instable. Une étoile G-0 pourrait exploser, glisser hors du diagramme de Russell et terminer sa carrière comme naine blanche. Mais personne, avant Dykowski, n'avait précisé les conditions exactes qui permettraient une telle catastrophe, et personne n'avait même imaginé les moyens mathématiques de diagnostiquer l'instabilité et de décrire sa progression.

Il leva les yeux pour se reposer d'avoir à lire d'aussi petits caractères ; il vit le soleil obscurci par un nuage bas et ténu – l'une des conditions exceptionnelles où l'effet filtrant du nuage est juste ce qu'il convient pour permettre une observation du soleil à l'œil nu. Il se dit que c'était probablement une poussière volcanique en suspension dans l'air qui agissait presque comme un verre fumé.

Il regarda de nouveau. Ou bien il avait des taches devant les yeux, ou bien il y avait une grosse tache lumineuse qui ressemblait à un soleil de fantaisie. Il avait entendu dire qu'on pouvait le regarder à l'œil nu, mais cela ne s'était jamais présenté pour lui.

Il regrettait de ne pas avoir de télescope.

Il cligna les yeux. Oui, c'était toujours là, dans la direction correspondant à peu près à trois heures sur le cadran. Une *grosse* tache – pas étonnant que la radio de la voiture gueulât comme pour un discours d'Hitler.

Il retourna pour reprendre sa lecture de l'article et aller jusqu'au bout, car il tenait à finir avant la tombée de la nuit.

Au début il n'éprouvait que le plus pur plaisir intellectuel devant le raisonnement mathématique sans faille de cet homme. Trois pour cent de déséquilibre dans la constante solaire – oui, c'était le pourcentage habituel ; ce changement suffisait pour que le soleil se transforme en nova. Mais Dykowski allait plus loin. Au moyen d'un nouvel opérateur mathématique auquel il avait donné le nom de « joug », il cernait la période dans l'histoire d'une étoile pendant laquelle ceci pourrait arriver, et la rattachait à des jougs secondaires, tertiaires et quaternaires, faisant apparaître ainsi le moment où la probabilité serait la plus élevée.

Magnifique ! Dykowski assignait même des dates à l'extrême limite de son « joug » primaire, comme doit le faire un bon statisticien.

Mais, lorsque Breen y revint et réexamina les équations, son intérêt, d'intellectuel qu'il était, devint personnel. Dykowski ne parlait pas seulement d'une étoile G-0 quelconque. Dans la dernière partie, il voulait parler du vieux Sol lui-même, le soleil personnel de Breen – le gros garçon avec une tache de rousseur démesurée sur la figure.

C'était une sacrée tache de rousseur ! C'était un trou où l'on aurait pu fourrer Jupiter sans éclaboussure. Il pouvait à présent le voir très clairement.

Tout le monde en parle : « Quand les étoiles vieilliront et que le Soleil se refroidira », mais c'est un concept impersonnel, comme celui de notre propre mort.

Breen se mit à y penser d'une manière très personnelle. Combien cela

prendrait-il de temps, entre l'instant où le déséquilibre se déclencherait et le moment où ce train d'ondes en expansion arriverait à englober la Terre ? Les problèmes de mécanique ne pouvaient pas être résolus sans calculs, même s'ils étaient implicitement contenus dans les équations qui se trouvaient en face de lui. Une demi-heure, à première vue, depuis la première impulsion jusqu'au moment où la Terre ferait *pfutt* !

Cela lui inspira une douce mélancolie. Pas davantage ? Jamais plus ? Le Colorado par une fraîche matinée... La Boston Post Road lorsque, à l'automne, l'air est chargé d'un parfum de fumée de bois... Le comté de Bucks éclatant de couleurs au printemps. Les senteurs humides du marché aux poissons de Fulton – non, c'était déjà parti. Le café au *Morning Call*. Plus de framboises sauvages sur le versant d'une colline dans le Jersey, chaudes et douces comme des lèvres. L'aurore dans le Pacifique Sud avec l'air léger, frais et velouté, qui se glisse sous votre chemise et pas d'autre bruit que le murmure de l'eau sur les flancs du vieux rafiot tout couvert de rouille – comment s'appelait-il ? Il y avait longtemps – le *s/s Mary Brewster*.

Plus de lune, s'il n'y avait plus de Terre. Des étoiles, mais personne pour les contempler.

Il regarda de nouveau les dates encadrant le joug de probabilités de Dynkowski.

« Tes cités d'albâtre miroitent, éclairées par... » Il éprouva soudain le besoin d'avoir Meade près de lui et il se leva.

Elle venait à sa rencontre.

« Bonjour, Potty ! Tu ne risques plus rien : j'ai fini la vaisselle.

— Je t'aurais aidée.

— Tu fais le travail de l'homme ; je fais celui de la femme. C'est régulier. » Elle s'abrita les yeux. « Quel coucher de soleil ! Nous devrions avoir chaque année des volcans qui explosent.

— Assieds-toi, on va regarder. » Elle s'assit à côté de lui.

« Tu as remarqué la tache solaire ? Tu peux la voir à l'œil nu. » Elle regardait.

« C'est une tache ? On dirait que quelqu'un a mordu dedans. »

Il regarda de nouveau en clignant des yeux. Qu'il aille au diable si ça ne paraissait pas plus gros !

Meade frissonna.

« J'ai froid. Mets ton bras autour de moi. »

Il l'entoura de son bras libre, en continuant de l'autre main à tenir les siennes.

C'était plus gros. La tache s'étendait.

Qu'est-ce que la race de l'homme a de bon ? Des singes, se disait-il, des singes avec une touche de poésie, qui envahissent et dévastent une planète de deuxième grandeur près d'une étoile de troisième grandeur. Mais, quelquefois, ils finissent en beauté.

Elle se pelotonna contre lui.

« Tiens-moi chaud.

— Il fera bientôt plus chaud... Je veux dire, je te tiendrai chaud.

— Cher Potty. » Elle leva les yeux vers lui. « Potty, il arrive quelque chose de drôle au coucher de soleil.

— Non, chérie... au soleil. »

Il baissa les yeux vers le journal, toujours ouvert à côté de lui. 1739 de l'ère chrétienne et 2165. Il n'avait pas besoin de faire le calcul pour connaître le résultat. Mais il serra furieusement sa main, car il savait, dans un accès de chagrin inattendu et écrasant, que 1982 était...

The Year of the jackpot

© Galaxy Publishing Co., 1952

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

REQUIEM

Par Edmond Hamilton

Même si les catastrophes sont démesurées, elles laissent toujours à l'homme un espace de grandeur : grandeur de la folie chez un Frankenstein ou un Folamour, grandeur de la vision prémonitoire chez un statisticien ou un lama. Prévoir, c'est voir, intégrer les données concrètes à un ordre caché, à une harmonie postulée par la croyance ou la raison. L'homme est un voyeur et un curieux ; les désastres l'attirent d'autant plus qu'il est personnellement protégé. Mais le malheur, même réduit à sa dimension esthétique, continue à poser des problèmes éthiques : certains sont fascinés par le spectacle au point d'en devenir obscènes ; d'autres conservent leur sang-froid, saluent la mémoire de ce qui n'est plus et rendent au temps ce qui est dû au temps. Par eux, le passé restera, et l'après-catastrophe ne sera pas le désert de l'oubli.

KELLON pensa avec aigreur qu'il ne commandait pas un astronef, mais un cirque ambulante. Il avait à son bord des hommes de la télé : commentateurs pontifiants qui avaient toujours réponse à tout, femmes expertes, bureaucrates pompeux en mal de publicité et vedettes de variétés qui étaient venues pour la même raison – sans compter des tonnes de matériel.

Oui, c'était un bon vaisseau, avec un équipage parmi les meilleurs... *Ç'avait été*, plutôt. On les avait détournés de leur tâche naturelle – pousser toujours plus loin la connaissance astrographique de la Galaxie – pour leur confier une mission totalement inutile en compagnie de ces coûteux imbéciles. « Au diable tous ces sentimentalistes », se dit-il. Puis, à voix haute :

« Mr. Riney, est-ce que notre position correspond à l'orbite prévue par les calculs ? »

Riney, le second, un homme jeune et sérieux, sortit de la salle d'astrographie où il venait de consulter les instruments.

« Oui, pile. Nous le faisons atterrir ? » Kellon, la cinquantaine, large et carré, ne répondit pas tout de suite. Son visage ne trahissait pas le ressentiment qu'il éprouvait. Il répugnait à donner cet ordre, mais il était bien obligé. « D'accord, atterrissez. »

Il jeta un regard sombre à travers les panneaux de verre filtrant. Sur cette

frange de la galaxie, les étoiles étaient relativement rares et seules quelques-unes perçaient les ténèbres. Devant eux, un soleil compact brillait comme un diamant. Depuis deux mille ans, il s'était transformé en naine blanche, donnant si peu de chaleur que les planètes qui l'entouraient étaient devenues des blocs de glace, et n'avaient pas dégelé depuis, sauf la plus proche.

Kellon regarda cette planète, tache brunâtre dans le ciel. La glace qui la recouvrait depuis que son soleil était devenu une naine blanche avait fondu depuis peu. Quelques mois auparavant, un corps céleste noir était passé tout près de ce système mort et avait perturbé les orbites de ses planètes.

Les planètes intérieures s'étaient approchées encore davantage du soleil, et la glace avait peu à peu disparu.

Viresson, un des sous-officiers, arriva sur le pont. Il paraissait épuisé.

« Ils veulent vous voir en bas, capitaine. Surtout Mr. Borrodale. Il dit que c'est urgent. »

« Autant y aller, pensa Kellon avec lassitude. C'est maintenant que ça va commencer. »

Il fit signe à Viresson et se dirigea vers le mess. Il fut révolté. Au lieu de ses propres hommes, bavardant ou se reposant, il y trouva une foule bruyante d'hommes et de femmes trop bien habillés, trop bavards, riant trop fort et parlant tous à la fois.

« Ah ! Capitaine ! Je voulais vous demander... »

— Capitaine, s'il vous *plaît*... »

Distribuant patiemment sourires et signes de tête, il se dirigea vers Borrodale. On lui avait particulièrement recommandé de le « soigner », parce qu'il était le plus célèbre commentateur de télé de la Fédération. Celui-ci était un homme un peu rondet, avec un visage rose et rond mangé par des yeux noirs immenses et solennels. On reconnaissait immédiatement la voix riche aux inflexions profondes.

« Ma première émission commence dans trente minutes, capitaine. J'aimerais avoir quelques plans de l'arrivée. Si mes hommes pouvaient monter un mobile sur le pont... »

— Certainement, Mr. Borrodale. Mr. Viresson y est et leur donnera toute aide utile.

— Merci, capitaine. Aimerez-vous voir l'émission ?

— Certainement, mais... »

Il fut interrompu par Lorri Lee, qui avec son visage et son corps resplendissants et sa voix légèrement traînante était la plus célèbre des reporters féminines de la télé. Son public l'idolâtrait.

« *Mon* émission commence au moment de l'atterrissage – vous vous souvenez ? Et j'aimerais être seule sur l'image, avec la planète morte comme fond. Pourriez-vous empêcher les autres passagers de gâcher mon effet ? Je vous en prie.

— Nous ferons notre possible », marmonna Kellon – puis, comme les

autres venaient vers lui, il ajouta : « Plus tard. L'émission de Mr. Borrodale... »

Il parvint à se dégager et suivit Borrodale jusqu'à la cabine où l'on avait installé l'émetteur. Kellon pensa avec regret au temps où cette cabine avait contenu d'honnêtes échantillons de terre et d'eau recueillis au cours d'honnêtes expéditions de recherches. Et maintenant, il devait chaperonner toute une bande de bavards partis faire un pèlerinage sentimental.

Kellon n'avait aucun goût pour ce genre de choses, mais il valait mieux regarder l'émission que d'être pris dans la foule. Il vit Borrodale faire un signe, et un des écrans s'alluma.

Un globe brun foncé apparut dans l'espace, grandissant rapidement. Bientôt, on put distinguer des mers disséminées. Borrodale laissa l'image grandir sans parler. Puis sa voix grave la commenta avec une simplicité lourde de signification dramatique.

« Vous voyez la Terre », dit-il.

Dans le silence revenu, la boule brunâtre emplissait presque tout l'écran. On voyait quelques nuages. Borrodale reprit la parole :

« Vous qui regardez cette image dans tant de mondes – vous contemplez le berceau de notre race. Répétez-vous son nom : la Terre. »

Kellon était dégoûté. C'était vrai, certes, mais... c'était du toc. Que représentait la Terre pour lui, ou pour Borrodale, ou pour les milliards d'auditeurs disséminés dans la galaxie ? Rien, sans doute, mais c'était une histoire, un événement sentimental, et ils voulaient en faire quelque chose d'énorme.

« Il y a environ trois mille cinq cents ans, disait Borrodale, nos ancêtres vivaient sur ce seul monde. C'était le début de la conquête de l'espace – d'abord les planètes, puis très vite les étoiles. C'est ainsi que notre Fédération a débuté, notre communauté de civilisation humaine établie sur tant de mondes. »

Maintenant, le plan de la Terre avait été remplacé par un gros plan de Borrodale lui-même. Il fit une pause dramatique.

« Puis, il y a deux mille ans de cela, on découvrait que le soleil de la Terre allait se transformer en naine blanche. Ceux qui restaient encore sur la planète la quittèrent à jamais et, lorsque le changement solaire survint, elle et les autres planètes furent recouvertes d'un manteau de glace. Et maintenant, dans quelques mois, ce sera la fin définitive de cette Terre dont nous sommes originaires. Elle se rapproche de plus en plus du Soleil et bientôt elle y plongera comme Mercure et Vénus l'ont déjà fait. Lorsque cela arrivera, la planète qui vit naître l'homme aura disparu à jamais. »

De nouveau un silence soigneusement calculé, puis Borrodale continua d'une voix habilement baissée de quelques tons :

« Sur cet astronef, nous tous, humbles reporters et serviteurs de notre grand public de tous les mondes, sommes venus ici pour vous donner, au

cours des semaines qui viennent, une dernière image du monde de vos ancêtres. Nous espérons – nous sommes sûrs – que ces images d'un passé qui est presque devenu une légende vous intéresseront. »

Et Kellon pensa : « Le salaud se fiche de cette vieille planète au moins autant que moi, mais il est rudement fort. »

Dès que l'émission fut achevée, Kellon se trouva de nouveau aux prises avec la foule bruyante du mess. Il leva la main pour demander le silence.

« Un moment, je vous prie ; nous devons avant tout faire les manœuvres d'atterrissage. Docteur Darnow, pourriez-vous venir un moment ? »

Darnow, de la Recherche Historique, était en théorie le chef de l'expédition, mais on ne lui prêtait que peu d'attention. C'était un homme frêle, assez âgé.

Lui, au moins, est sincère, pensa Kellon – comme, d'ailleurs, les dix ou douze autres savants qu'il avait à bord. Mais ils étaient relégués au second plan par les grosses huiles en quête de publicité, par les professionnels de l'enthousiasme et par les sentimentalistes. Ah ! on lui avait confié un beau travail !

Arrivé sur le pont, il regarda la planète brune et son satellite, puis demanda à Darnow : « Vous m'aviez dit que vous désiriez atterrir dans un endroit particulier ? »

L'historien déplia une vieille carte qu'il avait apportée.

« Vous voyez ce continent ? Sur sa côte orientale, il y avait nombre de grandes villes, New York par exemple. »

Kellon se souvenait de ce nom. On le lui avait appris à l'école.

Darnow pointa le doigt sur la carte. « Si vous pouviez atterrir là, sur cette île... »

Kellon examina les courbes de relief, puis secoua la tête. « C'est trop bas. Il y aura sans doute de grandes marées, et nous ne pouvons pas courir ce risque. Par contre cette colline, plus à l'intérieur du pays, pourrait faire l'affaire.

Darnow parut désappointé. « Bon... je suppose que vous avez raison. »

Kellon donna ses instructions d'atterrissage à Riney, puis demanda à Darnow, non sans scepticisme :

« Vous n'espérez quand même pas trouver grand-chose dans ces villes – après deux mille ans sous la glace ? »

— Elles sont sans doute en fort piteux état, admit-il, mais nous y découvrirons certainement un grand nombre de reliques. Je pourrais rester des années à les étudier...

— Nous n'avons pas des années, mais seulement quelques mois avant que la planète s'approche dangereusement du Soleil », dit Kellon et, mentalement, il ajouta : « Dieu merci. »

Le vaisseau commença les manœuvres d'atterrissage. L'atmosphère siffla

autour de sa coque, puis d'épais nuages gris l'entourèrent. Il traversa la couche de nuages et descendit vers un morne pays marron ; des taches blanches occupaient le rond des vallées. Au loin, un océan étincelait. Le vaisseau se dirigea vers les collines et s'y posa. Un silence semblable à un coup de tonnerre suivit, comme toujours, l'arrêt de toutes les machines.

Kellon se tourna vers Riney, qui le regarda avec une expression légèrement surprise. « Pression atmosphérique, oxygène, humidité – tout est idéal. » Puis il ajouta : « Bien sûr. *C'était* un monde idéal. »

Kellon fit un signe d'assentiment. « Le docteur Darnow et moi allons d'abord jeter un coup d'œil seuls. Viresson, empêchez les passagers de sortir. »

En entrant avec Darnow dans le sas inférieur, il entendit une clameur venir du mess. Viresson devait avoir fort à faire. Ces gens n'avaient pas l'habitude qu'on leur dise non, et il pouvait imaginer leur ressentiment.

L'air froid et humide fit frissonner Kellon dès la sortie du sas. Le sol boueux et pierreux collait à leurs bottes. Ils firent quelques pas et regardèrent autour d'eux.

Un paysage brun, désolé, s'étendait sous un ciel plombé. Rien ne se détachait de cette boue uniforme, si ce n'est quelques traînées de glace dans les endroits abrités. Un vent glacial soufflait par rafales, puis retombait soudain. On n'entendait rien d'autre que les grincements et les craquements de la coque qui se refroidissait derrière eux. Il aurait fallu une sentimentalité débordante pour trouver ici autre chose que tristesse et désolation.

Mais les yeux de Darnow brillaient. « Il faudrait utiliser la moindre minute de notre temps, murmura-t-il. La moindre minute. »

Deux heures plus tard, deux camions emportaient le lourd matériel d'émission vers l'est. Lorn Lee, resplendissante dans un costume de synthesesilk mauve, avait pris place dans l'un d'eux.

Kellon, inquiet parce qu'il pouvait y avoir des sables mouvants, les suivit pour assister à la première émission prise du haut des rochers surplombant les ruines de New York.

Il le regretta, car la blonde Lorri Lee, éblouissante malgré la lumière grisâtre, déploya tous ses charmes synthétiques devant les caméras, gesticulant avec une vivacité étudiée vers les ruines.

« C'est tellement *incroyable*, s'écria-t-elle à l'intention de mille mondes. Être ici, sur cette Terre, revoir ces lieux anciens – vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça fait ! »

Cela fit un effet à Kellon : cela lui donna la nausée. Il retourna au vaisseau en se disant que si Lorri Lee se perdait dans les sables mouvants sur le chemin du retour, ce ne serait pas une grande perte.

Mais ce n'était qu'un commencement. Le grand astronef devint bientôt le centre d'émissions aussi nombreuses que variées. Il avait été spécialement équipé pour émettre un puissant faisceau vers la station fédérale la plus

proche, et son émetteur ne chômaît guère.

Kellon vit que Darnow, qui devait en principe coordonner les programmes, ne servait rigoureusement à rien. Le petit historien était au septième ciel sur la planète que nul n'avait vue depuis des millénaires, et il était presque toujours parti pour faire des recherches personnelles sur le terrain. Sur son assistant, un jeune homme sérieux et soucieux, retombait la lourde tâche de réconcilier les exigences souvent contradictoires des vedettes au tempérament fougueux.

Kellon s'embêtait de plus en plus à ne rien faire pendant que tout ce fatras était diffusé dans l'éther. Roy Quayle, le jeune et célèbre couturier, présenta dans une émission mi-humoristique mi-nostalgique quelques-uns de ses plus jolis mannequins, portant de ridicules costumes anciens qu'il avait reconstitués. Barden, le fameux producteur, présenta quelques films archaïques devant lesquels tout le monde se pâmait. Jay Maxon, candidat aux prochaines élections, discuta avec Borrodale des systèmes politiques de l'Antiquité, dans une optique destinée à mettre en valeur son Parti Galactique Unifié. Les Arcturus Players présentèrent des poèmes et des pièces de théâtre terrestres.

Tout cela, selon Kellon, n'était que des jeux sans intérêt. Des personnages déjà célèbres qui saisissaient l'occasion de la fin prochaine d'une planète oubliée pour se mettre en lumière. Et pendant ce temps, on retardait le vrai travail dont la galaxie avait besoin : la tâche interminable mais toujours passionnante qu'était l'inventaire des systèmes et des mondes. Et dire qu'il était condamné à passer plusieurs mois en compagnie de ces exhibitionnistes !

Il ne respectait que les savants et les historiens.

Ceux-là ne participaient que peu aux émissions et leur intérêt était réel. Une semaine après leur arrivée, l'un d'eux, le jeune biologiste Haller, lui montra une poignée de terre humide. « Regardez-moi *ça* ! dit-il avec fierté.

— Quoi ?

— Ces graines – ce sont des graines d'herbe vulgaire. Regardez-les. »

Kellon regarda de plus près et vit que chaque graine avait un minuscule germe.

« Vous croyez vraiment qu'elles vont pousser ? demanda-t-il avec incrédulité.

— C'est exactement ce que j'espérais. Vous voyez, c'était le début du printemps dans l'hémisphère nord lorsque le soleil s'est soudain transformé en une naine blanche. En quelques heures, la température a baissé et l'hydrosphère a gelé.

— Mais cela a certainement tué toute vie végétale ?

— Cela a tué les arbres, et les plantes vivaces, oui, mais pas les graines des annuelles. Elles ont été conservées en état d'animation suspendue. Et maintenant la chaleur les fait germer.

— Alors, il va y avoir de l'herbe, et quelques plantes ?

— Comme la température augmente rapidement, cela ne sera sans doute

pas long. »

En effet, la température avait déjà sensiblement augmenté au cours de ces premières semaines. Un jour, les nuages se dispersèrent un instant, et un mince rayon de lumière solaire blanche et crue atteignit la surface. Puis vint un matin où les collines se couvrirent d'un tapis vert pâle.

L'herbe poussait. Le trèfle, les pâquerettes, la viorne semblaient hâter leur croissance, comme s'ils savaient que c'était leur dernière saison, et qu'elle ne serait pas longue. Bientôt, la boue disparut entièrement sous la végétation, et les premières fleurs apparurent. Les hépatiques, les centaurees, les anémones et les jacinthes sauvages fleurirent une fois de plus.

Maintenant qu'il n'avait plus à vaincre la boue à chaque pas, Kellon allait faire de longues promenades. Cela lui permettait d'échapper au bavardage inepte qui emplissait le vaisseau.

L'herbe et les fleurs étaient revenues, mais à part cela c'était un monde vide. Pourtant les longues marches dans les vertes collines apaisaient son esprit. Le soleil était chaud maintenant, et de petits nuages blancs parsemaient le ciel. Il s'assit au sommet d'un vallon et, laissant la douce brise jouer avec ses cheveux, regarda vers l'ouest le paysage où personne ne vivait et ne vivrait jamais plus.

« C'est morne, pensa-t-il, mais ça vaut mieux que de rester avec ces bavards. »

Il resta assis longtemps, à regarder l'herbe qui ondulait sous le vent et les fleurs qui penchaient leurs tiges. Aucun mouvement n'indiquait la présence d'autres formes de vie. Dommage, pensa-t-il, qu'il n'y eût même pas un oiseau, ou un papillon, pour égayer ce dernier printemps. Bah, cela avait peu d'importance : tout ceci ne durerait pas longtemps.

En revenant vers le vaisseau, Kellon perçut soudain la présence d'une bulle claire dans le ciel du crépuscule. Il s'arrêta pour la regarder, puis se souvint. Bien sûr, c'était la lune de la planète mourante. Toutes ces nuits nuageuses lui avaient fait oublier son existence. Il continua à sa lumière incertaine.

En traversant le mess brillamment éclairé, il fut violemment tiré de cette humeur paisible. Il tomba sur une querelle de toute beauté, à laquelle tous semblaient contribuer. Lorri Lee, pareille à un enfant qui se plaint d'un bobo, affirmait qu'elle avait droit à l'antenne le lendemain, pour son émission féminine, mais un des autres contestait cette prétention. Valley, l'assistant de Darnow, paraissait complètement débordé. Kellon parvint à se faufiler sans se faire voir et s'enferma dans sa cabine. Il s'assit dans son fauteuil, se versa un double whisky-soda et maudit une fois de plus ceux qui l'avaient envoyé ici.

Il prenait soin de quitter le vaisseau dès le matin, avant que le feu des passions s'allume. Il confiait le commandement aux bons soins de Viresson et partait vite dans les vertes collines avant qu'on pût le rappeler.

Encore cinq semaines et la planète, Dieu merci, serait tellement proche du

soleil qu'il faudrait ramener le vaisseau dans son véritable élément : l'espace. D'ici là, il tâcherait de se faire voir le moins possible.

Quotidiennement, il faisait des kilomètres à pied. Il restait soigneusement à l'écart des ruines de New York, pour éviter de rencontrer les autres. Il allait vers le nord, le sud, l'ouest, sur les pentes vertes et fleuries de ce monde inhabité. Au moins, il trouvait la paix, même s'il n'y avait pas grand-chose à voir.

Au bout d'un certain temps, Kellon s'aperçut qu'il y avait néanmoins des choses à voir, si on prenait la peine de les chercher. Il y avait la couleur du ciel, toujours changeante. Parfois, c'était un bleu profond que traversaient des nuages blancs pareils à de puissants navires. Puis il devenait tout gris et une pluie fine se mettait à tomber, pour finir sur un soleil éclatant qui perçait les nuages et les déchiquetait en lambeaux. Un autre jour, il vit de noirs nuages d'orage défiler triomphalement comme une armée, avec les bannières des éclairs et les tambours du tonnerre.

Le vent et la lumière du soleil, la douceur de l'air et la couleur de la lune, et la sensation de l'herbe qui cédait sous les pas, tout cela était curieusement agréable. Kellon avait marché sur de nombreux mondes, sous des soleils de toutes les couleurs, et il y en avait qu'il n'avait pas aimés du tout, mais jamais il n'avait trouvé un monde qui semblât s'accorder aussi parfaitement à son corps que cette planète usée et vide.

Il se demanda quel avait été son aspect avec les arbres et les oiseaux, et les animaux de toutes sortes – et les routes, et les villes, il emprunta des ouvrages de référence à la bibliothèque de Darnow et regarda des diapositives, le soir, dans sa cabine. Cela ne l'intéressait que très moyennement, mais au moins cela le maintenait à l'écart du tumulte et des querelles.

Par la suite, en marchant à l'aventure, Kellon essaya de voir la planète telle qu'elle avait dû être en ces temps lointains. Il y avait eu des rouges-gorges et des mésanges, et de grands arbres dont les noms lui étaient étrangers – saules, ormes et sycomores. Des abeilles aussi et des nuages d'insectes bourdonnants, et de petits animaux à fourrure. Poissons et grenouilles avaient peuplé les eaux des étangs et des rivières. Toute la symphonie d'une vie disparue et oubliée depuis longtemps.

Mais les hommes, les femmes et les enfants qui avaient vécu ici, étaient-ils moins oubliés ? Borrodale et les autres ne faisaient que parler des anciens habitants de la Terre, mais ce n'était dans leur bouche qu'un mot vide, dénué de signification. Aucun d'entre eux, certes, ne s'était jamais senti comme une simple partie de cette multitude innombrable. Chacun de ces hommes et de ces femmes avait été un individu unique et sans pareil ; que savaient d'eux ces bavards professionnels ? Nul ne connaissait leur réalité vivante.

Parfois, Kellon retrouvait des traces de leur vie. Une barre d'acier tordue, un rail qu'un homme avait fabriqué. Une carrière portant encore la marque des outils dans la pierre ; ici, des hommes avaient transpiré sous le soleil. Des

fragments de béton finissaient par former une longue ligne reconnaissable, une route sur laquelle des hommes et des femmes avaient jadis voyagé, se hâtant vers des buts fixés par l'amour ou par l'ambition, par l'avidité ou par la peur.

Il trouva plus que cela : une découverte stupéfiante due au hasard. Il suivit un ruisseau encaissé au fond d'une vallée très étroite. À un moment donné, il le franchit d'un saut et, en relevant la tête, il vit une maison.

Kellon crut d'abord qu'elle avait miraculeusement été préservée intacte, mais c'était impossible. En s'approchant, il vit que, là aussi, la destruction avait fait son œuvre. Mais, incroyablement, cela demeurait une maison reconnaissable.

C'était une maison basse en pierre avec un toit d'ardoises, bâtie tout contre la pente de la vallée. Un pignon et une partie du mur qui le supportait étaient détruits. En observant attentivement le terrain, il supposa qu'une voûte de glace avait miraculeusement protégé la plus grande partie de la maison contre la pression énorme qui avait écrasé presque tous les autres édifices.

Les portes et les fenêtres n'étaient plus que des ouvertures béantes. Il entra dans l'ombre fraîche de ce qui avait été une chambre. Il restait quelques morceaux de mobilier pourri, et la boue séchée qui s'était accumulée le long d'un mur contenait des fragments méconnaissables et rouillés. Il n'y avait pas grand-chose d'autre. Le froid humide de la maison l'oppressait, et il sortit s'asseoir au soleil sur la petite terrasse.

Il regarda la maison. Elle devait remonter au XX^e siècle. Bien des hommes avaient dû s'y succéder au cours des siècles précédant l'évacuation de la Terre.

Kellon trouva curieux qu'elle ne fût pas apparue sur les photos aériennes que les hommes de Darnow avaient prises pour localiser les « reliques ». Mais après tout, ces murs de pierre avaient presque la couleur de la terre, et la maison était tout au fond de l'étroit vallon.

Ses yeux tombèrent sur une inscription usée dans le ciment de la terrasse. Les lettres étaient rongées par le temps, mais il put les déchiffrer.

Ross et Jennie – Leur Maison.

Kellon sourit. Il pouvait se les imaginer : deux jeunes gens gravant leurs noms dans le ciment numide, débordant de joie parce que leur maison était achevée. Qui Ross et Jennie avaient-ils été ? Où étaient-ils maintenant ?

Il fit le tour de la maison. À sa grande surprise, il découvrit un jardin chaotique, où poussaient en désordre plusieurs variétés de fleurs brillantes, différentes des fleurs sauvages qui couvraient les collines. Les semences du vieux jardin, prêtes à germer, avaient été prises sous le long hiver de la Terre et avaient dormi jusqu'à ce que revînt enfin le temps de fleurir. Il ne connaissait pas le nom de ces fleurs, mais il aimait la hardiesse de leur allure et la vivacité de leurs couleurs.

Le soir, en retournant au vaisseau, Kellon se dit qu'il devrait en parler à

Darnow. Mais s'il le faisait, la meute hurlante viendrait envahir ces lieux. Il pouvait imaginer les émissions que Borrodale, Lee et les autres en tireraient.

« Non, pensa-t-il, qu'ils aillent au diable. »

La vieille maison représentait peu de chose pour lui, mais il y trouvait un calme qu'il ne tenait pas à voir détruit par la horde bruyante qu'il cherchait à esquiver.

Les jours qui suivirent, Kellon se félicita de ne leur avoir rien dit. Cette maison était devenue le but de ses excursions. Il y passait des heures à flâner et à fouiller, et n'en parlait à personne.

Haller, le biologiste, lui prêta un livre sur les fleurs de la Terre, et il l'emporta pour identifier celles qui couvraient le jardin en friche. Il y avait des verveines odorantes, des œillets, des reines-marguerites et d'orgueilleux nasturtiums jaunes et rouges. Il lut que nombre de ces fleurs n'avaient jamais pu être transplantées avec succès sur les autres mondes. S'il en était ainsi, c'était donc la dernière fois qu'elles s'épanouissaient, la toute dernière fois.

Il s'attarda à l'intérieur de la maison, se demandant comment ses habitants y avaient vécu. Elle était étrange, pas du tout comme les maisons modernes en métalloy. Même les cloisons intérieures étaient d'une épaisseur surprenante, alors que les fenêtres étaient minuscules. La plus grande pièce s'ouvrait sur le petit jardin fleuri, sur la verte vallée et sur le ruisseau.

Kellon se demanda quel avait été l'aspect physique de ce Ross et de cette Jennie qui avaient vécu ici, quelles avaient été pour eux les choses importantes de la vie. Que pensaient-ils ? Qu'est-ce qui les faisait rire ou pleurer ? Il ne s'était jamais marié – les capitaines au long cours le faisaient rarement. Mais il se posa des questions sur ce lointain mariage : avaient-ils été heureux ? Avaient-ils eu des enfants ? Leur sang coulait-il encore quelque part dans la galaxie ?

Ils étaient tous réunis maintenant, les Ross et les Jennie, les choses qu'ils avaient faites et celles qu'ils avaient pensées, tous réunis dans la poussière d'une planète dont le dernier été de flamme viendrait bientôt, très bientôt. Physiquement, tout ce qui avait jamais vécu sur cette Terre était encore là, dissocié en ses atomes, sauf la fraction minuscule qui avait fui vers d'autres mondes.

Il pensa aux noms qui, maintenant encore, étaient célèbres dans toute la galaxie. Shakespeare, Platon, Beethoven, et la splendeur de Babylone et d'Angkor Vat – et les humbles demeures de ses ancêtres. Tout, oui, tout était encore là.

Kellon se secoua. Il fallait vraiment qu'il n'eût rien à faire pour méditer sur des sujets aussi vagues. Il avait vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette vieille maison ; il n'avait aucune raison d'y revenir.

Il y retourna pourtant. Non qu'il portât à ce lieu un amour d'antiquaire sentimental. Les pantins qui emplissaient son vaisseau se chargeaient

amplement de ces débordements émotionnels. Il était un explorateur, un cartographe ; son seul désir était de retourner à son travail. Mais, tant qu'il était retenu ici, il valait mieux parcourir la campagne verdoyante ou fouiller les recoins de cette vieille relique, plutôt que d'être contraint d'assister aux querelles incessantes des autres.

En fait, ils devenaient de plus en plus insupportables parce qu'ils commençaient à se lasser. Ils avaient bondi sur cette chance d'atteindre une immense audience galactique en participant aux émissions sur la fin de la Terre, mais le temps commençait à se faire long, et leur enthousiasme artificiel s'épuisait à vue d'œil. Ils ne pouvaient pas partir, car l'expédition devait filmer l'apothéose finale – et il y avait encore des semaines avant d'en arriver là. Darnow et les autres savants auraient pu rester des années à étudier les sites anciens, mais les autres s'ennuyaient ferme.

Kellon prenait suffisamment d'intérêt à la vieille maison pour supporter sans trop de mal cette longue attente. Il s'était documenté entre-temps sur la façon dont les hommes vivaient à cette époque, et il passait de longues heures sur la petite terrasse à essayer d'imaginer les actes quotidiens de Ross et de Jennie.

Comme cette vie paraissait étrange et limitée ! Autrefois, la plupart des gens avaient des véhicules terrestres, qu'ils utilisaient pour aller travailler dans les villes. Y allaient-ils tous les deux ou l'homme partait-il seul, laissant sa femme à la maison pour s'occuper des enfants, s'ils en avaient ? Et, l'après-midi, travaillait-elle un peu au jardin où fleurissaient encore ces quelques survivantes éparses ? Avaient-ils jamais rêvé que dans un lointain avenir, longtemps après leur disparition, leur maison vide et silencieuse accueillerait un étranger venu d'une lointaine étoile ? Il se souvint d'un vers d'une pièce ancienne que les Arcturus Players avaient présentée. *Comme des ombres vous avez vécu, et comme des ombres vous repartirez.*

Non, pensa Kellon, Ross et Jennie étaient des ombres maintenant, mais ils n'avaient pas vécu comme des ombres. Pour eux et pour tous ceux qui avaient vécu sur Terre dans leur temps, c'était lui, l'homme futur, qui était une ombre. Assis dans la solitude du vieux jardin, Kellon avait parfois l'étrange sentiment que les êtres et les villes bouillonnantes d'activité que lui présentait son imagination vivace étaient une réalité mobile et riante, et que lui-même n'était qu'un fantôme en train de la regarder.

Les jours se firent de plus en plus chauds. Le soleil blanc, immense dans le ciel, abreuvait la Terre de plus de lumière et de chaleur qu'elle n'en avait reçu depuis des millénaires. La vie végétale devint exubérante ; elle semblait répondre à cette sollicitation avec un élan de joyeuse affirmation que Kellon trouvait infiniment émouvant. Même les nuits étaient chaudes maintenant, et les vents étaient d'une douceur frémissante. Sur les lointaines plages, une mer exaltée roulait des vagues et des rires d'écume qui s'élançaient à la conquête des terres en d'immenses marées solaires.

Brusquement, comme s'il sortait d'un rêve, Kellon se rendit compte qu'il ne restait plus que peu de jours. La spirale les rapprochait rapidement du soleil et bientôt la chaleur deviendrait insoutenable.

Il serait heureux de partir, se dit-il. Il y aurait l'attente dans l'espace jusqu'à ce que tout soit terminé, puis il pourrait revenir à son vrai travail, à sa vraie vie, et cesser de faire des histoires à propos de quelques ombres.

Oui, il serait heureux de partir.

Puis, peu de jours avant le départ, il retourna à la vieille maison. Il se mit à la contempler, avant d'être tiré de sa rêverie par une voix.

« Parfaite, dit Borrodale. Une relique parfaite. »

Kellon se retourna, surpris et presque consterné. Borrodale, qui examinait la maison avec un intérêt visible, lui demanda :

« Je me promenais lorsque je vous ai aperçu, capitaine, et j'ai pressé le pas pour vous rattraper. C'est donc ici que vous veniez si souvent ? »

Se sentant coupable, Kellon évita la question. « J'y suis venu quelquefois, en effet.

— Mais pourquoi donc ne *nous* en avez-vous pas parlé ? s'exclama Borrodale. Ça pourra faire une émission du tonnerre ! Une habitation terrestre typique. Roy mettra quelques acteurs en costumes d'époque, et nous montrerons des scènes de leur vie quotidienne.

— Non », dit Kellon rudement. La violence de sa propre réaction le prit au dépourvu.

Borrodale haussa les sourcils. « Non ? Et pourquoi pas ? »

Pourquoi pas, en effet ? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire qu'ils viennent envahir l'ancienne habitation, riant de sa disposition maladroite, faisant des grimaces devant les caméras, se contorsionnant dans de ridicules costumes. Que lui importait cette planète oubliée ou ceux qui l'avaient habitée jadis ?

Pourtant, quelque chose en lui se révolta, et il dit :

« Il est possible que nous soyons obligés de décoller précipitamment. Si vous êtes loin du vaisseau, cela pourrait entraîner un délai dangereux.

— Vous nous avez dit en personne que nous ne partirions que dans quelques jours ! » s'exclama Borrodale. Il ajouta avec assurance : « J'ignore pourquoi vous voulez nous mettre des bâtons dans les roues, capitaine, mais j'en référerai aux autorités supérieures. »

Pourquoi ai-je fait cela ? se demanda Kellon. Il va s'adresser au Ministère et je vais me faire passer un savon. Je me demande ce qui m'attache tellement à cet endroit.

Il alla se rasseoir sur la terrasse, regarda le soleil devenir rouge puis céder la place à une lune blanche et brillante. Un vent chaud et sec s'était levé, qui donnait un semblant de vie aux collines agitées de frissons. C'était comme si le soleil appelait son enfant la Terre, et qu'elle lui répondît de tout son être. Les fleurs bruissaient dans le jardin, la maison était baignée d'une lumière de rêve.

Borrodale revint, noire silhouette dans la lumière argentée. Il dit

triomphalement :

« J'ai pu avoir la communication. Ils vous ordonnent de m'apporter votre entière coopération. Je pense que nous ferons une première émission dès demain. »

Kellon se leva. « Non.

— Vous ne pouvez pas ignorer un ordre...

— Demain, nous ne serons plus ici, dit Kellon. Je suis responsable de la sécurité de mes passagers et je dois prévoir une large marge de sécurité. Nous décollons dans la matinée. »

Borrodale resta silencieux un moment ; lorsqu'il reprit la parole, sa voix dénotait son embarras. « Ce ne sont que des prétextes pour nous empêcher de faire cette émission, bien sûr. Je ne comprends pas votre attitude. »

Moi-même, je ne la comprends pas vraiment, se dit Kellon. Comment pourrais-je l'expliquer à un autre ? Il se tut ; Borrodale le regarda attentivement puis se tourna vers la maison.

« Je me demande si je ne la comprends pas, au fond, reprit-il. Vous êtes venu souvent ici, seul. On peut parfois devenir trop familier avec des fantômes...

— Ne dites pas de bêtises, l'interrompit rudement Kellon. Il y a beaucoup à faire avant le décollage. »

L'astronef quitta la Terre douze heures plus tard, par une matinée obscurcie de tumultueux nuages. Kellon ressentit un vif soulagement lorsqu'ils quittèrent l'atmosphère pour entrer dans le noir infini parsemé d'étoiles. Il était fait pour l'espace et ne se sentait à l'aise que là. Il recevrait certainement un blâme sévère pour ce qu'il avait fait, mais il ne regrettait rien.

Ils engagèrent le vaisseau sur une orbite d'attente. De nombreux jours les séparaient encore de la fin de la Terre. Elle paraissait toute proche du soleil et sa lune s'était engagée dans une orbite anarchique, mais il était encore trop tôt pour transmettre à la galaxie les images de la mort du monde qui avait vu naître l'homme.

Kellon passait la majeure partie de son temps dans sa cabine.

Une heure vingt minutes avant la fin, il se dit qu'il faudrait quand même monter sur le pont pour y assister. La caméra était braquée sur le panneau de verre, et Borrodale ainsi que la plupart des autres étaient groupés autour d'elle. Borrodale avait droit à la dernière heure d'émission, et il semblait que ses confrères n'étaient pas d'accord.

« Pourquoi vous faut-il l'heure entière ? lui disait amèrement Lorri Lee. Ce n'est pas juste. »

Borrodale lui répondit, et le ton monta rapidement. Les techniciens commençaient à paraître inquiets. Derrière eux, Kellon pouvait voir la tache noire de la planète qui approchait de la naine blanche. Le soleil l'appelait, et il semblait que la Terre se hâtât joyeusement pour accomplir les derniers pas de sa longue route. Les voix discordantes firent soudain monter la rage en

Kellon.

« Écoutez, leur dit-il. Coupez immédiatement le son. Vous pouvez continuer à émettre l'image, mais pas le son. »

Cela leur fit un tel choc qu'ils en restèrent silencieux. Lorri Lee finit par protester :

« Mais vous n'avez pas le droit, capitaine Kellon !

— Dans l'espace je suis le seul maître à bord. Je peux vous l'interdire, et je le fais.

— Mais l'émission... Le commentaire... » Kellon dit avec lassitude : « Au nom du Ciel, taisez-vous et laissez cette planète mourir en paix. »

Il leur tourna le dos, sans entendre leurs récriminations, sans même se rendre compte qu'ils faisaient silence pour regarder, comme la galaxie entière, comme lui-même.

Qu'y avait-il à voir, d'ailleurs ? Rien qu'un petit point noir déjà presque perdu dans les voiles resplendissants au soleil. Il pensa que les murs de la vieille maison devaient commencer à se vaporiser. La petite planète disparut dans les voiles de feu et de lumière ; le soleil avait repris son bien.

En ce moment, pensa Kellon, tous les atomes de la Terre libérés se fondent dans l'entité solaire ; tout ce qui fut Ross et Jennie, tout ce qui fut Shakespeare et Schubert, fleurs fraîches et parfumées, fleuves, océans, montagnes, et les vents de l'air, tout retourne à la lumière qui lui a prêté vie.

Ils regardèrent en silence, puis il n'y eut plus rien à voir. Quelqu'un fit un geste, et la caméra cessa de ronronner.

Kellon donna un ordre. Le vaisseau s'arracha à son orbite pour entamer le long voyage de retour. Tous étaient partis, sauf Borrodale. Kellon lui dit, sans se détourner du panneau :

« Allez-y, vous pouvez envoyer votre plainte maintenant. »

Borrodale secoua la tête. « Le silence est peut-être le plus beau requiem. Il n'y aura pas de plainte. Je suis heureux, capitaine.

— Heureux ?

— Oui, dit Borrodale. Heureux qu'il y ait au moins un homme qui regrette vraiment la Terre. »

Requiem

© Amazing Stories, 1960

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

QUAND NOUS SOMMES ALLÉS VOIR LA FIN DU MONDE

Par Robert Silverberg

Prenez les personnages grotesques et dérisoires esquissés à l'arrière-plan de Requiem et braquez les projecteurs sur eux. Avec des héros pareils, vous êtes à peu près sûr d'aboutir au texte qui vous est proposé maintenant. La fin du monde est un passionnant spectacle, à condition de le voir de loin. Le poids de la culpabilité, qui traverse tout le recueil, s'en retrouve effacé ou à peu près. Et Silverberg, si souvent dépressif, cultive un registre étincelant de verve et de drôlerie. On n'oubliera pas de sitôt cette maxime : « Par les temps qui courent, il faut une fin du monde apocalyptique ! »

NICK et Jane étaient contents d'être allés voir la fin du monde parce qu'ils disposaient ainsi d'un bon sujet de conversation pour la soirée chez Mike et Ruby. On aime bien avoir quelque chose à raconter au cours d'une soirée. Et celles de Mike et de Ruby sont merveilleuses. Leur maison est magnifique, c'est une des plus belles du voisinage. Une demeure qui convient à toutes les saisons, à tous les états d'âme. Le living aux poutres apparentes est le point focal de tous les divertissements. Il a été fait sur mesure avec un coin-causerie et une cheminée. Il y a aussi une pièce pour la famille avec, également, des poutres apparentes et des boiseries. Plus un studio. Sans compter une grandiose chambre à coucher avec un placard de trois mètres soixante et une salle de bain particulière. Extérieurement, l'architecture pleine masse est impressionnante. Une cour recouverte. Près d'un hectare de bois de toute beauté. Les soirées mensuelles qu'offrent Mike et Ruby sont de grands moments. Nick et Jane attendirent qu'il y eût assez de monde. Alors, Jane lança un coup de coude à Nick qui s'exclama avec enjouement : « Savez-vous ce que nous avons fait la semaine dernière ? Eh bien, on est allés voir la fin du monde.

- La fin du monde ? répéta Henry.
- Vous y êtes allés ? fit Cynthia, sa femme.
- Comment vous êtes-vous débrouillés ? voulut savoir Paula.

— Ça fonctionne depuis le mois de mars, lui répondit Stan. Je crois que c'est une filiale de l'American Express qui s'occupe de ça. »

Nick n'en revenait pas. Il était stupéfait de découvrir que Stan était déjà au courant mais, avant que celui-ci ait pu ajouter quelque chose, il s'empressa d'enchaîner : « Oui, c'est tout récent. Notre agent de voyages nous a suggéré cette idée. On vous installe dans une machine qui ressemble à un mini sous-marin, si vous voyez ce que je veux dire. Il y a des cadrans et des leviers derrière une cloison de matière plastique pour qu'on ne touche à rien, et on vous expédie dans l'avenir. Toutes les cartes de crédit sont acceptées en règlement.

— Ça doit revenir affreusement cher, dit Marcia.

— Les prix baissent très vite, rétorqua Jane. L'année dernière, seuls les milliardaires pouvaient se permettre cette fantaisie. Vous n'en aviez vraiment pas entendu parler ?

— Qu'est-ce que vous avez vu ? » s'enquit Henry.

Nick répondit : « D'abord, on ne distinguait qu'une sorte de grisaille derrière le hublot. Une grisaille qui semblait papilloter. » Tout le monde le regardait et il était satisfait d'être ainsi l'objet de l'attention générale. Jane arborait une expression ravie. « Et puis, cette espèce de brume s'est dissipée et une voix sortant d'un haut-parleur nous a annoncé que nous étions arrivés à la limite ultime du temps, à l'époque où la vie était devenue impossible sur la Terre. Bien sûr, nous étions isolés dans le sous-marin hermétiquement clos. On pouvait seulement regarder. Et on voyait une plage. Une plage vide. La mer avait une drôle de couleur tirant sur le rose. Le soleil s'est levé. Il était rouge comme parfois à l'aube. Seulement, à son zénith, il restait toujours aussi rouge. Il paraissait bouffi sur les bords. Comme certains d'entre nous... ah ! ah ! Empâté et bouffi sur les bords. Un vent glacé balayait la plage.

— Comment pouviez-vous savoir qu'il y avait un vent glacé puisque vous étiez enfermés dans votre sous-marin ? » dit Cynthia.

Jane la fusilla du regard. Nick reprit : « Le sable tourbillonnait. Et cela donnait une impression de froid. L'océan était gris comme en hiver.

— Parle-leur du crabe, suggéra Jane.

— Oui... le crabe. La dernière créature vivante sur Terre. Bien sûr, ce n'était pas vraiment un crabe. Il avait dans les soixante centimètres d'envergure sur une trentaine de centimètres de haut, avec une épaisse carapace d'un vert moiré, une bonne dizaine de pattes et des antennes ondulantes. Il se déplaçait très lentement devant nous. De gauche à droite. Il lui a fallu toute la journée pour traverser la plage. Et il est mort au crépuscule. Ses antennes sont devenues flasques et il n'a plus bougé. La marée est montée et l'a emporté. Le soleil s'est couché. Il n'y avait pas de lune. Les étoiles n'étaient pas à leur place habituelle. Le haut-parleur nous a dit que nous venions d'assister à la mort de la dernière créature vivante de la Terre. »

— Fantastique ! s'écria Paula.

— Vous êtes restés longtemps ? » demanda Ruby.

Jane répondit : « Trois heures. On peut, moyennant un supplément, passer des jours et même des semaines entières à contempler la fin du monde, mais ils vous ramènent toujours à un point situé trois heures après le départ. Pour limiter les frais de baby-sitter. »

Mike offrit de l'herbe à Nick. « C'est vraiment extra, laissa-t-il tomber. Aller voir la fin du monde ! Dis donc, Ruby, on devrait en parler à notre agent de voyages. »

Nick aspira une bonne goulée et passa le joint à Jane. Il était satisfait de la manière dont il avait conduit son récit. Tout le monde avait été fort impressionné. Ce soleil rouge et enflé, ce crabe qui s'enfuyait... Le voyage leur avait coûté plus cher qu'un mois au Japon mais ç'avait été un bon investissement. Jane et lui étaient jusqu'à présent les seuls du voisinage à avoir fait l'excursion. Cela avait son importance. Paula le considérait d'un air respectueux et Nick avait la certitude qu'elle le voyait maintenant sous un jour tout à fait nouveau. Peut-être accepterait-elle de le rejoindre dans un motel mardi à l'heure du déjeuner. Le mois précédent, il avait essuyé une rebuffade, mais maintenant elle lui trouverait plus d'attraits. Il lui décocha une œillade. Cynthia étreignait les mains de Stan. Henry et Mike étaient accroupis aux pieds de Jane. Le jeune fils de Mike et de Ruby – il avait douze ans – entra et s'approcha du coin conversation. « Il vient d'y avoir un communiqué, fit-il. Des amibes mutantes se sont échappées d'un centre de recherches national et ont gagné le lac Michigan. Elles sont porteuses d'un virus qui liquéfie les tissus, et les habitants des sept États environnants doivent faire bouillir l'eau avant usage jusqu'à nouvel ordre. »

Mike regarda son fils en fronçant les sourcils. « Tu devrais être au lit à cette heure-ci, Timmy. » Timmy sortit. On sonna à la porte. Ruby alla ouvrir. Elle revint en compagnie d'Eddie et de Fran.

« Nick et Jane sont allés voir la fin du monde, annonça Paula. Ils nous ont tout raconté.

— Sans blague ? s'exclama Eddie. Nous aussi. On y a été mercredi soir. »

Nick en fut comme assommé. Jane se mordit la lèvre et demanda d'une voix douce à Cynthia pourquoi Fran portait toujours des toilettes aussi tapageuses.

« Et vous avez tout vu ? lança Ruby. Le crabe et le reste ?

— Le crabe ? répéta Eddie. Quel crabe ? Je n'ai pas vu de crabe.

— Il a dû mourir la fois d'avant, dit Paula. Quand Nick et Jane y sont allés.

— Nous avons reçu une livraison de Cuernavaca Lightning, déclara Mike. Tenez, fumez-moi ça. »

Eddie se tourna vers Nick. « Et quand y êtes-vous allés ?

— Dimanche après-midi. Je crois que nous avons été parmi les tout premiers.

— Sensationnel, n'est-ce pas ? Mais un peu lugubre. Surtout quand la dernière colline s'effondre dans la mer.

— Nous n'avons pas vu ça, dit Jane. Et vous, vous n'avez pas vu le crabe ? Nous n'avons peut-être pas fait le même voyage.

— Qu'est-ce que vous avez vu, vous ? » demanda Mike à Eddie.

Celui-ci entoura de ses bras Cynthia qui lui tournait le dos et répondit : « On vous met dans une petite capsule avec un hublot et des tas d'instruments, et... »

Paula l'interrompit : « Ça, nous le savons déjà. Ce qui nous intéresse, c'est ce que vous avez vu.

— La fin du monde. L'eau qui submerge tout. Le soleil et la lune étaient tous les deux dans le ciel en même temps...

— Nous n'avons pas vu la lune, fit observer Jane. Elle n'était pas là.

— Elle était d'un côté et le soleil de l'autre, enchaîna Eddie. Et elle était plus proche qu'elle n'aurait dû. Avec une drôle de couleur, un peu comme du bronze. Et l'océan montait. On a fait la moitié du tour de la Terre sans voir autre chose que l'océan, sauf à un endroit. Une espèce de petite colline qui sortait de l'eau. Le guide nous a dit que c'était le sommet de l'Everest. » Eddie se tourna vers Fran et fit un grand geste. « Flotter comme ça presque au niveau de la cime de l'Everest, c'était du tonnerre ! Il n'en restait guère plus de dix mètres. Et l'eau ne cessait de monter. De monter, de monter... Finalement, elle a tout recouvert. Glop ! Plus un pouce de terre ferme. Je dois reconnaître que c'était un peu décevant, sauf bien sûr la notion même du voyage. Quand on pense à l'ingéniosité humaine capable d'inventer une machine pour envoyer les gens des milliers d'années dans le futur et les en ramener ! Malheureusement, il n'y a rien d'autre à voir que cet océan.

— C'est vraiment singulier, fit Jane. Nous aussi, on a vu un océan, mais il y avait une sorte d'horrible plage, il y avait ce crabe qui s'y promenait et le soleil... un soleil tout rouge. Est-ce qu'il était rouge, le vôtre ? »

Ce fut Fran qui répondit : « Il était plutôt vert pâle.

— De quoi parlez-vous ? De la fin du monde ? » C'était Tom qui avait posé la question. Harriet et lui étaient à la porte, en train d'enlever leurs manteaux. C'était sans doute le fils de Mike qui leur avait ouvert. Tom tendit son vêtement à Ruby et s'exclama : « Un sacré spectacle, les enfants !

— Alors, vous y avez été, vous aussi ? s'enquit Jane d'une voix qui sonnait un peu faux.

— Il y a deux semaines. Mon agent de voyages m'a appelé et m'a dit : « Devinez le produit que nous proposons maintenant : la fin de cette saloperie de monde ! » Même avec tous les suppléments, ça ne coûtait pas tellement cher. Alors, on s'est précipités à l'agence. Samedi, je crois. À moins que ce ne soit vendredi... En tout cas, c'était le jour de la grande émeute où ils ont mis le feu à Saint-Louis...

— C'était un samedi, dit Cynthia. Je me rappelle que je revenais du centre commercial quand j'ai entendu la radio annoncer qu'ils se servaient d'armes nucléaires.

— En effet, c'était bien samedi, confirma Tom. On a dit à l'agence qu'on

était prêts à partir et ils nous ont aussitôt expédiés dans le futur.

— Avez-vous vu une plage avec des crabes ou bien était-ce un monde submergé ? voulut savoir Stan.

— Ni l'un ni l'autre. C'était comme une super ère glaciaire. Les glaciers recouvraient tout. On ne voyait ni océans ni montagnes. La Terre n'était qu'une énorme boule de neige. On en a fait le tour. Le véhicule était muni de projecteurs parce que le soleil était invisible.

— J'étais sûre de distinguer encore le soleil dans le ciel, dit Harriet. Comme un globe de cendres. Mais le guide a affirmé que ce n'était pas possible, que personne ne pouvait le voir.

— Comment se fait-il que chacun rende visite à une fin du monde différente ? fit rêveusement Henry. Normalement, il ne devrait pas y avoir trente-six sortes de fin du monde. Je veux dire... une fois qu'il arrive à sa fin, elle se produit comme ci ou comme ça mais d'une seule manière.

— Et si tout était truqué ? » suggéra Stan. Tous les regards convergèrent vers lui. Le visage de Nick vira à l'écarlate. Fran avait l'air si furibond qu'Eddie dut lâcher Cynthia pour lui tapoter le dos afin de la calmer. Stan haussa les épaules et murmura, sur la défensive : « C'était seulement une question que je me posais.

— Moi, ça m'a paru rudement réel, dit Tom. Le soleil éteint. La Terre comme une gigantesque boule de glace. L'atmosphère était gelée, si vous voyez ce que je veux dire. La fin de cette saleté de monde, quoi ! »

Le téléphone sonna. Ruby alla répondre. Nick proposa à Paula de déjeuner ensemble mardi. « D'accord », répondit-elle. « Rendez-vous au motel », ajouta-t-il, et elle sourit. Eddie s'était remis à s'occuper de Cynthia. Henry, l'air complètement parti, avait de la peine à rester réveillé. Phil et Isabel arrivèrent. Ils entendirent Tom et Fran évoquer leur voyage à la fin du monde et Isabel annonça qu'ils y étaient allés, elle et Phil, pas plus tard que l'avant-veille. « Bon sang ! s'écria Tom. Alors, tout le monde y va ! Comment ça s'est passé pour vous ? »

Ruby réapparut sur ces entrefaites. « C'était ma sœur qui téléphonait pour me dire qu'elle était saine et sauve. Le tremblement de terre n'a pas touché Fresno.

— Quel tremblement de terre ? demanda Paula.

Celui qui a ravagé la Californie cet après-midi, lui répondit Mike. Vous ne savez pas ? Los Angeles est presque entièrement rasée. Et pratiquement toute la côte a été dévastée jusqu'à Monterey. On pense que c'est le contrecoup de l'explosion souterraine effectuée à titre expérimental dans le désert Mojave.

— Ce genre d'épouvantable catastrophe a toujours été monnaie courante en Californie, dit Marcia.

— Encore heureux que ce soit dans l'est que ces fameuses amibes se soient répandues dans la nature ! s'exclama Nick. S'ils avaient ce problème en plus à Los Angeles, ça leur compliquerait bigrement les choses !

— Ça ne saurait tarder, rétorqua Tom. Deux amibes sur trois se

reproduisent par spores aériennes.

— Comme les germes de la typhoïde au mois de novembre dernier, renchérit Jane.

— C'était le typhus », rectifia Nick.

Phil lança : « Toujours est-il que j'expliquais à Tom et à Fran que nous avons vu la fin du monde : le soleil se transformant en nova. Et c'était organisé de façon très intelligente. C'est que, bien entendu, il n'est pas possible d'assister au phénomène sur place à cause de la chaleur, des radiations dures et de tout le reste. Mais on vous en donne un aperçu périphérique. C'est une solution très élégante dans le sens macluhanien du terme. D'abord, on vous amène à un point situé environ deux heures avant l'explosion, vous saisissez ? Je ne sais pas à combien de milliards de milliards d'années d'aujourd'hui ça se situe, mais en tout cas c'est très loin parce que les arbres sont totalement différents. Ils ont des écailles bleues et des branches cordées. Quant aux animaux, ce sont de drôles de trucs qui sautillent sur une seule patte...

— Oh ! je n'en crois pas un mot », déclara Cynthia d'une voix affectée.

Galamment, Phil fit mine de ne pas avoir entendu l'interruption. « Et nous n'avons pas vu la moindre trace d'êtres humains. Pas une maison, rien. Aussi, je suppose que la race humaine était éteinte depuis longtemps. N'empêche qu'on nous a laissés regarder un bon moment. Mais nous n'étions pas autorisés, évidemment, à sortir de la machine temporelle parce que, paraît-il, on n'aurait pas pu respirer cette atmosphère. Le soleil s'est mis à grossir progressivement. Nous étions nerveux... pas vrai, Isa ? Je veux dire... à supposer qu'ils aient mal calculé, n'est-ce pas ? Ce voyage est quelque chose de tout à fait nouveau et il aurait pu y avoir un accroc. Donc, le soleil grossissait de plus en plus. Soudain, quelque chose qui ressemblait à un bras a jailli de son flanc gauche, un immense bras de flammes qui se tendait vers nous à travers l'espace, qui se rapprochait, qui se rapprochait... On regardait à travers des verres fumés comme quand on observe une éclipse... On a eu droit à deux minutes d'explosion et, déjà, on sentait la chaleur. Et puis, on a fait un bond en avant de deux années. Le soleil avait repris sa forme normale, sauf qu'il était plus petit et blanc au lieu d'être gros et jaune. Et, sur la Terre, tout était en cendres.

— En cendres, répéta Isabel avec force.

— On aurait dit Détroit après les bombes atomiques lancées sur Ford par le syndicat. Mais en pire. En cent fois pire. Des montagnes entières avaient fondu. Les océans étaient asséchés. Il n'y avait plus que des cendres. » Phil frissonna et accepta le joint que lui tendait Mike. « Isabel pleurait.

— Les bêtes à une patte... murmura cette dernière.

— Elles ont sûrement été anéanties. » Elle commença à sangloter. Stan se mit en devoir de la reconforter.

« Je me demande, dit-il, pourquoi c'est différent pour chacun de ceux qui vont là-bas. La glaciation. Ou la montée des océans. Ou le soleil qui explose.

Où ce que Nick et Jane ont vu.

— Je suis convaincu que l'expérience que chacun de nous a eue de l'avenir est authentique », affirma Nick. Il avait le sentiment qu'il lui fallait réaffirmer d'une façon ou d'une autre son autorité sur le groupe. Tout allait si bien quand il avait raconté son histoire avant l'arrivée des autres ! « C'est-à-dire que le monde est victime de toute une gamme de calamités naturelles. Il n'y a pas une seule et unique fin du monde. Alors, ils font un assortiment et envoient les gens assister à des catastrophes différentes. Mais je ne doute pas un seul instant de l'authenticité de ce que j'ai vu.

— Il faut qu'on y aille aussi, dit Ruby à l'adresse de Mike. Ça ne dure que trois heures. Tu devrais leur téléphoner lundi à la première heure et prendre rendez-vous pour jeudi soir.

— Lundi, ce sont les obsèques du président, répliqua Tom. L'agence de voyages sera fermée.

— A-t-on arrêté l'assassin ? demanda Fran.

— On n'en a pas parlé aux informations de quatre heures, répondit Stan. Je suis persuadé qu'il demeurera impuni comme le précédent.

— Ce qui me dépasse, c'est qu'il y ait encore des gens qui veulent être président », fit observer Phil.

Mike mit de la musique. Nick dansa avec Paula et Eddie avec Cynthia. Henry dormait. Dave, le mari de Paula, bavardait avec Isabel. Tom dansa avec Harriet bien qu'il fût son mari. Il n'y avait que quelques mois qu'elle était sortie de la clinique après sa greffe et il la traitait avec infiniment de tendresse. Mike dansa avec Fran. Phil dansa avec Jane. Stan dansa avec Marcia. Ruby rejoignit Eddie et Cynthia. Ensuite, Tom dansa avec Jane et Phil avec Paula. La petite fille de Mike et de Ruby se réveilla et vint dire bonsoir. Mike la renvoya se coucher. Le bruit lointain d'une explosion retentit. Nick dansa encore avec Paula mais, ne voulant pas qu'elle se lasse de lui avant mardi, il s'excusa et alla bavarder avec Dave qui gérant la plus grande partie de ses investissements. Ruby demanda à Mike : « Est-ce que tu téléphoneras à l'agence de voyages le lendemain des obsèques ? » Mike le lui promit, mais Tom déclara qu'il y avait de fortes chances pour que le nouveau président soit assassiné à son tour et qu'il y ait d'autres obsèques. Ces funérailles désorganisaient le produit national brut du fait que les entreprises devaient tout le temps fermer leurs portes, fit remarquer Stan. Cynthia réveilla Henry et lui demanda sèchement s'il lui offrirait l'excursion de la fin du monde. Henry eut l'air embarrassé. À Noël, son usine avait sauté à l'occasion d'une manifestation pacifiste et tout le monde savait qu'il avait des ennuis financiers. « Tu peux payer le prix, lança Cynthia d'une voix claironnante qui dominait le murmure des conversations. Et c'est tellement beau, Henry ! La glace. Le soleil qui explose. Je veux y aller.

— Lou et Janet devaient y partir ce soir, eux aussi, dit Ruby à Paula. Mais leur plus jeune fils est rentré du Texas avec ce nouveau type de choléra et ils ont dû annuler.

— J'ai entendu dire qu'un couple a vu la lune se briser, déclara Phil. Elle s'est approchée trop près de la Terre et a été réduite en miettes. Ses fragments tombaient comme des météores, en écrasant tout. L'un des plus gros a presque broyé la machine temporelle.

— Ça ne m'aurait pas plu du tout ! s'exclama Marcia.

— L'excursion que nous avons faite, nous, a été délicieuse, dit Jane. Aucun phénomène violent. Rien que ce gros soleil rouge, la marée et le crabe sur la plage. Nous étions profondément émus.

— C'est étonnant ce que la science est capable de réaliser aujourd'hui », dit Fran.

Mike et Ruby convinrent d'essayer d'organiser un voyage pour la fin du monde aussitôt après les obsèques présidentielles. Cynthia, qui avait trop bu, était malade. Phil, Tom et Dave parlèrent de la Bourse. Harriet raconta son opération à Nick. Isabel flirta avec Mike. À minuit, quelqu'un mit les informations. Ils eurent droit à quelques vues du tremblement de terre et à une mise en garde recommandant aux personnes habitant les régions affectées de faire bouillir l'eau. On montra la veuve du président en train de rendre visite à la veuve du précédent président pour se renseigner sur certains détails touchant aux obsèques. Puis il y eut une interview d'un dirigeant de la société des voyages temporels. « Nous faisons un chiffre d'affaires phénoménal, déclara-t-il. L'année prochaine, le voyage dans le temps sera l'industrie de pointe du pays. » Le reporter lui demanda si la société proposerait bientôt quelque chose d'autre en plus du voyage à la fin du monde. « Plus tard, espérons-nous, répondit l'industriel. Nous envisageons de déposer sous peu une requête d'homologation auprès du Congrès. Mais, en attendant, notre présente excursion marche très fort. La demande est énorme. Vous ne pouvez pas imaginer. Évidemment, par les temps qui courent, il faut quelque chose d'apocalyptique si l'on veut avoir un réel succès. » Le reporter questionna : « Qu'entendez-vous par *les temps qui courent* ? » Mais un flash publicitaire coupa la parole à son interlocuteur au moment où celui-ci ouvrait la bouche. Mike éteignit le récepteur. Nick constata qu'il était profondément déprimé. Sans doute parce qu'un si grand nombre de ses amis avaient fait le voyage alors qu'il avait cru que Jane et lui étaient les seuls. S'apercevant qu'il était à côté de Marcia, il essaya de lui expliquer comment le crabe se déplaçait, mais Marcia se borna à hausser les épaules. Personne ne parlait plus du voyage dans le temps. La conversation avait dépassé ce stade. Nick et Jane partirent tôt. Dès qu'ils furent couchés, ils s'endormirent sans avoir fait l'amour. Le lendemain matin, le journal dominical ne fut pas distribué en raison de la grève du personnel des ponts et la radio annonça que les amibes mutantes se révélaient plus difficiles à neutraliser qu'on ne l'avait prévu au début. Elles avaient maintenant gagné le lac Supérieur et tous les habitants de la région devaient obligatoirement faire bouillir l'eau potable. Nick et Jane s'interrogèrent sur leurs prochaines vacances. Où iraient-ils ? « Si on allait revoir la fin du monde de A jusqu'à Z ? » suggéra Jane. Et Nick éclata d'un

rire qui dura un bon moment.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

When we Went to See the End of the World.

© Terry Carr, 1972

© Casterman, 1975, pour la traduction. Extrait de : *Futur année zéro*.

L'ULTIME PLAGE

Par J.G. Ballard

Que faire devant les catastrophes ? Telle est la question qui se pose aux héros de la plupart de ces histoires ; et le lecteur entre volontiers dans le jeu, car les images du malheur sont assez fortes pour prendre les couleurs de la réalité. L'auteur, lui aussi, est obsédé par ces images, mais il a un autre problème à résoudre : que dire des catastrophes ? Il sait qu'il est en représentation, comme les gens de la télévision dans Requiem, comme les marchands de fins du monde dans la nouvelle de Silverberg. Et si la catastrophe est belle à voir, ce n'est pas comme épisode de l'histoire de la nature mais comme figure du cœur humain.

Il y a donc une étape terminale à franchir : le montreur de catastrophes doit comprendre qu'il parle de lui, et prendre la parole à la première personne. « Le poète ici-bas chu d'un désastre obscur » remonte par l'écriture à cette déroute intérieure qu'il reconnaît enfin située non dans l'avenir de tous mais dans son passé individuel. Cet univers en ruine, si radicalement inhumain, il est l'œuvre de l'homme et de nul autre. La présence tangible, insistante, sinistre de la mort, nous l'avons rencontrée dans notre vie même – dans cette femme et cet enfant disparus un jour de deuil, et aussi, certainement, dans d'autres épreuves, trop anciennes pour avoir laissé des souvenirs.

Alors tous les fils se renouent une dernière fois. Le cauchemar de la guerre mondiale, qui imprègne Les oiseaux et Le grand flash, revient avec l'îlot d'Eniwetok, où les États-Unis firent leurs premiers essais thermonucléaires. Et surtout l'Angleterre, seconde patrie de toutes les catastrophes imaginaires, déjà richement représentée dans ce recueil, nous apporte une ultime nouvelle sur le lieu ultime, celui où vous aboutissez quand vous ne croyez plus qu'à la mort et où, faute de vivants, vous ne rencontrez plus que des objets semblables à l'objet inerte que vous vous préparez à devenir – sauf à retrouver les fantômes de ceux qui avant vous ont partagé cette sombre croyance. La boucle est bouclée : nous revenons à Ballard, et Ballard revient à lui-même en abandonnant l'alibi narratif qui cautionnait encore L'homme enluminé et en s'adonnant à une écriture pleinement poétique et libérée, capable de le dire enfin, sans l'ombre d'une hésitation : la

LE soir, alors qu'il dormait à même le sol dans le bunker en ruine, Traven entendit les vagues qui se brisaient sur le rivage comme le vrombissement des avions géants décollant en bout de piste. Le souvenir des grands raids nocturnes sur le Japon avait peuplé son premier mois sur l'île de scènes où des bombardiers en flammes s'abattaient tout autour de lui. Le cauchemar s'estompa par la suite en même temps que les poussées fiévreuses du bérubéri, et les vagues commencèrent à lui rappeler les profonds rouleaux de l'Atlantique sur la plage de Dakar où il avait vu le jour, ainsi que ses soirées passées à la fenêtre quand il guettait l'arrivée de ses parents qui revenaient de l'aéroport par la route de corniche. Assailli par cette évocation qu'il croyait oubliée à jamais, il s'éveilla, quitta gauchement le lit de vieux magazines qu'il s'était confectionné, sortit et gagna les dunes qui masquaient le lagon.

Dans la fraîcheur de la nuit, il vit les Super-Forteresses gisant parmi les palmiers, à quelque trois cents mètres de là, en dehors de la zone prévue pour les atterrissages en catastrophe. Traven s'avança sur le sable sombre ; bien que l'atoll ne fût guère large de plus d'un demi-mille, il ne savait déjà plus où se trouvait le rivage. Au-dessus de sa tête, les palmiers élancés dont la cime rejoignait la crête des dunes s'arquaient dans la pénombre, tels les symboles d'un alphabet mystérieux. D'étranges monogrammes hantaient l'îlot.

Alors qu'il abandonnait sa tentative de découvrir la plage, Traven trébucha dans les ornières creusées plusieurs années auparavant par un engin à chenilles. La chaleur dégagée par les essais nucléaires avait vitrifié le sable et la double ligne d'empreintes fossiles, mise à nu par la brise vespérale, serpentait entre les dépressions comme les traces d'un saurien antédiluvien.

Trop faible pour poursuivre sa marche, Traven s'assit entre les ornières. Dans l'espoir qu'elles le mèneraient à la plage, il se mit à dégager les rigoles biseautées de la poussière qui les recouvrait. Il retourna au bunker un peu avant l'aube, et dormit jusqu'aux torrides silences de midi.

Les blockhaus (1).

Comme d'habitude en ces après-midi exaspérants où pas même le souffle d'une brise marine n'animait la poussière, Traven était assis à l'ombre d'un blockhaus égaré quelque part au centre du labyrinthe. Adossé contre le béton à la rugueuse surface, il embrassait d'un regard flegmatique les différentes allées et les rangées de portes en face de lui. Tous les après-midi, il quittait ainsi la cellule qu'il occupait dans le bunker de filmage abandonné, situé au milieu des dunes, et descendait se réfugier parmi les blockhaus. Durant la première demi-heure, il se limitait à l'allée périphérique en tentant, de temps à autre, d'ouvrir l'une des portes à l'aide de la clef rouillée qu'il conservait toujours en poche (une clef qu'il avait trouvée dans les débris de bouteilles et

les boîtes de conserve jonchant l'isthme de sable entre la zone des essais et la piste d'envol) puis, inéluctablement, d'un pas de drogué, il se dirigeait vers le centre des blockhaus, arrivait en courant et se précipitait dans les couloirs, au-dehors des couloirs, comme s'il voulait déloger de sa cachette quelque invisible adversaire. Il finissait rapidement par se perdre. Et malgré tous les efforts qu'il pouvait déployer pour rejoindre la périphérie, il se retrouvait toujours au centre.

Au bout d'un certain temps, il laissait tomber et s'asseyait dans la poussière pour observer les ombres qui, au pied des blockhaus, émergeaient de leurs crevasses. Pour quelque obscure raison, il s'arrangeait invariablement pour se retrouver coincé quand le soleil était au zénith – le midi thermonucléaire d'Eniwetok.

Une question l'intriguait en particulier : « Quelle sorte de gens pouvaient bien vivre dans cette infime ville de béton ? »

Le cadre synthétique.

« Cet îlot est un état d'esprit. » Telle était la remarque qu'Osborne, un des chercheurs qui travaillaient dans les anciens silos à sous-marins, devait faire plus tard à Traven. Et ce dernier fut convaincu de l'exactitude de ces propos dans les deux ou trois semaines qui suivirent son arrivée. En dépit du sable et des rares et anémiques palmiers, tout le cadre de l'îlot était synthétique ; un artefact créé par l'homme et doté des caractéristiques d'un vaste réseau d'autoroutes de béton à l'abandon. Depuis le moratoire sur les essais nucléaires, la Commission de l'Énergie Atomique avait délaissé l'îlot, mais la jungle des armes, des allées, des miradors et des blockhaus balayait toute velléité de lui faire recouvrer sa configuration originale. (Traven reconnut que des motifs plus puissants, relevant de l'inconscient, entraient également en ligne de compte : si l'homme primitif avait ressenti le besoin d'accorder les événements du monde extérieur à sa propre psyché, l'homme du XX^e siècle, lui, avait inversé le processus ; selon cet étalon cartésien, l'îlot au moins *existait*, dans un sens qui ne pouvait s'appliquer qu'à une poignée d'endroits.)

Mais, exception faite de quelques chercheurs scientifiques, personne n'avait ressenti le moindre désir d'aller visiter l'ancienne zone d'essais, et le patrouilleur ancré dans le lagon avait été enlevé trois ans avant l'arrivée de Traven. L'aspect détérioré de l'îlot, auquel s'ajoutaient diverses associations mentales avec l'époque de la Guerre Froide – que Traven avait baptisée « Avant la Troisième Guerre mondiale » – se révélait profondément déprimant, tel un Auschwitz de l'âme dont les mausolées renfermeraient les fosses communes de ceux qui n'étaient point encore morts. Heureusement, l'avènement de la *détente* russo-américaine avait permis d'oublier ce chapitre cauchemardesque de l'histoire.

Avant la Troisième Guerre mondiale.

La puissance de destruction effective et potentielle de la bombe atomique relève entièrement du domaine de l'Inconscient. L'étude la plus superficielle de la vie onirique et des fantasmes chez les fous démontre que l'idée de détruire le monde est latente dans l'inconscient... La destruction de Nagasaki par la magie de la science constitue pour l'homme l'étape la plus proche vers la réalisation de rêves qui, même durant l'immobilité sans danger du sommeil, évoluent dans la plupart des cas jusqu'à se muer en cauchemars d'anxiété.

Glover : « Guerre, Sadisme et Pacifisme »

Avant la Troisième Guerre mondiale : pour Traven, la période en question se traduisait notamment par les inversions d'ordre moral et psychologique qui secouaient son esprit, par sa connaissance presque intuitive de l'histoire dans son ensemble, et en particulier de l'avenir immédiat (les deux décennies qui séparaient 1945 de 1965), cet avenir en équilibre instable sur les lèvres du volcan palpitant qu'était la Troisième Guerre mondiale. Même la mort de sa femme et de son fils de six ans dans un accident de voiture paraissait n'être qu'une partie de cette gigantesque synthèse du zéro historique et psychique, et les folles routes où la mort chaque matin venait à leur rencontre n'étaient autres que les voies menant à l'holocauste planétaire.

Troisième plage.

Il avait débarqué à minuit, après avoir hasardeusement cherché une brèche dans les récifs. Le petit bateau à moteur qu'il avait loué à un pêcheur de perles australien à l'Île Charlotte devait sombrer lentement dans les hauts-fonds, la coque déchirée par le corail tranchant. À bout de forces, dans le noir, Traven traversa les dunes où s'ébauchaient entre les palmiers les silhouettes floues des bunkers et des tours de béton.

Le lendemain matin, il s'éveillait inondé de soleil, au milieu d'une immense plage de béton en pente. Celle-ci faisait le tour d'un réservoir vide ou d'un bassin-cible de quelque cinquante mètres de diamètre, qui appartenait à un ensemble de lacs artificiels situé au milieu de l'atoll. Des feuilles mêlées de saleté obstruaient les grilles d'écoulement, et un peu plus bas, non loin de lui, crouissait une eau tiède profonde d'un demi-mètre, où se reflétait une lointaine frise de palmiers.

Traven s'assit et se livra à un bref inventaire qui ne fit que confirmer son identité physique et se limitait pratiquement à son maigre corps et à ses vêtements de coton déchirés. Mais dans le contexte du lieu où il se trouvait, ces loques semblaient pourtant avoir une vitalité unique. Les bassins-cibles, ces sculptures démesurées, accentuaient la désolation de l'îlot et l'absence de toute faune locale. Séparés les uns des autres par des isthmes étroits, les lacs s'étendaient en suivant la configuration de l'atoll. De chaque côté, parfois

sous l'ombre des rares palmiers qui avaient réussi à prendre prise dans les craquelures du ciment, les tronçons de route, les tours de filmage et les blockhaus isolés constituaient dans leur ensemble un véritable couvercle de béton, une architecture fonctionnelle et mégalithique qui par sa grisaille et son aspect menaçant (ainsi que par son âge, manifestement, si on la projetait dans l'avenir) n'était pas sans évoquer celles d'Assyrie et de Babylone.

À la suite des différents essais, le sable avait donc fondu en diverses couches. Les strates pseudo-géologiques avaient condensé d'infimes périodes de temps thermonucléaire, de l'ordre de la microseconde. Sur l'îlot, la maxime du géologue : « le présent renferme la clef du passé », était inversée. C'était en effet le futur qui renfermait la clef du présent. L'îlot n'était autre qu'un fossile des temps à venir ; les bunkers et les blockhaus illustraient parfaitement ce principe voulant que le fossile révélateur soit une cuirasse, un exosquelette.

Traven s'agenouilla dans la tiédeur du bassin et aspergea ses vêtements d'eau. La surface lui renvoyait le liquide reflet de ses épaules décharnées et de son visage envahi par la barbe. Il avait débarqué sur l'île avec, pour toutes provisions, une petite barre de chocolat, en supposant qu'il trouverait bien sur place de quoi assurer sa subsistance. Peut-être, par ailleurs, avait-il identifié le besoin de nourriture à une progression dans le temps : son retour au passé ou bien, à l'extrême, à une zone de non-temps, éliminerait un tel besoin. Il avait toujours été maigre, et les privations endurées durant les six derniers mois au long de son voyage à travers le Pacifique lui donnaient déjà l'aspect d'un mendiant errant dont le corps semblait n'avoir pour toute charpente qu'un regard nuageux. Cependant, cette émaciation, en balayant les scories de la chair, avait mis au jour force et rudesse intérieures, économie et précision dans l'action.

Plusieurs heures durant, Traven alla d'un bunker à l'autre, en quête d'un autre endroit où dormir. Il franchit les vestiges d'un petit terrain d'atterrissage non loin duquel s'élevait un mont de métal. Une douzaine de B. 29 gisaient en travers les uns sur les autres, comme les dépouilles d'oiseaux reptiles.

Les cadavres.

Au hasard de ses sorties, il s'engagea dans une petite rue de baraquements métalliques qui renfermaient une cafétéria, des salles de récréation et des douches. Derrière la cafétéria, un juke-box délabré sombrait à demi dans le sable, toujours muni de ses disques.

Plus loin, à une cinquantaine de mètres des derniers baraquements, on avait jeté des cadavres dans un petit bassin-cible. Traven les prit tout d'abord pour les premiers habitants de cette ville-fantôme. Il s'agissait en fait de mannequins de plastique, au nombre d'une douzaine. Leurs visages tordus, à demi fondus, arboraient des grimaces lasses et le dévisageaient parmi l'enchevêtrement de membres et de torsos.

De tous côtés lui parvenait, étouffé par la présence des dunes, le mugissement des vagues ; d'immenses rouleaux qui se brisaient sur les récifs avant d'atteindre les plages du lagon. Traven évitait toutefois l'océan, faisant en sorte que quelque dune ou élévation de terrain lui en masquât perpétuellement la vue. Les innombrables tours de filmage qui permettaient de saisir toute la topographie confuse de l'îlot ne lui inspiraient guère confiance, en raison de leurs échelles piquées de rouille.

Traven se rendit bientôt compte que si, à première vue, les blockhaus et les tours paraissaient avoir été placés au hasard, ils dominaient en fait, de par leur emplacement, tout le paysage. Il s'en était aperçu alors qu'il s'était assis pour se reposer un peu près de la meurtrière de l'un des bunkers : tous ces postes d'observation étaient disposés en cercles concentriques autour du sanctuaire central. Le dernier cercle, au-dessous du niveau de la mer, disparaissait derrière une ligne de dunes, à quatre cents mètres à l'ouest.

L'ultime bunker.

Après quelques nuits passées à la belle étoile, Traven revint à la plage de béton où il s'était éveillé le premier jour et élut domicile – si le terme pouvait s'appliquer à un réduit humide en train de s'écrouler – dans un bunker de filmage à une cinquantaine de mètres des bassins-cibles. Malgré l'atmosphère sépulcrale qu'elle pouvait sécréter, l'obscurité qui régnait entre les murs inclinés lui donnait une impression de sécurité physique. Au-dehors, le sable glissait sur les parois et commençait à ensevelir l'étroite entrée, comme s'il cristallisait la longue période de temps qui s'était écoulée depuis la construction du bunker. Les cinq meurtrières, minces rectangles dont la forme et l'emplacement obéissaient aux exigences des instruments, décoraient le mur ouest comme des idéogrammes runiques. Unique signature de l'île, des variantes de ces inscriptions ornaient également les murs des autres bunkers. Le matin, au réveil, Traven découvrait toujours un soleil découpé en cinq emblèmes d'or.

Mais la plupart du temps, seule une lumière moite et lugubre éclairait la pièce. En guise de lit, Traven se servait de revues en piteux état qu'il avait trouvées dans la tour de contrôle du terrain d'atterrissage. Un jour, comme il était couché dans le bunker peu après la première attaque de bérubéri, il en retira une de dessous son dos et, à l'intérieur, tomba sur la photographie pleine page d'une fillette de six ans. À la vue de la blonde enfant avec son expression composée et son regard absorbé, mille douloureux souvenirs de son fils s'engouffrèrent en lui. Il épingla la page au mur et la contempla à travers la brume de ses rêveries.

Pendant les premières semaines, Traven quitta rarement le bunker et remit à plus tard toute exploration plus poussée de l'îlot. Sa traversée symbolique des cercles concentriques déterminait le moment de son départ comme celui de son arrivée. Il ne se prescrivait aucune *routine*. Il perdit bientôt toute notion

du temps et sa vie devint entièrement existentielle ; une césure absolue séparait chaque instant du suivant comme si c'étaient des événements quantiques. Trop faible pour chercher de quoi manger, il subsistait grâce aux vieilles rations trouvées dans les Super-Forteresses démantibulées. Démuni comme il l'était de tout ustensile, il lui fallait toute la journée pour ouvrir les boîtes. Son déclin physique se poursuivait, mais c'est avec indifférence qu'il regardait maigrir ses bras et ses jambes.

Au bout d'un certain temps, Traven avait oublié l'existence de l'océan et il présumait, de manière assez vague, que l'atoll faisait partie de quelque plateau continental continu. À une centaine de mètres au nord et au sud du bunker, une ligne de dunes surmontées de la palissade des énigmatiques palmiers masquait le lagon et l'océan, et le roulement faible et sourd des vagues pendant la nuit avait fondu avec ses souvenirs de guerre et d'enfance. À l'est se trouvaient le terrain réservé aux atterrissages en catastrophe, ainsi que les appareils abandonnés. Sous la lumière de l'après-midi, leur ombre rectiligne semblait les faire, en se déplaçant, pivoter et se tordre. Devant le bunker, où Traven s'asseyait généralement, se trouvait le complexe de lacs-cibles, des bassins peu profonds, qui s'étendait à travers l'atoll.

Et un peu plus haut que sa tête, les cinq ouvertures dominaient ce décor, comme les symboles tutélaires d'un mythe futuriste.

Les lacs et les spectres.

Les lacs avaient été conçus pour révéler tous les changements radiobiologiques pouvant affecter une faune spécifique, mais les spécimens s'étaient bien vite mués en parodies grotesques d'eux-mêmes, et avaient été détruits.

Parfois, le soir, quand une lumière sépulcrale baignait les tronçons de route et les bunkers de béton, quand les bassins ressemblaient à des lacs d'agrément, dans une ville de mausolées désertés que même les morts avaient abandonnée, Traven voyait les spectres de sa femme et de son fils se tenir sur l'autre bord. Leurs silhouettes solitaires semblaient l'avoir observé des heures durant. Sans déceler le moindre mouvement, il était pourtant certain qu'ils lui faisaient signe. Arraché à ses rêveries, il se levait, cahotait sur le sable sombre jusqu'au bord du lac et se traînait dans l'eau en hurlant des appels muets à l'adresse des deux silhouettes qui s'éloignaient parmi les bassins, main dans la main, et s'évanouissaient au milieu des lointaines pistes bétonnées.

Frissonnant de froid, Traven s'en retournait alors dans son bunker pour se coucher sur son lit de vieux magazines en attendant leur retour. Et dérivait sur le fleuve de sa mémoire l'image de leur visage, la pâle maigreur des joues de son épouse.

Les blockhaus (2).

Ce n'est qu'après avoir découvert les blockhaus que Traven comprit qu'il ne pourrait jamais quitter l'île.

Là, environ deux mois après son arrivée, Traven avait épuisé sa petite réserve de provisions, et les symptômes du bérubéri s'étaient avivés. Ses mains et ses pieds devenaient de plus en plus insensibles et la faiblesse ne cessait de gagner du terrain. Néanmoins, au prix d'un immense effort, et parce qu'il savait que le sanctuaire central de l'îlot n'avait toujours pas été exploré, il parvint à quitter la paillasse de magazines et à sortir du bunker.

Ce même soir, assis dans le sable qui avait envahi l'entrée, il remarqua que quelque chose brillait au loin parmi les palmiers. Il se dit que c'étaient sa femme et son fils, qui devaient l'attendre bien au chaud au milieu des dunes, et se dirigea vers le point lumineux ; mais avant même avoir parcouru une centaine de mètres, il ne sut plus quelle direction prendre. Il erra sans force autour du terrain d'atterrissage pendant plusieurs heures et ne réussit qu'à s'infliger une coupure au pied en marchant sur les débris d'une bouteille de Coca-Cola.

Après une nuit de répit, il reprit sérieusement ses recherches le lendemain matin. Comme il passait entre les tours et les blockhaus, un manteau de chaleur compact pesait sur l'îlot. Il avait pénétré dans une zone hors du temps. Seuls les périmètres de plus en plus petits lui signalaient qu'il était en train de franchir l'intérieur du terrain de tir.

Il gravit la barrière de sable qu'il n'avait encore jamais franchie. En contrebas, les tours d'enregistrement pointaient dans l'air comme des obélisques. Traven descendit. Sur les murs gris subsistaient les contours légers de silhouettes humaines aux poses stylisées, les ombres éclairs de la communauté-cible consumée dans le ciment. Par endroits, là où avait cédé la nappe de béton, quelques palmiers se dressaient dans la brise figée. Des mannequins démantelés encombraient les bassins-cibles, plus petits cette fois. La plupart avaient conservé les poses domestiques et inoffensives qu'on leur avait données avant les essais.

Au-delà des dernières dunes, là où les tours de filmage commençaient à tourner et à se présenter de face, Traven découvrit le haut de ce qui semblait être un troupeau d'éléphants au dos carré, parqués en rangs réguliers dans une dépression qui formait un corral de faible profondeur, et sur ces dos se reflétait le soleil.

Traven se rapprocha en boitant. De part et d'autre, le sable en s'écroulant avait creusé les dunes sur le flanc desquelles apparaissaient quelques blockhaus. Cette plaine à bunkers s'étendait sur près de quatre cents mètres, et les carcasses à demi submergées que quelque essai avait fait surgir à la surface étaient comme les matrices à l'abandon qui avaient donné le jour à ce troupeau mégalithique.

Pour saisir le nombre et les dimensions oppressantes des blockhaus, ainsi que leur impact sur Traven, il faut essayer de l'imaginer assis à l'ombre d'un de ces monstres de béton, ou en train de marcher au cœur de ce gigantesque labyrinthe qui couvrait le centre de l'îlot. Ils étaient au nombre de deux mille, des cubes parfaits de cinq mètres d'arête placés tous les dix mètres. Disposés en bandes de deux cents, inclinés les uns vers les autres et en direction du point de déflagration. Depuis le jour de leur construction, les ans ne les avaient qu'à peine altérés et leurs silhouettes aiguës évoquaient les bords tranchants d'un immense emporte-pièce conçu pour découper des volumes d'air rectilignes et de la taille d'une maison. Trois des parois étaient compactes, mais dans la quatrième, du côté opposé à celui de la déflagration, s'ouvrait une petite et étroite porte.

C'était cette conception des blockhaus qui intriguait tant Traven. Bien qu'elles fussent considérablement nombreuses, où qu'il se plaçât à l'intérieur de labyrinthe, quelque mystère de la perspective voulait que seules fussent visibles les portes d'une unique rangée. À mesure qu'il s'éloignait du périmètre et gagnait le centre du massif, les petites portes métalliques apparaissaient par rangées et s'évanouissaient.

Une vingtaine de blockhaus environ, ceux qui se trouvaient au-dessous du niveau de la mer, étaient véritablement solides : les parois des autres variaient en épaisseur. Mais de dehors, tous semblaient présenter une robustesse uniforme.

En s'engageant dans la première des longues allées, Traven sentit se lever l'impression de fatigue qui l'avait oppressé depuis un mois. Avec leur régularité géométrique et leur finition, les blockhaus paraissaient excéder leur propre volume d'espace et lui imposaient une atmosphère d'ordre et de calme absolu. Il s'enfonça vers le centre du labyrinthe, pressé de voir aboutir son exploration de l'île. Après avoir tourné tantôt à gauche, tantôt à droite, au hasard, il se retrouva seul, incapable d'apercevoir l'océan, le lagon ou l'îlot.

Là donc, il s'adossa contre un mur. Il ne songeait plus à se lancer à la recherche de sa femme et de son fils. Pour la première fois depuis son arrivée dans l'île, l'impression de dissociation produite par ce paysage désolé commença de battre en retraite.

Surprise. Comme le crépuscule approchait et qu'il avait besoin de quitter les lieux pour se procurer à manger, il se rendit compte qu'il s'était perdu. Il eut beau essayer de revenir sur ses pas en suivant une progression oblique, en tournant à droite ou bien à gauche, en s'orientant d'après le soleil, en allant vers le nord ou vers le sud, il se retrouvait toujours à son point de départ. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'il parvint à s'échapper.

Traven décida d'abandonner son abri initial près du terrain d'aviation et se mit en devoir de rassembler toutes les conserves qu'il pouvait trouver dans les tourelles et le cockpit des Super-Forteresses. Il traîna son chargement à travers l'atoll sur un traîneau de fortune et prit possession d'un bunker proéminent, à une cinquantaine de mètres du périmètre. Au mur, à côté de la porte, il fixa la

photo passée de la fillette blonde. Comme un miroir qui se casse, la page tombait en morceaux ; il s'y reconnaissait. Depuis la découverte des blockhaus, il n'était qu'un être régi uniquement par des réflexes qui s'établissaient à des niveaux supérieurs à ceux de son système nerveux normal (si le système d'autonomie était dominé par le passé, selon Traven, le système cérébro-spinal s'axait sur l'avenir). Chaque soir, lorsqu'il s'éveillait, il mangeait sans appétit et errait ensuite dans les blockhaus. Il se munissait parfois d'une gourde d'eau et ne revenait qu'au bout de deux ou trois jours, une fois le récipient vide.

Les silos à sous-marins.

Cette existence précaire se poursuivait durant les semaines suivantes. En sortant de la zone des blockhaus, un soir, Traven vit de nouveau sa femme et son fils au milieu des dunes, sous une tour de filmage isolée, leur regard sans expression fixé sur lui. Il se rendit compte qu'ils l'avaient suivi dans l'île depuis leur poste précédent, près des lacs asséchés. Et à peu près au même instant, il revit la lueur lointaine lui faire signe ; il décida alors de poursuivre l'exploration de l'îlot.

Un demi-mille plus loin, il tomba sur un ensemble de quatre silos à sous-marins installés entre les dunes, dans une profonde échancrure désormais asséchée. Ils ne contenaient plus que quelques mètres d'eau où grouillaient des plantes et des poissons aux étranges luminescences. En haut d'un échafaudage métallique clignotait lentement la lampe d'alerte. Sur le quai, à côté, se trouvaient les restes d'un important campement abandonné depuis peu. Traven s'empressa de caser son traîneau et ses provisions dans l'un des baraquements de métal.

Ce changement fit reculer le bérubéri et, au cours des jours suivants, Traven revint souvent au camp. Il apparut que celui-ci avait abrité des biologistes. Dans le bureau des officiers, il trouva une série de grandes cartes représentant des mutations de chromosomes. Il les roula et les emporta dans son bunker. Il ne put en déchiffrer les schémas abstraits mais occupa sa convalescence à s'amuser à leur trouver des noms. (Par la suite, en passant une fois près du cimetière d'avions, il découvrit le juke-box à demi enfoui dans le sable et arracha la liste des sélections en se disant qu'elle lui fournirait les noms les plus appropriés. Ornées de telles enluminures, les cartes devenaient les vecteurs de nombreuses couches d'associations.)

Traven : entre parenthèses.

Éléments d'un monde quantique :

L'ultime plage.

L'ultime bunker.

Les blockhaus.

Le cadre est codé.

Points d'accès au futur = niveaux d'un cadre spinal = zones de temps significatif.

5 août. Trouvé l'homme, Traven. Il est bizarre et dans un état déplorable, et il se terre dans un bunker à l'intérieur de l'île. Il souffre de la soif et de malnutrition mais ne s'en rend pas compte, pas plus qu'il n'a conscience de ce qui se passe autour de lui dans le monde...

Il soutient qu'il est venu sur l'île pour mener à bien une étude scientifique – dont il ne m'a pas révélé la nature – mais je le soupçonne de savoir quelles sont ses véritables raisons, ainsi que l'unique rôle de l'île... D'une certaine manière, le cadre de l'îlot semble être lié à diverses notions inconscientes du temps, et en particulier à celles qui peuvent constituer une prémonition réprimée de notre propre mort. Inutile de souligner l'attraction et les dangers que représente une telle architecture – nous n'avons qu'à nous en référer au passé...

6 août. Il a des yeux de possédé. Quelque chose me dit qu'il n'est ni le premier ni le dernier à visiter l'îlot.

*Extrait du « Journal d'Eniwetok »,
du docteur C. Osborne*

Traven égaré dans les blockhaus.

Lorsque ses dernières provisions vinrent à s'épuiser, Traven ne quitta pratiquement plus le périmètre des blockhaus, veillant à préserver les forces qui lui restaient pour déambuler lentement le long de leurs couloirs vides. L'infection de son pied droit le gênait pour aller chercher de nouvelles réserves aux dépôts abandonnés par les biologistes et, à mesure que déclinaient ses forces, il se sentait moins enclin à sortir des blockhaus. Le système de mégalithes remplaçait totalement les fonctions mentales engendrant le sens de l'ordre rationnel et continu du temps et de l'espace. Mais sans eux, sa conscience de la réalité se réduisait à peu de chose près aux quelques centimètres carrés de sable que roulaient ses pieds.

Au cours de l'une de ses dernières aventures à l'intérieur du dédale, il passa toute une nuit et une bonne partie du lendemain matin à tenter vainement de s'échapper. En se traînant d'un rectangle d'ombre à l'autre avec sa jambe pesante comme une massue et apparemment enflammée jusqu'au genou, il comprit qu'il lui faudrait bien vite trouver une alternative aux blockhaus, faute de quoi il y finirait ses jours, piégé dans ce mausolée aussi sûrement que la suite d'un Pharaon.

Il était assis, impuissant, au centre de ce complexe, les traits sans visage des abris-tombeaux s'éloignaient de lui, quand le vrombissement d'un petit avion trancha lentement le ciel. L'appareil le survola, puis revint cinq minutes

plus tard. Traven profita de l'occasion pour se remettre péniblement debout et essayer de trouver le moyen de sortir des blockhaus en suivant, tête dressée, la balise légèrement brillante du sillage vapoureux de l'avion.

Et alors qu'il était couché dans le bunker, plus tard, il entendit l'appareil revenir pour explorer les lieux.

Tardif secours.

« Votre nom ? »

— Traven... j'ai eu une espèce d'accident. Je suis content que vous soyez venus jusqu'ici.

— Je n'en doute pas. Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas servi de votre radiotéléphone ? Enfin, de toute manière, nous allons contacter la Navy pour vous faire rapatrier.

— Non... (Traven s'appuya sur un coude et tâtonna faiblement sa poche-revolver.) J'ai un laissez-passer quelque part. Je fais des recherches.

— Sur quoi ? »

Ainsi posée, la question laissait entendre que son auteur connaissait parfaitement les raisons du refus de Traven. Ce dernier, allongé à l'ombre du bunker, du côté abrité du vent nucléaire, portait à grand-peine un bidon à ses lèvres. Le docteur Osborne, pendant ce temps, lui bandait le pied.

« Vous avez aussi volé dans nos dépôts. »

Traven secoua la tête. À une cinquantaine de mètres de là, le Cessna rayé de bleu patientait sur la nappe de béton comme un étincelant scarabée.

« Je ne me suis pas rendu compte que vous reveniez.

— Vous devez être dans un état cataleptique. » La jeune femme qui jusqu'alors avait attendu aux commandes de l'appareil émergea et vint se joindre à eux. Elle lança quelques regards aux tours et aux bunkers gris ; l'aspect décrépit de Traven ne sembla pas éveiller chez elle le moindre intérêt. Elle échangea de brefs propos avec Osborne puis, après un dernier coup d'œil en direction de Traven allongé par terre, elle alla réintégrer sa place. Comme elle retournait sur ses pas, Traven ne put s'empêcher de se lever. Il avait reconnu l'enfant dont il avait fixé la photo au mur de son bunker. Ce n'est qu'ensuite qu'il lui vint à l'esprit que le magazine ne pouvait pas dater de plus de quatre ou cinq ans.

Le moteur fut mis en route, et sous les yeux de Traven, l'avion s'engagea sur l'une des pistes et décolla dans le vent.

Plus tard, au cours de ce même après-midi, la jeune femme arriva en jeep dans le secteur des blockhaus et déchargea un petit lit de camp ainsi qu'une bâche de toile. Entre-temps, Traven avait dormi. Il s'éveilla, ragaillard, lorsque Osborne revint au terme de son exploration des dunes environnantes.

« Que faites-vous ici ? » demanda la jeune femme tandis qu'elle fixait les cordons au toit du bunker.

Traven la regardait s'affairer autour de lui.

« Je... cherche ma femme et mon fils.

— Ils se trouvent sur cette île ? (Interloquée, mais sans mettre cette réponse en doute, elle ajouta :) Ici ?

— Façon de parler. »

Après avoir inspecté le bunker, Osborne se joignit à eux.

« La fille sur la photo – est-ce la vôtre ? »

Traven hésita.

« Non. C'est elle qui m'a adopté. »

Incapables de découvrir le sens de ses réponses, mais acceptant ses promesses de quitter l'île, Osborne et la jeune femme reprirent le chemin de leur campement. Tous les jours, Osborne revenait changer son bandage. C'était la jeune femme qui le conduisait ; elle paraissait maintenant saisir quel rôle lui avait attribué Traven. Quand il apprit que ce dernier avait été pilote dans l'armée, Osborne sembla soupçonner qu'il n'était autre qu'un martyr moderne laissé en plan par le moratoire sur les essais thermonucléaires.

« Un complexe de culpabilité ne constitue pas une réserve inépuisable de sanctions morales. J'ai l'impression que vous usez trop du vôtre. »

Lorsqu'il mentionna le nom d'Eatherby, Traven secoua la tête. Sans se décourager, Osborne le pressa :

« Êtes-vous certain de ne pas être en train de faire un usage similaire de l'image d'Eniwetok – en attendant votre vent de Pentecôte ?

— Croyez-moi, docteur, je vous assure que non, répondit Traven avec fermeté. Pour moi, la bombe à hydrogène était un symbole de *liberté* absolue. J'ai l'impression qu'elle m'a donné le droit – voire l'obligation – de faire tout ce que je veux.

— Voilà une bien étrange logique, commenta Osborne. Ne sommes-nous pas responsables, tout au moins, de notre personne physique ?

— Pas pour le moment, je pense, répondit Traven. Après tout, nous sommes des hommes auxquels des morts ont donné naissance. »

Toutefois, il songeait souvent à Eatherby : le prototype de l'Homme d'Avant la Troisième Guerre mondiale – en fixant le début de cette période au 6 août 1945 – portait une pleine charge de culpabilité cosmique.

Peu après que Traven eut recouvré suffisamment de forces pour pouvoir marcher, il dut être sauvé une seconde fois. Osborne se fit moins conciliant.

« Nos travaux sont presque achevés, le prévint-il. Vous allez mourir ici, Traven. Que cherchez-vous dans les blockhaus ? »

Traven se murmura à lui-même : la tombe du civil inconnu, *L'Homo hydrogenensis*, l'homme d'Eniwetok.

« Docteur, dit-il enfin, votre laboratoire est au mauvais bout de l'îlot. »

Le ton caustique, Osborne rétorqua :

« Je le sais parfaitement, Traven. Dans votre tête, les poissons sont plus rares que ceux qui nagent dans les silos à sous-marins. »

La veille de leur départ, la jeune femme conduisit Traven aux bassins, où il était arrivé la première fois. Geste ironique et inattendu, cadeau final : l'aimable biologiste s'était procuré auprès d'Osborne la liste exacte des légendes s'appliquant aux schémas de chromosomes. Ils firent halte près du juke-box moribond et elle colla les légendes sur le tableau des sélections.

Ils se promenèrent au milieu des carcasses retournées des Super-Forteresses. Puis Traven perdit la jeune femme de vue et passa un bon moment à la rechercher dans les dunes, hors des dunes, avant de la trouver dans un petit amphithéâtre formé par les miroirs inclinés d'un récepteur d'énergie solaire construit par l'une des premières expéditions. Passant entre les supports, elle lui lança un sourire. Une douzaine de reflets fragmentés d'elle-même couraient sur les panneaux brisés – sur certains elle n'avait plus de tête, sur d'autres des multiples de ses bras s'agitaient autour d'elle comme les membres reptiliens d'une déesse hindoue. Déconcerté, Traven fit demi-tour et revint à la jeep.

Il se reprit sur le chemin du retour et se mit en devoir de décrire les brèves visions qu'il avait eues de sa femme et de son fils.

« Ils ont toujours le visage calme, dit-il. Surtout mon fils, bien qu'en réalité il n'ait pas cessé de rire. La seule fois où il a eu un air grave, c'est quand il est né – il avait l'air d'avoir vécu des millions d'années. »

La jeune femme hocha la tête.

« J'espère que vous les trouverez. » Puis elle ajouta : « Le docteur Osborne va signaler à la Navy que vous êtes ici. Cachez-vous quelque part. »

Traven la remercia.

Et le lendemain matin, lorsqu'elle décolla pour la dernière fois, il lui adressa de grands signes d'adieu, debout au milieu des blockhaus.

Les marins.

Quand débarqua le groupe de recherche, Traven se cacha dans le seul endroit logique. Par chance, les recherches se firent sans enthousiasme et furent interrompues au bout de quelques heures. Les marins ayant pris soin d'apporter une réserve de bière, cela dégénéra bientôt en beuverie ambulante.

Un peu plus tard, Traven découvrit sur les murs des tours d'enregistrement des bulles de dialogues obscènes que l'on avait prêtées aux bouches des ombres, ce qui conférait à leurs postures l'exubérance priapique des danseurs figés dans les peintures rupestres.

Les « recherches » atteignirent leur point culminant quand les marins mirent le feu à un réservoir d'essence souterrain près de la piste. En entendant les mégaphones hurler son nom, les échos se perdre dans les dunes comme les appels désespérés d'oiseaux mourants, puis le fracas de l'explosion et les éclats de rire accompagnant le départ de la chaloupe, Traven eut la prémonition que ces sons étaient les derniers qu'il entendrait.

Il s'était caché dans l'un des bassins-cibles, au milieu des cadavres démembrés des mannequins en plastique. Sous le soleil torride, entre les membres enchevêtrés, les visages déformés lui adressaient, bouches bées, des regards aveugles ; leurs sourires diffus rappelaient le silencieux ricanement des morts.

Tandis qu'il reprenait le chemin du bunker en escaladant les corps, tous ces visages envahirent son esprit. Puis, alors qu'il se dirigeait vers les blockhaus, il aperçut sur sa route les silhouettes de sa femme et de son fils. À une dizaine de mètres de distance, les visages l'observaient, blancheur où se lisait l'intense attente. C'était la première fois que Traven les surprenait si près des blockhaus. Les traits pâles de son épouse paraissaient illuminés de l'intérieur, les lèvres entrouvertes comme pour articuler quelque parole de bienvenue, une main prête à saisir la sienne. Quant au visage de son fils, qui le fixait des yeux en affectant une expression curieusement figée, il s'y dessinait un sourire énigmatique pareil à celui qu'arborait l'enfant de la photographie.

« Judith ! David ! »

Interloqué, Traven se rua vers eux. Alors, dans un soudain mouvement de lumière, leurs vêtements se muèrent en linceuls, et il vit les blessures qui défiguraient leur nuque et leur poitrine. Terrifié, il poussa un grand cri. Et lorsqu'ils se furent évanouis, il courut rejoindre la sécurité des blockhaus.

Le catéchisme de l'adieu.

Cette fois-là, comme le lui avait prédit Osborne, il ne parvint plus à sortir des blockhaus.

Il s'assit quelque part au milieu du labyrinthe, s'adossa contre un flanc de béton, les yeux tournés vers le soleil. Autour de lui les alignements de cubes constituaient l'horizon du monde. Ils semblaient parfois s'avancer vers lui et le dominer comme des falaises tandis que l'espace qui les séparait, véritable dédale de couloirs, se réduisait à moins d'un mètre. Puis ils reprenaient du recul et s'éloignaient les uns des autres comme un univers en expansion, jusqu'à ce que la première ligne appliquât sur l'horizon sa palissade à claire-voie.

Le temps était devenu quantique. Midi pouvait durer des heures entières, les ombres ne quittaient pas l'enceinte des blockhaus et le sol de béton renvoyait la chaleur. Puis, parfois, Traven se rendait brusquement compte que l'après-midi ou le soir avait commencé, en se voyant cerné d'ombres pareilles à des doigts pointés.

« Adieu, Eniwetok », murmura-t-il.

Il perçut quelque part un petit jet de lumière, comme si l'un des blockhaus venait d'être enlevé comme une boule d'un boulier.

« Adieu, Los Alamos. » *Un autre blockhaus sembla disparaître. Les couloirs qui l'entouraient restaient intacts, mais au sein de l'esprit de Traven venait de surgir quelque part un petit intervalle d'espace neutre.*

« Adieu, Hiroshima.

« Adieu, Alamagordo.

« Adieu, Moscou, Londres, Paris, New York... »

Des navettes qui filent, un égrugeoir à nombres entiers égarés. Il s'arrêta lorsqu'il prit conscience de la futilité de cet adieu-mégatonne. Avant de prendre ainsi congé, il se devait de marquer de sa signature chacune des particules de l'univers.

Le zénith : Eniwetok.

À présent, situés sur une immense roue qui tournait sans cesse, les blockhaus le juchaient dans le ciel d'où il embrassait du regard tout l'îlot et l'océan, puis le plongeait à travers le disque opaque du sol bétonné. Alors Traven levait les yeux vers le dessous de la calotte de béton : le cadre était inversé. Fosses rectilignes, dômes (le complexe des bassins-cibles) et puits cubiques par milliers (les blockhaus).

« Adieu, Traven. »

Comme il approchait du terme, il s'aperçut avec déception que cet ultime rejet ne lui apportait rien.

Il profita de l'intervalle de lucidité que lui accordait sa santé pour jeter un coup d'œil sur ses membres émaciés que couvrait tout un réseau d'ulcères. De la poussière avait été chassée sur sa droite : les marques d'adieu de ses chevilles anémiques.

Sur sa gauche, un long couloir se faufilait entre les blockhaus et allait rejoindre, une centaine de mètres plus loin, une rangée disposée en oblique. Là, par une étroite brèche qui dévoilait le désert, Traven entrevit un croissant d'ombre suspendu en l'air.

Durant la demi-heure qui suivit, le croissant se déplaça lentement et se transforma, au fil de la progression du soleil, en profil de dune.

La crevasse.

Ce sigle qui se dressait comme l'emblème d'un bouclier décida Traven à se mettre en mouvement.

Après s'être péniblement mis debout, il effectua quelques pas d'essai dans la poussière en prenant soin de ne pas regarder les blockhaus.

Dix minutes plus tard, il émergeait du périmètre des blockhaus, à l'ouest, tel un mendiant quittant le silence d'une ville déserte en titubant. La dune s'élevait à une cinquantaine de mètres devant lui. Derrière, une crête argileuse, écran où se détachait l'ombre, courait entre les mamelons désertiques. Les ossements d'un vieux bulldozer, des rouleaux de fil de fer barbelé ainsi que des fûts de deux cents litres gisaient à demi enfouis dans le sable. Traven s'approcha de la dune ; il ne pouvait se résigner à quitter cette vague de sable anonyme. Il trottina autour, puis s'assit dans la gueule d'une

crevasse profonde sous le front de la crête.

Et après avoir épousseté ses vêtements, il riva son regard patient au grand cercle des blockhaus.

Dix minutes plus tard, il se rendait compte qu'on l'observait.

Le Japonais perdu.

Le cadavre en question, les yeux fixés sur Traven, reposait à sa gauche au bas de la crevasse. C'était celui d'un homme mûr et solidement bâti, couché sur le dos et la tête sur un oreiller de pierre entre les mains ouvertes, comme pour surveiller la fenêtre du ciel. Le tissu pourri des vêtements était d'un gris passé, mais en l'absence, sur l'îlot, du plus petit prédateur, la peau et les muscles s'étaient conservés. Ça et là, à l'angle d'un genou ou d'un poignet, de minuscules affleurements d'os apparaissaient dans le cuir de la peau, mais le masque facial était encore intact. Il s'agissait d'un Japonais de profession libérale. Au nez marqué, au large front et à la grande bouche, Traven le soupçonna d'avoir été médecin ou avocat.

Proprement incapable de deviner comment le cadavre était parvenu en cet endroit, Traven se laissa glisser un peu plus bas. La peau ne présentait pas de brûlures par radiations, ce qui indiquait que le Japonais se trouvait là depuis cinq ans au plus. Il semblait en outre qu'il ne portait pas d'uniforme ; ce n'était donc pas un membre infortuné de quelque commission militaire ou scientifique.

À la gauche du corps, à portée de main, gisaient une mallette de cuir en déroute, les restes d'un porte-cartes. À droite, la carcasse ouverte d'un havresac dévoilait une gourde d'eau et une gamelle.

Traven glissa jusqu'à toucher du pied les semelles délabrées des souliers du mort ; sur le moment, l'instinct de conservation l'incita à écarter l'hypothèse selon laquelle l'inconnu aurait choisi de mourir dans cette faille. Traven saisit la gourde. Dans le fond rouillé tournait l'équivalent d'une tasse d'eau. Il l'avalait goulûment ; les paillettes de métal dissoutes enrobèrent sa langue et ses lèvres d'une amère pellicule. Si l'on faisait exception d'une couche poisseuse de sirop condensé, la gamelle était pratiquement vide. Traven en racla un peu à l'aide du couvercle et mâchonna les taches semblables à du goudron en les laissant fondre dans sa bouche et répandre une douceur presque toxique. Quelques instants plus tard, étourdi, il s'assit confortablement auprès du cadavre dont les yeux aveugles le fixaient avec une compassion figée.

La mouche.

(Une petite mouche qui, selon Traven, l'a suivi dans la crevasse, bourdonne devant le visage du cadavre. Mû par un réflexe coupable, Traven se penche pour la tuer avant de se dire que cette minuscule sentinelle a peut-

être été la fidèle compagne du mort, bénéficiant en récompense des riches liqueurs distillées par ses pores. Et, prenant d'immenses précautions pour éviter de faire du mal à l'insecte, il l'incite à venir se poser sur son poignet.)

DOCTEUR YASUDA : Je vous remercie, Traven. Dans ma position, vous comprenez...

TRAVEN : Bien sûr, docteur. Je suis navré d'avoir voulu la tuer – vous savez, il n'est guère facile de rejeter les vieilles habitudes quand elles sont bien profondément ancrées. Les enfants de votre sœur à Osaka en 1944, les exigences de la guerre, il me fallait les invoquer en guise d'excuse. La plupart des mobiles connus sont si ignobles qu'on fouille l'inconnu dans l'espoir de...

YASUDA : Je vous en prie, Traven, ne prenez pas cet air embarrassé. La mouche peut s'estimer heureuse de conserver si longtemps son identité. Ce fils que vous pleurez, pour ne pas faire mention de mes deux nièces et de mon neveu, ne sont-ils pas morts chaque jour ? Tous les parents du monde sont au désespoir d'avoir perdu les fils et les filles de leur enfance.

TRAVEN : Vous êtes bien tolérant, docteur. Je ne me permettrai pas...

YASUDA : Pas du tout, Traven. Je ne suis pas en train de vous chercher des excuses. Chacun de nous ne représente guère plus que le maigre résidu des possibilités infinies et non réalisées de notre vie. Mais il en va pour votre fils comme pour mon neveu : tous deux sont à jamais inscrits en nous, et leur identité est aussi certaine que le sont les étoiles.

TRAVEN (*qui n'est pas entièrement convaincu*) : Il est possible que vous ayez raison, docteur, mais voilà qui mène à une dangereuse conclusion en ce qui concerne cet îlot. Les blockhaus, par exemple...

YASUDA : C'est précisément à eux que je fais allusion, Traven. Ici, au milieu de ces blockhaus, vous découvrez enfin votre reflet libéré des contingences du temps et de l'espace. Cette île est un Jardin d'Éden ontologique, pourquoi chercher à le quitter pour un monde où règne le flux quantique ?

TRAVEN : Excusez-moi. (*La mouche a fini par se poser dans l'une des orbites vides et desséchées, ce qui donne au bon docteur un regard étrangement vrillé. Traven tend la main et réussit à attirer la mouche. Il l'examine attentivement.*) C'est-à-dire, oui, ces bunkers peuvent être des objets ontologiques, mais quant à déterminer si cette mouche l'est, le doute est permis. Il est vrai que c'est *la seule* mouche présente sur l'île, ce qui la place presque dans une position idéale...

YASUDA : Vous ne pouvez-vous résigner à accepter la pluralité de l'univers – demandez-vous pourquoi, Traven. Pourquoi cette obsession ? On dirait – du moins j'en ai personnellement l'impression – que vous traquez le Léviathan blanc, le zéro. La plage est une zone dangereuse, évitez-la. Tâchez d'être humble, de savoir accepter avec philosophie.

TRAVEN : Puis-je alors vous demander pour quelle raison vous êtes venu ici, docteur ?

YASUDA : Pour nourrir cette mouche. « Est-il amour plus grand... ? »

TRAVEN (*toujours préoccupé de démêler l'écheveau*) : Cela ne résout pas entièrement mon problème. Les blockhaus, vous voyez...

YASUDA : Parfait, si c'est ainsi que vous le voulez...

TRAVEN : Mais, docteur...

YASUDA (*Péremptoire*) : Tuez cette mouche !

TRAVEN : Ce n'est ni une fin ni un début.

(*Envolé l'espoir, il tue la mouche. Puis, épuisé, s'endort à côté du cadavre.*)

L'ultime plage.

Alors qu'il cherchait un bout de corde dans le tas d'ordures derrière les dunes, Traven trouva une boule de fil de fer rouillé. Il la déroula, fixa un harnais de fortune autour du torse du cadavre et le tira hors de la crevasse. Le toit d'une grue en bois pouvait faire grossièrement office de traîneau. Traven attacha le corps en position assise et se mit à longer le périmètre des blockhaus. Tout autour de lui, l'île n'était que silence. Les palmiers en ligne restaient figés sous le soleil, et seule sa progression modifiait les sigles et les arabesques que dessinait l'enchevêtrement de leurs troncs sur le fond du ciel. Les tourelles carrées des tours d'enregistrement pointaient au milieu des dunes comme des obélisques à l'abandon.

Au bout d'une heure, lorsqu'il fut parvenu à la bâche de son bunker, Traven détacha le fil de fer qu'il avait fixé autour de sa taille ; il prit le fauteuil que lui avait laissé le docteur Osborne et alla le placer à un point situé à équidistance du bunker et des autres blockhaus. Puis il attacha le cadavre du Japonais au fauteuil en lui posant les mains sur les accoudoirs de manière à donner à la silhouette moribonde une posture de repos et de quiétude.

Cela fait, satisfait, Traven revint à son bunker et s'accroupit sous la bâche.

Passèrent les jours et les semaines. À une cinquantaine de mètres de Traven, la silhouette désormais digne du Japonais surveillait les blockhaus en bonne sentinelle. Traven avait maintenant recouvré suffisamment de forces pour se secouer de temps à autre et aller chercher de quoi assurer sa subsistance. Sous la brûlure du soleil, la peau du Japonais ne cessait de blanchir. Il arrivait parfois que Traven s'éveillât en pleine nuit pour trouver la forme sépulcrale assise là, les bras reposant de part et d'autre, au milieu des ombres qui zébraient le sol de béton. Alors, souvent, il apercevait sa femme et son fils qui l'observaient depuis les dunes et qui se rapprochaient au fil des minutes, de sorte qu'il les surprenait parfois à quelques mètres seulement derrière lui.

Et Traven attendait patiemment qu'ils lui adressent la parole, en songeant aux imposants blockhaus dont la silhouette assise de l'archange mort gardait l'accès, tandis que s'écrasaient les vagues sur le rivage lointain et qu'au cœur de ses rêves s'abattaient les bombardiers en flammes.

Traduit par PHILIPPE R. HUPP.

The Terminal Beach.

© J.G. Ballard

© « J'ai Lu », 1975, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BALLARD (JAMES GRAHAM). – Né en 1930 à Shanghai, J.G. Ballard fut rapatrié en 1946 en Angleterre – son pays d'origine – après plusieurs années de détention dans un camp militaire japonais. Après des études de médecine et une période dans la R.A.F. au Canada, il travailla comme scénariste de films scientifiques puis se consacra à une carrière d'écrivain. Son premier récit fut publié en 1956 et, parmi ses romans ultérieurs, *The Wind from Nowhere* (1962), *The Drowned World* (1962, *Le Monde englouti*) et *The Crystal World* (1966, *La Forêt de cristal*) constituent des variations sur un thème qui semble l'avoir obsédé : le monde finit lentement des conséquences d'un cataclysme, pendant que le narrateur contemple cette fin en s'abandonnant à l'introspection. Quelques critiques américains, dont Judith Merrill, ont salué en J.G. Ballard le chef de file de la « nouvelle vague » de la science-fiction, caractérisée par un désir d'expérimentation stylistique et verbale. J.G. Ballard lui-même se considère comme un explorateur de l'« espace interne », exprimant de la sorte son intérêt pour l'étude psychologique de l'homme confronté aux modifications que la science impose à son environnement. Depuis plusieurs années, il est revenu au genre de la nouvelle, écrivant toutefois plus lentement que naguère.

CLARKE (ARTHUR CHARLES). – Connu surtout du grand public comme coauteur du film *2001* (dont l'idée primitive est tirée de *The Sentinel*, une nouvelle qu'il publia en 1951), Arthur C. Clarke est également l'homme qui suggéra le premier (en 1945, dans la revue *Wireless World*) que des satellites artificiels pourraient un jour servir de relais de télévision. Né en 1917 dans une famille de fermiers anglais, il se passionna pour la science dès sa jeunesse, devenant à seize ans membre de la *British Interplanetary Society*. En même temps, il découvrait la science-fiction, et publiait peu après ses premiers récits. Pendant la guerre, il s'engagea dans la R.A.F. et participa aux expériences sur les radars. En 1937, Arthur C. Clarke avait commencé un roman dans lequel allait se manifester une de ses grandes qualités d'écrivain, l'aptitude à concilier l'extrapolation scientifique avec une sensibilité poétique ; il n'acheva son texte qu'en 1953, le publiant sous le titre de *Against the Fall of Night*, et le révisant pour l'intituler, en 1956, *The City and the Stars* (*La Cité et les Astres*). En contraste avec ces romans de visionnaire –

dont *Childhood's End* (1953, *Les Enfants d'Icare*) est un autre exemple – Arthur C. Clarke a aussi écrit des récits dans lesquels l'anticipation scientifique est traitée dans une optique de rigueur et d'objectivité, comme *Prelude to Space* (1953, *Prélude à l'espace*) et *The Deep Range*. Après la fin de la guerre, Arthur C. Clarke entreprit des études universitaires, obtenant en 1949 un diplôme en mathématiques et en physique. Sa formation scientifique a fait de lui un vulgarisateur excellent, et ses ouvrages *Interplanetary Flight* (1950) et surtout *Exploration of Space* (1951) constituèrent de brillantes introductions à l'astronautique. Sur ce même sujet, *The Promise of Space* (1968) est à la fois un survol historique et une extrapolation de l'avenir, tandis que *Profiles of the Future* (1962, *Profil du Futur*) est un ouvrage de prospective scientifique que vingt ans d'âge n'ont nullement rendu désuet. Parmi les écrivains actuels de science-fiction, Arthur C. Clarke est sans doute celui qui unit le plus heureusement le don d'un style naturel, le sens de la spéculation clairvoyante et l'enthousiasme scientifique. Depuis plusieurs années, il se passionne pour la pêche sous-marine, sujet sur lequel il a également publié plusieurs excellents ouvrages. Après une période au cours de laquelle sa production de science-fiction a été limitée à des nouvelles, Arthur C. Clarke est revenu au roman avec *Rendez-vous with Rama* (1973, *Rendez-vous avec Rama*), *Imperial Earth* (1975, *La Terre, planète impériale*) et *The Fountains of Paradise* (1979). Ces trois romans confirment la prééminence de leur auteur parmi les écrivains soucieux d'édifier leur fiction sur une science solide. Le premier et le troisième d'entre eux ont remporté, parmi d'autres distinctions, les prix *Hugo* du meilleur roman pour les années de leur publication.

DU MAURIER (DAPHNÉ). – Fille de l'acteur Sir Gerald Du Maurier, petite-fille de l'écrivain George Du Maurier, née en 1907. Avec *The Loving Spirit*, elle se lança dans une carrière littéraire qui lui valut une large audience. Certains de ses romans dont *Rebecca* (1938) et *Frenchman's Creek* (1942) ont fait l'objet d'adaptations cinématographiques. Elle est notamment l'auteur de *Rule Britannia* (1972), dont l'action se déroule dans un proche avenir dans lequel le Royaume-Uni est occupé par des forces américaines, et d'autres récits se rattachant au fantastique et à la science-fiction.

FARMER (PHILIP JOSÉ). – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence de lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant simultanément dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The Lovers* (*Les Amants étrangers*), écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre des espèces différentes ;

dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une société dominée par le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers créés littéralement sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (1965, *Créateur d'univers*). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor, il a imaginé dans le cycle de *River-world* (1965, *Le Fleuve de l'éternité*) la résurrection de *tous* les hommes de *toutes* les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de quelques personnages romanesques, qu'il s'est diverti à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ces libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'auteur pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter ego* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'écrivain : Paul Janus Finegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The Maker of Universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman dans *Venus on the Half-Shelf* (1971) la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

HAMILTON (EDMOND). – Edmond Hamilton (1904-1977) révéla une grande précocité intellectuelle, ainsi qu'une notable facilité pour l'étude. Cela lui valut d'être admis à quinze ans dans un établissement universitaire, dont il fut d'ailleurs expulsé deux ans plus tard (parce qu'il n'assistait pas aux services religieux). Il trouva alors du travail dans une compagnie de chemin de fer. En 1924, il écrivit son premier récit d'imagination, ce qui lui permit de quitter définitivement tout emploi salarié. Dans la première partie de sa carrière, Edmond Hamilton popularisa le genre du *space opera*, où des héros solitaires sauvent des galaxies entières et où les fusées voyagent plus vite que la lumière pendant que les systèmes solaires s'affrontent avec des super-armes scientifiques. Plus que tout autre écrivain de science-fiction, Edmond Hamilton contribua à faire connaître le motif des civilisations entières, alors même que ce motif ne lui servait habituellement que de toile de fond : les structures, les sociologies et les problèmes culturels de ces civilisations ne l'intéresseraient guère. Edmond Hamilton a été une sorte de barde de l'ère intergalactique, et ses épopées sont celles de héros archétypaux sortis de

mythes anciens. Il avait épousé Leigh Brackett, auteur elle aussi de science-fiction d'aventures.

HEINLEIN (ROBERT ANSON). – Né en 1907, Robert A. Heinlein fut élève de l'Académie navale américaine à Annapolis, et servit ensuite dans cette arme pendant cinq ans, exerçant ultérieurement des métiers divers. Lecteur de science-fiction depuis plusieurs années, il écrivit en 1939 sa première nouvelle de science-fiction (*Lifeline*). Mobilisé pendant la guerre, il se consacra ensuite à une carrière littéraire, écrivant des romans pour jeunes lecteurs et des scénarios de télévision aussi bien que des récits destinés aux magazines de science-fiction. Beaucoup de critiques ont vu en lui le plus important auteur de l'« âge d'or » de la science-fiction anglo-saxonne, saluant sa régularité dans la qualité, son sens inné des proportions, sa logique et ses dons de narrateur. Il a remporté pour ses romans davantage de *Hugos* que n'importe lequel de ses confrères. Ce prix récompensa notamment l'apologie militariste de *Starship Troopers* (1959, *Étoiles, garde-à-vous*), la présentation bienveillante d'une société proche des communautés de hippies dans *Stranger in a Strange Land* (1961, *En terre étrangère*) et le récit d'une révolution future qui, dans un contexte scientifique minutieusement décrit, forme un pendant de celle des colonies anglaises d'Amérique, dans *The Moon is a Harsh Mistress* (1966, *Révolte sur la Lune*). Bien que fréquemment comparé à Kipling pour la netteté de son écriture ainsi que pour le point de vue conservateur défendu dans la plupart de ses livres, Heinlein apparaît avant tout comme un narrateur qui a su totalement maîtriser l'art de la construction (ainsi que l'illustre par exemple son utilisation du retour en arrière), et qui est capable de suivre avec une implacable rigueur les prémisses à partir desquelles il se propose de développer une action ou un cadre. Parmi ses ouvrages les plus notables figurent les récits groupés dans *The Past through Tomorrow* (1939-1967, *Histoire du Futur*) et racontant des événements des trois prochains siècles. Il exerça une importante influence sur les auteurs de sa génération en maîtrisant totalement l'art d'inclure dans le récit lui-même, et sans en ralentir le rythme, les développements scientifiques nécessaires. Au-delà de toutes les opinions politiques dont il s'est fait le champion – parfois par conviction personnelle, parfois pour les besoins de son intrigue – Robert Heinlein apparaît comme un créateur confiant dans l'avenir de l'humanité, et convaincu de la grandeur de la mission qui reviendra à cette humanité sur le plan cosmique. Il a donné à l'Université de Chicago une conférence sur la science-fiction, dont le texte a été inclus dans le volume *The Science Fiction Novel*. Une analyse critique de son œuvre a été publiée par Alexei Panshin en 1968 sous le titre de *Heinlein in Dimension*. En 1975, il fut le premier écrivain à recevoir de l'association des *Science Fiction Writers of America* le *Grand Master Nebula Award* pour l'ensemble de son œuvre.

LE GUIN (URSULA KROEBER). – Née en 1929, fille d'un anthropologiste,

épouse d'un professeur d'histoire, Ursula Le Guin étudia les langues romanes, soutenant une thèse sur *Les Idées de la mort dans la poésie de Ronsard* en 1952. Elle est venue relativement tard à la science-fiction, son premier récit notable étant *Rocannon's World* (1966), histoire d'un savant échoué sur une planète primitive, importante pour l'esquisse du décor galactique sur lequel elle allait développer beaucoup de ses récits ultérieurs. Parmi ceux-ci, *The Left Hand of Darkness* (1969, *La Main gauche de la nuit*) gagna les prix *Hugo* et *Nebula* de l'année et imposa définitivement Ursula Le Guin parmi les auteurs principaux du genre. Ce roman met en scène un ethnologue qui visite une planète très froide dont les habitants sont ambisexués. En plus du soin avec lequel le décor était brossé, ce fut le style de l'auteur, aisé, fluide et profondément évocateur, qui attira l'attention. Comme *The left Hand of Darkness*, *The Dispossessed* (1974, *Les Dépossédés*) remporta les prix *Hugo* et *Nebula* ; ce récit allégorique au thème social est placé devant le même décor galactique que les deux autres romans précédemment mentionnés, mais son action est antérieure chronologiquement. Dans ce roman, Ursula Le Guin oppose un monde bâti sur le capitalisme à une société anarchique sans prononcer de jugement absolu. Parmi les autres romans d'Ursula Le Guin figure la trilogie *Earthsea* (1968-1972, *Terremer*), qui raconte l'ascension d'un magicien dans une sorte d'archipel planétaire, sur une planète où la magie obéit à des lois déterminées. En 1979, Susan Wood a fait paraître un volume réunissant des essais écrits par Ursula Le Guin sur différents thèmes du fantastique et de la science-fiction, *The Language of the Night*.

LONG (FRANK BELKNAP). – Né en 1903, Frank B. Long commença à écrire des récits fantastiques en 1924, inspiré souvent par H.P. Lovecraft, dont il fut le disciple et l'ami, et auquel il devait consacrer un chaleureux et intéressant livre de souvenirs en 1975, *Howard Phillips Lovecraft : Dreamer on the Nightside*. Après 1940 principalement, Frank B. Long signa également des récits de science-fiction, dans lesquels il laisse apparaître une pointe d'humour et de tendresse, ainsi qu'une pénétration psychologique, distinguant son œuvre de celle de Lovecraft. Il a déclaré que ce qui l'intéresse le plus dans la science-fiction, c'est « l'étrangeté, le mystère, et l'émerveillement des immensités cosmiques, ainsi que la possibilité de vie intelligente sur d'autres mondes ». Plusieurs de ses nouvelles se situent dans un lointain avenir où les humains, réduits à la taille de nains, sont dominés par des insectes géants.

POHL (FREDERICK). – Né en 1919, Frederick Pohl a erratiquement tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Successivement ou simultanément, il a été agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies, conférencier et auteur. Dans cette dernière activité, il s'est longtemps distingué par sa verve satirique et par une efficience méthodique qui l'a toujours poussé à exploiter aussi totalement que

possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il collabora souvent avec C.M. Kornbluth et signa avec lui, en 1953, le plus célèbre roman auquel son nom reste associé, *The Space Merchants* (*Planète à gogos*). *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial en septembre 1973. En tant que romancier, Pohl donna ses meilleures œuvres relativement tard. Il obtint en 1977 le prix *Nebula* pour *Man-plus* (*Homme-plus*), où il raconte sans complaisance l'histoire d'un humain transformé pour survivre sur Mars. En 1978, il obtint le *Hugo* et le *Nebula* pour *Gateway*, qui combine les motifs de l'exploration interplanétaire, de la psychanalyse et de la survie stochastique. Président des *Science Fiction Writers of America* en 1974-1976, Frederick Pohl a évoqué ses mémoires d'écrivain dans un chapitre de *Hell's Cartographer* (1975), publié par Brian W. Aldiss et Harry Harrison, ainsi que dans une autobiographie, *The Way the Future was* (1978).

SALLIS (JAMES). – Né en 1944, James Sallis fut professeur de collège et lecteur dans une maison d'édition. En 1969-1970, il dirigea la revue londonienne *New Worlds*. Ses récits, généralement concis, mettent souvent au premier plan des personnages tourmentés et inquiets, et se distinguent par leur écriture méticuleuse.

SILVERBERG (ROBERT). – Né en 1936. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débute en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de 200 titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation historique et scientifique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I Forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965, et joue un rôle important dans la « nouvelle vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses ouvrages les plus importants sont surtout des romans : *Thorns* (1967, *Un jeu cruel*), *The Man in the Maze* (1968, *L'Homme dans le labyrinthe*), *Nightwings* (1968-1969, *Roum, Perris, Jorslem ou Les Ailes de la nuit*), *The World Inside* (1971, *Les Monades urbaines*), *Son of Man* (1971, *Le Fils de l'Homme*), *The Book of Skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses romans comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles ont fait connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! » En avril 1974, *The*

Magazine of Fantasy and Science Fiction consacra un numéro spécial à Silverberg. Celui-ci exprima à plusieurs reprises le désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Son retour au genre fut marqué par *Lord Valentine's Castle*, roman que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* publia en feuilleton en 1979 et 1980. En 1983, Thomas D. Clareson lui a consacré un volume dans la série des *Starmont Reader's Guides*.

SPINRAD (NORMAN). – Né en 1940. Travailla quelque temps comme agent littéraire avant de se lancer dans une carrière littéraire. Il fut président des *Science Fiction Writers of America* en 1980-1981. Il écrivit d'abord des nouvelles qu'on a partiellement pu rattacher à la « nouvelle vague », puis devint célèbre avec son roman *Bug Jack Barron* (1969, *Jack Barron et l'Éternité*) ; ce récit choqua certains par des passages pornographiques, en séduisit d'autres par le renouvellement qui y était proposé d'un thème familier : le redresseur de torts combattant les puissances mauvaises. Il témoignait surtout d'une solide connaissance du monde des médias (ici la télévision) et extrapolait avec intelligence leur influence croissante dans la vie quotidienne d'un proche avenir. Norman Spinrad attira à nouveau l'attention avec *The Iron Dream* (1972, *Rêve de fer*), imaginé dans un univers parallèle où un médiocre romancier d'origine allemande émigré aux États-Unis, Adolf Hitler, gagne un prix *Hugo*... Dans *A World Between* (1979), Norman Spinrad est revenu au thème des médias et de leur impact. Il a publié quelques recueils de nouvelles dont *The Star-Spangled Future* (1979) qui comporte également des textes où l'auteur fait connaître ses vues sur la place de la science-fiction dans la littérature américaine.

-
- 1 *Isaïe*, 34, 7-10. Trad. J. Grosjean, *Les Prophètes*, Gallimard. Cité par J.-C. Lambert, *Trésors de la poésie universelle*, Gallimard, 1958.
 - 2 *Isaïe*, 51, 11.
 - 3 *Isaïe*, 21, 9-10.
 - 4 *Théogonie*, v. 27-28. Trad. J. GOIMARD.
 - 5 *Ibid.*, v. 32.
 - 6 *Ibid.*, v. 80-103.
 - 7 *Les Travaux et les Jours*, v. 240-244. Même traducteur.
 - 8 *Ibid.*, v. 260-261.
 - 9 *Ibid.*, v. 115.
 - 10 *Ibid.*, v. 176-177.
 - 11 *Ibid.*, v. 175.
 - 12 *Ibid.*, v. 180-182 et 200-201.
 - 13 Cf. par exemple l'*Encyclopædia Universalis*, article « Création ».
 - 14 Trad. J. Voilquin, *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Garnier-Flammarion, 1964, p. 78. Cf. une autre trad. dans Y. Battestini. *Trois présocratiques*, Paris, Gallimard, 1968, p. 40.
 - 15 *Ibid.*, p. 82.
 - 16 *Ibid.*, p. 83.
 - 17 Trad. F. WAGNER, *Les Poèmes mythologiques de l'Edda*, Faculté de Philosophie et Lettres de Liège.
 - 18 *IV^e Églogue*, v. 4-5, trad. J. GOIMARD.
 - 19 Pour d'autres issues, voir notre préface aux *Histoires d'immortels* (Le Livre de Poche).
 - 20 *Histoire de l'infamie/Histoire de l'éternité* (10/18).
 - 21 Les Grecs employaient le mot *peripeteia* là où nous parlons aujourd'hui de *coup de théâtre* ; cet équivalent a été utilisé par les derniers traducteurs de la *Poétique* d'Aristote, Roselyne Du-pont-Roc et Jean Lallot (Ed. du Seuil).
 - 22 Nous avons centré sur ce thème nos *Histoires de fins du monde* (Le Livre de Poche).

- 23 Voir l'article portant ce titre dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, no 11, 1975.
- 24 A. DUMAS, Le Comte de Monte-Cristo.
- 25 Op. cit., p. 36.
- 26 Genre d'oiseaux palmipèdes, voisin des pélicans.
- 27 Au billard américain, on joue avec plusieurs boules de différentes couleurs et portant chacune un numéro. (*N.d.T.*)
- 28 « Bull » (taureau) fait penser à « bull-shit » (foutaises). (*N.d.T.*)
- 29 Dans les vastes banlieues résidentielles américaines, l'immense majorité des déplacements se fait en voiture, faute d'un réseau de transports en commun assez dense et suffisamment bien desservi. (*N.d.T.*)
- 30 Université de Californie à Los Angeles : une des meilleures universités américaines. (*N.d.T.*)
- 31 «Faites-le». Titre du livre de Jerry Rubin, fondateur du mouvement yippie (Youth International Party). (*N.d.T.*)
- 32 Du nom de Gipsy Rose Lee, qui fut dans l'entre-deux-guerres la première stripteaseuse célèbre. (*N.d.E.*)
- 33 Bal costumé fréquenté par des homosexuels (*N.d.T.*).
- 34 Le Dixieland est le Sud, qui votait traditionnellement démocrate malgré son aversion pour le programme social de ce parti. Une sécession des « dixiecrates » est une des hypothèses les moins improbables en cas d'éclatement du parti démocrate (*N.d.E.*).
- 35 C'est en effet ce que Winston Churchill promet aux Anglais en 1940. Ne pas confondre avec Winnie the Pooh qui est un personnage de bande dessinée. (*N.d.E.*)